

Gravité à la manque

Effinger, Georges Alec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PRESENCE DU FUTUR

george alec effinger
gravité
à la manque



Denoël

GEORGE ALEC EFFINGER

Gravité à la manque

*Roman traduit de l'américain
par Jean Bonnefoy*

DENOËL

Titre original :

WHEN GRAVITY FAILS

(Arbor House Publishing Company, New York)

(Les deux textes cités en épigraphe sont reproduits dans l'édition originale avec la permission de Houghton Mifflin Company et Ed Victor, Ltd, England pour le premier – © 1950, by Raymond Chandler, renouvelé 1978, by Helga Greene – et celle de la Warner Bros, Inc. pour le second – © 1987, by Warner Bros, Inc.)

© 1987, by George Alec Effinger

ISBN 0-87795-851-3

Et pour la traduction française

© 1989 by Éditions Denoël

30, rue de l'Université – 75007

Paris ISBN 2-207-30485-X

B. 30485-2

Ce livre est dédié à la mémoire d'Ambre.

« Et autant qu'elle se perpétue, faute de mémorial. »

... Il faut qu'il soit ce qui se fait de mieux dans son monde à lui, tout en étant capable de tenir sa place dans n'importe quel monde (...). C'est un solitaire, et il tire sa fierté de ce que vous le traiterez avec respect – ou du regret que vous aurez de l'avoir connu. Il parle comme un homme de son époque : avec un humour rude, le sens du ridicule, le dégoût des faux-semblants et le mépris de toute mesquinerie.

RAYMOND CHANDLER,

« Le crime est un art simple¹ »

When you're lost in the rain in Juarez
And it's Eastertime too
And your gravity fails
And negativity don't pull you through
Don't put on any airs
When you're down on Rue Morgue Avenue
They got some hungry women there
And they really make a mess outa you

BOB DYLAN,
*Just Like Tom Thumb's Blues*²

1.

La boîte de Chiriga était située en plein centre du Boudayin, à huit pâtés de maisons de la porte orientale, huit pâtés de maison du cimetière. Pratique de l'avoir si près. Le Boudayin était un coin dangereux et tout le monde le savait. C'est pour ça qu'un mur le ceignait sur trois côtés. Pour dissuader les voyageurs d'y entrer, mais ils venaient quand même. Toute leur vie durant, ils en avaient entendu parler, et ils s'en seraient voulu de rentrer chez eux sans l'avoir connu *de visu*. La plupart entraient par la porte orientale et remontaient la Rue, curieux ; ils commençaient à se sentir nerveux au deux ou troisième carrefour, et se cherchaient un coin où s'asseoir pour boire un coup et avaler un ou deux cachets. Après ça, ils rebroussaient chemin vite fait en s'estimant heureux d'avoir pu regagner leur hôtel sans encombre. Quelques-uns n'avaient pas cette chance et restaient sur place, au cimetière. Comme je l'ai dit, celui-ci était fort bien situé, ce qui gagnait du temps et épargnait pas mal de souci.

J'entrai chez Chiri, ravi de quitter la nuit torride et collante. Deux femmes étaient installées à la table la plus proche de la porte : deux touristes d'âge mûr, avec des cabas pleins de souvenirs et de cadeaux pour la famille, au pays. L'une avait un appareil photo et faisait des hologrammes des gens dans la boîte. En général, les habitués prenaient ça plutôt mal mais là, ils les ignoraient. Un homme n'aurait jamais pu prendre ces photos sans payer. Tout le monde, donc, ignorait ces deux femmes sauf un grand type très maigre, costume sombre-cravate, à l'européenne. C'est ce que j'avais vu de plus extravagant comme costume depuis le début de la soirée. Me demandant sur quel plan il était branché, je restai traîner au bar, l'oreille tendue.

« Je m'appelle Bond, dit le mec. *James Bond*. » Comme s'il pouvait y avoir le moindre doute.

Air terrorisé des deux femmes. « Oh ! mon Dieu », murmura l'une d'elles.

À moi de jouer. Je m'approchai par-derrière du mamie et lui saisis le poignet. J'appuyai le doigt sur l'ongle de son pouce, le forçant à pénétrer dans la paume. Il poussa un cri de douleur. « Allez, venez, double zéro sept, vieux, lui murmurai-je à l'oreille, allons régler ça ailleurs. » Je l'escortai jusqu'à la porte et, d'une bourrade, le propulsai dans l'obscurité moite qui sentait la pluie.

Les deux bonnes femmes me regardèrent comme si j'étais le Messie de retour avec leur salut personnel sous enveloppe scellée. « Merci », dit celle à l'appareil. Elle parlait le français. « Je ne sais quoi vous dire sinon merci.

— Ce n'est rien, répondis-je. Je n'aime pas voir ces types avec leurs modules mimétiques enfichables venir embêter quelqu'un d'autre qu'un mamie. »

La seconde bonne femme prit l'air ahuri : « Un mamie, jeune homme ? »

Comme si on connaissait pas, dans leur bled.

« Ouais. Il porte un module James Bond. Se prend pour James Bond. Va continuer ce cirque toute la nuit, jusqu'au moment où il se fera rectifier et soulager de son mamie. C'est tout ce qu'il mérite. Et Allah sait combien il porte également de papies. » Remarquant chez elles ce même air ahuri, je crus bon de poursuivre : « Un papie, c'est un périphérique d'apprentissage électronique intégré. Une puce qui vous procure temporairement des connaissances. Mettons que vous enfichiez un papie de suédois ; aussitôt, vous comprenez le suédois jusqu'à ce que vous le déconnectiez. Commerçants, avocats et autres arnaqueurs, tous se servent de papies. »

Les deux femmes me regardèrent en plissant les yeux, comme si elles se demandaient encore si tout cela pouvait être vrai. « Directement enfiché dans le cerveau ? s'étonna la seconde. Mais c'est horrible !

— Enfin, d'où vous sortez ? »

Elles s'entre-regardèrent. « De la République populaire de Lorraine », répondit la première.

Ça confirmait mes soupçons : elles n'avaient sans doute encore jamais vu un connard sous l'influence d'un mamie. « Mesdames, si vous me permettez un conseil, je crois vraiment que vous vous êtes trompées de quartier. Ce bar n'est franchement pas pour vous.

— Merci, monsieur », dit la seconde. Et de s'agiter, de caqueter, ramasser leurs sacs et leurs paquets, pour se ruer vers la porte en laissant derrière elles leurs verres encore pleins. J'espère pour elles qu'elles auront pu sortir du Boudayin sans encombre.

Chiri officiait seule à bord, ce soir-là. Je l'aimais bien. Ça faisait un bout de temps qu'on était potes. Une femme grande, imposante, formidable ; à la peau noire tatouée des scarifications géométriques que portaient ses lointains ancêtres. Quand elle souriait – ce qui était rare – elle révélait des dents d'une blancheur surprenante, d'autant plus troublantes qu'elle arborait des canines taillées en pointes effilées. Traditionnel chez les cannibales, vous voyez. Lorsqu'un inconnu entra dans son club, ses yeux étaient noirs et matois, aussi dépourvus d'intérêt que deux trous de projectile dans le mur. Quand elle me vit, toutefois, elle me lança ce large sourire de bienvenue. « *Dhambo !* » s'écria-t-elle. Je me penchai par-dessus le comptoir étroit et déposai un rapide baiser sur sa joue balafrée.

« Quoi de neuf, Chiri ?

— *Njema* », me répondit-elle en swahili, par pure politesse. Elle hocha la tête. « Rien, rien, toujours le même boulot chiant. »

J'opinaï. Pas beaucoup de changements dans la Rue ; à part les visages. Dans la boîte, il y avait douze clients et six filles. J'en connaissais quatre, les deux dernières étaient des nouvelles. Elles pouvaient rester sur la Rue des années durant, comme Chiri, ou bien se barrer. « Qui c'est ? » demandai-je en indiquant de la tête la nouvelle, sur scène.

« Elle veut qu'on l'appelle Pualani. Ça te plaît, toi, comme nom ? D'après

elle, ça veut dire “Fleur céleste“. Sais pas d’où elle sort. C’est une vraie fille. »

Je haussai les sourcils. « Eh bien, ça te fait quelqu’un avec qui parler », remarquai-je.

Chiri me lança son air dubitatif : « Oh ! ouais, tiens, essaie donc de lui causer, pour voir... »

— À ce point ?

— Tu verras toi-même. De toute façon, tu pourras pas t’en empêcher. Bon alors, t’es venu ici pour me faire perdre mon temps ou tu consommes quelque chose ? »

Je lorgnai la pendule numérique qui clignotait au-dessus de la caisse, derrière le bar. « J’attends quelqu’un, d’ici une demi-heure. »

Ce fut au tour de Chiri de hausser les sourcils. « Oh ! pour affaire ? Alors, on s’est remis à bosser ? »

— Merde, Chiri, c’est que mon second boulot du mois.

— Allons prends quelque chose. »

Je tâche d’éviter les drogues quand je sais que je dois rencontrer un client ; j’en resterai donc à mon truc habituel : un trait de gin, un trait de bingara sur des glaçons avec un poil de jus de limette Rose. Je restai au bar, malgré l’arrivée imminente du client, car si j’allais m’asseoir, les deux nouvelles chercheraient à me lever. Même si Chiri les en dissuadait, elles essaieraient quand même. J’aurais toujours le temps de prendre une table quand se pointerait ce M. Bogatyrev.

Je sirotai mon verre en contemplant la fille sur scène. Jolie, mais elles le sont toutes ; ça va avec le boulot. Elle avait un corps parfait, fin et souple, si doux que vous brûliez presque de parcourir des mains cette peau sans défaut, à présent luisante de sueur. Vous brûliez, mais justement. C’était pour cette raison que les filles étaient là, que vous étiez là, que Chiri et sa caisse enregistreuse étaient là. Vous leur payiez à boire et vous contempriez leur corps parfait en prétendant les aimer. Et elles prétendaient vous aimer, elles aussi. Puis, dès que vous cessiez de lâcher du fric, elles se levaient et prétendaient en aimer un autre.

Pas moyen de me rappeler le nom que m’avait donné Chiri. En tout cas, elle avait manifestement subi pas mal de boulot : pommettes accentuées à coup de silicone, nez redressé et rapetissé, joue anguleuse rabotée en une jolie courbe, implants de seins hypertrophiés, silicone encore pour arrondir le cul... tout cela laissait des indices qui ne trompaient pas. Aucun des clients n’aurait remarqué mais j’en avais vu des femmes, sur scène, ces dix dernières années. Toutes avaient la même allure.

Chiri revint de servir des clients à l’autre bout du comptoir. Nous nous regardâmes. « Et elle a claqué du pognon à se faire triturer le cerveau ? »

— Juste câblée pour recevoir des papies, je suppose, répondit Chiri. C’est tout.

— Vu tout ce qu’elle a dépensé pour ce corps, on aurait pu croire qu’elle

se serait payé la totale.

— Elle est plus jeune qu'elle en a l'air, chou. Tu reviens dans six mois, elle aura aussi sa broche de mamie. Laisse-lui le temps et elle te montrera la personnalité que tu préfères, vraie salope ou blanche et tragique colombe, ou toutes les possibilités intermédiaires...»

Chiri avait raison. C'était simplement une nouveauté de voir travailler dans cette boîte quelqu'un qui utilisait son seul cerveau. Je me demandais si cette petite nouvelle aurait le cran pour continuer à bosser ou bien si le boulot la renverrait d'où elle venait, ravie de son corps parfaitement modifié et de son esprit partiellement altéré. Un bar à mamies-papies n'était pas un endroit facile pour gagner de l'argent. Vous pouviez avoir le physique le plus étourdissant de l'univers, si les clients étaient câblés eux aussi et s'ils s'intéressaient avant tout à leurs propres distractions intracrâniennes, vous pouviez aussi bien rester chez vous, à jouer vous aussi aux puces.

Une voix froide, imperturbable, me souffla dans le tuyau de l'oreille : « Vous êtes bien Marîd Audran ? »

Je pivotai lentement et fixai l'homme. Je supposai que c'était Bogatyrev. Il était petit, avec une tendance à la calvitie, et une prothèse auditive – ce type n'avait pas la moindre modification. Visible, du moins. Ça ne voulait pas dire qu'il n'était pas équipé d'un module et de périphériques divers indétectables à première vue. Je suis déjà tombé sur ce genre de client, au cours des ans. Ce sont les plus dangereux. « Oui, confirmai-je. Monsieur Bogatyrev ? »

— Ravi de faire votre connaissance.

— Moi de même. Vous allez devoir consommer quelque chose ou bien cette barmaid va mettre à bouillir sa grosse cafetière...» Chiri nous lança son sourire cannibale.

« Je suis désolé, dit Bogatyrev, mais je ne bois pas d'alcool.

— Pas de problème, dis-je en me retournant vers Chiri. Donne-lui le même. » Je levai mon verre.

« Mais..., objecta l'autre.

— Pas de problème, c'est ma tournée. Ce n'est que justice... D'ailleurs, je vais m'en reprendre un, moi aussi. »

Bogatyrev acquiesça : sans expression. Indéchiffrable, le mec, vous voyez ? Les Orientaux sont censés avoir le monopole dans le genre mais ces mecs de la Russie reconstruite ne sont pas mal non plus. Ils ont l'entraînement. Chiri prépara le cocktail et je le lui réglai. Puis je conduisis le petit homme vers une table, au fond. Bogatyrev ne jeta pas un coup d'œil à gauche ou à droite, n'accorda pas un instant d'attention à la femme presque nue. Ce genre de type aussi, j'ai déjà connu.

Chiri aimait bien maintenir la pénombre dans sa boîte. Esthétiquement, les filles y gagnent. Ça leur donne l'air moins vorace, moins prédateur. Les lumières adoucies tendent à les draper de mystère. En tout cas, c'est ce que pourrait penser un touriste. Chiri laissait simplement dans l'ombre les éventuelles transactions qui pouvaient se dérouler dans les stalles ou autour

des tables. Les projecteurs de scène pénétraient à peine cette obscurité. On pouvait juste distinguer les visages des clients installés au bar, le regard fixe, rêveur, ou halluciné. Tout le reste était plongé dans les ténèbres, indistinct. Personnellement, j'avais rien contre.

Je finis mon premier verre et le fis glisser sur le côté. J'enveloppai de la main le second. « Que puis-je pour vous, M. Bogatyrev ? »

— Pourquoi m'avez-vous demandé de vous rencontrer ici ? »

Je haussai les épaules. « Je n'ai pas de bureau, ce mois-ci. Ces gens sont mes amis. Je veille sur eux, ils veillent sur moi. C'est un effort communautaire.

— Vous éprouvez le besoin d'avoir leur protection ? » Il cherchait à me jauger et je voyais bien que je n'avais pas encore gagné la partie. Pas entièrement. Sans pour autant cesser d'être excessivement poli. Pour ça aussi, ils ont l'entraînement.

« Non, ce n'est pas ça.

— N'avez-vous donc pas d'arme ? »

Je souris. « Je n'en porte pas, monsieur Bogatyrev. Pas en temps ordinaire. Je ne me suis jamais trouvé dans une situation requérant l'usage d'une arme : soit l'autre type en a une, et je fais ce qu'il dit, soit il n'en a pas et c'est lui qui fait ce que, moi, je lui dis de faire.

— Mais sans aucun doute, si vous aviez une arme et que vous la brandissiez en premier, cela vous épargnerait des risques inutiles.

— Et cela gagnerait du temps. Mais j'ai tout mon temps, monsieur Bogatyrev, et puis, c'est ma peau que je risque. Chacun doit entretenir son niveau d'adrénaline d'une manière ou de l'autre. En outre, ici dans le Boudayin, nous travaillons selon une espèce de code d'honneur. Ils savent que je n'ai pas d'arme, je sais qu'ils n'en ont pas. Quiconque brise la règle est aussitôt brisé en retour. Nous formons comme une grande et heureuse famille. » Je ne sais pas jusqu'à quel point Bogatyrev gobait mon explication et ce n'était pas vraiment important. Je poussais juste un peu le bouchon, histoire de cerner le caractère du bonhomme.

Son expression s'aigrit juste un poil. Je sentais bien qu'il était en train de songer à tout plaquer. Il y a des tas de gros bras dans l'annuaire des commodes. Des gorilles baraqués, bourrés d'armes pour rassurer les mecs comme Bogatyrev. Des agents avec le gros paralyseur astiqué planqué sous la veste, installés dans des suites cossues des quartiers les plus huppés, avec secrétaires et terminal raccordé à toutes les banques de données du monde connu, et photos encadrées les montrant en train de serrer la main de gens qu'on se sentait obligé de reconnaître. Ce n'était pas le genre de la maison, désolé.

Je lui épargnai la peine de poser la question. « Vous vous demandez pourquoi le lieutenant Okking m'a recommandé, plutôt qu'une des officines implantées en ville ? »

Pas un tressaillement chez Bogatyrev. « Effectivement.

— Le lieutenant Okking fait partie de la famille. Il me refile des bons

coups, je lui rends la pareille. Écoutez, si vous alliez voir un de ces agents chromés, il vous ferait ce que vous lui demandez ; mais ça vous coûterait cinq fois mon tarif : ça prendrait plus de temps, ça je peux vous le garantir ; et puis ces tireurs d'élite ont tendance à en faire des tonnes avec leur équipement coûteux, ça manque de discrétion. Moi, je fais le boulot avec moins de bruit. Y a moins de risques que vos intérêts, quels qu'ils soient, finissent décorés de brûlures de laser...

— Je vois. Bon, maintenant que vous avez abordé la question du règlement, puis-je vous demander vos tarifs ?

— Ça dépend de ce que vous voulez. Il y a certains genres de trucs que je ne fais pas. Appelez ça une lubie. Si je ne veux pas prendre le boulot, toutefois, je peux vous indiquer quelqu'un de bon qui le fera volontiers. Alors, si vous commenciez plutôt par le commencement ?

— Je veux que vous retrouviez mon fils. »

J'attendis mais Bogatyrev ne semblait rien avoir à ajouter. « D'accord, dis-je.

— Vous allez avoir besoin d'une photo de lui. » Affirmatif.

« Bien sûr. Et de tous les renseignements que vous pourrez me donner : depuis combien de temps il a disparu, quand vous l'avez vu pour la dernière fois, les paroles qui ont été échangées, si vous estimez qu'il s'est enfui ou bien a été enlevé de force. Nous sommes dans une grande ville, monsieur Bogatyrev, et il est très facile de s'y enterrer et s'y planquer quand on veut. Je dois savoir au moins par où commencer mes recherches.

— Votre tarif ?

— Vous voulez marchander ? » Il commençait à m'ennuyer. J'ai toujours eu des problèmes avec ces Nouveaux Russes. Je suis né en 1550 – ça doit faire 2072 selon le calendrier des Infidèles. Trente ou quarante ans avant ma naissance, communisme et démocratie sont morts dans leur sommeil, suite à l'épuisement des ressources assorti d'une famine et une pauvreté endémiques. L'Union soviétique et les États-Unis d'Amérique se sont fragmentés en douzaines de petites monarchies et d'États policiers. Toutes les autres nations du monde n'ont pas tardé à leur emboîter le pas. La Moravie est un État indépendant, aujourd'hui, tout comme la Toscane et le Commonwealth de la Réserve occidentale : tous séparés, et terrifiés. J'ignorais de quelle Russie reconstruite venait Bogatyrev. Ça ne changeait sans doute pas grand-chose.

Il me fixa jusqu'au moment où je m'avisai qu'il n'allait rien ajouter tant que je n'aurais pas annoncé de prix. « Je prends mille kiams par jour, plus les frais. Réglez-moi tout de suite trois jours d'avance. Je vous donnerai une facture détaillée après que j'aurai retrouvé votre fils, *inchallah*. » Si Dieu le veut. J'avais annoncé un chiffre dix fois supérieur à mon tarif usuel. Je m'attendais qu'il marchande.

« Voilà qui est tout à fait satisfaisant. » Il ouvrit un portefeuille de plastique moulé et en sortit un petit paquet. « Vous trouverez là des holocassettes, ainsi qu'un dossier complet sur mon fils, ses centres d'intérêts,

ses vices, ses aptitudes, son profil psychologique complet, tout ce dont vous pourriez avoir besoin. »

Je le lorgnai, de l'autre côté de la table. Bizarre, quand même, que le Russe ait ce paquet pour moi. Les cassettes, passe encore ; ce qui me paraissait tordu, c'était le reste, le profil psychologique. À moins que Bogatyrev ne fût obsessivement méthodique – et paranoïaque par-dessus le marché –, je ne voyais pas bien pourquoi il m'avait préparé tout ce matériel. Puis j'eus une intuition : « Ça fait combien de temps que votre fils a disparu ? lui demandai-je.

— Trois ans. » Je tiquai ; je n'étais pas censé me demander pourquoi il avait attendu si longtemps. Il était sans doute allé voir les types qui officiaient en ville et ils n'avaient pas été en mesure de l'aider.

Je pris le paquet. « Trois ans, ça laisse plutôt le temps à une piste de refroidir, monsieur Bogatyrev.

— J'apprécierai grandement que vous m'accordiez toute votre attention en la matière, répondit l'intéressé. Je suis conscient des difficultés, et prêt à vous régler vos honoraires jusqu'à ce que vous réussissiez ou estimiez qu'il n'y a aucun espoir de succès. »

Je souris. « Il y a toujours de l'espoir, monsieur Bogatyrev.

— Parfois, non. Permettez-moi de vous citer un de vos proverbes arabes : “La chance est avec vous une heure, et contre vous dix.” » Il sortit d'une poche une épaisse liasse de billets dont il détacha trois coupures. Puis il planqua de nouveau l'argent avant que les requins du club de Chiri aient eu le temps de le renifler et me tendit les trois biftons. « Vos trois jours d'avance. »

Quelqu'un poussa un cri.

Je pris l'argent et me retournai pour voir ce qui se passait. Deux des filles de Chiri étaient en train de se rouler par terre. Je bondis de ma chaise. Je vis James Bond, un vieux pistolet à la main. J'étais prêt à parier que c'était un Beretta ou un Walther PPK, l'un comme l'autre aussi antiques qu'authentiques. Il y eut une seule détonation, qui résonna dans l'espace confiné de la boîte de nuit comme un tir d'obus. Je remontai précipitamment l'allée entre les stalles et les tables mais, après quelques pas, me rendis compte que jamais je ne parviendrais à le rejoindre. James Bond avait fait demi-tour et se frayait un passage vers la sortie. Derrière lui, les filles et les clients piaillaient, se bouscullaient et jouaient des griffes et des poings pour se mettre à l'abri. Impossible de me faufiler dans cette panique. Le putain de mamie avait mené son petit fantasme jusqu'à son terme, ce soir, en tirant au pistolet dans une salle bondée. Sans doute se rejouerait-il mentalement la scène pendant des années. Il faudrait qu'il s'en contente parce que si jamais il s'avisait de repointer le nez dans le secteur, il se ferait arranger à tel point qu'il serait bon pour un ravalement du sol au plafond rien que pour reprendre figure humaine.

Lentement, le calme revint dans l'établissement. Il y aurait matière à alimenter les conversations, ce soir. Les filles allaient avoir besoin de pas mal

de verres pour se calmer les nerfs, et de pas mal de réconfort. Elles pleureraient sur l'épaule des pauvres glands et les pauvres glands leur paieraient plein de verres.

Chiri accrocha mon regard : « Bwana Marîd, me dit-elle doucement, planque ce fric dans ta poche, et puis regagne ta table. »

Je me rendis compte que j'étais en train d'agiter les trois mille kiams comme une poignée de fanions. Je fourrai les billets dans une poche de mon jean et rejoignis Bogatyrev. Il n'avait pas bougé d'un pouce durant tout l'incident. Il fallait plus qu'un imbécile avec un pistolet chargé pour troubler ces mecs aux nerfs d'acier. Je me rassis. « Désolé pour cette interruption. »

Je pris mon verre et le regardai. Pas de réponse. Une tache sombre était en train de s'étaler lentement sur la soie blanche du plastron de sa tunique de paysan russe. Je restai planté là à le fixer un bon moment, à siroter mon verre, conscient que les jours prochains allaient être un cauchemar. Finalement, je me levai et me tournai vers le bar mais Chiri était déjà près de moi, le téléphone à la main. Je le lui pris sans un mot et murmurai dans le combiné le code du lieutenant Okking.

2.

Le lendemain matin, aux aurores, le téléphone se mit à sonner. Je m'éveillai, hagard et nauséeux. J'écoutai la sonnerie, attendant qu'elle cesse. Rien à faire. Je me retournai et essayai de l'ignorer ; mais elle persistait à grelotter et grelotter. Dix fois, vingt fois, trente... Je jurai doucement et me penchai par-dessus le corps assoupi de Yasmin pour aller piocher l'appareil enfoui dans la pile de vêtements.

« Ouais ? » dis-je quand je l'eus enfin trouvé. D'un ton pas du tout amical.

« J'ai dû me lever encore plus tôt que vous, Audran, m'annonça le lieutenant Okking. Je suis déjà à mon bureau.

— Nous dormons tous mieux, sachant que vous êtes sur la brèche », lui répondis-je. J'en avais encore gros sur la patate, après ce qu'il m'avait fait subir la nuit précédente. Après l'interrogatoire de routine, j'avais dû lui refiler le paquet que m'avait donné le Russe avant de caner. Sans avoir eu la moindre chance d'y jeter un œil.

« Rappelez-moi de rigoler deux fois le prochain coup ; là, je suis pris. Bon, écoutez, poursuivit Okking, je vous dois un petit quelque chose pour vous être montré si coopératif. »

Tenant le combiné d'une main, je récupérai ma boîte à pilules de l'autre. Je l'ouvris en tâtonnant et sortis une paire de petits cachets bleus triangulaires. Pour accélérer le réveil. Je les avalai sans eau et attendis qu'Okking veuille bien me lâcher le fragment d'information qu'il tenait en suspens. « Eh bien ?

— Votre copain Bogatyrev aurait mieux fait de venir nous voir. Il ne nous a pas fallu longtemps pour comparer ses bandes avec nos fichiers. Son fils disparu a été tué accidentellement il y a trois ans. Nous n'avions jamais pu identifier le corps. »

Il y eut quelques secondes de silence durant lesquelles je réfléchis à cette révélation. « De sorte que le pauvre diable n'avait pas besoin de me rencontrer hier soir, pas besoin de finir avec ce trou rouge et déchiqueté dans sa chemise.

— Marrant comme la vie peut tourner, non ?

— Ouais. Rappelez-moi de rigoler deux fois, le prochain coup... Dites-moi ce que vous savez de lui.

— De qui ? Bogatyrev ou son fils ?

— M'en fous. N'importe, ou les deux. Tout ce que je sais, moi, c'est qu'un petit bonhomme voulait que je fasse un boulot. Il voulait que je lui retrouve son fils. Ce matin, je me réveille, et son fils et lui sont morts.

— Il aurait dû venir nous voir, répéta Okking.

— Ils ont pour tradition, dans son bled, de ne pas aller voir la police. De leur plein gré, je veux dire. »

Okking rumina cette remarque, histoire de décider s'il l'appréciait ou non.

Il décida de laisser courir. « Et voilà comment s'envolent vos revenus », remarqua-t-il, faisant mine de compatir. « Bogatyrev jouait une espèce de rôle d'intermédiaire politique pour le roi Vyatcheslav de Biélorussie et d'Ukraine. Le fils de Bogatyrev était un souci pour la légation biélorusse. Toutes les petites Russies font des pieds et des mains pour établir leur crédibilité et le jeune Bogatyrev courait d'un scandale à l'autre. Son père aurait mieux fait de le laisser au pays ; aujourd'hui, ils seraient encore en vie tous les deux.

— Peut-être. Dans quelles circonstances le garçon est-il mort ? »

Okking marqua un temps d'arrêt ; sans doute appelait-il un dossier sur son écran, pour confirmation. « Tout ce qu'on sait, c'est qu'il a été tué dans un accident de la circulation : Un virage interdit, un camion l'a pris en écharpe. L'autre chauffeur n'a pas été poursuivi. Le gosse n'avait aucun papier sur lui, le véhicule qu'il conduisait était volé. La morgue a gardé le corps un an mais personne ne l'a réclamé. Passé ce délai...

— Passé ce délai, il a été revendu, pour les pièces.

— Je suppose que vous vous sentez impliqué dans cette affaire, Marîd, mais ce n'est pas le cas. Retrouver ce cinglé qui joue les James Bond, c'est l'affaire de la police.

— Ouais, je sais. » Je fis une grimace ; j'avais la bouche comme tapissée de feutre.

« Je vous tiendrai au courant, ajouta Okking. Peut-être que j'aurai un boulot pour vous...

— Et si jamais je tombe le premier sur ce mamie, je vous l'emballe et le livre à votre bureau.

— Bien sûr, gars. » Il y eut un cliquetis sec quand Okking raccrocha brusquement.

Nous formons tous une grande famille heureuse. « Ouais, tu l'as dit, bouffi », me murmurai-je. Je laissai retomber la tête sur l'oreiller mais je savais que je n'allais pas me rendormir. Je restai simplement là à fixer la peinture qui s'écaillait au plafond, en espérant tenir une semaine encore avant qu'elle ne me tombe dessus.

« Qui c'était ? Okking ? » murmura Yasmin. Elle me tournait encore le dos, lovée les mains entre les genoux.

« Hu-hum. Rendors-toi. » Elle n'avait pas attendu mon conseil. Je me grattai la tête un petit moment, en espérant que les triomphés allaient agir avant que le malaise me prenne. Je roulai à bas du matelas et me levai ; je sentais une pulsation dans les tempes qui n'était pas là un moment plus tôt. Après m'être fait amicalement cuisiner par Okking la nuit dernière, j'avais remonté la Rue, passant de boîte en boîte en éclusant des verres. À un moment donné, j'étais tombé sur Yasmin, parce qu'elle se trouvait là. La preuve était indiscutable.

Je me traînai jusqu'à la salle de bains et restai planté sous la douche jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau chaude. Les pilules n'avaient toujours pas fait effet. Je me séchai à peu près, tout en me tâtant pour savoir si j'allais ou

non prendre un autre triangle bleu ou purement et simplement tirer un trait sur la journée et retourner au pieu. Je me contemplai dans la glace. J'avais une mine affreuse, mais j'ai toujours une mine affreuse dans la glace. Je passe mon temps à me persuader que mon visage réel est considérablement mieux que ça. Je me brossai les dents, ce qui élimina déjà l'horrible goût pâteux que j'avais dans la bouche. Je voulus me brosser les cheveux mais l'effort me paraissait trop grand, aussi passai-je dans l'autre pièce prendre une chemise propre et enfiler mon jean.

Il me fallut dix minutes pour traquer mes bottes. Pour une raison quelconque, elles étaient sous les vêtements de Yasmin. À présent, j'étais habillé. Si seulement ces putains de pilules voulaient bien agir, je pourrais voir le monde en face. Et qu'on me parle surtout pas de manger. Ça, j'avais déjà donné avant-hier.

Je laissai un mot à Yasmin pour lui dire de fermer à clé en sortant. Yasmin était une des rares personnes que je pouvais laisser seules dans mon appartement. On s'éclatait toujours bien ensemble et je crois qu'on tenait réellement l'un à l'autre d'une certaine manière fragile, invouée. Nous étions l'un comme l'autre réticents à mettre à l'épreuve cette relation, mais, l'un comme l'autre, on savait qu'elle était bien là. Je crois que ça tenait à ce que Yasmin n'était pas une fille de naissance. Peut-être que passer la moitié de son existence d'un sexe et l'autre moitié de l'autre influe d'une certaine manière sur vos perceptions. Bien entendu, je connaissais des tas de sexchangistes avec qui je ne m'entendais pas du tout. Enfin bon, on ne peut pas s'en tirer avec des généralisations. Pas même pour être sympa.

Yasmin était intégralement modifiée, intérieur comme extérieur, corps et esprit. Elle possédait un de ces corps superbes, le genre qu'on commande sur catalogue. Vous allez voir le gars à la clinique et il vous présente son dépliant. Vous demandez : « Et ces loloches ? » et il vous dit combien, alors vous demandez : « Cette taille ? » et il vous fournit un estimatif pour le retaillage de la ceinture pelvienne ; c'est ainsi que vous vous faites ratiboiser la pomme d'Adam, ainsi que vous choisissez les traits de votre visage, que vous choisissez votre cul et vos jambes. Parfois, on peut même aller jusqu'à changer la couleur des yeux. Ils peuvent aussi vous aider pour les cheveux ; quant à la barbe, c'est l'affaire de substances chimiques et d'un traitement clinique magique. Bref, on se retrouve avec un soi sur mesure, comme lorsqu'on fait restaurer une vieille tire à essence.

Je contemplai Yasmin, à l'autre bout de la pièce. Ses longs cheveux bruns et lisses – c'était, selon moi, ce qu'elle avait de mieux, et c'était de naissance. Entièrement à elle. Sinon, il ne lui restait plus grand-chose de l'équipement d'origine – et même, quand elle s'embrochait, de sa personnalité – mais l'ensemble paraissait, et fonctionnait, super bien. Il y avait quand même toujours un petit quelque chose, chez les changistes, malgré tout, un petit détail qui les trahissait. Les mains et les pieds, par exemple ; les cliniques refusaient d'y toucher, il y avait trop d'os. Les femmes changistes avaient

toujours de grands pieds, des pieds d'homme. Et pour quelque raison, elles avaient toujours cette voix légèrement nasillarde. Ça, je le remarquais toujours, même si rien d'autre ne vendait la mèche.

Je m'estimais un expert à décrypter les gens. Qu'est-ce que j'en savais ? C'est bien pour ça que j'étais du genre à monter me planquer sur ma branche pour abattre ma massue sur tous ceux qui se prenaient l'envie de venir y voir.

Arrivé dans le hall, je sentis les triomphes s'épanouir enfin. C'était comme si le monde entier venait soudain de respirer un grand coup, se gonflant comme un ballon. Je repris mon équilibre en m'agrippant à la rampe et commençai la descente. Je ne savais pas au juste ce que je comptais faire mais il était temps de partir à la chasse au fric. Le terme était pour bientôt et je n'avais pas envie d'être obligé d'aller voir les flics pour l'emprunter. Je fourrai les mains dans les poches et tâtai les billets. Évidemment. Le Russe m'avait donné trois grosses coupures hier au soir. Je sortis l'argent et comptai la monnaie ; il me restait dans les deux mille huit cents kiams. Avec Yasmin, on avait dû s'éclater avec les deux cents de différence. J'aurais bien aimé m'en souvenir.

Lorsque je débouchai sur le trottoir, le soleil m'aveugla presque. Je ne fonctionne pas des masses dans la journée. Je m'abritai les yeux d'une main et scrutai la rue, d'un bout à l'autre. Pas un chat ; le Boudayin fuit la lumière. Je pris la direction de la Rue, dans la vague intention de faire quelques courses. Je pouvais me les permettre, à présent, j'avais de l'argent. Je souris ; les drogues étaient en train de me regonfler et les deux mille huit cents kiams achevèrent de me faire planer tout le long du chemin. J'avais mon loyer réglé, tous mes frais payés pour les trois mois à venir ou à peu près. L'était temps de se remettre à flot : refaire les stocks de pilules, m'offrir quelques plaquettes et capsules de luxe, régler deux ou trois dettes en souffrance, m'acheter un peu de bouffe. Le reste irait à la banque. J'avais tendance à dilapider mon fric quand il traînait trop longtemps dans ma poche. Autant le mettre à l'abri, le transformer en crédit électronique. Je m'empêche systématiquement d'avoir sur moi une carte de crédit – ça m'évite de me ruiner complètement les nuits où je suis trop bourré pour savoir ce que je fais. Je claqué du liquide, ou bien je ne claqué rien du tout. On ne dilapide pas des octets – pas sans une carte.

Arrivé dans la Rue, je pris vers la porte orientale. Plus j'approchais du mur et plus je voyais de gens – mes voisins, de sortie pour aller en ville, comme moi ; des touristes, venus visiter le Boudayin pendant les heures creuses : les étrangers se fourraient le doigt dans l'œil ; ils couraient tout autant de risques en plein jour.

À l'angle de la Quatrième Rue, une petite barricade protégeait un endroit où la chaussée était en travaux. Je m'appuyai contre la palissade, pour surprendre la conversation d'un couple de prostituées déjà au charbon – à moins que, n'ayant pas encore ramassé assez d'argent pour rentrer à la maison, ce ne fût encore pour elles la fin de la nuit. J'avais écouté ce genre de conversation des millions de fois déjà mais James Bond m'avait poussé à

m'interroger sur les mamies de sorte que ces négociations prenaient aujourd'hui un sens légèrement différent.

« Salut », dit le micheton, un petit mec mince. Habillé à l'européenne, il parlait l'arabe comme quelqu'un qui a étudié la langue pendant trois mois dans une école où personne, ni enseignant ni élèves, ne s'est jamais approché à moins de huit mille kilomètres d'un dattier.

La gonzesse le dépassait de près de cinquante centimètres, mais disons qu'une bonne partie tenait aux bottes noires à talons aiguilles. Ce n'était sans doute pas une vraie femme, mais une changiste ou une déb pré-op ; mais le gars l'ignorait ou s'en foutait. Elle était impressionnante. Les putes du Boudayin sont obligées de l'être, rien que pour qu'on les remarque. Les petites ménagères banales et besogneuses, ça court pas notre Rue. Elle était vêtue d'une espèce de fourreau noir ultra-court, sans dos ni manches, et très échancré sur le devant, ceint à la taille d'une chaîne d'argent massif d'où pendait un chapelet catholique. Elle arborait un maquillage outrancier à dominante rose et pourpre, sous une masse superbe de cheveux auburn, coiffés avec art pour encadrer son visage, au mépris de toutes les lois connues des sciences naturelles. « On cherche à se sortir ? » demanda-t-elle. Dès qu'elle parla, je lus en elle un individu qui avait encore un ensemble de chromosomes masculins dans chacune des cellules de ce corps reconditionné, quoi qu'il y ait sous cette jupe.

« Peut-être », dit le micheton. Il jouait la prudence.

« On cherche quelque chose de spécial ? »

L'homme se lécha nerveusement les lèvres. « J'espérais trouver Ashla.

— Hmm, hmm, désolé, chou. Lèvres, hanches, ou bout des doigts, je fais pas la Ashla. » Elle détourna la tête une seconde, pour cracher. « Va donc voir cette fille, là, je crois qu'elle s'est pris Ashla. » Elle désignait du doigt une déb que je connaissais. Le micheton remercia de la tête et traversa la rue. Je croisai accidentellement le regard de la première pute. « Merde, mon vieux », dit-elle avec un petit rire. Puis elle surveilla de nouveau la Rue, en quête de l'argent du déjeuner. Deux minutes plus tard, un autre homme s'approcha et la même conversation reprit. « On cherche quelque chose de spécial ? »

Ce gars, un peu plus grand que le premier, et bien plus massif, dit : « Brigitte ? » L'air de s'excuser.

Elle plongea la main dans son sac de vinyle noir, et sortit un coffret à mamies en plastique. Un mamie est bien plus volumineux qu'un papie, lequel s'insère en général recta dans un connecteur latéral du mamie que vous utilisez, ou bien sur votre broche crânienne si vous n'êtes pas câblé pour les mamies ou si vous avez simplement envie de rester vous-même. La fille prit dans la main un mamie de plastique rose et remit la boîte dans son sac. « Et voilà, ta nana préférée. Brigitte, un sacré tube, on la diffuse partout. Ça te coûtera un supplément.

— Je sais, dit le client. Combien ?

— À toi de dire. » Elle se demandait si ce n'était pas un flic cherchant à la

coincer. Ce genre de choses arrivait encore chaque fois que les autorités religieuses se trouvaient à court d'infidèles à persécuter. « Combien t'as à dépenser ?

— Cinquante ?

— Pour *Brigitte*, mec ?

— Cent ?

— Plus cinquante pour la chambre. Suis-moi, chou. » Ils s'éloignèrent le long de la Quatrième. L'amour, c'est-y pas sublime ?

Je savais qui était Ashla et qui était Brigitte mais je me demandais qui pouvaient bien être les autres mamies du coffret. Le trouver ne valait pourtant pas le coup de balancer cent kiams. Plus cinquante pour la chambre. Donc, cette pute à la chevelure digne du Titien part avec son chéri et s'embroche Brigitte, elle *devient* Brigitte, elle est tout ce dont il a gardé le souvenir ; et ce serait toujours pareil, quel que soit l'utilisateur du mamie Brigitte, femme, déb ou sexchangiste.

Je franchis la porte orientale ; j'étais à mi-chemin de la banque quand je m'arrêtai soudain devant une bijouterie. Quelque chose me trottait au coin de la tête. Une espèce d'idée qui cherchait à se frayer un passage jusqu'à ma conscience. Sensation désagréable, irritante ; apparemment, pas moyen pourtant de l'empêcher. C'était peut-être les triomphés que j'avais prises ; je suis bien capable de me laisser emporter par des idées absurdes quand je suis dans cet état. Mais non, c'était plus que la simple inspiration de la drogue. Il y avait quelque chose dans le meurtre de Bogatyrev ou ma conversation téléphonique avec Okking. Il y avait quelque chose qui ne collait pas.

J'essayai de me rappeler tout ce que je pouvais de l'affaire : apparemment, rien de bien inhabituel. Le numéro d'Okking avait pour but de m'envoyer balader, réalisai-je, mais c'était l'attitude classique du flic : « Bon, écoutez, c'est une affaire pour la police, on n'a pas besoin que vous veniez y fourrer votre nez, vous aviez un boulot hier soir mais il vous a pété sous le nez, alors merci bien. » J'avais déjà entendu ce discours de sa part, cent fois. Alors, pourquoi me paraissait-il si tordu aujourd'hui ?

Je secouai la tête. S'il y avait quelque chose là-dessous, je le dénicherai. Je rangeai ça dans un coin de mon cerveau ; ça y resterait à mijoter, soit pour se réduire à rien soit pour donner un fait net et froid que je pourrais exploiter. Jusque-là, je n'avais pas envie de m'en préoccuper. J'avais envie de jouir de la chaleur, la force et la confiance que me procuraient les drogues. Je le paierais à la redescence, alors j'aimais autant en avoir pour mon argent.

Dix minutes plus tard, peut-être, juste comme je parvenais aux terminaux de caisses éclair de la banque, mon téléphone se remit à sonner. Je le décrochai de ma ceinture. « Ouais ?

— Marîd ? Ici Nikki. » Nikki était une changiste allumée, elle faisait la pute pour l'un des chacals de Friedlander bey. Il y a peut-être un an, j'avais été très lié avec elle mais elle était vraiment trop dure : quand on était avec elle, fallait tenir le compte des comprimés et des verres qu'elle ingurgitait ; un

de trop et Nikki devenait belliqueuse et totalement incohérente. Chaque fois qu'on sortait, ça finissait en rixe. Avant ses modifications, Nikki avait dû être un grand type baraqué, je suppose – plus fort que moi. Même après le changement de sexe, elle restait encore impossible à prendre au combat. Tenter de l'éloigner des gens par lesquels elle s'imaginait avoir été insultée était une épreuve. Réussir à la calmer et la ramener intacte à la maison était proprement épuisant. Finalement, je décidai que je l'aimais bien quand elle était à jeun mais que le reste n'en valait pas la peine. Je la revoyais de temps en temps, on se saluait, on bavardait, mais je n'avais plus envie de me plonger dans le délire plein de hurlements de ses conflits d'ivrogne.

« Tiens donc, Nikki, qu'est-ce que tu deviens ? »

— Marîd, chou, je peux te voir aujourd'hui ? J'aurais vraiment besoin que tu me rendes un service. »

Et voilà, c'est parti, me dis-je. « Bien sûr, je suppose. Qu'est-ce qui se passe ? »

Bref silence, le temps pour elle de savoir comment formuler la chose. « Je ne veux plus travailler pour Abdoulaye. » C'était le nom du commissaire de Friedlander bey. Abdoulaye avait une douzaine de filles et de garçons au turbin dans tout le Boudayin.

« On se calme », dis-je. J'avais déjà fait des tas de fois ce genre de boulot, histoire de ramasser quelques kiams de temps à autre. J'avais une bonne relation avec Friedlander bey – à l'intérieur de l'enceinte, on l'appelait Papa ; il possédait pratiquement tout le Boudayin et il avait de même le reste de la cité quasiment dans la poche. J'avais toujours tenu parole, ce qui est une recommandation de valeur pour quelqu'un comme le bey. Papa était un ancien. Le bruit courait qu'il pouvait bien avoir pas loin de deux cents ans, et parfois j'étais enclin à le croire. Il avait une conception archaïque de l'honneur, du boulot et de la loyauté. Il dispensait faveurs et châtiments comme une antique idée de Dieu. Il possédait un bon nombre de boîtes, bordels et gargotes du Boudayin mais il ne décourageait pas la compétition. Il admettait au contraire parfaitement qu'un indépendant désire travailler du même côté de la Rue. Papa opérait selon le principe qu'il ne vous embêterait pas si vous ne veniez pas l'embêter ; néanmoins, il offrait toute une série d'incitations attrayantes. Une quantité incroyable d'agents indépendants finissaient par travailler pour lui au bout du compte, parce qu'ils étaient incapables d'en retirer eux-mêmes ces profits bien particuliers ; faute, simplement, d'avoir les relations. Les relations, c'était Papa en personne.

La devise du Boudayin était : « Les affaires sont les affaires. » Tout ce qui atteignait les agents indépendants atteignait en fin de compte Friedlander bey. Il y avait de quoi faire bosser tout le monde ; les choses auraient peut-être été différentes si Papa avait été du genre rapace. Il m'avait confié un jour qu'il l'avait été dans le passé, mais qu'au bout de cent cinquante, cent soixante ans, le désir vient à manquer. C'était l'une des observations les plus désabusées qu'on m'ait jamais faites.

J'entendis Nikki pousser un soupir. « Merci, Marîd. Tu sais où je crèche ? »

Je ne prêtais plus tellement attention à ses allées et venues. « Non. Où ça ? »

— Je suis installée chez Tamiko pour quelque temps. »

Super, me dis-je. Vraiment super. Tamiko était une des Sœurs Veuves noires. « Sur la Treizième ? »

— C'est cela.

— Je connais. Qu'est-ce que tu dirais de... mettons, deux heures ? »

Hésitation de Nikki. « Tu pourrais pas à une heure ? J'ai un autre truc à faire. »

C'était un ordre mais je me sentais généreux ; ça devait être les triangles bleus. En souvenir du bon vieux temps, je lui dis : « D'accord, j'y serai aux alentours d'une heure, *inchallah*. »

— T'es chou, Marîd. Alors, à tout à l'heure. *Salaam*. » Elle raccrocha.

Je remis le téléphone à ma ceinture. À cet instant précis, je n'avais aucunement l'impression de m'embarquer dans un truc impossible. Ce n'est jamais le cas, tant qu'on n'a pas plongé.

3.

Il était midi quarante-cinq quand je trouvai l'immeuble sur la Treizième Rue. C'était une vieille bâtisse de deux étages, divisée en appartements. Je levai la tête pour contempler le balcon de Tamiko qui dominait la rue : une balustrade en fer courait sur trois côtés, à hauteur de taille, avec aux angles des colonnes ouvragées comme de la dentelle, recouvertes de plantes grimpantes, qui rejoignaient le toit en surplomb. Par une fenêtre ouverte, j'entendais sa satanée musique koto. Du koto électronique, au synthétiseur. Le chant aigu, perçant, qui l'accompagnait, me flanquait la chair de poule. Ça pouvait être une voix synthétique, ça pouvait être Tami. Je vous ai dit que Nikki était un rien cinglée ? Eh bien, à côté de Tami, Nikki n'est qu'un gentil petit lapin blanc. Tamiko s'était fait remplacer l'une des glandes salivaires par un sac en plastique bourré de toxines hyper-rapides. Un tuyau de plastique amenait le poison jusqu'à l'intérieur d'une dent artificielle. Le produit était inoffensif quand il était ingurgité mais, injecté dans la circulation sanguine, il était horriblement, douloureusement mortel. Tamiko pouvait découvrir sa dent à tout moment, si elle en éprouvait le besoin – ou le désir. C'est pour cela qu'elle et ses amies, on les appelait les Sœurs Veuves noires.

Je pressai le bouton près de son nom mais personne ne répondit. Je frappai au petit panneau de Plexiglas encastré dans la porte. Finalement, je reculai dans la rue et l'appelai à tue-tête. Je vis la tête de Nikki apparaître brusquement à la fenêtre. « Je descends tout de suite », me cria-t-elle. Elle ne pouvait rien entendre avec cette musique koto. Je n'ai jamais rencontré personne d'autre capable ne fût-ce que de supporter le koto. Tamiko était simplement folle à lier.

La porte s'entrouvrit et Nikki me regarda. « Écoute, me dit-elle, embêtée, Tami est plus ou moins de sale humeur. Et un peu chargée, en plus. Alors, abstiens-toi simplement de dire ou faire quoi que ce soit qui la mette en rogne. »

Je me demandai si j'avais vraiment envie de supporter tout ce cirque, en fin de compte. Je n'avais pas tant que ça besoin des cent kiams de Nikki. Malgré tout, je lui avais promis, aussi acquiesçai-je avant de la suivre dans l'escalier jusqu'à l'appartement.

Tami était étendue sur un empilement de coussins à motifs éclatants, la tête appuyée contre l'un des haut-parleurs de son holo système. Si cette musique avait paru forte depuis la rue, j'apprenais maintenant ce que le mot « fort » voulait dire. Elle devait lui puiser dans le crâne comme la pire des migraines mais, apparemment, elle n'en avait cure : elle devait palpiter au même rythme que la drogue qui saturait son organisme. Les yeux mi-clos, elle hochait lentement la tête. Elle avait le visage peint en blanc, du même blanc immaculé que celui d'une geisha, mais ses lèvres et ses paupières étaient d'un

noir absolu. On aurait dit le spectre vengeur d'un personnage de kabuki assassiné.

« Nikki », dis-je. Elle ne m'entendait pas. Je dus venir jusqu'à sa hauteur pour lui crier à l'oreille. « Si on sortait d'ici, qu'on puisse causer ? » Tamiko faisait brûler une espèce d'encens et son parfum entêtant et douceâtre alourdissait l'atmosphère. J'avais franchement envie de prendre l'air.

Nikki hocha la tête en me montrant Tami. « Elle me laissera pas sortir.

— Pourquoi ça ?

— Elle croit me protéger.

— De quoi ? »

Nikki haussa les épaules. « T'as qu'à lui demander. »

Comme je la regardais, Tami s'inclina de manière inquiétante et finit par basculer au ralenti, jusqu'à ce que sa joue tartinée de blanc vienne presser le bois verni sombre du plancher nu. « C'est une bonne chose que tu sois capable de te débrouiller toute seule, Nikki. »

Elle eut un faible rire. « Ouais. Je suppose. Bon, écoute, Marîd, merci quand même d'être venu.

— Pas de problème. » Je m'installai dans un fauteuil et la contemplai. Nikki était une curiosité exotique dans une cité de curiosités exotiques : ses longs cheveux blond pâle lui tombaient jusqu'au creux des reins. Elle avait la peau couleur de jeune ivoire, presque aussi blanche que le maquillage sur le visage de Tami. Ses yeux toutefois étaient d'un bleu surnaturel, avec au fond des prunelles une étincelle de folie. La délicatesse de ses traits contrastait de manière déconcertante avec la charpente massive de son corps musclé. C'était une erreur fréquente : les gens choisissaient les altérations chirurgicales qu'ils admiraient chez les autres, sans se rendre compte que les modifications pourraient paraître déplacées dans le contexte de leur propre corps. J'avisai la forme inerte de Tami. Elle portait l'emblème des Sœurs Veuves noires : des seins implantés immenses, incroyables. Elle devait faire dans les cent quarante, cent cinquante de tour de poitrine. C'était toujours drôle de voir l'air abasourdi d'un touriste quand il rentrait accidentellement dans une des Sœurs. C'était drôle jusqu'à ce qu'on songe à ce qui risquait de se produire.

« Je n'ai plus envie de bosser pour Abdoulaye, voilà », dit Nikki en contemplant ses doigts en train de tortiller une boucle de cheveux champagne.

« Ça, je veux bien le comprendre. J'appellerai Hassan pour arranger un rendez-vous avec lui. Tu connais Hassan le Chiite ? Le porte-voix de Papa ? C'est avec lui qu'on va devoir faire affaire. »

Nikki hocha la tête. Son regard brillant parcourut rapidement la pièce. Elle était tracassée. « Ça sera dangereux, ou quoi ? »

Je souris. « Aucun risque. Il y aura une table d'installée, je serai assis d'un côté avec toi et Abdoulaye sera en face. Hassan est assis entre nous. Je présente ta version de l'histoire, Abdoulaye donne la sienne et Hassan réfléchit. Puis il prononce son jugement. D'ordinaire, il faut donner à Abdoulaye une sorte de paiement. Hassan en fixera le montant. Par la suite, il

faudra aussi que tu graisses un peu la patte à Hassan et on devrait également apporter une espèce de cadeau pour Papa. Ça aide toujours. »

Nikki n'avait pas l'air rassurée. Elle se leva, glissa son T-shirt noir dans son jean serré de la même couleur. « Tu ne connais pas Abdoulaye, me dit-elle.

— Tu veux rire, un peu que je le connais. » Je le connaissais sans doute mieux qu'elle. Je me levai et traversai la chambre en direction du holo Telefunken de Tami. D'un index tendu, je coupai la musique koto. La paix inonda la pièce ; l'univers entier me remercia. Tamiko gémit dans son sommeil.

« Et s'il ne se conforme pas à sa part de l'accord ? S'il vient me rechercher et me force à retourner travailler pour lui ? Il aime bien déroutier les filles, Marîd. Il aime beaucoup...

— Je sais tout de lui. Mais il a le même respect que n'importe qui pour l'influence de Friedlander bey. Il n'osera pas enfreindre la décision d'Hassan. Et t'as pas intérêt non plus à le faire. Si tu t'éclipses sans payer, Papa te mettra ses gorilles aux trousses : là, tu seras de retour au turbin, pour de bon... Une fois rétablie. »

Nikki haussa les épaules. « Et toi, t'as déjà eu quelqu'un qui s'est éclipsé ? »

Je fronçai les sourcils. Ça ne m'était arrivé qu'une seule et unique fois : je ne me rappelais que trop bien la situation. Ç'avait été la dernière fois que j'avais été amoureux. « Ouais, répondis-je.

— Qu'ont fait Papa et Hassan ? »

C'était un souvenir moche, et je n'aimais pas l'évoquer. « Eh bien, comme je la représentais, j'étais responsable du règlement. J'ai dû me pointer avec trois mille deux cents kiams. J'étais complètement à sec mais crois-moi, j'ai trouvé le fric. J'ai dû faire un tas de trucs dangereux, dingues, pour l'avoir, mais je devais cet argent à Papa à cause de ce qu'avait fait cette fille. Papa aime bien être payé rapidement. Papa n'a pas des masses de patience dans ces moments-là.

— Je sais, dit Nikki. Qu'est-il arrivé à la fille ? »

Il me fallut plusieurs secondes pour que les mots sortent. « Ils l'ont retrouvée là où elle s'était barrée. Ils n'avaient pas eu trop de mal. Ils l'ont ramenée, les deux jambes brisées en trois endroits, et le visage défiguré. Ils l'ont remise au turbin dans un des boxons les plus cradingues. Elle ne pouvait gagner que cent à deux cents kiams par semaine dans une taule pareille et ils ne lui en laissaient peut-être que dix ou quinze. Elle économise encore pour se faire réparer le visage. »

Nikki resta sans mot dire un bon moment. Je la laissai ruminer ce que je venais de lui révéler. Ça ne pouvait pas lui faire de mal.

« Tu peux appeler maintenant pour fixer le rendez-vous ? demanda-t-elle enfin.

— Bien sûr. Lundi prochain, c'est assez tôt ? »

Ses yeux s'agrandirent. « On peut pas faire ça ce soir ? J'ai besoin d'être débarrassée ce soir.

— Qu'est-ce qui te presse, Nikki ? T'as un rencard ? »

Elle me lança un regard noir. Sa bouche s'ouvrit, se referma. « Non, fit-elle d'une voix tremblante.

— Tu peux pas fixer de rendez-vous avec Hassan comme ça, à ta guise.

— Essaie, Marîd. Tu peux pas l'appeler, essayer ? »

Je fis un petit geste désabusé. « Je vais l'appeler. Je vais demander. Mais Hassan fixera le rendez-vous à sa convenance. »

Nikki hocha la tête. « Bien sûr. »

Je déclipsai mon téléphone et le dépliai. Je n'avais pas besoin de demander aux renseignements le code d'Hassan. Dès la première sonnerie, un des sbires d'Hassan me répondit. Je lui dis qui j'étais et ce que je voulais et l'on me dit d'attendre ; ils vous disent toujours d'attendre, et vous attendez. Je restai assis à regarder Nikki se tortiller les cheveux, regarder Tamiko respirer lentement, l'écouter ronfler doucement par terre. Tamiko portait un kimono de coton léger, teint en noir mat. Elle ne portait jamais de bijoux ou de colifichets. Avec le kimono, ses cheveux noirs arrangés avec art, ses paupières altérées chirurgicalement, et son visage peint, elle ressemblait à une geisha-assassin, ce qu'elle était en fait, je suppose. Tamiko avait l'air très convaincante, avec les plis épicanthiques et tout le bastringue, pour qui n'était pas oriental de naissance.

Un quart d'heure plus tard, tandis que Nikki déambulait, nerveuse, dans l'appartement, la voix du sbire me résonna à l'oreille. Nous avions un rendez-vous pour ce soir même, juste après les prières du soir. Je ne perdis pas de temps à remercier le sous-fifre d'Hassan ; j'ai un certain degré d'amour-propre, quand même. Je raccrochai le combiné à ma ceinture. « Je repasserai te prendre vers sept heures et demie », dis-je à Nikki.

De nouveau ce plissement nerveux des paupières. « Je ne peux pas te retrouver là-bas ? »

Je haussai les épaules, désabusé. « Pourquoi pas ? Tu sais où ? »

— La boutique d'Hassan ?

— Tu vas droit sur le rideau du fond. Il donne sur une réserve. Tu la traverses, tu sors dans la ruelle par la porte de derrière. Tu verras une porte en fer dans le mur d'en face. Elle sera verrouillée mais ils t'attendront. T'auras pas besoin de frapper. Mais tâche d'être à l'heure, Nikki.

— J'y serai. Et merci, Marîd.

— Au diable les remerciements. Je veux mes cent kiams, maintenant. »

Elle eut l'air ébahie. Peut-être que j'avais paru trop sec ; trop hargneux. « Je ne pourrais pas te les donner après...

— *Maintenant*, Nikki. »

Elle sortit de l'argent de sa poche revolver et compta cent sacs. « Tiens. » Il y avait un nouveau froid entre nous.

« File-m'en encore vingt pour le petit cadeau de Papa. Et t'es également

responsable du bakchich d'Hassan. À ce soir. » Sur quoi, je me tirai de là avant que la folie ambiante commence à s'immiscer à son tour dans mon crâne.

Je rentrai à la maison. Je n'avais pas assez dormi, j'avais la migraine et l'éclat des triomphés s'était évanoui quelque part dans l'après-midi estival. Yasmin dormait toujours et je grimpai sur le matelas à côté d'elle. Les drogues m'empêcheraient de m'assoupir mais j'avais franchement envie d'un peu de calme et de repos, les yeux fermés. J'aurais dû me méfier : à peine m'étais-je détendu que les triomphés commencèrent à me palpiter dans le crâne avec plus de violence que jamais. Derrière mes paupières closes, les ténèbres rougeoyantes s'étaient mises à puiser comme une lumière stroboscopique. Je me sentis pris de vertige ; puis je me mis à imaginer des motifs bleu et vert sombre, tournoyant comme des créatures microscopiques dans une goutte d'eau. Je rouvris les yeux et me débarrassai des éclairs lumineux. Je sentais des contractures involontaires dans les mollets, les mains, la joue. J'étais plus crispé que je ne l'aurais cru ; pas de repos pour les mécréants.

Je me relevai, fis une boule du billet que j'avais laissé à Yasmin. « Je croyais que tu voulais sortir, aujourd'hui », murmura-t-elle d'une voix endormie.

Je me retournai. « Mais je suis sorti. Il y a un bout de temps.

— Quelle heure est-il ?

— Dans les trois heures.

— *Yaa salâam !* Je suis censée prendre mon boulot à trois heures aujourd'hui ! »

Je soupirai. Yasmin était célèbre dans tout le Boudayin pour ses retards quasiment institutionnels. Benoît le Frenchy, le propriétaire de la boîte où elle travaillait, lui flanquait cinquante kiams d'amende si elle se pointait rien qu'avec une minute de retard. Ça ne lui faisait pas magner son joli petit cul ; elle prenait tout son temps, payait à Frenchy ses cinquante quasiment tous les jours, et se remboursait en boissons et pourboires dans la première heure. Je n'ai jamais vu quelqu'un capable de séparer aussi vite un couillon de son fric. Yasmin bossait dur, c'était pas une flemmarde. Simplement, elle aimait bien roupiller. Elle aurait fait un lézard superbe, se dorant sur un rocher brûlant au soleil.

Il lui fallut cinq minutes pour sortir du lit et s'habiller. J'eus droit à un baiser détaché qui atterrit à côté, et elle franchissait déjà la porte, fouinant dans son sac à la recherche du module qu'elle utiliserait au boulot. Elle se retourna pour me lancer quelque chose avec son accent levantin barbare.

Puis je me retrouvai seul. Je n'étais pas mécontent du tour qu'avaient pris mes affaires. Ça faisait des mois que je n'avais pas été plein aux as à ce point. Alors que j'étais en train de me demander s'il y avait quelque chose que je voulais, un truc sur lequel claquer ma richesse soudaine, l'image de la tunique maculée de sang de Bogatyrev vint se superposer au mobilier rare et branlant

de ma piaule. Me sentais-je coupable ? Moi ? L'homme qui avait parcouru le monde sans être touché par sa corruption et ses tentations vulgaires. J'étais l'homme sans désir, l'homme sans peur. J'étais un catalyseur, un agent humain de changement. Les catalyseurs provoquaient les changements mais, en fin de processus, ils demeuraient eux-mêmes intacts. J'aidais ceux qui avaient besoin d'aide et n'avaient pas d'autres amis. Je prenais part à l'action mais sans être jamais touché. J'observais, mais gardais mes propres secrets. C'est ainsi que je m'étais toujours vu. C'est ainsi que je me préparais à en baver...

Dans le Boudayin – et merde, dans le monde entier, sans doute – il n'y a jamais que deux sortes d'individus : les putes et les michetons. Vous êtes l'un ou l'autre. Vous ne pouvez pas être sympa, faire des risettes et dire à tout le monde que vous comptez simplement rester sur la touche. Pute ou micheton, ou parfois un peu des deux. Quand vous avez franchi la porte orientale, avant même d'avoir fait dix pas dans la rue, vous êtes définitivement classé dans l'une ou l'autre catégorie. Pute ou micheton. Il n'y a pas de troisième choix, mais je n'allais pas tarder à l'apprendre par la manière forte. Comme d'habitude.

Je n'avais pas faim mais je me forçai à préparer quelques œufs brouillés. Je devrais faire plus attention à mon régime alimentaire, je le sais, mais c'est tout simplement trop chiant. Des fois, mes seules vitamines sont les tranches de citron dans mes vodka-*gimlets*. La soirée promettait d'être longue et difficile et j'allais avoir besoin de toutes mes ressources. Les trois triangles bleus cesseraient de faire effet avant ma rencontre avec Hassan et Abdoulaye ; en fait, j'étais bien parti pour m'y présenter sous mon plus mauvais jour : déprimé, épuisé, pas du tout en forme pour représenter Nikki. La réponse était d'une évidence criante : encore plus de triangles bleus. Ils me regonfleraient. Je fonctionnerais à une vitesse surhumaine, avec une précision d'ordinateur et la prescience de ce qu'il conviendrait de faire. Le synchronisme, mec. Être branché sur le Moment, sur l'instant, la convergence du temps, de l'espace et de toute la putain de sainte marée des affaires humaines. Enfin, c'est du moins l'impression que j'aurais ; et quand on est assis en face d'Abdoulaye, savoir présenter une façade convaincante c'est quasiment aussi bien que du béton. Je serais mentalement en alerte et moralement inflexible, et ce fils de pute d'Abdoulaye verrait bien que je n'étais pas venu pour me faire simplement botter le cul. Tels étaient les arguments convaincants que je me donnais en traversant ma piaule sordide pour aller récupérer ma boîte à pilules.

Deux triomphés de plus ? Trois, pour avoir une marge de sécurité ? Ou bien risquais-je d'être trop speedé ? J'avais pas envie de claquer contre le mur comme une corde de gratte qui lâche. J'en avalai deux et empochai le troisième, au cas où.

Mec, demain, j'allais me payer une sacrée putain de redescente. La Vie Meilleure par la Chimie ne voyait pas d'inconvénient à me prêter un surcroît d'énergie, sous la forme de jolies pilules couleur pastel ; mais, pour reprendre

une des phrases favorites de Chiriga, on rembourse avec des putains d'intérêts. Si je parvenais à survivre à l'abrutissement de la redescente inéluctable, ce serait l'occasion de réjouissances générales tout autour du trône d'Allah.

J'avais repris mon rythme dans la demi-heure qui suivit. Je pris une douche, me lavai les cheveux, me taillai la barbe, rasai les endroits sur les joues et dans le cou que je voulais laisser imberbes, me brossai les dents, rinçai le lavabo et la baignoire puis parcourus tout nu l'appartement à la recherche d'autres trucs à nettoyer, ranger ou arranger – et puis je me repris. « Holà, du calme, mon garçon. » C'était une bonne chose que j'aie pris les deux triomphés de rabe aussi tôt ; ça me laissait le temps de me calmer avant de sortir.

Le temps passa lentement. J'envisageai de téléphoner à Nikki pour lui rappeler de partir mais c'était inutile. J'envisageai de téléphoner à Yasmin ou Chiri, mais à cette heure-ci elles étaient au boulot, de toute façon. J'allai m'asseoir, calé contre le mur, et frissonnai, presque en larmes : Seigneur, c'était vrai que je n'avais vraiment aucun ami. J'aurais bien voulu avoir un système holo comme Tamiko ; ça aurait tué le temps. J'avais déjà vu quelques holopomos qui faisaient de la vraie baise un truc fétide et déclaveté.

À sept heures et demie, je m'habillai : une vieille chemise bleu passé, mes jeans et mes bottes. Je n'aurais pas pu paraître mieux pour Hassan même si je l'avais voulu. Comme je quittais mon immeuble, j'entendis un crépitement de parasites et la voix amplifiée du muezzin s'écria : *laa 'illaha 'illallahou* – c'est magnifique à entendre, cet appel à la prière, allitératif et émouvant même pour un blasphémateur de chien d'infidèle comme moi. Je pressai le pas dans les rues vides ; les putes cessaient de putasser pour prier, les clients surmontaient leur culpabilité pour prier. Mes pas résonnaient sur le pavé antique, comme des accusations. Le temps que je sois parvenu à la boutique d'Hassan, tout avait repris son tour normal. Jusqu'à l'appel final à la prière du soir, les putes et les michetons pourraient retourner danser leur rock du commerce et de l'exploitation mutuelle.

Pour tenir la boutique d'Hassan à cette heure, il y avait un jeune et mince Américain que tout le monde appelait Abdoul-Hassan. Abdoul veut dire « esclave de » et s'assortit généralement des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu. Dans ce cas précis, l'ironie était que le jeune garçon était bel et bien celui d'Hassan, sous tous les aspects imaginables, excepté, peut-être, du point de vue génétique. Dans le Quartier, on disait que cet Abdoul-Hassan n'était pas un garçon de naissance – tout comme Yasmin n'était pas une fille de naissance ; mais, à ma connaissance, personne n'avait trouvé le temps ou l'envie de se lancer dans une enquête en profondeur.

Abdoul-Hassan me posa une question en anglais. Pour le chineur ordinaire, ce que pouvait vendre la boutique d'Hassan restait un complet mystère ; c'était parce que l'échoppe était quasiment vide ; Hassan achetait et vendait de tout, de sorte qu'il n'avait pas de raison vitale d'exposer quoi que

ce soit. Je ne comprenais pas l'anglais, aussi me contentai-je d'agiter le pouce en direction du rideau imprimé maculé de taches. Le garçon hocha la tête et retourna à sa rêverie.

Je franchis le rideau, traversai la réserve, la ruelle. Juste comme j'arrivais devant la porte blindée, elle s'ouvrit presque sans bruit. « Sésame, ouvre-toi », murmurai-je. Puis je pénétrai dans une pièce chichement éclairée et regardai autour de moi. Les drogues me faisaient oublier d'avoir peur. Oublier également d'être prudent ; mais mes instincts sont ma force vitale et mes instincts sont sur la brèche matin et soir, drogue ou pas drogue. Appuyé contre une petite montagne de coussins, Hassan tirait sur un narguilé. Je sentis le parfum du haschich ; le clapotis de la pipe à eau d'Hassan était le seul bruit dans la pièce. Nikki était assise en tailleur, très raide, au bord d'un tapis, visiblement terrifiée, une tasse de thé devant ses jambes croisées. Appuyé sur quelques coussins, Abdoulaye chuchotait à l'oreille d'Hassan. L'expression de ce dernier était aussi indéchiffrable qu'une poignée de vent. Tel était le thé d'Hassan ; immobile, j'attendis qu'il parle le premier.

« *Ahlan wa sahlán !* » dit-il dans un bref silence. C'était une formule de salutation officielle, quelque chose comme « tu es descendu au niveau du sol, rencontrer les tiens ». Elle était censée donner le ton pour le reste de cette palabre. Je lui fournis la réponse idoine et fus invité à m'asseoir. Je m'installai près de Nikki ; je remarquai qu'elle ne portait qu'un unique périphérique au milieu de ses cheveux blond pâle. Ce devait être un papie de langue arabe, sinon, je le savais, elle n'aurait pas saisi un mot de la conversation. J'acceptai une petite tasse de café, fortement épicé de cardamome. J'élevai ma tasse vers Hassan et dis : « Que ta table dure éternellement. »

Hassan agita une main en l'air et répondit : « Qu'Allah prolonge ta vie. » Puis on m'offrit une seconde tasse de café. Je donnai une bourrade à Nikki qui n'avait pas encore bu son thé. Vous ne pouvez pas vous attendre à voir les affaires commencer immédiatement, pas tant que vous n'aurez pas bu au moins trois tasses de café. Si vous déclinez l'offre plus tôt, vous risquez d'insulter votre hôte. Pendant que l'on buvait thé ou café, Hassan et moi primes mutuellement des nouvelles de la santé de nos familles et amis respectifs, invoquant Allah pour bénir tel ou tel et nous protéger tous ainsi que l'ensemble du monde musulman des déprédations de l'infidèle.

Je murmurai dans ma barbe à Nikki de continuer à descendre son thé au drôle de goût. Sa présence ici était désagréable à Hassan pour deux raisons : c'était une prostituée, et ce n'était pas une vraie femme. Les musulmans n'étaient jamais parvenus à arrêter une position définitive à ce sujet. Ils traitaient leurs femmes comme des citoyens de seconde zone, mais ne savaient jamais quoi faire au juste des hommes devenus femmes. Le Qur'ân n'avait évidemment pas prévu le cas. Et le fait que je ne fusse pas précisément un dévot du Livre-dépourvu-de-doutes n'était pas pour faciliter les choses. De sorte qu'Hassan et moi ne cessions de boire et branler du chef et sourire et louer Allah en échangeant des plaisanteries du tac au tac comme dans un

match de tennis. L'expression la plus fréquente du monde musulman est *inchallah*, « si Dieu le veut ». Elle ôte toute culpabilité : prends-t'en à Allah. Si l'oasis s'assèche et se dissipe au vent, c'était la volonté d'Allah. Si tu es surpris à dormir avec l'épouse de ton frère, c'était la volonté d'Allah. Se faire couper la main, la queue ou la tête en représailles est également la volonté d'Allah. Il ne se fait pas grand-chose dans le Boudayin sans qu'on discute de l'opinion que pourra en avoir Allah.

Il s'écoula presque une heure de la sorte et je n'avais pas de mal à voir que Nikki comme Abdoulaye commençaient à s'impatienter. Je me débrouillais bien : le sourire d'Hassan s'élargissait de minute en minute ; il inhalait le haschisch en quantités homériques.

À la fin, Abdoulaye n'y tint plus. Il avait envie qu'on parle argent. Plus précisément, de la somme que Nikki allait devoir lui payer pour racheter sa liberté.

Hassan n'était pas ravi par cette impatience. Il leva les mains et regarda vers le ciel d'un air las, récitant un proverbe arabe qui signifiait : « L'avidité réduit ce qu'on a pu amasser. » Venant de lui, la phrase était risible. Il regarda Abdoulaye et demanda : « Tu étais le protecteur de cette jeune femme ? » Il y a bien des façons d'exprimer « jeune femme » dans cette langue antique, chacune avec ses subtiles variations de sens et ses sous-entendus. Hassan avait pris soin de choisir l'expression *il-mahroussa*, ta fille. Au sens littéral, *il-mahroussa* signifie « celle qui est gardée », et semblait convenir à merveille à la situation. C'est ainsi qu'Hassan était devenu le principal homme fort de Papa, en se frayant obstinément un passage entre les exigences de la culture et les nécessités de l'instant.

« Oui, ô Sage, répondit Abdoulaye. Depuis plus de deux ans.

— Et elle te déplaît ? »

Le front d'Abdoulaye se plissa. « Non, ô sage.

— Et elle ne t'a nui en aucune manière ?

— Non. »

Hassan se tourna vers moi ; sans daigner prêter attention à Nikki. « Celle qui est gardée désire vivre en paix ? Elle ne nourrit aucune intention malveillante à l'égard d'Abdoulaye Abou-Saïd ?

— C'est juré », répondis-je.

Hassan plissa les paupières. « Tes serments ne signifient rien ici, incroyant. Nous devons laisser de côté l'honneur des hommes pour établir un contrat de mots et d'argent.

— Ceux qui entendent tes paroles vivent. »

Hassan acquiesça : faute de mieux, mes manières au moins lui plaisaient. « Au nom d'Allah, le Bienveillant, le Miséricordieux », déclara Hassan, les mains levées, paumes ouvertes, « je vais à présent rendre mon jugement. Que tous ceux ici présents écoutent et obéissent. Celle qui est gardée restituera tous les bijoux et ornements à elle donnés par Abdoulaye. Elle restituera tous les dons de valeur. Elle restituera tous les vêtements de prix, ne gardant par-

devers elle que ceux dévolus à l'habillement quotidien. Pour sa part, Abdoulaye Abou-Saïd doit promettre de laisser celle qui est gardée vaquer à ses affaires sans entraves. Si une dispute quelconque naissait à ce propos, j'en déciderais. » Il fixa d'un œil noir l'une et l'autre partie, pour signifier clairement qu'il n'y aurait pas de dispute. Abdoulaye hocha la tête, Nikki n'avait pas l'air heureuse. « En outre, celle qui est gardée devra régler à Abdoulaye Abou-Saïd la somme de trois mille kiams avant la prière de demain midi. Telle est ma parole, Allah est Le plus Grand. »

Abdoulaye était épanoui. « Que tu vives heureux et en bonne santé », s'écria-t-il.

Soupir d'Hassan qui murmura : « *Inchallah* » avant d'insérer de nouveau entre ses dents l'embout de son narguilé.

Les conventions me forçaient à remercier Hassan à mon tour, même s'il avait bien arrangé Nikki. « Je te suis obligé », dis-je et je me levai en forçant Nikki à faire de même. Hassan agita la main, comme pour chasser une mouche bourdonnante. Comme nous franchissions la porte métallique, Nikki se retourna et cracha.

Elle cria les pires insultes que son périphérique pouvait lui fournir : « *Himmar ou ibn-himmar ! Ibn wouschka ! Yil'an 'abouk !* » Je lui pris la main plus fermement et nous détalâmes au pas de course. Derrière nous résonnaient les rires d'Abdoulaye et d'Hassan. Ils avaient gagné leur soirée et se sentaient d'humeur généreuse, laissant Nikki s'échapper impunie de ses obscénités.

Quand nous eûmes retrouvé la rue, je ralentis, hors d'haleine. « J'ai besoin d'un verre », dis-je en la conduisant vers le *Palmier d'argent*.

« Les salauds, grommela Nikki.

— Tu n'as pas les trois mille ?

— Je les ai. Simplement, je ne veux pas les leur refiler, c'est tout. J'avais d'autres plans en vue. »

Je haussai les épaules. « Si t'as vraiment envie de te tirer des pattes d'Abdoulaye...

— Ouais, je sais. » Elle n'avait toujours pas l'air ravie.

« Tout se passera bien », lui dis-je, la guidant à l'intérieur du bar sombre et frais.

Nikki ouvrit tout grands les yeux, leva les mains en l'air. « Tout se passera bien, répéta-t-elle en riant. *Inchallah*. » Son pastiche d'Hassan sonnait creux. Elle arracha le papie d'arabe. C'est à peu près la dernière chose que je me rappelle de cette soirée.

4.

Vous savez ce qu'est une gueule de bois. La migraine pulsante, la nausée vague et persistante, l'impression qu'on aimerait mieux perdre entièrement conscience jusqu'à ce que la cuite soit passée. Mais est-ce que vous savez à quoi ressemble une gueule de bois consécutive à une prise massive de drogue hypnotique ? Vous avez l'impression d'être dans le rêve de quelqu'un d'autre ; de ne pas être réel. Vous vous dites : « Je ne suis pas en train de vivre ça en ce moment ; tout cela m'est arrivé il y a des années et des années, c'est simplement un souvenir. » Et toutes les deux ou trois secondes, vous vous rendez compte que vous êtes bel et bien en train de le vivre, que vous êtes bel et bien ici et maintenant, et cette discordance entame un cycle d'anxiété et d'encore plus grande irréalité. Par moments, vous n'êtes même plus certain de savoir où sont vos bras et vos jambes. Vous avez l'impression d'avoir été gravé dans un bout de bois pendant la nuit et, à condition de bien vous tenir, de pouvoir devenir un jour un vrai petit garçon. « Pensée » et « mouvement » sont des concepts étrangers ; ce sont des attributs des gens *vivants*. Ajoutez le tout à une cuite à l'alcool, mélangez à une dépression abyssale, un épuisement à vous rompre les os, un surcroît de nausée, d'anxiété, de tremblements et crampes dus à tous les triomphes que j'avais absorbés la veille. Voilà dans quel état je me sentais quand je m'éveillai au petit matin : un mort réchauffé... ah ! et encore, même pas réchauffé !

L'aube, pourtant. Les coups résonnèrent à ma porte juste comme le muezzin criait : « Venez à la prière, venez à la prière. La prière vaut mieux que le sommeil. Allah est Grand ! » Le coup de la prière qui vaut mieux que le sommeil m'aurait fait marrer si j'en avais été capable. Je roulai sur moi-même pour me retrouver face au mur vert craquelé. Je regrettai aussitôt ce simple mouvement ; je me serais cru dans un film passé au ralenti en sautant une image sur deux. L'univers s'était mis à bégayer tout autour de moi.

Les coups à la porte ne voulaient pas cesser. Après quelques instants, je me rendis compte que plusieurs poings essayaient de défoncer le panneau. « Ouais, ouais, une minute. » Je rampai lentement hors du lit, en essayant de ne pas amocher les parties de mon corps qui pouvaient être encore en vie. Je parvins à me retrouver par terre et me levai très très lentement. Je restai planté là, oscillant légèrement, attendant de me sentir réel. Quand ça ne vint pas, je décidai malgré tout de me rendre à la porte. J'étais à mi-distance quand je m'aperçus que j'étais à poil. Je m'arrêtai. Toutes ces décisions à prendre me portaient sur les nerfs. Devais-je retourner vers le lit et passer quelque chose ? Des cris furieux s'étaient joints au martèlement des poings. Et tant pis pour les fringues.

J'ouvris la porte et découvris le spectacle le plus terrifiant depuis que je ne sais trop quel héros avait dû faire face à Méduse et aux deux autres Gorgones.

Les trois monstres auxquels j'étais confronté étaient les Trois Sœurs Veuves noires, Tamiko, Devi et Sélima. Toutes les trois avaient leurs seins grotesques enserrés sous un pull noir et fin ; elles portaient des jupes collantes en cuir noir et des talons aiguilles : leur tenue de travail. Mon esprit engourdi se demanda pourquoi elles étaient habillées pour le turbin si tôt déjà. L'aube. D'ordinaire, je ne la vois jamais, sauf quand je l'aborde par l'autre bout, quand je me pieute après que le soleil s'est levé. Je supposai que les sœurs n'avaient pas dû...

Devi, la réfugiée de Calcutta, me repoussa sans douceur dans la chambre. Les deux autres suivirent, claquant la porte derrière elles. Sélima – « paix », en arabe – se retourna, leva le bras droit et, avec un rictus, m'enfonça la pointe du coude dans l'estomac, juste sous le sternum. J'en eus les poumons vidés et m'effondrai à genoux, le souffle coupé. Un pied vint me frapper vicieusement la mâchoire et je basculai en arrière. Puis l'une des trois me releva tandis que les deux autres me travaillaient au corps, vicieusement et soigneusement, sans omettre un seul endroit sensible et exposé. Elles avaient commencé par m'estourbir ; après quelques bons coups bien assénés, j'avais perdu toute trace des événements. Soutenu comme une chiffre molle par quelqu'un, j'étais presque reconnaissant que tout cela ne m'arrivât pas réellement, que tout cela ne fût que quelque terrible cauchemar dont je me souvenais simplement, bien à l'abri dans l'avenir.

J'ignore combien de temps elles me tabassèrent de la sorte. Quand je repris mes esprits, il était onze heures. J'étais allongé par terre et je respirais ; je devais avoir plusieurs côtes cassées car chaque inspiration était une agonie. J'essayai de mettre de l'ordre dans mes pensées – au moins, la gueule de bois consécutive aux drogues avait quelque peu diminué. Ma boîte à pilules. Fallait que je retrouve ma boîte à pilules. Bordel, pourquoi je ne la retrouve jamais, cette satanée putain de boîte à pilules ? Je rampai très lentement jusqu'au lit. Les Sœurs Veuves noires avaient travaillé de manière complète et efficace ; chaque geste me l'apprenait à mes dépens. J'étais salement contusionné à peu près sur tout le corps mais elles n'avaient pas versé une goutte de sang. Je m'avisai que si elles avaient voulu me tuer, un petit coup de dent aurait suffi. Tout cela était censé signifier quelque chose. Il faudrait que je leur demande, la prochaine fois que je les verrais.

Je me hissai jusque sur le lit et traversai le matelas pour atteindre mes vêtements. Ma boîte à pilules était dans mon jean, à sa place habituelle. Je l'ouvris, sachant qu'elle contenait quelques analgésiques hyper-rapides. Je vis que ma réserve entière de beautés – les butaqualides HC1 – avait disparu. Elles étaient bigrement illégales et pas moins efficaces pour autant. Il aurait dû m'en rester au moins huit. Je devais en avoir pris une poignée pour m'endormir malgré les triomphés ; et Nikki devait avoir embarqué le reste. Peu m'importait à présent. Ce qu'il me fallait c'était des *opiacés*, n'importe lesquels, et vite. J'avais sept comprimés de soléine. Quand je les aurais avalés, ce serait comme une percée de soleil à travers des nuages lugubres. Je me

prélaisserais dans un répit tiède et bourdonnant, une illusion de bien-être qui envahirait chaque partie de mon corps amoché, blessé. L'idée de ramper jusqu'à la salle de bains pour prendre un verre d'eau était trop ridicule pour être envisagée. Mobilisant salive et courage, j'avalai les soleils crayeux, un par un. Il leur faudrait une vingtaine de minutes pour faire effet, mais l'anticipation suffisait à calmer quelque peu la douleur pulsante.

Avant que les soleils se soient enflammés, on frappa à ma porte. Je poussai involontairement un petit cri inquiet. Je ne bougeai pas. Les coups, polis mais fermes, reprirent. « *Yaa shaâb* », lança une voix. C'était Hassan. Je fermai les yeux en souhaitant croire suffisamment à quelque chose pour le prier.

« Une minute », répondis-je. J'étais incapable de crier. « Que je m'habille. » Hassan avait employé une formule plus ou moins amicale mais ça ne signifiait strictement rien. Je gagnai la porte aussi vite que je le pus, vêtue seulement de mon jean. Je l'ouvris et vis qu'Abdoulaye accompagnait Hassan. Mauvais signe. Je les invitai à entrer. « *Bismillah* », dis-je, les conviant à entrer au nom de Dieu. C'était une simple formule de politesse et Hassan l'ignora.

« Abdoulaye Abou-Saïd attend ses trois mille kiams », dit-il simplement, en ouvrant les mains.

« C'est Nikki qui les a. Allez l'embêter, elle. Je ne suis pas d'humeur pour vos marchandages crapoteux. »

Ce n'était sans doute pas ce qu'il fallait dire. Le visage d'Hassan s'obscurcit comme le ciel du couchant sous le simoun. « Celle qui est gardée a pris la fuite, dit-il sèchement. Tu es son mandant. Tu es responsable de sa dette. »

Nikki ? Je ne pouvais pas croire que Nikki m'ait fait ce coup-là. « Il n'est pas encore midi. » C'était une manœuvre boiteuse mais c'est la seule qui me vint alors à l'esprit.

Hassan acquiesça. « Nous allons donc nous mettre à l'aise. » Ils s'installèrent sur mon matelas et me fixèrent d'un œil farouche avec une expression vorace qui ne me plaisait pas du tout.

Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire ? J'envisageai d'appeler Nikki mais c'eût été inutile ; Hassan et Abdoulaye avaient certainement déjà visité l'immeuble de la Treizième Rue. Puis je compris que la disparition de Nikki et le tabassage en règle que m'avaient infligé les Sœurs étaient sans aucun doute reliés de quelque manière. Nikki était leur chouchou. Tout ça devait se tenir, mais pas pour moi, pas encore du moins. Bon d'accord, j'étais apparemment bien parti pour régler sa somme à Abdoulaye, quitte à l'extorquer à Nikki quand je lui aurais remis la main dessus. « Écoute, Hassan », commençai-je, en humectant mes lèvres tuméfiées. « Je peux déjà te donner peut-être deux mille cinq cents. C'est tout ce que j'ai sur mon compte pour l'instant. Je te réglerai le solde demain. C'est le mieux que je puisse faire. »

Hassan et Abdoulaye échangèrent un regard. « Tu me paieras les deux mille cinq cents aujourd'hui, dit Abdoulaye, et encore *mille* demain. » Nouvel échange de coups d'œil. « Je rectifie : encore *quinze cents* demain. » J'avais saisi. Cinq cents pour rembourser Abdoulaye, cinq cents de gratte pour lui, et cinq cents de gratte pour Hassan.

Je hochai la tête, résigné. Je n'avais pas le choix. Soudain, toute ma douleur et ma colère se polarisèrent sur Nikki. Je n'avais qu'une hâte : lui voler dans les plumes. Tant pis si c'était devant la mosquée de Shimaâl, j'allais lui faire payer le dernier fiq de cuivre qu'elle m'avait coûté, après la séance avec les Sœurs Veuves noires et ces deux gros salauds.

« Tu me sembles quelque peu mal à l'aise, observa plaisamment Hassan. Nous allons t'accompagner jusqu'à ton distributeur bancaire. Nous prendrons ma voiture. »

Je le fixai un long moment, en souhaitant qu'il existât un moyen de lui exciser du visage ce sourire condescendant. Finalement, je me contentai de répondre : « Je suis tout bonnement incapable d'exprimer mes remerciements. »

Hassan me gratifia de son mouvement de main négligent. « Les remerciements sont inutiles quand on accomplit un devoir. Allah est Grand.

— Loué soit Allah, dit Abdoulaye.

— Ouais, t'as raison », dis-je. Nous quittâmes mon appartement, Hassan pressé contre mon épaule gauche, Abdoulaye contre la droite.

Abdoulaye s'assit devant, à côté du chauffeur d'Hassan. Je m'assis à l'arrière, avec Hassan, les yeux clos, la tête appuyée contre la sellerie de cuir véritable. Jamais de ma vie je n'étais monté dans une telle voiture, et à cet instant précis c'était le cadet de mes soucis. La douleur montait, grinçante. Je sentais des gouttelettes de sueur me dégouliner lentement du front. Je devais avoir gémi. « Quand nous aurons conclu notre transaction, murmura Hassan, il nous faudra veiller à ta santé. »

J'effectuai le reste du trajet jusqu'à la banque sans un mot, sans une pensée. À mi-parcours, les soleils entrèrent en jeu et, soudain, je me retrouvai capable de respirer à l'aise et de changer légèrement de position. La bouffée se poursuivit jusqu'au moment où je me crus près de défaillir puis je me retrouvai installé dans un merveilleux halo douillet et prometteur. C'est à peine si j'entendis Hassan quand nous arrivâmes devant le guichet automatique. Je sortis ma carte bancaire, vérifiai ma position, et retirai deux mille cinq cent cinquante kiams. Cela me laissait avec un solde de six kiams sur mon compte. Je tendis à Abdoulaye les vingt-cinq billets.

« Quinze cents de plus demain, me dit-il.

— *Inchallah* », raillai-je.

Abdoulaye leva la main pour me frapper mais Hassan la bloqua et le retint. Il lui marmonna quelques mots mais je ne pus les distinguer. Je fourrai les cinquante restants dans ma poche et pris alors conscience que je n'avais pas d'autre argent sur moi. Il aurait dû m'en rester un peu – la monnaie de la

veille plus les cent de Nikki, moins ce que j'avais pu dépenser dans la soirée. Peut-être que Nikki avait mis la main dessus, elle ou l'une des Sœurs Veuves noires. Ça ne faisait aucune différence. Hassan et Abdoulaye étaient en train de se consulter en murmurant. Finalement, Abdoulaye se toucha le front, les lèvres, la poitrine et s'éloigna. Hassan me prit par le coude pour me reconduire dans sa luxueuse automobile laquée noire. Je voulus parler ; ça me prit un moment. « Où ? » demandai-je. Ma voix me parut étrange, rauque, comme si je ne l'avais pas utilisée depuis des mois.

« Je vais te conduire à l'hôpital, dit Hassan. Si tu veux bien me pardonner, je t'y abandonnerai. J'ai de pressantes obligations. Les affaires sont les affaires.

— L'action est l'action. »

Hassan sourit. Je ne crois pas qu'il nourrissait à mon égard une quelconque animosité. « *Salâamtak*. » Il me souhaitait la paix.

« *Allah yisallimak* », répondis-je. Je descendis devant l'hôpital public et me dirigeai vers les urgences. Je dus présenter mes papiers et attendre qu'on ait sorti mon dossier du fichier de leur ordinateur. Je m'assis sur une chaise pliante grise en acier, la copie imprimée de mon dossier sur les genoux, et attendis qu'on appelle mon nom. J'attendis onze heures ; les soleils s'éteignirent au bout de quatre-vingt-dix minutes. Le reste fut un enfer délirant. J'étais assis dans une salle immense remplie de malades et de blessés, tous pauvres, tous souffrants. Les gémissements de douleur et les piailllements des bébés ne s'arrêtaient jamais. L'air empestait la fumée de tabac, la puanteur des corps, du sang, du vomi et de l'urine. Un toubib harassé me vit enfin, marmonna tout en m'examinant, ne me posa pas une seule question, me tapota les côtes, rédigea une ordonnance et me flanqua dehors.

Il était trop tard pour faire exécuter l'ordonnance à la pharmacie mais je savais que je pourrais toujours dénicher quelques produits coûteux, une fois dans la Rue. Il n'était maintenant pas loin de deux heures du matin ; il y aurait de l'activité. Encore allait-il falloir que je me traîne jusqu'au Boudayin mais ma rage envers Nikki me donnait de l'énergie. Et j'avais également un compte à régler avec Tami et ses copines.

Quand j'arrivai à la boîte de Chiriga, elle était à moitié vide et étrangement calme. Les filles et les débs étaient assises, mal à l'aise ; les clients avaient le nez dans leur chope de bière. La musique était aussi tonitruante que d'habitude, évidemment, et la voix de Chiri tranchait dans tout ce bruit avec son accent swahili perçant. Mais ça manquait de rires, du frémissement des conversations à double sens. Il ne se passait rien. Le bar sentait la sueur rance, la bière renversée, le whisky et le hasch.

« Marid », dit Chiri en me voyant. Elle avait l'air fatigué. À l'évidence, la nuit avait été lente et longue, sans beaucoup d'argent pour personne.

« Laisse-moi t'offrir un pot, lui dis-je, tu m'as l'air d'en avoir bien besoin. »

Elle réussit à me présenter un sourire las. « Ai-je jamais refusé une

proposition pareille ?

— Pas à ma souvenance.

— Et ça ne sera pas de sitôt, non plus. » Elle se retourna pour se verser à boire d'une bouteille spéciale qu'elle se gardait sous le comptoir.

« C'est quoi ?

— Du tendé. Une spécialité d'Afrique orientale. »

J'hésitai « Tu vas me faire goûter. »

Son expression devint faussement sérieuse : « Tendé pas bon pour bwana blanc. Tape bwana blanc sur son mgongo.

— J'ai eu une putain de rude journée, moi aussi, Chiri. » Je lui tendis un billet de dix kiams.

Elle prit un air compatissant. Elle me versa un peu de tendé et leva son verre pour trinquer. « *Kwa siha yako* », dit-elle en swahili.

Je levai mon verre à mon tour. « *Sahataÿn* », répondis-je en arabe. Je goûtai le tendé. Haussai les sourcils. C'était fort et désagréable ; pourtant, je savais qu'en y mettant du mien, je pourrais bien y prendre goût. Je le bus cul-sec.

Chiri hocha la tête. « Moi négresse y'en a peur pour bwana blanc. Y'en a attendre que bwana blanc vomisse tout sur son beau bar tout propre.

— Remets-moi ça, Chiri. Change pas de main.

— La journée a été si rude ? Viens, chou, fais-toi donc voir à la lumière. »

Je contournai le bar pour qu'elle puisse m'examiner à loisir. Je devais avoir une tête de déterré. Elle leva la main pour effleurer doucement les ecchymoses à mon front, autour de mes yeux, mes lèvres et mes narines pourpres et gonflées. « J'ai simplement envie de me cuire vite fait, Chiri. Et je suis à sec, en plus.

— Tu m'avais pas dit que t'avais extorqué trois mille à ce Russe ? Ou c'est quelqu'un d'autre qui m'a raconté ça ? Yasmin, peut-être. Après qu'il a avalé cette bastos, tu sais, mes deux nouvelles se sont barrées, idem pour Djamila. » Elle me versa un autre tendé.

« Djamila, ce n'est pas une grosse perte. » C'était un déb, un transsexuel pré-op qui n'avait jamais eu l'intention de se faire opérer. J'entamai mon second verre. Apparemment, c'était la tournée de la maison.

« Facile à dire. Je voudrais t'y voir à attiger les touristes, sans nénés en train de t'agiter sur la scène... Bon, tu veux me raconter ce qui t'es arrivé ? »

J'agitai doucement le verre de liqueur. « Une autre fois.

— Tu cherches quelqu'un en particulier ?

— Nikki. »

Chiri émit un petit rire. « Ça explique en partie, mais ce n'est pas Nikki qui aurait pu te mettre dans cet état.

— Les Sœurs.

— *Les Trois ?* »

Je fis la grimace. « En solo et de concert. »

Chiri leva les yeux au ciel. « Pourquoi ? Qu'est-ce que tu leur as fait ?

— Ça, j'ai pas encore trouvé », ricanai-je.

Chiri pencha la tête et me regarda, en coin, un petit moment. Puis elle reprit doucement : « Tu sais, j'ai effectivement vu Nikki aujourd'hui. Elle est passée ici vers dix heures ce matin. Elle m'a dit de te dire "merci". Elle n'a pas dit pourquoi mais je suppose que tu sais. Puis elle est repartie à la recherche de Yasmin. »

Je sentis ma colère se remettre à bouillonner. « T'a-t-elle dit où elle allait ?

— Non. »

Je me relaxai de nouveau. Si quelqu'un dans le Boudayin savait où se trouvait Nikki, ce serait Tamiko. Je n'aimais pas la perspective d'affronter à nouveau cette salope cinglée, mais je n'allais certainement pas laisser échapper l'occasion. « Tu sais où je pourrais mettre la main sur la came ?

— Qu'est-ce qu'il te faut, chou ?

— Oh ! disons, une demi-douzaine de soleils, une demi-douzaine de triamphés, une demi-douzaine de beautés.

— Et tu dis que t'es à sec, en plus ? » Elle plongeait de nouveau la main sous le comptoir et trouva son sac. Elle farfouilla dedans et en sortit un cylindre de plastique noir. « Emporte ça dans les toilettes et fourre dans ta poche ce dont t'as besoin. Tu me les devras. On trouvera bien moyen de s'arranger – peut-être que je te ramènerai finir la nuit à la maison. »

C'était une perspective excitante même si elle avait de quoi intimider. Dans le temps, je ne me laissais pas souvent émouvoir par qui que ce soit, femmes, changistes, débs ou garçons ; je veux dire, je ne suis pas une sex-machine surhumaine, mais enfin j'assume. Chiri, toutefois, c'était une proposition un peu terrifiante. Toutes ces cicatrices effrayantes et ces dents affûtées... « Je reviens tout de suite », dis-je en embarquant le cylindre noir.

« Je viens d'avoir le nouveau module Honey Pilar, l'entendis-je lancer dans mon dos. Je meurs d'envie de l'essayer. Jamais eu envie de baiser Honey Pilar ? »

C'était une suggestion fort tentante mais dans l'immédiat j'avais d'autres chats à fouetter. Après... Une fois le module de mimétique Honey Pilar enfiché, Chiri deviendrait Honey Pilar. Elle baiserait comme Honey avait baisé au moment de l'enregistrement du module. Vous fermez les yeux et vous vous retrouvez au lit avec la femme la plus désirable du monde, et le seul homme qu'elle désire, qu'elle implore, c'est vous...

Je pris quelques cachets et pilules dans la réserve de Chiri puis regagnai la salle. Chiri parcourut négligemment du regard le bar tandis que je lui glissais dans la main le cylindre noir. « Personne ne fait d'affaires ce soir, observa-t-elle, maussade. Encore un verre ?

— Faut que j'y aille. L'action c'est l'action.

— Les affaires sont les affaires, répondit Chiri. Si l'on peut dire. Elles tourneraient mieux si ces putains de rapiats voulaient bien dépenser quatre sous. Rappelle-toi ce que je t'ai dit au sujet de mon nouveau mamie, Marid.

— Écoute, Chiri, si j'en ai terminé et que tu es toujours ici, on se casse tous les deux. *Inchallah.* »

Elle m'adressa son sourire qui me plaisait tant. « *Kwa heri*, Marîd.

— *As-salâam Aleikoum.* » Puis je replongeai dans la nuit tiède et crépitante, inspirant à grandes goulées les douces senteurs de quelque arbre en fleur.

Le tendé m'avait redonné le moral, et puis j'avais avalé un triomphé et un soleil. Je serais à point pour déboucher dans le trou à rats de cette tordue de geisha de Tamiko. Je remontai la Rue quasiment au pas de course jusqu'à la Treizième, hormis que je m'aperçus bien vite que j'en étais incapable. Dans le temps, j'arrivais à courir sur de bien plus grandes distances. Je décidai que ce n'était pas à cause de l'âge mais des mauvais traitements que mon corps avait subis dans la matinée. Ouais, ça devait être ça. À coup sûr.

Deux heures et demie, trois heures du matin, et la musique koto sortait de la fenêtre de Tami. Je martelai sa porte jusqu'à en avoir mal à la main.

Elle ne pouvait pas m'entendre ; soit à cause du volume de la musique, soit à cause de son état d'hébétude. J'essayai de forcer la porte et découvris qu'elle était déverrouillée. J'entrai lentement et gravis tranquillement l'escalier. Dans le Boudayin, presque tout le monde autour de moi est plus ou moins modifié, avec des modules d'aptitude mimétique ou des périphériques câblés directement sur le cerveau, qui vous procurent aptitudes, talents et entrées d'informations ; voire, comme avec le mamie Honey Pilar, une personnalité entièrement neuve. Moi seul évoluais au milieu d'eux en demeurant intact, ne me fiant qu'à mes nerfs, ma vivacité, ma jugeote. Je putassais les putes, mesurant mes dons innés à leur conscience gonflée par l'informatique.

Pour l'heure, mes dons innés me hurlaient qu'il y avait quelque chose d'anormal. Tami n'aurait jamais laissé sa porte ouverte. À moins qu'elle ne l'ait fait pour Nikki, qui aurait oublié sa clé...

Arrivé en haut des marches, je la découvris, à peu près dans la même position où je l'avais vue la veille. Le visage de Tamiko était peint du même blanc immaculé, souligné des mêmes infâmes accents noirs. Elle était nue, pourtant, et son corps caricaturalement déformé par la chirurgie ressortait, livide, sur le plancher foncé. Sa peau avait une pâleur malade, sauf à l'endroit des marques sombres de brûlure et d'ecchymoses autour de la gorge et des poignets. Elle avait une grande entaille depuis la carotide droite jusqu'à la gauche, et une large flaque de sang s'était formée, dans laquelle son maquillage blanc s'était en partie dissous. Cette Veuve noire ne piquerait plus jamais personne.

Je m'assis près d'elle sur les coussins et la contemplai, cherchant à comprendre. Peut-être que Tami avait simplement levé le mauvais client, et qu'il avait sorti son arme avant qu'elle ait pu décapsuler la sienne. Les marques de brûlure et les ecchymoses révélaient la torture, une torture longue,

lente, douloureuse. Tami avait été remboursée, au centuple, de ce qu'elle m'avait fait subir. Le *Qadâa* ou *qadar* – le jugement de Dieu et du destin...

J'allais appeler le bureau du lieutenant Okking quand mon téléphone de ceinture se mit à sonner. J'étais tellement absorbé par mes pensées, les yeux rivés sur le corps de Tami, que la sonnerie me fit sursauter. Être assis dans une pièce en compagnie d'un cadavre de femme qui vous fixe est déjà passablement terrorisant. Je répondis : « Ouais ? »

— Marîd. Il faut que tu...» Et puis j'entendis qu'on coupait la communication. Je ne l'aurais pas juré avec certitude mais il me semblait pourtant avoir reconnu cette voix : on aurait dit celle de Nikki.

Je restai encore assis quelques instants, à m'interroger : Nikki avait-elle voulu me demander quelque chose ou bien m'avertir ? Je me sentais glacé, incapable de bouger. Les drogues commençaient à faire effet mais, cette fois, c'est à peine si je le remarquai. Je pris deux profondes inspirations et prononçai dans le micro le numéro de code d'Okking. Pas d'Honey Pilar pour ce soir.

5.

J'appris un point intéressant.

Il n'expliquait pas la journée particulièrement pourrie que j'avais subie, mais c'était toujours un fait que je pouvais classer dans ce cerveau que je tenais en si haute estime : les lieutenants de police sont rarement enthousiastes vis-à-vis des homicides qu'on leur annonce moins d'une demi-heure avant leur fin de service. « C'est votre second cadavre en moins d'une semaine », observa Okking lorsqu'il vint se pointer dans l'appartement de la Treizième Rue. « Croyez pas qu'on va commencer à vous payer des commissions là-dessus, si c'est ce que vous cherchez. Dans l'ensemble, on aurait plutôt tendance à décourager ce genre de chose... autant que possible. »

Je considérai le visage las et rubicond d'Okking et devinai qu'au beau milieu de la nuit ça devait passer pour de l'humour noir chez les flics. Je ne sais pas d'où il est originaire – de telle ou telle contrée européenne en déroute, je suppose, ou bien de l'une des fédérations nord-américaines – mais il avait un don authentique pour se débrouiller avec les innombrables clans qui se bouffaient le nez sous sa juridiction. Il parlait le pire arabe que j'aie jamais entendu – en général, nos échanges acerbes se faisaient en français – et malgré tout il parvenait à s'occuper de plusieurs sectes musulmanes, des plus dévotement religieux comme des non-pratiquants, des Arabes et des non-Arabes, des riches et des pauvres, des honnêtes gens et des petits truands, le tout avec la même élégante touche d'humanité et d'impartialité. Croyez-moi, je *hais* les flics. Un tas de gens dans le Boudayin en ont peur, s'en méfient ou ne les aiment pas, tout bonnement. Moi, je les hais. Ma mère avait été forcée à se prostituer lorsque j'étais tout petit, pour pouvoir nous fournir le vivre et le couvert. Je me rappelle avec une douloureuse netteté les jeux que les flics avaient alors joués avec elle. Ça se passait en Algérie, il y a longtemps, mais pour moi les flics restent toujours des flics. Hormis le lieutenant Okking.

D'habitude stoïque, le médecin légiste trahit un léger dégoût lorsqu'il vit Tamiko. La mort remontait à quatre heures environ, nous annonça-t-il. Les empreintes sur le cou ainsi que d'autres indices pouvaient lui fournir une description générale de l'assassin : le meurtrier avait des doigts courts et boudinés tandis que les miens sont longs et fins. J'avais en outre un alibi : le reçu de l'hôpital avec le timbre de l'heure de ma consultation, ainsi que l'ordonnance. « D'accord l'ami », me dit Okking, toujours jovial à sa manière aigre, « je suppose qu'on peut vous laisser sans problème retourner dans les rues.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? » lui demandai-je en indiquant le corps de Tami.

Okking haussa les épaules. « On dirait qu'on a affaire à une espèce de cinglé. Vous savez, ce genre de pute finit comme ça de temps en temps. Ça

entre dans leurs frais généraux, comme le maquillage et la tétracycline. Leurs collègues tirent un trait dessus et tâchent de ne pas y penser. Elles auraient pourtant intérêt, parce que celui qui a fait ça a toutes les chances de recommencer ; croyez-en mon expérience. On pourrait bien se retrouver avec deux, trois, cinq, dix cadavres sur les bras avant d'avoir pu mettre la main sur lui. Allez raconter à vos amis ce que vous avez vu. Racontez-leur, pour qu'ils écoutent. Faites passer. Répandez parmi les six ou huit sexes qu'on a entre ces murs l'avertissement de ne pas accepter de propositions d'hommes d'environ un mètre soixante-cinq, trapus, aux doigts courts et boudinés, avec une tendance au sadisme extrême quand on les baise. » Ah ouais, au fait, le médecin légiste avait découvert que l'assassin s'était payé le grand tour tandis qu'il tabassait Tami, brûlait sa peau nue et l'étranglait : on avait retrouvé des traces de sperme dans les trois orifices.

Je fis de mon mieux pour répandre le bruit. Tout le monde partageait mon opinion secrète : quel qu'il soit, celui qui avait tué Tami avait tout intérêt à numéroter ses abattis. Quiconque s'avisait de faire des crasses aux Sœurs Veuves noires en prenait généralement pour son grade et recevait la raclée. Devi et Sélima se paieraient tous les mecs qui cadraient avec ce signalement, rien que dans l'espoir que le bon soit dans le tas. J'avais également l'impression qu'elles ne lui serviraient pas leur toxine dès le début. J'avais appris à mes dépens le plaisir extrême qu'elles prenaient à ce qu'elles considéraient comme des hors-d'œuvre...

Le lendemain était jour de relâche pour Yasmin et, sur le coup de deux heures de l'après-midi, je décidai de lui passer un coup de fil. Elle n'était pas rentrée chez elle de la nuit ; où elle avait pu aller, ce n'était pas mes oignons. Mais j'étais amusé et surpris de découvrir que je n'en étais pas moins un poil jaloux. Nous convînmes de nous retrouver à cinq heures, à notre café préféré, pour aller dîner ensemble. Installé à une table à la terrasse, on peut y contempler le trafic dans la Rue. À deux pâtés de maisons seulement de la porte, la Rue n'est pas aussi tapageuse. Le restaurant était un bon coin pour se détendre. Au téléphone, je n'avais pas parlé à Yasmin des ennuis de la veille. Elle m'aurait tenu la jambe tout l'après-midi et il lui fallait bien ces trois heures de recul pour être à l'heure à mon rendez-vous.

Le fait est que j'eus le temps de boire deux verres en l'attendant. Elle arriva vers les six heures moins le quart. Trois quarts d'heure de retard, c'est dans la moyenne pour Yasmin ; en fait, je ne l'avais pas vraiment escomptée avant six heures du soir. J'avais envie d'avoir deux verres d'avance. Je n'avais eu que quatre heures de sommeil durant lesquelles je m'étais débattu avec d'horribles cauchemars. J'avais envie d'absorber un minimum d'alcool, de me taper un bon repas et d'avoir Yasmin pour me tenir la main pendant que je lui racontais mes épreuves.

« *Marhaba !* » lança-t-elle gaiement tout en se frayant un passage entre les tables de fer et les chaises.

Je fis signe à Ahmed, notre garçon, et il prit sa commande d'apéritif et

nous laissa des menus. Je contemplai Yasmin tandis qu'elle étudiait la carte. Elle portait une robe d'été à l'européenne, en coton léger, jaune, imprimée de papillons blancs. Elle avait brossé en arrière son épaisse toison de longs cheveux bruns. Autour de son cou bronzé, elle portait un croissant d'argent au bout d'une chaîne du même métal. Elle était adorable ; ça m'embêtait de la tracasser avec mes nouvelles. Je décidai de retarder l'échéance le plus possible.

« Eh bien, dit-elle en me souriant, comment s'est passée la journée ?

— Tamiko est morte. » Je me sentais comme un idiot. Il devait bien y avoir moyen d'entamer mon histoire autrement que par ce choc affreux.

Elle me regarda, les yeux ronds. Elle murmura une phrase en arabe destinée à chasser le mauvais œil.

Je respirai un bon coup puis crachai le morceau. Je commençai mon résumé dès la veille aux aurores, avec mon enthousiasmante entrevue matinale avec les Sœurs. Puis je lui décrivis toute ma journée, pour conclure avec mon renvoi par Okking et mon triste et solitaire tour à la maison.

Je vis une larme rouler lentement sur ses joues délicatement poudrées. Pendant plusieurs secondes, elle resta incapable de parler. Je ne savais pas qu'elle serait contrariée à ce point ; je me reprochai ma maladresse.

« J'aurais voulu être avec toi la nuit dernière », dit-elle enfin. Elle ne se rendait pas compte de la force avec laquelle elle m'étreignait la main. « J'avais un rendez-vous, Marîd, un client de la boîte. Ça fait des semaines qu'il vient pour me voir et finalement, hier soir, il m'a offert deux cents kiams pour que je sorte avec lui. C'est un type sympa, je suppose, mais... »

Je levai la main. Je n'avais pas envie d'entendre ça. Peu m'importait comment elle s'arrangeait pour payer son loyer. J'aurais bien aimé, moi aussi, l'avoir auprès de moi, la nuit dernière. J'aurais bien aimé qu'elle me tienne dans ses bras entre deux cauchemars. « Enfin, tout est réglé, je suppose, maintenant, lui dis-je. Laisse-moi claquer le restant de ces cinquante kiams avec ce dîner, et ensuite on se paie la tournée des grands ducs.

— Tu penses vraiment que tout est réglé ? »

Je me mâchonnai la lèvre. « Hormis pour Nikki. J'aimerais bien savoir ce que signifiait ce coup de téléphone. Je n'arrive tout bonnement pas à piger ce qui lui a pris de se défiler comme ça, en me laissant son ardoise de trois mille kiams pour Abdoulaye. Je veux dire, dans le Boudayin, on n'est jamais sûr de la loyauté de ses amis ; mais Nikki, je l'avais déjà tirée de deux ou trois mauvais pas. Je pensais que je comptais au moins pour quelque chose à ses yeux. »

Les yeux de Yasmin s'agrandirent encore, puis elle se mit à rire. Je ne voyais pas ce qu'elle trouvait de drôle là-dedans. J'avais encore le visage tuméfié et couvert de bleus et les côtes en capilotade. La journée de la veille n'avait rien eu de clownesque. « J'ai vu Nikki hier matin, dit Yasmin.

— Pas possible ? » Puis je me souvins que Chiriga avait vu Nikki aux alentours de dix heures avant qu'elle parte de chez elle pour aller retrouver

Yasmin. Je n'avais pas fait le rapport entre cette visite à Chiri et la dernière disparition de Nikki.

« Elle avait l'air très nerveuse, indiqua Yasmin, elle m'a dit qu'elle avait quitté son boulot et devait déménager de l'appartement de Tami. Elle n'a pas voulu me dire pourquoi. Elle a ajouté qu'elle n'avait pas arrêté d'essayer de t'appeler mais que ça ne répondait pas. » Évidemment ; quand Nikki avait tenté de m'appeler, je gisais inconscient sur mon plancher. « Elle m'a confié cette enveloppe en me demandant de bien m'assurer qu'elle te parvienne.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas simplement laissée à Chiri ? » Ça aurait épargné pas mal d'angoisse physique et mentale.

« Tu ne te souviens pas ? Nikki bossait dans la boîte de Chiri, oh ! il y a un an, peut-être plus. Chiri l'a surprise à faire des rabais aux clients et piquer dans les pourboires des autres filles. »

J'acquiesçai ; ça me revenait effectivement que Nikki et Chiri avaient tendance à s'éviter. « Alors Nikki serait passée voir Chiri rien que pour avoir ton adresse ?

— Je lui ai posé un tas de questions mais elle n'a rien voulu me dire. Simplement, elle n'arrêtait pas de répéter : “Tâche que ça parvienne bien à Marîd”, encore et encore. »

J'espérais que c'était une lettre, d'excuses peut-être, assortie d'une adresse où je puisse la toucher. Je voulais récupérer mon argent. Je pris l'enveloppe des mains de Yasmin et la déchirai. À l'intérieur, il y avait mes trois mille kiams et un mot, en français. Nikki y écrivait :

Mon très cher Marîd,

Je voulais tant te donner cet argent personnellement. J'ai appelé plusieurs fois, mais tu n'as jamais répondu. Je confie tout ceci à Yasmin mais si ça ne te parvient pas, comment le sauras-tu ? Alors, tu me détesteras pour toujours. Quand nous nous retrouverons, je ne comprendrai pas. Mes sentiments sont si confus.

Je m'en vais vivre avec un vieil ami de ma famille. C'est un riche homme d'affaires allemand, qui m'apportait toujours des cadeaux chaque fois qu'il passait. Ça remonte au temps où j'étais un petit garçon timide, introverti. Maintenant que je suis, eh bien, ce que je suis, l'homme d'affaires allemand a découvert qu'il était encore plus enclin à me faire des cadeaux. Je l'ai toujours bien aimé, Marîd, bien que je ne puisse en tomber amoureux. Mais sa compagnie sera tellement plus agréable que celle de Tamiko.

Ce monsieur s'appelle Herr Lutz Seipolt. Il vit dans une maison superbe, à l'autre bout de la ville, et il faudra que tu demandes au chauffeur de te conduire à (attends que je recopie l'adresse exacte) : Baït il-Simsaar il-Almaani Seipolt. Ça devrait l'amener devant la villa.

Salue de ma part Yasmin et tout le monde. Je passerai en visite au

Boudayin dès que possible mais je crois que ça ne me déplaîra pas de jouer un moment les maîtresses de maison dans une telle demeure. Je suis sûre que toi, entre tous, Marîd, tu comprendras : Les affaires sont les affaires, mousch hayik ? (Et je parie que tu as toujours cru que je n'avais jamais appris un seul mot d'arabe !)

*Affectueux baisers de,
Nikki*

Quand j'eus fini de lire la lettre, je poussai un soupir et la tendis à Yasmin. J'avais oublié qu'elle ne savait pas lire le français, je la lui traduisis donc.

« J'espère qu'elle sera heureuse, dit-elle tandis que je repliais la feuille.

— Entre les mains d'une espèce de vieille saucisse allemande ? Nikki ? Tu connais Nikki. Elle a besoin d'action tout autant que toi ou moi. Elle reviendra. Pour le moment, c'est l'heure de papa-gâteau dans le Grand Spectacle de la princesse Nikki... »

Yasmin sourit. « Elle reviendra, je suis d'accord ; mais quand elle l'aura décidé. Et d'ici là, elle aura fait payer la vieille saucisse pour chaque minute passée avec lui. » Nous rîmes tous les deux et, sur ces entrefaites, le garçon apporta l'apéritif de Yasmin et nous commandâmes le dîner.

Le repas achevé, nous restâmes à traîner autour d'une dernière coupe de champagne. « Quelle sacrée journée que celle d'hier, remarquai-je, hébété, et voilà que tout a repris son cours normal. J'ai récupéré mon argent, sauf que j'y suis de ma poche pour les mille kiams d'intérêt. Dès que nous serons sortis d'ici, je vais trouver Abdoulaye et les lui régler.

— D'accord, dit Yasmin, mais même à ce moment-là, tout ne sera pas comme avant. Tami sera toujours morte. »

Je fronçai les sourcils. « Ça, c'est le problème d'Okking. S'il veut mon conseil d'expert, il sait où me trouver.

— Tu comptes vraiment aller demander à Devi et Sélima pourquoi elles t'ont tabassé ?

— Tu peux en mettre à couper tes jolies lolos de plastoc. Et les Sœurs ont intérêt à avoir une putain de bonne raison.

— Ça doit avoir un rapport quelconque avec Nikki. »

J'acquiesçai bien que je ne puisse imaginer lequel. « Oh ! ajoutai-je, et puis on va s'arrêter chez Chiriga. Faut que je lui règle les trucs qu'elle m'a passés hier soir. »

Yasmin me regarda derrière le bord de sa coupe de champagne. « On dirait qu'on ne va pas être rentrés de sitôt, remarqua-t-elle doucement.

— Et quand on sera rentrés, on sera bien contents de trouver un pieu. »

Yasmin agita vaguement la main, un rien éméchée. « Rien à cirer, du lit...

— Personnellement, j'avais des objectifs plus ambitieux... »

Yasmin gloussa avec un rien de timidité, comme si notre liaison

recommençait de zéro depuis la toute première nuit ensemble. « Quel mamie veux-tu me voir utiliser ce soir ? »

J'en restai baba, le souffle coupé par son calme adorable, par son charme sans affectation. C'était réellement comme si je la revoyais pour la première fois. « Je ne veux pas que tu utilises de mamie, répondis-je tranquillement. C'est avec toi que je veux faire l'amour.

— Oh ! Marîd ! » Elle me pressa la main et nous restâmes ainsi, les yeux dans les yeux, goûtant les senteurs d'olive douce, écoutant le chant des grives et des rossignols. L'instant parut se prolonger presque une éternité... et puis... je me souvins qu'Abdoulaye attendait. J'avais intérêt à ne pas l'oublier, celui-là ; il y a un proverbe arabe qui dit qu'une erreur d'un homme intelligent équivaut aux erreurs de mille imbéciles.

Avant de quitter le café, toutefois, Yasmin voulait consulter le livre. Je lui dis que le Qur'ân ne contenait pour moi guère de réconfort. « Pas le Livre saint, rectifia-t-elle, la sage parole de Dieu. Le *livre*. » Et elle sortit un petit appareil de la taille d'un paquet de cigarettes. C'était son *Yi king* électronique. « Tiens, dit-elle en me le donnant, allume-le et presse la touche H. »

Je n'avais pas non plus une foi immense en le *Yi king* ; mais Yasmin éprouvait cette fascination pour le destin, l'univers invisible, l'instant et tout le bazar. Je fis ce qu'elle me disait et lorsque je pressai le carré blanc marqué d'un H, le micro-ordinateur carillonna un petit air de flûte puis une voix féminine, aiguë, annonça : « Hexagramme dix-huit. Ku. Travailler sur ce qui a été gâché. Changements dans les cinq et sixième lignes.

— À présent, frappe J, pour Jugement », indiqua Yasmin.

J'obéis et la calculette me rejoua sa putain de ritournelle puis déclara : « Jugement :

Placer son effort dans ce qui a été ruiné

Apporte un grand succès.

On tire profit à traverser les grandes eaux.

Compter trois jours avant le commencement.

Compter trois jours avant l'achèvement.

« Ce qui a été ruiné peut être remis en état par l'effort. Ne pas craindre le danger – traverser les grandes eaux. Le succès dépend de la prévoyance ; se montrer prudent avant de commencer. Un retour de la ruine doit être évité ; se montrer prudent avant de terminer.

« L'homme supérieur entraîne les gens et renouvelle leur esprit. »

Je regardai Yasmin. « J'espère que tu tires quelque chose de tout ce fatras, parce que pour moi, c'est de l'hébreu.

— Oh ! bien sûr ! dit Yasmin d'une voix sourde. Bon, continue. Presse L pour Lignes. »

J'obtempérai. L'inquiétante machine poursuivit : « Un six à la cinquième place signifie :

*Réparer ce que le père a ruiné.
Vos actions sont dignes d'éloge.*

« Un neuf au sommet signifie :

*Il ne sert ni rois ni princes,
Se fixe de plus hautes ambitions. »*

« De qui parle-t-il, là, Yasmin ?

— Mais de toi, chéri, de qui d'autre ?

— Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

— Tu cherches en quoi les lignes de changement transforment l'hexagramme. En un autre hexagramme. Presse CH, pour Changement. »

« Hexagramme Quarante-sept. *K'un*. Oppression. »

Je pressai J.

« Jugement :

*Oppression. Succès. Persévérance.
Le grand homme engendre une bonne fortune.
Il n'y a aucun reproche.
Quand l'on a quelque chose à dire,
Ce n'est pas cru.*

« Un grand homme demeure confiant dans l'adversité, et cette confiance mènera ultérieurement au succès. C'est une force plus grande que le destin. Il faut accepter que, pour un temps, il ne lui soit pas accordé de pouvoir et que ses conseils restent ignorés. En des temps d'adversité, il est important de préserver la confiance et de ne parler que peu.

« Si l'on est faible dans l'adversité, on reste sous un arbre dénudé pour s'enfoncer de plus en plus dans le chagrin. Ceci est une illusion intérieure qu'il convient de surmonter à tout prix. »

Et voilà : l'oracle avait parlé. « Bon, on peut causer ? » demandai-je plaintivement.

Yasmin avait le regard perdu, rêveur, dans quelque autre dimension chinoise. Elle murmura : « Tu es promis à de grandes choses, Marîd...

— C'est ça. Mais l'important c'est : est-ce que cette boîte à paroles peut deviner mon poids ? Quel intérêt ? » Je n'avais même pas l'élémentaire bon sens de discerner quand je m'étais fait rabattre mon caquet.

« Il va falloir que tu te trouves quelque chose en quoi croire, me dit-elle avec sérieux.

— Écoute, Yasmin. J'arrête pas d'essayer. Franchement. Qu'est-ce que c'était ? Une espèce de prédiction ? Ce truc m'a lu mon avenir ? »

Elle plissa le front. « Ce n'est pas réellement une prédiction, Marîd. Plutôt une sorte d'écho de l'instant dont nous faisons tous partie. À cause de ce que tu es, ce que tu penses et ressens, de ce que tu as fait et comptes faire, tu n'aurais pas pu tirer d'autres hexagrammes que le numéro dix-huit, avec les changements dans ces seules deux lignes bien précises. Si tu le refaisais, à cette seconde même, tu obtiendrais une autre lecture, un autre hexagramme, parce que le premier a modifié l'instant et que le motif est devenu différent. Tu piges ?

— La synchronicité, c'est ça ? »

Elle eut l'air perplexe. « Quelque chose comme ça. »

Je renvoyai Ahmed avec la note et une pile de billets. C'était une soirée tiède, sèche, luxuriante, et la nuit s'annonçait superbe. Je me levai et m'étirai. « Allons retrouver Abdoulaye, dis-je, les affaires sont les affaires, bordel.

— Et après ? » Elle souriait.

« L'action est l'action. » Je lui pris la main et nous remontâmes la Rue en direction de la boutique d'Hassan.

Le beau jeune homme américain était toujours assis sur son tabouret, le regard toujours perdu dans le néant. Je me demandai s'il avait réellement des pensées ou si c'était une espèce de marionnette électronique qui ne prenait vie qu'à l'approche d'un client ou au froissement de quelques kiams. Il nous regarda, sourit et posa de nouveau une quelconque question en anglais. Peut-être qu'une bonne partie des clients d'Hassan parlaient l'anglais mais j'avais des doutes. Ce n'était pas un coin à touristes ; ce n'était pas ce genre de boutique à souvenirs. Le garçon avait dû être quasiment impuissant, incapable de parler l'arabe et dépourvu d'un papier linguistique. Oui, quasiment impuissant ; c'est-à-dire, dépendant. Dépendant d'Hassan. Pour tant de choses. Tant de choses.

Je connais quelques rudiments d'anglais ; pourvu qu'on s'exprime assez lentement, j'arrive en saisir quelques mots. Je sais dire : « Où sont les toilettes ? » et « Un Big Mac et des frites » et « Va te faire foutre », mais c'est à peu près toute l'étendue de mon vocabulaire. Je fixai le garçon ; il me rendit mon regard. Sourit lentement. Je crois qu'il m'aimait bien.

« Où est l'Abdoulaye ? » demandai-je en anglais. Le gosse plissa les yeux et mitrailla une réponse indéchiffrable. D'un signe de tête, je lui fis comprendre que je n'en avais pas saisi un traître mot. Ses épaules s'affaissèrent. Il essaya une autre langue ; l'espagnol, je pense. Je secouai de nouveau la tête.

« Où est le sahîb Hassan ? » demandai-je.

Grand sourire du jeune homme qui dévida un nouveau chapelet guttural, mais cette fois en désignant le rideau. Super : on communiquait.

« *Shukran* », dis-je, en conduisant Yasmin vers l'arrière-boutique.

« Y a pas de quoi », dit le garçon. Stupéfaction : il avait compris que j'avais dit « merci » en arabe mais ne savait pas comment répondre dans la

même langue. Le pauvre idiot. Le lieutenant Okking le retrouverait un de ces soirs au fond d'une impasse. Ou c'est moi qui le retrouverais, avec ma veine.

Hassan était effectivement dans la réserve, à vérifier les caisses inscrites sur un bordereau de livraison. Son adresse y était indiquée en arabe mais les autres mentions qu'elles portaient étaient imprimées dans une langue européenne quelconque. Ces caisses auraient pu contenir n'importe quoi, des pistolets électrostatiques aux têtes réduites. Peu importait à Hassan ce qu'il achetait ou vendait, pourvu qu'il en tire un bénéfice. Hassan était l'idéal platonicien de l'habile marchand.

Il nous avait entendus traverser le rideau et m'accueillit en fils depuis longtemps disparu. Il m'embrassa et me demanda si j'allais mieux aujourd'hui.

« Loué en soit Allah », lui répondis-je.

Son regard oscillait rapidement entre Yasmin et moi. Je crois qu'en la voyant il avait fait l'association avec la Rue, mais je ne pense pas qu'il la connaissait personnellement. Je ne crus pas utile de la lui présenter. C'était un manquement à l'étiquette mais qu'on tolérait en certaines occasions. Je décidai que c'était présentement le cas. Hassan tendit la main. « Allons, venez boire avec moi un peu de café !

— Que ta table dure éternellement, Hassan, mais nous sortons juste de dîner et je suis pressé de voir Abdoulaye. J'ai une dette à régler, comme tu t'en souviens.

— Oui, oui, tout à fait. » Il plissa le front. « Marîd, mon cher et malicieux ami, je n'ai pas vu Abdoulaye depuis des heures. Je crois qu'il doit être allé se distraire quelque part ailleurs. » Le ton d'Hassan impliquait que les distractions de l'intéressé relevaient de quelque vice grave.

« Malgré tout, j'ai l'argent sur moi, et j'aimerais me décharger de cette obligation. »

Hassan fit comme s'il ruminait ce problème. Après quelques instants, il reprit : « Tu sais, bien entendu, qu'une partie de cette somme m'est indirectement due.

— Certes, ô sage.

— Eh bien, laisse-moi l'intégralité de la somme et je donnerai sa part à Abdoulaye la prochaine fois que je le verrai.

— Excellente suggestion, mon oncle, mais j'aimerais avoir un reçu écrit d'Abdoulaye. Ton intégrité est au-dessus de tout soupçon mais Abdoulaye et moi ne partageons pas le même lien d'amour que celui qui nous unit tous les deux. »

Cela ne convenait guère à Hassan mais il ne pouvait pas élever d'objection. « Je crois que tu trouveras Abdoulaye derrière la porte métallique. » Puis il nous tourna grossièrement le dos et reprit sa tâche. Sans se retourner pour nous regarder, il ajouta : « Ta compagne devra rester ici. »

Je jetai un coup d'œil à Yasmin et elle haussa les épaules. Je traversai rapidement l'arrière-boutique, traversai la ruelle et toquai à la porte blindée.

J'attendis quelques secondes, le temps que quelque part quelqu'un m'identifie. Puis le battant s'ouvrit. Apparut un grand vieillard barbu, cadavérique, du nom de Karîm. « Que désires-tu ? me demanda-t-il, bourru.

— La Paix, ô cheikh, je suis venu régler ma dette envers Abdoulaye Abou-Saïd. »

La porte se referma. Un instant plus tard, Abdoulaye lui-même la rouvrait. « Donne-moi l'argent. J'en ai besoin tout de suite. » Derrière son épaule, j'entrevis plusieurs hommes engagés dans quelque partie effrénée.

« J'ai l'intégralité de la somme, Abdoulaye, mais tu vas m'écrire un reçu. Je ne voudrais pas que tu ailles prétendre que je ne t'ai jamais payé. »

Il avait l'air furieux. « Tu oses imaginer une telle chose ? »

Je lui rendis son regard. « Le reçu. Ensuite, tu auras ton argent. »

Il me baptisa de quelques mots orduriers puis replongea dans la pièce derrière. Il griffonna un reçu qu'il me présenta. Il grommela : « À présent, donne-moi les quinze cents kiams.

— Le reçu d'abord.

— Donne-moi ce maudit argent, espèce de pédé ! »

L'espace d'un instant, j'eus bien envie de lui flanquer le tranchant de la main sur l'arête du nez, de lui casser la gueule. C'était une image délicieuse. « Seigneur, Abdoulaye ! Rappelle Karîm. Karîm ! » lançai-je. Quand le vieillard à barbe grise fut de retour, je lui expliquai : « Je vais te donner une somme d'argent, Karîm, et Abdoulaye va te remettre ce morceau de papier qu'il tient à la main. Tu lui donneras l'argent et tu me donneras le papier. »

Karîm hésita, comme si la transaction était trop compliquée pour lui. Puis il acquiesça. L'échange se fit dans le silence. Je fis demi-tour et retraversai la ruelle. « Fils de pute ! » lança Abdoulaye. Je souris. C'était une méchante insulte dans le monde musulman ; mais comme il se trouvait qu'en l'occurrence c'était vrai, ça ne me vexait jamais beaucoup. Malgré tout, à cause de Yasmin et de nos plans pour la soirée, j'avais laissé Abdoulaye m'injurier au-delà de mes limites habituelles. Je me promis de régler également ce compte-là dans les meilleurs délais. Dans le Boudayin, n'est jamais bien vu celui qui se soumet docilement à l'insolence et à l'intimidation.

Comme je retraversais la réserve pour rejoindre Yasmin, je lançai : « Tu peux aller récupérer ton pourcentage, Hassan. T'aurais intérêt à faire vite : j'ai l'impression qu'il perd gros. » Hassan hocha la tête mais ne dit rien.

« Je suis bien contente que ce soit réglé, dit Yasmin.

— Pas autant que moi. » Je pliai le reçu et le glissai au fond d'une poche arrière.

Nous nous rendîmes chez Chiri et j'attendis qu'elle ait fini de servir trois jeunes gars en uniforme de la marine calabraise. « Chiri, lui dis-je, on ne peut pas rester longtemps mais je voulais te donner ceci. » Et je sortis soixante-quinze kiams que je posai sur le comptoir. Chiri ne fit pas un geste pour les prendre.

« Yasmin, tu m'as l'air superbe, ma choute. Marîd, pourquoi tout ça ? Pour les trucs d'hier soir ? » J'acquiesçai. « Je sais que tu mets un point d'honneur à tenir ta parole, régler tes dettes et toutes ces salades d'honneur. Mais je n'irai pas te faire payer le prix fort. Reprends-en une partie. »

Je lui souris. « Chiri, tu risques d'offenser un musulman. » Elle rit. « Musulman, mon cul de négresse, oui. Bon, alors, je vous offre un pot, à tous les deux. Ça marche plutôt bien, ce soir, y a pas mal d'argent qui circule. Les filles sont de bonne humeur et moi aussi.

— On fait la fête, Chiri », dit Yasmin. Elles échangèrent une espèce de signal secret – peut-être que ce genre de transfert de connaissance occulte, spécifique, accompagne l'opération de changement de sexe. Quoi qu'il en soit, Chiri le comprit. Nous bûmes les verres qu'elle nous offrait et nous levâmes pour partir.

« Passez une bonne nuit tous les deux », nous dit-elle. Les soixante-quinze kiams avaient depuis longtemps disparu. Je ne me souviens pourtant pas de l'avoir vu faire.

« *Kwa heri*, lui dis-je en partant.

— *Kwa herini y a kuonana* », répondit-elle. Puis : « Bon, bande de grosses putes flemmardes, laquelle de vous est censée monter danser sur scène ? Kandy ? Eh bien, vire-moi ces putains de fringues et mets-toi au boulot ! » Chiri avait l'air contente. Tout était pour le mieux.

« On pourrait passer chez Jo-Mama, dit Yasmin. Ça fait des semaines que je ne l'ai pas vue. » Jo-Mama était une énorme bonne femme, de près d'un mètre quatre-vingt, et qui pesait quelque chose comme trois ou quatre cents livres, avec des cheveux qui changeaient de teinte selon quelque cycle ésotérique : blonde, rouquine, châtain, noir de jais ; puis une toison brun terne se mettait à repousser et dès qu'elle était assez longue, par quelque sorcellerie, elle redevenait blonde. C'était une forte femme et personne ne se serait avisé de faire du grabuge dans son bar, refuge de marins et de marchands grecs. Jo-Mama n'avait aucun scrupule à dégainer son pistolet à aiguille ou son perforateur Solingen pour faire régner la paix autour d'elle au prix de monceaux de chair sanguinolente. Je suis certain que Jo-Mama aurait pu sans mal s'occuper de deux Chirigas à la fois et simultanément garder assez de flegme pour préparer de bout en bout un Bloody-Mary pour un client. Avec Jo-Mama, soit elle vous adorait, soit elle vous vomissait. Et vous aviez vraiment envie qu'elle vous adore. Nous fîmes étape chez elle ; elle nous salua tous les deux à sa manière habituelle : à toute vitesse, à tue-tête, l'air ailleurs. « Marîd ! Yasmin ! » Elle nous dit quelque chose en grec, oubliant que ni l'un ni l'autre ne comprenions cette langue ; je me débrouille encore plus mal en grec qu'en anglais. Le peu que j'en sais, je l'ai appris à force de traîner chez Jo-Mama : je sais commander de l'ouzo et du retzina ; je sais dire kalimera (bonjour) ; et je peux traiter quelqu'un de malâka, ce qui a l'air d'être leur insulte préférée (pour autant que je sache, ça doit vouloir dire « branleur ».)

Je l'étreignis comme je pus. Elle est si imposante que même à nous deux, Yasmin et moi n'aurions sans doute pu l'embrasser entièrement. Elle nous fit aussitôt profiter de l'histoire qu'elle était en train de conter à un autre client. «... Alors Fouad revient me voir au pas de course en me disant : "Cette salope de Noire vient de me tondre !" Bon, tu sais aussi bien que moi que rien ne lui flanque tant les boules que de se faire tondre par une pute noire. » Jo-Mama me jeta un regard interrogatif, et je me crus forcé d'acquiescer. Fouad était ce mec incroyablement décharné qui avait cette fascination pour les prostituées noires ; plus elles étaient vicieuses et dangereuses, mieux c'était. Personne n'aimait Fouad mais on l'utilisait comme garçon de courses ; et il était si avide d'être aimé qu'il passait la nuit à faire le garçon de courses, sauf quand il tombait sur la fille qui se trouvait être son béguin de la semaine. « Alors, je lui ai demandé comment il s'était arrangé pour se faire tondre ce coup-ci, parce que j'avais l'impression qu'il connaissait tous les trucs, depuis le temps... Je veux dire, Bon Dieu, même Fouad n'est quand même pas si con, si tu vois ce que je veux dire. Alors, il m'explique : "C'est une serveuse du *Big Al's Old Chicago*. Je me paie un verre et, quand elle me rapporte ma monnaie, elle avait mouillé son plateau avec une éponge et le tenait au-dessus d'elle, pour que je voie pas dedans, tu vois ? Ça fait que j'ai été obligé de faire glisser les billets un par un pour les récupérer et celui du fond est resté collé." Alors, je le prends par l'oreille et lui secoue la tête comme un prunier. "Fouad, Fouad, que je lui dis, c'est un truc vieux comme le monde. T'as dû voir faire ça un million de fois. Je me rappelle encore quand Zaïnab t'a fait le coup l'an dernier." Et cet imbécile de squelette hoche la tête, avec sa grosse pomme d'Adam qui joue à l'ascenseur, et voilà-t'y pas qu'il me répond : "Ouais, mais toutes ces autres fois, c'étaient des billets d'un kiam. Personne l'avait encore fait avec un billet de dix !" Comme si ça faisait une différence ! » Jo-Mama partit à rire, tel un volcan qui se met à gronder avant l'éruption, et quand elle se mit à rire vraiment, tout le bar trembla, les verres et les bouteilles posés dessus cliquetèrent, on pouvait tous sentir les vibrations traverser le comptoir jusqu'à nos tabourets. Quand elle riait, Jo-Mama pouvait causer plus de dégâts qu'un individu de gabarit plus réduit qui s'amuse à faire valser les chaises. « Bon, alors qu'est-ce que tu veux, Marîd ? Ouzo, et retzina pour la petite dame ? Ou juste une bière ? Décide-toi, j'ai pas toute la nuit, j'ai une foule de Grecs qui débarquent de Skorpios, les cales pleines de caisses d'explosifs pour les révolutionnaires de Hollande, et ils ont encore de la route à faire, alors ils sont aussi nerveux qu'un poisson rouge dans un congrès de chats et ils sont en train de boire mon fonds. Merde, qu'est-ce que tu veux, putain de bordel ? Te tirer une réponse, c'est comme de soutirer un pourboire à un Chinetoque. »

Elle s'arrêta juste le temps de me laisser en placer une. Je me pris mon gin-bingara et Rose, tandis que Yasmin prenait un Jack Daniel's-coca. Puis Jo-Mama se lança dans une autre histoire et je la surveillai d'un œil d'aigle, parce que parfois elle entame une de ces histoires et vous êtes tellement pris

que vous en oubliiez de récupérer votre monnaie. Pas moi. « Tu me rendras la monnaie en billets d'un, Mama », dis-je, interrompant son récit pour lui rappeler ce qu'elle me devait, au cas où elle aurait oublié. Elle me lança un regard amusé, fit la monnaie, et je lui refilai un kiam en guise de pourboire. Elle fourra le billet dans son soutien-gorge. Il y avait là-dedans largement la place pour toute la monnaie qui m'était jamais passée entre les mains. Nous finîmes nos verres après encore deux ou trois autres histoires, et nous embrassâmes avant de reprendre nos déambulations dans la Rue. Nous nous arrê tâmes encore chez Frenchy et à deux ou trois autres endroits et quand nous arrivâmes à la maison, nous étions gentiment blindés.

Nous n'échangeâmes pas une parole ; nous ne prîmes même pas le temps d'allumer la lumière ou de passer par la salle de bains. Nous nous déshabillâmes pour nous jeter, serrés l'un contre l'autre, sur le matelas. Je fis courir mes doigts au revers des cuisses de Yasmin ; elle adore ça. Elle, elle me grattait le dos et la poitrine ; c'est ce qui me plaît. Du bout du pouce et des doigts, je lui caressai très doucement la peau, l'effleurant à peine, de l'aisselle au bras et à la main, puis je lui titillai de même la paume et les doigts. Je fis remonter mes doigts le long de son bras, les fis redescendre sur son flanc et passer par-dessus son petit cul sexy. Puis j'entrepris de caresser les replis sensibles de son entrejambe. Je l'entendis se mettre à pousser de petits soupirs ; elle ne s'était pas rendu compte que ses mains étaient retombées à ses côtés ; et puis elle se mit à se caresser les seins. Je me penchai et lui saisis les poignets, lui clouant les bras sur le lit. Elle ouvrit les yeux, surprise. Je grognai doucement et, du genou, lui écartai la jambe droite, un peu rudement, puis écartai de même la gauche. Elle tressaillit et gémit légèrement. Elle voulut dégager la main pour me toucher mais je ne lui lâchai pas les poignets. Je la maintins de la sorte immobile, éprouvant avec force, presque cruauté, une impression de maîtrise totale, même si cela s'exprimait avec le maximum de tendresse et de douceur. Cela peut paraître comme une contradiction ; s'il ne vous est jamais arrivé d'éprouver la même chose, je ne peux pas vous l'expliquer. Yasmin se donnait à moi, sans un mot, totalement ; et dans le même temps que je la prenais, elle *désirait* que je la prenne. Elle aimait bien que je la force un peu, de temps à autre ; la touche de violence que je me permettais ne faisait que l'exciter davantage. Puis j'entrai en elle et nous poussâmes de concert un soupir de plaisir. Nous commençâmes à bouger lentement et ses jambes se soulevèrent ; elle posa les talons sur mes hanches, les enfonçant et s'accrochant, aussi proche de moi que possible, tandis que je m'enfonçais en elle, aussi loin que possible. Nous avons joui ainsi, lentement, épuisant chaque infime caresse, chaque rude choc de surprise, un long moment. Yasmin et moi étions encore accrochés l'un à l'autre, le cœur battant la chamade, le souffle rauque et court. Nous sommes restés agrippés ainsi jusqu'à ce que nos corps se calment, et même encore après, dans les bras l'un de l'autre, l'un et l'autre satisfaits, l'un et l'autre enivrés par cette réaffirmation de notre besoin de présence, de confiance partagée et, par-dessus

tout, d'amour partagé. Je suppose qu'à un moment nous avons dû nous séparer, et je suppose qu'à un moment nous avons dû nous endormir ; mais, tard dans la matinée, quand je m'éveillai, nos jambes étaient encore emmêlées et la tête de Yasmin reposait toujours contre mon épaule.

Tout avait été réglé, tout avait effectivement repris son cours normal. J'avais Yasmin à aimer, assez d'argent en poche pour tenir plusieurs mois et, dès que je le voudrais, il y aurait de l'action. Je souris doucement et me laissai à nouveau lentement glisser vers des rêves tranquilles.

6.

C'était un de ces rares moments de bonheur partagé, de contentement parfait. Nous avions comme le pressentiment que ce qui était déjà merveilleux ne pourrait qu'aller en s'améliorant à mesure que le temps passait. Ces instants font partie d'une des choses les plus rares, les plus fragiles qui soient au monde. Vous avez intérêt à en profiter ; à vous rappeler tous les trucs pourris, dégueulasses que vous avez pu endurer pour mériter cette paix. Vous devez vous souvenir d'en goûter chaque minute, chaque heure parce que, même si vous avez l'impression que ça va se prolonger éternellement, l'univers nourrit d'autres projets. Vous avez envie d'être reconnaissant de chaque précieuse seconde, mais vous en êtes simplement incapable. Ce n'est pas dans la nature humaine de vivre la vie dans toute sa plénitude. Avez-vous jamais remarqué que des quantités égales de joie et de douleur ne sont pas, en fait, égales en durée ? La douleur s'éternise jusqu'à ce que vous vous demandiez si la vie vaudra encore d'être vécue ; le plaisir, en revanche, une fois qu'il est parvenu à son apogée, se fane plus vite qu'un gardénia qu'on piétine et dont la mémoire cherche en vain la douce senteur enfuie.

Yasmin et moi refîmes l'amour quand enfin nous fûmes réveillés, mais cette fois, sur le côté, elle me tournant le dos. Quand ce fut terminé, nous restâmes serrés l'un contre l'autre, mais seulement quelques instants, parce que Yasmin avait envie de vivre à nouveau la vie dans toute sa plénitude. Je lui rappelai que cela non plus n'était pas dans la nature humaine – du moins, pour ce qui me concernait. J'avais envie de savourer un peu plus longtemps le gardénia qui était encore frais dans mon esprit. Yasmin, quant à elle, voulait déjà en cueillir un autre. Je lui dis de patienter une ou deux minutes.

« Bien sûr, me dit-elle. Demain, avec les abricots. » C'était l'équivalent levantin de : « Quand les poules auront des dents. »

J'aurais adoré la baiser illico jusqu'à ce qu'elle implore miséricorde mais ma chair était encore faible. « Ça fait partie de ce qu'on appelle les suites agréables, lui expliquai-je. Les gens sensibles et voluptueux comme moi l'apprécient tout autant que la baise en elle-même.

— Mon cul, oui, c'est que tu vieillis, c'est tout. » Je savais qu'elle n'était pas sérieuse, qu'elle me charriait simplement – enfin, qu'elle essayait. À vrai dire, je sentais d'ailleurs déjà ma faible chair commencer à se raidir à nouveau et j'étais quasiment prêt à faire valoir mes beaux restes de jeunesse quand on frappa à la porte.

« Oh ! oh ! voilà ta surprise ! » Pour un reclus, on ne peut pas dire que je manquais de visites ces temps derniers.

« Je me demande qui ça peut bien être. Tu ne dois plus d'argent à personne. »

Je saisis mon jean et me glissai dedans. « Alors, ça doit être quelqu'un qui

cherche à m'en emprunter », dis-je en me dirigeant vers le judas de la porte.

« À toi ? Tu ne donnerais pas un fîq en cuivre à un mendiant détenteur du Secret de l'Univers. »

Je me retournai pour la regarder : « L'univers n'a pas de secrets, rétorquai-je, cynique. Que des ruses et des mensonges. » Mon humeur indulgente s'évanouit en une fraction de seconde quand je regardai par le judas. « Putain », murmurai-je. Je retournai vers le lit. « Yasmin, dis-je doucement, passe-moi ton sac.

— Pourquoi ? Qui est-ce ? » Elle retrouva son sac à main et me le passa.

Je savais qu'elle avait toujours sur elle un petit pistolet paralyseur, pour se protéger. Je ne porte jamais d'arme de ce genre ; seul et sans arme, je parcourais les coupe-gorge du Boudayin, parce que j'étais spécial, exempt, fier et stupide. J'entretenais ce genre d'illusions, voyez-vous, vivant dans une espèce de fantasme romantique. Je n'étais pas plus excentrique que le premier cinglé venu. Je pris l'arme et m'en retournai à la porte. Yasmin m'observait en silence, anxieuse.

J'ouvris. C'était Sélima. J'avais le pistolet braqué entre ses deux yeux. « Quel plaisir de te voir. Entre donc. Il y avait justement un truc que j'avais envie de te demander.

— T'as pas besoin du pistolet, Marîd », dit Sélima. Elle me passa devant, ne parut pas ravie de voir Yasmin et chercha en vain un endroit où s'asseoir. Je remarquai qu'elle était extrêmement mal à l'aise et qu'elle semblait très ennuyée.

« Alors, dis-je cruellement, tu veux encore t'en payer une dernière tranche avant que quelqu'un te fasse ta fête, comme à Tami ? »

Sélima me fusilla du regard, recula la main et me frappa violemment au visage. Je ne l'avais pas volé.

« Assieds-toi sur le lit, Sélima. Yasmin va se pousser. Quant au pistolet, il m'aurait été bien utile quand toi et tes copines vous êtes passées l'autre fois me souhaiter le bonjour à votre manière... À moins que tu ne t'en souviennes plus ?

— Marîd », dit-elle en humectant ses lèvres couvertes de rouge brillant. « Je suis désolée pour cette histoire. C'était une erreur.

— Oh ! bien ! dans ce cas, c'est encore mieux. » Je regardai Yasmin se couvrir du drap et ramper pour s'écarter le plus possible de Sélima, les genoux relevés, le dos contre un coin de mur. Sélima avait les seins immenses qui étaient la marque distinctive des Sœurs Veuves noires, mais pour le reste, elle n'était quasiment pas modifiée. Elle était naturellement plus jolie que la plupart des sexchangistes. Tamiko s'était muée en une caricature de la geisha pudique et réservée ; Devi avait accentué son héritage indien, jusques et y compris la marque de caste au front, parfaitement usurpée dans son cas, et quand elle ne travaillait pas elle portait un sari en soie de couleur vive, brodé d'or. Sélima, au contraire, portait le voile et la cape fermée, arborant le parfum subtil et le maintien de la citadine musulmane des classes moyennes. Je crois,

sans pouvoir l'affirmer, qu'elle était pratiquante ; je n'arrive pas à imaginer comment elle parvenait à accorder son existence de vols et de violences répétés avec les enseignements du Prophète, que les prières et la paix soient avec lui. Je ne suis pas le seul imbécile aveuglé d'illusions dans le Boudayin.

« Je t'en prie, Marîd, laisse-moi t'expliquer. » Je n'avais jamais vu Sélîma – ni aucune des Sœurs, d'ailleurs – dans un tel état de quasi-panique. « Tu sais que Nikki est partie de chez Tami. » J'acquiesçai. « Je ne crois pas qu'elle voulait s'en aller. Je crois que quelqu'un l'y a forcée.

— Ce n'est pas exactement le message que j'ai eu, moi. Elle m'a écrit un mot où elle me parlait d'un certain Allemand, et de la merveilleuse existence qu'elle allait mener, qu'elle tenait un vrai pigeon et qu'elle comptait bien lui faire cracher jusqu'au dernier sou.

— Nous avons tous reçu la même lettre, Marîd. Malgré tout, tu n'y as pas remarqué quelque chose de suspect ? Peut-être que tu ne connais pas aussi bien que moi l'écriture de Nikki. Peut-être que tu n'as pas prêté attention au choix des mots. Il y avait dans ce billet des indices qui nous portent à penser qu'elle essayait de dire quelque chose entre les lignes. Je crois que quelqu'un se tenait derrière elle, la forçant à rédiger ces missives pour que personne ne s'interroge trop sur sa disparition. Nikki est droitrière et ces messages ont été rédigés de la main gauche. L'écriture est épouvantable, rien de commun avec son écriture habituelle. Elle nous a écrit en français, bien qu'elle sache parfaitement qu'aucune de nous trois n'entend cette langue. Elle connaît l'anglais et Devi comme moi aurions pu le lire ; c'est la langue qu'elle employait avec elles. Elle n'a jamais mentionné ce vieil ami allemand de sa famille ; il est fort possible qu'un tel homme ait existé quand elle était plus jeune mais cette façon de se qualifier de “petit garçon timide et introverti”, eh bien, ça n'a fait que souligner le mauvais pressentiment que nous inspire l'ensemble de la missive. Nikki nous a raconté un tas d'histoires sur sa vie avant le changement. Elle restait vague sur la plupart des détails – d'où elle venait réellement, ce genre de choses – mais elle riait toujours de la vraie terreur qu'elle – qu'il – avait été. Elle avait simplement envie d'être comme nous, d'où ces comptes rendus biographiques de ses fredaines passées. Toujours est-il qu'elle était tout sauf timide et introvertie. Marîd, cette lettre est louche du début à la fin. »

Je laissai retomber ma main armée. Tout ce que venait de dire Sélîma se tenait, maintenant que j'y réfléchissais. « C'est pour ça que tu es ébranlée à ce point, observai-je, pensif. Tu penses que Nikki a des ennuis...

— Je pense que Nikki a des ennuis, confirma Sélîma, mais ce n'est pas pour ça que je suis si à plat. Marîd, Devi est morte. On l'a assassinée, elle aussi. »

Je fermai les yeux et gémis. Yasmin étouffa un cri ; elle prononça encore une formule superstitieuse – « loin de toi » – pour nous protéger du mal qui venait d'être évoqué. Je me sentais las, comme saturé de nouvelles horribles et désormais incapable d'éprouver la réaction appropriée. « Me dis rien...

Laisse-moi deviner : exactement comme Tami. Brûlures, ecchymoses autour des poignets, violée par tous les bouts, étranglée et la gorge tranchée. Et tu crois que quelqu'un a décidé de vous avoir toutes les trois et que tu es la prochaine. » Sa réponse m'éberlua : « Non, tu te trompes. Je l'ai trouvée gisant dans son lit, presque comme si elle était paisiblement endormie. On l'a abattue, Marîd, avec une de ces armes démodées, celles qui utilisent des projectiles métalliques. La balle a fait un trou exactement au centre de sa marque de caste. Aucun signe de lutte ou quoi que ce soit. Rien de dérangé dans l'appartement. Juste Devi, une partie du visage emporté, et plein d'éclaboussures de sang sur les draps et les murs. J'ai vomi. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Ces armes anciennes étaient si sanglantes et... enfin, brutales. » Et cela, venant d'une femme qui ne s'était pas privée en son temps de taillader des visages. « Je parierais que personne ne s'est fait tuer par balle depuis cinquante ans. » Sélima n'était manifestement pas au courant pour mon Russe, quel qu'ait pu être son nom ; les macchabées n'engendraient pas tant de scandales et de commérages dans le Boudayin ; c'est qu'ils n'étaient pas si rares. Les cadavres étaient plus un désagrément qu'autre chose. Nettoyer plein de grosses marques de sang sur de la soie de prix ou du cachemire est toujours une corvée pénible.

« As-tu déjà prévenu Okking ? »

Sélima acquiesça. « Il n'était pas de service. Le sergent Hadjar est venu poser toutes sortes de questions. J'aurais préféré que ce soit Okking. »

Je savais ce qu'elle voulait dire. Hadjar était le genre de flic qui me vient à l'esprit quand je pense au mot « flic ». Toujours à tourner en rond comme s'il avait un bouchon dans le cul, toujours à chercher des petits chahuteurs pour leur rentrer dans le lard. Il avait une dent particulière contre les Arabes qui n'étaient pas attentifs à leurs devoirs spirituels : des gens comme moi ou presque tout le monde dans le Boudayin.

Je remis le pistolet dans le sac de Yasmin. Mon humeur avait changé du tout au tout ; à présent, tout soudain, et pour la première fois, j'éprouvais de la sympathie pour Sélima. Yasmin lui posa la main sur l'épaule en un geste de réconfort. « Je vais faire un peu de café », dis-je. Puis je regardai la dernière des Sœurs Veuves noires. « À moins que tu ne préfères du thé ? »

Elle nous était reconnaissante de notre amabilité, heureuse aussi d'avoir notre compagnie, je crois bien. « Du thé, oui, merci. » Elle avait commencé à se calmer.

Je mis la bouilloire à chauffer. « Bon, alors dis-moi juste une chose : qu'est-ce qui vous a donc pris de me flanquer cette raclée l'autre jour ?

— Qu'Allah ait pitié de moi », dit Sélima. Elle sortit de son sac un bout de papier plié et me le donna. « C'est de l'écriture habituelle de Nikki mais il est manifeste qu'elle était terriblement pressée. » Le mot était rédigé en anglais, griffonné à la va-vite au dos d'une enveloppe.

« Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ? »

Sélima me jeta un regard puis consulta rapidement le papier. « Il est écrit :

“Au secours. Vite. Marîd.” Voilà pourquoi nous avons agi de la sorte : nous avons mal compris. Nous t’avons cru responsable des ennuis dans lesquels elle se trouvait. Maintenant, je sais que tu lui avais rendu le service de négocier sa libération des pattes de ce porc d’Abdoulaye et qu’elle te devait de l’argent. Elle voulait nous faire savoir qu’elle avait besoin d’aide mais n’avait pas le temps d’en écrire plus. Elle a sans doute eu de la chance de pouvoir déjà griffonner ça. »

Je songeai à la raclée qu’elles m’avaient flanquée ; à ces heures d’inconscience ; à la douleur que j’avais endurée et que j’endurais encore ; à l’attente interminable, cauchemardesque, à l’hôpital ; à la colère que j’avais éprouvée envers Nikki ; aux mille kiams que ça m’avait coûtés. J’additionnai le tout et voulus le biffer d’un trait. Impossible. Je continuais à sentir gronder en moi une rage inhabituelle mais à présent il me semblait que je n’avais plus rien pour lui donner libre cours. Je regardai Sélîma. « Laisse tomber », lui dis-je.

Sélîma n’était pas ébranlée. J’avais cru qu’elle me retrouverait à mi-chemin et puis je me souvins à qui j’avais affaire. « Non, tout n’est pas réglé, tu sais, me rappela-t-elle. Je suis toujours inquiète pour Nikki.

— La lettre qu’elle a écrite pourrait être authentique, après tout », dis-je en versant le thé dans trois tasses. « Ces indices que tu as mentionnés, ils pourraient fort bien tous avoir quelque explication anodine. » Je n’en croyais pas un mot, au moment même où je le disais. C’était uniquement pour reconforter Sélîma.

Elle prit sa tasse de thé et la garda dans la main. « Je ne sais plus quoi faire, à présent.

— Il se peut que ce soit un micheton complètement jeté qui en ait après vous trois, suggéra Yasmin. Peut-être que t’aurais intérêt à te planquer pendant un moment.

— J’y ai pensé », dit Sélîma. La théorie de Yasmin ne me paraissait pas tenir debout : Tamiko et Devi avaient été tuées de façons tellement différentes. Bien entendu, ça n’éliminait pas la possibilité d’un assassin imaginaire. Malgré tous les vieux truismes de flics sur les méthodes criminelles, il n’y avait aucune raison au monde pour qu’un tueur n’utilisât pas deux techniques excentriques. Ça aussi, je le gardai pour moi.

« Tu pourrais t’installer dans mon appartement, proposa Yasmin. Moi, je pourrais m’installer ici avec Marîd. » Sélîma fut aussi surprise que moi par la proposition de Yasmin.

« C’est gentil à toi de me le proposer, dit Sélîma. Je vais y réfléchir, mon chou, mais il y a une ou deux choses, avant, que je veux tenter. Je te tiendrai au courant.

— Pas de problème si tu gardes l’œil ouvert, intervins-je. Arrête de bosser durant quelques jours, ne fraye pas avec des étrangers. » Sélîma acquiesça. Elle me tendit sa tasse de thé ; elle n’y avait même pas touché.

« Il faut que j’y aille, nous dit-elle. J’espère qu’à présent tout est réglé

entre nous.

— Tu as sans doute d'autres soucis en tête, Sélima... Nous n'avons jamais été très proches. Détail morbide, mais il se pourrait bien qu'on finisse meilleurs amis à cause de tout ça...

— L'aura fallu payer le prix fort », observa-t-elle. Ce n'était que trop vrai. Sélima voulut dire autre chose puis s'interrompit. Elle se retourna, gagna la porte, sortit et referma doucement le battant derrière elle.

Je restai planté près de la cuisinière avec mes trois tasses de thé. « T'en veux une ? »

— Non, répondit Yasmin.

— Moi non plus. » Je versai le thé dans l'évier.

« On se retrouve soit avec un sacré putain de tordu qui s'amuse à rectifier les gens, observa Yasmin, songeuse, soit, ce qui est pire encore, avec deux salauds qui travaillent de concert. J'ai presque la trouille d'aller bosser. »

Je m'assis à côté d'elle et caressai ses cheveux parfumés. « Tout se passera bien. Écoute simplement ce que j'ai dit à Sélima : ne sors pas de client que tu ne connaisses déjà. Et installe-toi ici avec moi au lieu de rentrer toute seule dans ta piaule. »

Elle me fit un petit sourire. « Je pourrais pas amener ici un client, dans ton appartement.

— Là, t'as bigrement raison... Laisse tomber cette idée de lever des clients tant que cette affaire n'est pas réglée et qu'on n'a pas chopé le mec. Il me reste assez de fric pour nous faire vivre tous les deux pendant un petit moment. »

Elle me passa les bras autour de la taille, posa la tête sur mon épaule. « T'es sympa.

— T'es pas mal non plus, quand tu ne ronfles pas comme tous les diables. » En représsailles, elle me griffa le dos de ses ongles écarlates et démesurés. Et l'on se retrouva étendus sur le lit pour folâtrer encore pendant une demi-heure.

Je la sortis du lit aux alentours de deux heures et demie, lui préparai quelque chose à manger pendant qu'elle se douchait et s'habillait, et la pressai d'aller travailler avant qu'elle se retrouve avec son amende habituelle pour retard : cinquante kiams, c'est cinquante kiams, lui rappelais-je sans cesse. Sa réponse était inmanquablement : « Alors, pourquoi s'en faire ? Un billet de cinquante ressemble à tous les autres. Si ce n'est pas celui-là que je ramène à la maison, c'en sera un autre. » Je n'arrivais jamais à lui faire piger que si elle se magnait un peu le popotin, elle pourrait ramener les deux à la maison.

Elle me demanda ce que je comptais faire cet après-midi. Elle était un rien jalouse parce que j'avais déjà gagné mon argent pour les prochaines semaines ; je pouvais traîner toute la journée dans un café, fanfaronner et bavarder avec des copains, d'autres filles et d'autres danseuses. Je lui dis que j'avais quelques courses à faire et que je ne chômerais pas moi non plus. « Je vais déjà voir de quoi il retourne au sujet de Nikki.

— Tu n'as pas cru Sélima ?

— Ça fait un bout de temps que je la connais. Je sais qu'elle a tendance à se monter le coup dans ce genre de situation. Je serais prêt à parier que Nikki est heureuse et tranquille avec ce Seipolt. Il fallait simplement que Sélima s'invente une histoire pour donner à son existence une touche de risque et d'exotisme. »

Regard dubitatif de Yasmin. « Sélima n'a vraiment pas besoin de s'inventer des histoires. Sa vie est déjà exotique et risquée. Je veux dire, comment peux-tu exagérer une balle en plein front ? La mort, c'est toujours la mort, Marîd. »

Là, elle n'avait pas tort, mais je n'allais pas lui rendre ouvertement ce point. « Va bosser », lui dis-je en l'embrassant et en la propulsant vers la porte de l'appartement sans cesser de la caresser. Et puis je me retrouvai seul. Un « seul » bien plus tranquille que jamais auparavant ; je crois bien que je préférerais presque avoir plein de bruit, de gens et de provocation tout autour de moi. Mauvais signe pour un reclus. C'est même pis encore pour un agent solitaire, pour un dur qui ne vit que pour l'action et la menace, le genre de mec farouche et compétent que je me plaisais à imaginer être. Quand le silence commence à vous flanquer des frémissements nerveux, c'est à ce moment-là que vous découvrez que vous n'êtes *pas* un héros, après tout. Oh ! bien sûr ! je connaissais un tas de gens réellement dangereux, et j'avais accompli un tas de choses dangereuses. J'étais dans le bain, avec les squales plutôt qu'avec le menu fretin ; et j'avais du respect pour les autres requins. Le problème était qu'avoir Yasmin en permanence sous la main était agréable, mais que ça ne collait pas à l'image du loup solitaire.

Je me disais tout ça tandis que je me rasais le cou, en me contemplant dans la glace de la salle de bains. J'essayais de me persuader de quelque chose, ce qui me prit du temps. Quand j'y fus parvenu, ma conclusion ne m'enchantait guère : je n'avais pas abouti à grand-chose au cours de ces derniers jours ; mais à trois reprises déjà, des gens étaient tombés raides morts à côté de moi, des gens que je connaissais, des gens que je ne connaissais pas. Si la tendance continuait, ça pouvait mettre Yasmin en danger.

Merde, ça pouvait me mettre en danger, moi.

J'avais dit que je trouvais que Sélima s'affolait pour rien. C'était faux. Tandis qu'elle me racontait son histoire, me revenait le bref coup de fil affolé que j'avais reçu : « Marîd ? Faut que tu... » Jusque-là, je n'avais pas été certain qu'il émanât de Nikki ; mais j'en étais sûr à présent et je me sentais coupable de n'avoir pas aussitôt réagi. Si Nikki en avait pâti d'une façon ou d'une autre, j'allais m'en repentir jusqu'à la fin de mes jours.

Je passai une *djellabah* de coton blanc ; me couvris la tête de la coiffure arabe traditionnelle, le *keffieh* blanc, que je maintins en place à l'aide d'un *akal* en cordelette. Puis je glissai des sandales à mes pieds. À présent, je ressemblais à n'importe lequel de ces Arabes pauvres et miteux qui parcouraient la cité, un de ces *fellahîn* ou paysans. Je doute m'être vêtu de la

sorte plus de dix fois au cours des années que j'ai passées dans le Boudayin. J'ai toujours eu une prédilection pour les habits à l'européenne, dans ma jeunesse en Algérie comme plus tard, quand mes pérégrinations m'ont conduit vers l'Orient. Là, je ne ressemblais pas du tout à un Algérien ; je voulais qu'on me prenne pour un *fellah* du coin. Seule peut-être ma barbe rouquine apportait-elle une note discordante mais l'Allemand ne le remarquerait pas. Entre la sortie de mon appartement et la porte au bout de la Rue, je n'entendis pas une seule fois appeler mon nom, et constatai aux regards que je passais totalement inaperçu. Alors que je marchais au milieu de mes amis, aucun ne me reconnut, si inhabituel était mon accoutrement. Je me sentais invisible et l'invisibilité s'accompagne d'un certain sentiment de puissance. Mon incertitude des minutes précédentes s'évapora bientôt, remplacée par mon assurance d'antan. J'étais redevenu dangereux.

Juste au-delà de la porte orientale, orientée nord-sud, s'étendait le large boulevard Il-Djamîl, bordé de palmiers de chaque côté. Un terre-plein spacieux séparait les files de circulation, planté de plusieurs variétés d'arbustes en fleurs. Il y en avait une qui fleurissait pour chaque mois de l'année, embaumant l'air du boulevard de senteurs parfumées, distrayant les yeux des passants avec ses couleurs éclatantes : roses succulents, carmins flamboyants, pourpres profonds des pensées, jaunes safran, blancs virginaux, bleus aussi variés que la mer infatigable et tant d'autres encore. Dans les branches des arbres ou nichés sur les toits, loin au-dessus de la rue, roucoulaient une multitude d'oiseaux chanteurs, alouettes et ramiers. Ces beautés combinées vous incitaient à remercier Allah pour la prodigalité de ces dons. Je m'arrêtai un instant sur la bande centrale ; j'avais émergé du Boudayin vêtu comme ce que j'étais réellement : un Arabe de quelques kiams, sans grande éducation, et aux perspectives sévèrement limitées. Je n'avais pas prévu le sentiment d'allégresse qu'un tel spectacle éveillerait en moi. J'éprouvais une complicité nouvelle avec les autres *fellahîn* qui grouillaient autour de moi, une complicité qui allait – pour le moment – jusqu'à cette part religieuse de la vie quotidienne que je négligeais depuis si longtemps. Je me promis de veiller au plus tôt à ces devoirs, dès que j'en aurais l'occasion ; il fallait d'abord que je retrouve Nikki.

Deux pâtés de maisons au nord de la porte orientale du Boudayin, en direction de la mosquée de Shimaal, je retrouvai Bill. Je savais qu'il serait près de l'enceinte du quartier, assis au volant de son taxi, contemplant les passants qui arpentaient le trottoir, avec un mélange de patience, d'amour, de curiosité et de froide terreur. Bill avait à peu près ma taille, mais il était plus musclé. Il avait les bras couverts de tatouages bleu-vert, si anciens qu'ils étaient brouillés, étaient devenus indistincts ; je n'étais pas certain de ce qu'ils avaient pu représenter. Bill n'avait pas taillé ses cheveux et sa barbe couleur paille depuis des années, bien des années ; on aurait dit un patriarche hébreu. Sa peau, là où elle était exposée au soleil quand il parcourait la ville au volant, était d'un rouge vif, comme écrevisses interdites dans une casserole. Dans son

visage rubicond, les yeux bleu pâle vous fixaient avec une intensité de dément qui m'avait toujours fait rapidement détourner le regard. Bill était fou, d'une folie qu'il s'était choisie avec le même soin qu'avait mis Yasmin pour choisir ses pommettes hautes et sexy.

J'avais fait la connaissance de Bill dès mon arrivée dans la cité. Ça faisait des années qu'il avait appris à vivre parmi les exclus, les rebuts, les brutes du Boudayin ; il m'avait appris à m'intégrer sans peine dans cette société discutable. Bill était né aux États-Unis d'Amérique – c'est dire son âge – dans une région appelée aujourd'hui le Déseret-Souverain. Quand l'union d'Amérique du Nord avait éclaté en plusieurs nations jalouses et balkanisées, Bill avait définitivement tourné le dos à son pays natal. J'ignore comment il gagnait sa vie avant de venir apprendre à vivre ici ; Bill non plus ne s'en souvient plus. Toujours est-il qu'il avait acquis assez d'argent pour se payer une seule et unique modification chirurgicale. Plutôt que de se faire câbler le cerveau, comme tant d'autres paumés du Boudayin choisissaient de le faire, Bill avait opté pour une modcor plus subtile, plus terrifiante : il s'était fait retirer un poumon pour y substituer une vaste glande artificielle qui le perfusait en permanence avec une quantité précise de drogue psychédélique de la quatrième génération. Bill n'était plus très sûr du type de drogue qu'il avait demandé mais à en juger par son élocution détachée et la qualité de ses hallucinations, je supposais que c'était soit de la ribopropylméthionine – RPM –, soit de la néocorticine acétylée.

On n'achète pas de RPM ou de néocorticine sur le trottoir. Le marché pour ces deux drogues n'est pas si vaste. L'une et l'autre ont les mêmes effets à long terme : après des doses répétées, le système nerveux central d'un individu commence à dégénérer. Ces produits rivalisent pour occuper les sites de liaison du cerveau humain normalement utilisés par un neuro-transmetteur, l'acétylcholine. Ces nouveaux psychédéliques attaquent et occupent les sites de liaison comme une armée victorieuse déferlant sur une ville conquise ; ils ne peuvent être éliminés, ni par les processus naturels de l'organisme, ni par aucune forme de thérapeutique. Les expériences hallucinatoires induites sont sans précédent dans l'histoire de la pharmacologie mais leur prix en termes de dégâts cérébraux se révèle exorbitant. L'utilisateur, d'une manière encore plus littérale qu'auparavant, se consume le cerveau, synapse après synapse. La condition résultante ne se différencie pas, du point de vue symptomatique, des stades avancés de la maladie de Parkinson ou de la démence sénile, la maladie d'Alzheimer. L'usage continu, quand les drogues commencent à interférer avec le système nerveux central, se révèle sans doute fatal.

Bill n'avait pas encore atteint ce stade. Il vivait un rêve éveillé, jour et nuit. Je me souvenais encore de l'effet que ça pouvait faire, du temps où j'avais tâté d'une drogue psychédélique moins dangereuse et que m'avait frappé la terreur paralysante de « ne jamais redescendre », illusion fréquente qu'on emploie pour se torturer soi-même. Vous avez alors l'impression que cette expérience particulière, contrairement à toutes les agréables expériences

du passé, cette fois-ci vous n'en reviendrez pas, que vous avez définitivement brisé quelque chose dans votre tête. Tremblant, terrifié, vous promettant de ne plus jamais toucher une autre de ces pilules, vous vous repliez sur vous-même, vous protégeant de l'irruption de vos rêves les plus noirs. Et puis, en fin de compte, vous en émergez quand même ; l'effet de la drogue s'épuise, et tôt ou tard vous oubliez à quel point l'horreur était épouvantable. Vous replongez. Peut-être que ce coup-ci vous aurez plus de veine, peut-être pas.

Il n'y avait pas de peut-être avec Bill. Bill ne redescendait jamais. Jamais. Quand ces instants de frayeur totale, absolue, commençaient, il n'avait aucun moyen de réduire son anxiété. Il ne pouvait pas se dire qu'à condition de tenir le coup, au matin, il serait revenu à la normale. Bill ne reviendrait jamais à la normale. C'était ainsi qu'il l'avait voulu. Quant à la mort cellule par cellule de son système nerveux, il se contentait de hausser les épaules. « De toute manière, elles crèveront toutes un de ces jours, pas vrai ?

— Certes », répondis-je en m'agrippant nerveusement à la banquette arrière du taxi tandis qu'il plongeait à travers les ruelles étroites et sinueuses.

« Et puis si elles claquent toutes en même temps, tous les autres s'en paient une bonne tranche à ton enterrement. Toi, t'as droit à rien. On t'ensevelit, c'est tout. Tandis que là, mes neurones, je peux leur dire au revoir un par un. Z'en ont fait un sacré boulot, pour moi. Salut, salut, au revoir, ça a été chouette de vous connaître. Et je donne congé à chacun de ces petits salauds. Si tu clamces comme un vulgaire pékin, vlan ! t'es mort, arrêt brutal de toute la bécane, un sucre dans le réservoir, de la flotte dans le carbu, toute la mécanique qui se grippe, t'as peut-être, quoi ? une seconde, deux, pour gueuler au Bon Dieu que t'es bien parti. Une sale façon de tirer sa révérence. Vivre une vie violente, vivre une mort violente. Moi, je me faufile de l'autre côté, un neurone à la fois. S'il faut que j'entre dans cette sainte nuit, j'y vais *en douceur* ; et merde à celui qu'a dit de pas le faire. C' connard est *mort*, mec, alors, qu'est-ce qu'il en savait, d'abord ? Pas même le courage de ses convictions. Peut-être qu'après ma mort, les *afrits* s'apercevront même pas que je suis là si je ferme ma gueule. Peut-être qu'ils me foutront la paix. J'ai pas envie qu'on me fasse chier quand je serai mort, mec. Comment peut-on se protéger après qu'on est mort ? Réfléchis un peu à ça, mec. J'aimerais bien mettre la main sur le type qu'a inventé les démons, mon vieux. Et y disent qu' c'est moi qui suis cinglé... »

Je n'avais pas envie de poursuivre plus avant la discussion.

Bill me conduisit jusque devant chez Seipolt. Je choisisais toujours Bill comme chauffeur quand je devais me rendre en ville pour une raison ou une autre. Sa démente me distraitait de la normalité insinuante alentour, de cette envahissante absence de chaos. Conduit par Bill, c'était comme si j'emportais sur moi un petit extrait de Boudayin, par mesure de sécurité. Comme on emporte une bouteille d'oxygène quand on plonge dans les ténèbres abyssales.

Le domicile de Seipolt était très à l'écart du centre-ville, à la lisière sud-est. Il était situé en vue du royaume des sables éternels, là où les dunes

attendent qu'on relâche juste un peu notre attention pour aussitôt nous recouvrir comme des cendres, comme de la poussière. Le sable aplanirait tous les conflits, toutes les œuvres, tous les espoirs. Il déferlerait, telle une armée victorieuse sur une ville conquise, et nous nous retrouverions tous ensevelis dans les ténèbres abyssales sous le sable, à jamais. La sainte nuit viendrait – mais non, pas tout de suite. Non, pas ici, pas tout de suite.

Seipolt avait veillé à ce que l'ordre fût maintenu et le désert contenu ; les palmiers s'arquaient au-dessus de la villa et les jardins étaient en fleurs parce qu'on avait contraint l'eau à irriguer ces lieux inhospitaliers. Les bougainvillées fleurissaient et leur arôme entêtant parfumait la brise. Les portes de fer forgé étaient parfaitement entretenues, peintes et graissées ; les longues allées incurvées parfaitement désherbées et ratissées ; les murs chaulés. C'était une résidence magnifique, la demeure d'un homme riche. C'était un refuge contre le sable insinuant, contre la nuit insinuante qui attend avec une telle patience.

J'étais toujours assis à l'arrière du taxi de Bill. Le moteur hoquetait au ralenti et lui marmonnait et riait tout seul. Je me sentais tout petit, l'air idiot – malgré moi, le domaine de Seipolt m'intimidait. Qu'est-ce que j'allais lui raconter ? Cet homme avait du pouvoir – et moi, je n'aurais pas su retenir ne fût-ce qu'une poignée de sable, même si j'avais essayé de toutes mes forces en priant Allah en même temps.

Je dis à Bill d'attendre et le fixai jusqu'au moment où j'eus estimé que, quelque part dans son esprit qui battait la campagne, il avait compris. Puis je sortis du taxi et franchis le portail en fer forgé pour remonter l'allée garnie de gravier blanc en direction de l'entrée de la villa. Je savais que Nikki était cinglée ; je savais que Bill était cinglé ; j'étais en train de découvrir à présent que je n'étais pas tout à fait bien dans ma tête, moi non plus.

Tout en écoutant mes pieds crisser sur le gravillon, je me demandais pourquoi nous n'étions pas simplement tous retournés d'où nous venions. C'était cela le vrai trésor, le plus grand don : se trouver là où l'on a réellement sa place. Avec un peu de chance, un de ces jours, je la trouverais. *Inchallah*. Si Allah le voulait.

La porte d'entrée était un panneau massif taillé dans une espèce de bois clair, avec de grosses paumelles en fer et un grillage métallique. Le battant s'ouvrit juste au moment où je levais la main pour saisir le heurtoir de cuivre. Un Européen, grand, mince et blond, me dévisagea. Il avait des yeux bleus (contrairement à ceux de Bill, ils étaient de ceux qu'on entend toujours qualifier de « perçants » et, par la barbe du prophète, je me sentais bel et bien transpercé) ; le nez droit, fin, aux narines évasées ; un menton carré ; et une bouche aux lèvres minces, comme perpétuellement crispée en une mimique de léger dégoût. Il s'adressa à moi en allemand.

Je secouai la tête. « *'Anaa la 'afhamch* », répondis-je en souriant comme le stupide paysan arabe pour qui il me prenait.

Le blond avait l'air impatient. Il fit une nouvelle tentative en anglais. Je

secouai de nouveau la tête, souriant, m'excusant et lui emplissant les oreilles d'arabe. Il était évident qu'il ne comprenait mot de ce que je disais et qu'il n'avait pas spécialement l'intention de trouver une autre langue que je puisse saisir. Il était sur le point de me claquer la porte au nez quand il avisa le taxi de Bill. Ça lui donna à réfléchir : j'avais l'air d'un Arabe ; pour cet homme, tous les Arabes, en gros, se ressemblaient, et l'une des caractéristiques qu'ils partageaient était la pauvreté. Pourtant, j'avais pris un taxi pour me conduire jusqu'à la résidence d'un homme riche et influent. Il avait du mal à faire coller tout ça, de sorte qu'il n'était déjà plus si enclin à me chasser sans hésiter. Il pointa le doigt sur moi en grommelant quelque chose ; je suppose que ce devait être « Attends ici ». Je souris, me touchai le cœur et le front, et louai Allah trois ou quatre fois.

Une minute plus tard, Blondinet était de retour avec un vieillard, un Arabe employé comme domestique. Les deux hommes échangèrent brièvement quelques mots. Le vieux *fellah* se tourna vers moi et sourit. « La paix soit avec toi ! me dit-il.

— Et sur toi de même. Ô voisin, cet homme est-il l'excellent et honoré Lutz Seipolt pacha ? »

Le vieux étouffa un petit rire. « Tu fais erreur, mon neveu. Ce n'est que le portier, un laquais au même titre que moi. » Je doutais franchement qu'ils fussent à ce point égaux. D'évidence, le blondinet faisait partie de la suite de Seipolt, venue d'Allemagne avec lui.

« Sur mon honneur, quel imbécile je fais ! Je suis venu poser une question importante à Son Excellence. » Les formes d'adresse employées en arabe font souvent usage de ces flatteries élaborées. Seipolt était plus ou moins un homme d'affaires ; je l'avais déjà appelé pacha (terme désuet employé en ville pour s'attirer les bonnes grâces de l'interlocuteur) puis Son Excellence (comme s'il était une espèce d'ambassadeur). Le vieil Arabe à la peau tannée saisis parfaitement mes intentions. Il se tourna vers l'Allemand et lui traduisit notre conversation.

Ce dernier parut encore moins ravi. Il répondit d'une phrase sèche et brève. L'Arabe se tourna vers moi. « Reinhardt le portier désire entendre cette question. »

Je fixai les yeux durs de Reinhardt, un large sourire aux lèvres. « Je cherche simplement ma sœur, Nikki. »

L'Arabe haussa les épaules et transmit l'information. Je vis Reinhardt cligner les yeux et esquisser un geste avant de se reprendre. Il dit quelque chose au vieux *fellah*. « Il n'y a personne de ce nom, ici, m'indiqua l'Arabe. Il n'y a pas une seule femme dans cette maison.

— Je suis certain que ma sœur est ici, insistai-je. C'est une question d'honneur pour ma famille. » J'avais pris l'air menaçant ; l'Arabe écarquilla les yeux.

Reinhardt hésita. Il ne savait pas s'il devait me claquer la porte au nez, en fin de compte, ou répercuter le problème au-dessus de lui. Je l'avais pris pour

un pleutre ; j'avais raison. Il n'avait pas envie d'assumer la responsabilité de la décision, aussi accepta-t-il de me guider à l'intérieur de cette demeure fraîche et luxueusement meublée. Je n'étais pas mécontent de quitter ce soleil torride. Le vieil Arabe disparut, retourné à ses occupations. Reinhardt ne daigna même pas m'adresser un regard ou une parole ; il se contenta de s'enfoncer plus avant dans les profondeurs de la villa et je le suivis. Nous parvînmes devant une autre lourde porte, celle-ci d'un bois dur et sombre au grain fin. Reinhardt frappa ; une voix rogue se fit entendre et Reinhardt répondit. Il y eut un bref silence puis la voix rauque donna un ordre. Reinhardt tourna le bouton, entrouvrit à peine le battant et s'éloigna. J'entrai, en reprenant mon air d'Arabe abruti. Je pressai les mains en une mimique suppliante et inclinai plusieurs fois la tête pour faire bonne mesure. « Vous êtes Son Excellence ? » demandai-je en arabe.

J'avais devant moi un homme chauve, massif, aux traits grossiers, la soixantaine, avec un mamie et deux ou trois papies branchés sur son crâne luisant de sueur. Assis derrière un bureau encombré, il avait un téléphone dans une main et un lourd lance-aiguille d'acier bleui dans l'autre. Il me sourit.

« Faites-moi, je vous prie, le plaisir de vous rapprocher », me dit-il dans un arabe sans accent ; c'était sans doute un papie linguistique qui parlait pour lui.

Je m'inclinai de nouveau. J'essayais de réfléchir mais j'avais l'esprit comme un parchemin vierge. Les pistolets à aiguille ont tendance à me faire cet effet, parfois. « Ô excellent homme, commençai-je, j'implore ton pardon pour m'immiscer ainsi.

— Au diable les "Excellences". Dis-moi pourquoi tu es ici. Tu sais qui je suis. Tu sais que je n'ai pas de temps à perdre. »

Je sortis de mon sac à bandoulière la lettre de Nikki et la lui donnai. Je me disais qu'il aurait vite fait le point.

Il la lut entièrement puis il reposa le téléphone – mais pas son arme. « Tu es Marîd, alors ? » Il ne souriait plus.

« J'ai ce privilège.

— Ne fais pas le malin avec moi. Assieds-toi sur cette chaise. » Du canon de son arme, il me fit m'écarter. « J'ai entendu deux ou trois choses sur ton compte.

— Par Nikki ? »

Seipolt secoua la tête. « Ici et là-bas, en ville. Tu sais comme les Arabes aiment jaser. »

Je souris. « J'ignorais que j'avais une telle réputation.

— Il n'y a pas de quoi être si fier, mon gars. Bien, qu'est-ce qui te porte à croire que cette Nikki, qui qu'elle puisse être, se trouve ici ? Cette lettre ?

— Ta demeure me semblait un bon point pour commencer mes recherches. Si elle n'est pas ici, pourquoi ton nom apparaît-il avec tant d'insistance dans ses plans ? »

Seipolt avait l'air sincèrement surpris. « Je n'en ai pas la moindre idée, et

c'est la vérité. Je n'ai jamais entendu parler de ta Nikki et elle ne m'intéresse pas le moins du monde. Comme mon personnel pourra l'attester, cela fait des années qu'aucune femme ne m'a intéressé...

— Nikki n'est pas n'importe quelle femme, repris-je. C'est une simulation de femme bâtie sur un châssis de garçon retaillé sur mesure. Peut-être est-ce là ce qui a titillé ton intérêt durant toutes ces années. »

L'expression de Seipolt trahit l'impatience. « Je vais être direct, Audran. Je n'ai plus l'appareillage nécessaire pour être sexuellement intéressé par quiconque ou quoi que ce soit. Je n'éprouve plus le désir de voir cet état rectifié. J'ai découvert que je préférais les affaires. *Versten' ?* »

J'acquiesçai. « Je ne pense pas que tu m'autoriseras à fouiller ta superbe demeure. Je n'ai pas besoin de te déranger dans ton travail : ne t'occupe pas de moi, je serai aussi silencieux qu'un Djerboa.

— Non, répondit-il. Les Arabes sont voleurs. » Son sourire s'agrandit lentement en un affreux rictus.

Je ne suis pas volontiers persifleur, aussi laissai-je passer. « Puis-je récupérer la lettre ? » Seipolt haussa les épaules ; je m'approchai du bureau et récupérerai le billet de Nikki, le fourrai de nouveau dans mon sac. « Import-export ? » demandai-je.

Seipolt eut l'air surpris. « Oui », dit-il. Il consulta une pile de connaissances.

« Un domaine particulier ou bien l'assortiment habituel ?

— Quelle putain de différence cela te fait-il que je... »

J'attendis qu'il fût parvenu au milieu de sa phrase outragée puis, de la main gauche, je lui frappai vivement l'intérieur du bras droit, écartant ainsi le canon de son lance-aiguille, et claquai son visage blanc et potelé de la main droite. Ensuite, je raffermis mon étreinte sur son poignet gauche. Nous luttâmes de la sorte en silence pendant un moment. Il était toujours assis et je le dominais, en équilibre, profitant de ma force d'inertie et de l'effet de surprise. Je lui tordis le poignet vers l'extérieur, forçant les os de son avant-bras. Il grommela, laissa échapper sur le bureau son arme que, de ma main libre, je balayai d'un geste à l'autre bout de la pièce. Il ne fit rien pour la récupérer. « J'en ai d'autres, dit-il doucement. J'ai des alarmes pour appeler Reinhardt et le reste du personnel.

— Je n'en doute aucunement », dis-je, sans relâcher mon emprise sur son poignet. Je sentais mon petit penchant sadique commencer à goûter la situation. « Parle-moi de Nikki.

— Elle n'a jamais été ici, je ne sais fichtre rien d'elle, dit Seipolt qui commençait à souffrir. Tu peux braquer le pistolet sur moi, on peut se bagarrer tout autour de la pièce, tu pourras battre mes hommes, fouiller toute la maison. Bon Dieu, je ne sais même pas *qui* est ta fameuse Nikki ! Bordel, si tu ne me crois pas maintenant, il n'y a pas une putain de chose au monde que je puisse dire qui te fera changer d'avis. Alors maintenant, voyons voir si tu es si futé que ça.

— Quatre personnes au moins ont reçu cette même lettre, dis-je, pensant tout haut. Deux d'entre elles sont mortes à présent. Peut-être que la police pourra retrouver ici un indice quelconque, même si moi je ne peux pas.

— Lâche-moi le poignet. » Le ton était glacial, impérieux. Je le relâchai ; de toute manière, je ne voyais plus l'intérêt de le retenir encore. « Allez, vasy, appelle les flics. Qu'ils viennent fouiller. Qu'ils te persuadent, eux. Ensuite, quand ils seront repartis, je te jure que je te ferai regretter d'avoir mis les pieds chez moi. Si tu ne sors pas de mon bureau sur-le-champ, espèce d'idiot mal dégrossi, tu risques de ne pas avoir une autre chance à saisir. *Versten' ?* »

« Idiot mal dégrossi », était une insulte répandue dans le Boudayin et difficilement traduisible. Je doutais qu'elle fût partie du vocabulaire du papie de Seipolt ; ça m'amusait qu'il ait piqué l'expression à la faveur de ses années en notre compagnie.

Je jetai un bref coup d'œil au pistolet à aiguille, toujours par terre sur la moquette à trois ou quatre mètres de moi. J'aurais bien aimé l'embarquer mais ça aurait fait mauvais genre. Je n'allais quand même pas le ramasser pour lui, malgré tout ; qu'il demande à Reinhardt de le faire. « Merci pour tout », dis-je, l'air aimable. Puis j'adoptai mon expression crétine d'Arabe très respectueux « Je te suis fort obligé, ô Excellent Maître. Que ta journée soit heureuse, que demain te voie t'éveiller en pleine santé ! » Seipolt se contenta de me fixer haineusement. Je m'éloignai à reculons – non par prudence mais uniquement pour exagérer la courtoisie arabe avec laquelle je le raillais. Je franchis la porte du bureau et la refermai doucement. Puis je fixai de nouveau Reinhardt au fond des yeux. Je souris et lui fis la révérence ; il me reconduisit à la sortie. Je marquai un arrêt avant la porte pour admirer quelques étagères garnies de diverses œuvres d'art des plus rares : objets précolombiens, verres Tiffany, cristaux de Lalique, icônes russes, fragments de statues antiques égyptiennes et grecques. Parmi ce fatras d'époques et de styles, il y avait une bague, obscure et pas spécialement remarquable, un simple anneau d'argent incrusté de lapis-lazuli. J'avais déjà vu cet anneau, autour de l'un des doigts de Nikki quand elle jouait interminablement avec ses boucles de cheveux. Reinhardt m'étudiait avec trop d'attention ; j'avais envie de m'emparer de la bague mais c'était impossible.

À la porte, je pivotai et voulus servir à Reinhardt quelque formule de gratitude en arabe mais il ne m'en laissa pas l'occasion : cette fois, avec un soulagement manifeste, ce salaud d'Aryen blond me claqua la porte à la volée, manquant de peu me briser le nez. Je redescendis l'allée gravillonnée, perdu dans mes pensées. Je remontai dans le taxi de Bill. « À la maison, dis-je.

— Hein ? grogna celui-ci. Joue dur, défonce-toi, fais-toi mal. Tiens, facile à dire pour lui, le fils de pute. Et voilà la meilleure ligne défensive de l'histoire qui attend que je magne mon petit cul rose, qui attend que je m'arrache la tête pour qu'il me fasse une passe, d'ac ? “Le sacrifice.” Alors, moi, j'espérais bien qu'ils se lanceraient dans un jeu ouvert, le temps pour moi de rebecqueter ; mais non, pas aujourd'hui. Le trois-quarts arrière était un

afrit, il n'avait qu'une apparence d'être humain. Mais je l'avais parfaitement repéré. Quand il l'a transmis, le ballon était brûlant comme des charbons ardents. J'aurais dû deviner qu'il y avait un truc zarbi, même déjà. Des démons de feu. Un petit poil de soufre et de fumée, tu vois, et l'arbitre voit pas quand ils s'en prennent à ton masque. Les *afrits* trichent. Les *afrits* veulent que tu saches quel effet ça fera après que tu seras mort, quand ils pourront te faire subir tout ce qu'ils voudront. Ils aiment bien jouer comme ça avec ton esprit. Les *afrits*. Z'ont pas arrêté de faire des plaquages tout l'après-midi. Brûlants comme l'enfer.

— On rentre à la maison, Bill », répétais-je, plus fort.

Il se tourna pour me regarder puis grommela : « Tiens, facile à dire, pour toi. » Puis il fit démarrer son vieux taxi et sortit en marche arrière de l'allée de Seipolt.

Durant le trajet de retour au Boudayin, j'appelai le numéro du lieutenant Okking. Je lui parlai de Seipolt et du message de Nikki. Il ne parut pas très intéressé. « Seipolt n'est rien, me dit-il. C'est un riche rien du tout débarqué de la Neu-Deutschland réunifiée.

— Nikki était morte de trouille, Okking.

— Elle vous a probablement menti, à vous comme aux autres, dans ces lettres. Elle a menti sur sa destination véritable, pour quelque raison. Puis ça n'a pas marché comme elle l'avait prévu, alors elle a essayé de vous contacter. Celui avec qui elle s'était enfuie, quel qu'il soit, ne l'a pas laissée terminer. » Je l'entendis presque hausser les épaules. « Elle n'a pas fait quelque chose de très futé, Marîd. Probable qu'elle a déjà dû en baver à cause de ça, parce que Seipolt n'y est pour rien.

— Seipolt est peut-être un rien du tout, observai-je, amèrement, mais il ment fort bien sous la contrainte. Avez-vous découvert quelque chose au sujet du meurtre de Devi ? Un rapport quelconque avec l'assassinat de Tamiko ?

— Il n'y a probablement aucun rapport, mon vieux, quelle que soit votre envie qu'il y en ait, à vous et à vos collègues truands. Les Sœurs Veuves noires font partie de ces gens qui se font assassiner, point final. Ce qu'elles cherchent, elles le trouvent. Simple coïncidence que ces deux-là se soient fait oblitérer presque en même temps.

— Quel genre d'indices avez-vous découvert chez Devi ? »

Bref silence. « Diable, Audran, tout d'un coup je me trouve un nouveau partenaire ? Mais pour qui vous prenez-vous, bordel de merde ? Qu'est-ce qui vous prend de m'interroger ? Comme si vous ne saviez pas que je ne peux pas discuter d'enquête policière avec vous, comme ça, même si je le voulais, ce qui n'est certainement pas le cas. Foutez le camp, Marîd. Vous portez la poisse. » Puis il coupa la communication.

Je rangeai le téléphone dans mon sac et fermai les yeux. Le trajet du retour jusqu'au Boudayin était long, torride et poussiéreux. Il aurait été tranquille, s'il n'y avait pas eu le constant monologue de Bill ; et il aurait été confortable s'il n'y avait pas eu son taxi agonisant. Je songeais à Seipolt et Reinhardt ; à

Nikki et aux sœurs ; à l'assassin de Devi, quel qu'il soit ; au pervers cinglé qui avait torturé Tamiko, quel qu'il soit. Rien de tout cela n'avait de sens pour moi.

Okking venait à l'instant de me dire la même chose : ça n'avait pas de sens parce qu'il n'y avait aucune logique. On ne trouve pas de mobile à un meurtre gratuit. Je venais simplement de prendre conscience de la violence gratuite au milieu de laquelle je vivais depuis des années, élément de celle-ci, inconscient de son existence et m'en croyant immunisé. Mon esprit essayait d'embrasser les événements sans relations de ces derniers jours pour les faire entrer dans un cadre, comme on dessine des guerriers et des bêtes mythiques à partir des étoiles essaimées dans le ciel nocturne. Quête absurde et vaine ; pourtant, l'esprit humain se cherche toujours des explications. Il exige de l'ordre et seul quelque chose comme le RPM ou la soléine peut calmer cette exigence impérieuse ou, à tout le moins, distraire l'esprit avec autre chose.

Voilà qui me paraissait une super idée. Je sortis ma boîte à pilules et avalai quatre soléines. Je ne me fatigui pas à en proposer à Bill ; il avait payé d'avance et, de toute façon, il avait déjà sa projection privée.

Je lui demandai de me déposer à la porte orientale du Boudayin. La course coûtait trente kiams ; je lui en donnai quarante. Il contempla l'argent un long moment avant de le prendre et le fourrer dans sa poche de chemise. Puis il leva les yeux sur moi comme s'il ne m'avait jamais vu. « Tiens, facile à dire, pour toi », murmura-t-il.

J'avais besoin d'apprendre deux ou trois choses, aussi me rendis-je directement vers une modulerie sur la Quatrième Rue. La modulerie était tenue par une vieille bonne femme pleine de tics qui avait été l'une des premières à se faire bidouiller le cerveau. Je crois que les chirurgiens devaient avoir un poil raté leur coup, toujours est-il que Laïla vous donnait envie de fuir au plus vite sa présence. Elle était incapable de vous parler sans gémir. Elle inclinait la tête et vous fixait comme une espèce de mollusque terrestre que vous vous apprêteriez à écraser. On se prenait effectivement parfois des envies de l'écrabouiller mais elle était trop vive. Elle avait de longs cheveux gris emmêlés ; les sourcils gris et broussailleux ; des yeux jaunes ; des lèvres exsangues cachant mal des mâchoires dépeuplées ; une peau noire, squameuse, rugueuse ; et les doigts crochus, griffus d'une vraie sorcière. Elle avait un mamie d'un genre ou d'un autre branché à longueur de journée mais sa propre personnalité – qui n'avait rien de sympathique – en suintait en permanence, comme si le mamie n'excitait pas les neurones convenables, ou bien n'en excitait pas assez, ou pas suffisamment. Résultat, vous aviez droit à Janis Joplin avec des éclairs parasites de Laïla, vous aviez la marquise Joséphine Rose Kennedy avec le gémissement nasal de Laïla, mais c'était sa boutique et sa marchandise et si vous n'aviez pas envie de vous la carrer, personne ne vous empêchait d'aller voir ailleurs.

J'allai voir Laïla parce que, même si je n'étais pas câblé, elle me laissait « emprunter » n'importe quel mamie ou papie de son stock en se le branchant

dessus. Si j'avais besoin de faire un peu de recherche, j'allais voir Laïla en espérant qu'elle ne déformerait pas ce que je cherchais à apprendre d'une quelconque manière létale.

Cet après-midi, elle était elle-même, avec juste un périphérique de comptabilité et un autre de gestion d'inventaire branchés sur ses connecteurs. C'était déjà la période des bilans ; comme les mois passent vite quand on prend plein de drogues.

« Laïla », appelai-je. Elle ressemblait tellement à la vieille sorcière de *Blanche-Neige* qu'elle vous en coupait le sifflet. Laïla était la seule personne avec qui on évitait tout bavardage inutile, quoi qu'on voulût lui demander.

Elle leva les yeux, les lèvres marmottant chiffres de stock, quantités, hausses et baisses. Elle hocha la tête.

« James Bond, ça te dit quelque chose ? » lui demandai-je.

Elle posa son micro enregistreur et le coupa. Elle resta quelques secondes à me fixer, les yeux de plus en plus ronds, puis elle plissa les paupières. Elle parvint à siffler mon nom : « Marîd... »

Je répétai ma question : « James Bond, ça te dit quelque chose ? »

— Vidéos, livres, fantasmes de puissance du XX^e siècle. Espionnage, ce genre d'activité. Il était irrésistible pour les femmes. Tu veux être irrésistible ? me siffla-t-elle, suggestive.

— Ça, j'y travaille tout seul, merci. Je veux simplement savoir si quelqu'un t'a acheté un mamie James Bond, récemment.

— Non, ça j'en suis sûre. J'en ai même plus en stock depuis un sacré bout de temps. James Bond, c'est plutôt de l'histoire ancienne, Marîd. Les gens cherchent à prendre leur pied ailleurs. Les histoires d'espionnage, c'est trop vieux jeu. » Dès qu'elle cessait de parler, des chiffres se formaient sur ses lèvres, les papiers continuant à parler directement à son cerveau.

Je connaissais James Bond parce que j'avais lu les livres – de vrais bouquins, en papier. Enfin, j'en avais lu quelques-uns, quatre ou cinq. Bond était un mythe eur-am, comme Tarzan ou Johnny Carson. J'aurais bien aimé que Laïla ait un mamie Bond ; ça aurait pu m'aider à comprendre comment pensait l'assassin de Devi. Je hochai la tête ; quelque chose me titillait à nouveau l'esprit...

Je tournai le dos à Laïla et quittai sa boutique. J'avisai l'affiche holographique qui jouait sur le trottoir devant sa vitrine. C'était Honey Pilar. Elle avait l'air d'avoir trois mètres de haut, et elle était absolument nue. Quand vous êtes Honey Pilar, c'est le seul costume qui vous aille. Elle faisait courir ses mains lascives sur son corps superlumineusement sexy. Elle écarta d'un mouvement de tête ses cheveux pâles de devant ses yeux verts et me fixa. Elle fit glisser le petit bout rose de sa langue sur ses lèvres appétissantes, étonnamment pleines. Je restai planté là à fixer l'holoporno, fasciné. C'était le but de la manœuvre et elle y réussissait parfaitement. À la lisière de ma conscience, je savais que d'autres hommes et femmes s'étaient immobilisés sur place, les yeux rivés dessus, eux aussi. Puis Honey parla. Sa voix,

électroniquement trafiquée pour envoyer des frissons de désir dans mon corps déjà envahi de lubricité, m'évoqua des désirs adolescents oubliés depuis des années. J'avais la bouche sèche ; le cœur qui battait la chamade.

L'hologramme vendait le nouveau mamie de Honey, celui que possédait déjà Chiri. Si j'en achetais un pour Yasmin...

« Mon mamie m'attend, outre-océan », susurra Honey d'une voix de gorge, en pastichant le classique « My Bonnie », tandis que ses mains glissaient avec langueur sur les courbes avantageuses de ses seins parfaits...

« Il m'attend sur la rive opposée... », confia-t-elle, tandis que ses ongles ardents caressaient son ventre plat, cherchant encore, cherchant toujours...

« Mon mamie m'attend outre-océan / Maintenant, la baise, il connaît ! » Elle était en extase, les yeux mi-clos. Sa voix devint un gémissement haletant, implorant la poursuite du plaisir. C'était moi qu'elle implorait, tandis que ses mains glissaient enfin, disparaissant entre ses cuisses bronzées.

Tandis que l'hologramme se dissolvait en fondu, une autre voix de femme, en superposition, précisait les caractéristiques techniques et le prix du produit. « N'avez-vous pas essayé les aides maritales modulaires ? Vous servez-vous encore d'un holoporno ? Dites voir, si utiliser une capote, ça vous fait l'effet d'embrasser votre sœur, alors un holoporno, ça doit vous faire l'effet d'embrasser une *photo* de votre sœur ! Pourquoi reluquer un holo de Honey Pilar quand avec son nouveau mamie vous pouvez vous envoyer en l'air avec elle, aussi souvent que vous voulez, chaque fois que vous voulez ! Allez ! Offrez à votre petit(e) ami(e) le nouveau mamie Honey Pilar dès aujourd'hui ! Les aides maritales modulaires ne sont vendues qu'en nouveauté ! »

La voix s'évanouit, me laissant reprendre mes esprits. Les autres spectateurs, également libérés, se remirent à vaquer à leurs affaires, titubant légèrement. Je me tournai vers la Rue, songeant d'abord à Honey Pilar, puis au mamie que j'offrirais à Yasmin en cadeau d'anniversaire (aussitôt que possible, en anniversaire de n'importe quoi. Au diable les prétextes) et enfin, en dernier, au truc qui n'avait cessé de me turlupiner. Ça m'était venu à l'esprit juste après que j'avais parlé à Okking de la fusillade dans la boîte de Chiriga, et de nouveau, encore aujourd'hui :

Un tueur qui aurait envie de s'amuser un peu n'aurait jamais utilisé un mamie James Bond. Non, un module James Bond était trop spécialisé, trop stérile. James Bond ne tirait aucun plaisir à tuer les gens. Si quelque psychotique voulait se servir d'un module d'aptitude mimétique pour l'aider à perpétrer ses meurtres, il aurait pu choisir n'importe lequel parmi une douzaine de gredins disponibles au catalogue. Sans parler des mamies pirates, qu'on ne vendait pas dans les boutiques respectables : pour un joli tas de kiams, on pouvait sans doute mettre la main sur un mamie de Jack l'Éventreur. Il existait des mamies de personnages imaginaires ou réels, enregistrés directement à partir du cerveau ou bien reconstitués par d'habiles programmeurs. J'étais malade rien qu'à songer à tous ces pervers qui

cherchaient des mamies illicites, et à ce fructueux marché parallèle qui les approvisionnait en modules Charles Manson, Nosferatu ou Heinrich Himmler.

J'étais certain que, quel qu'il soit, celui qui avait utilisé le module Bond, l'avait fait pour une raison différente, sachant à l'avance qu'il ne lui procurerait pas beaucoup de plaisir. Ce n'était pas en effet le plaisir qu'avait recherché le faux James Bond. Son objectif n'avait pas été l'excitation mais l'exécution.

La mort de Devi – et, bien entendu, celle du Russe –, n'avaient pas été l'œuvre d'un boucher fou issu des rebus de la société. Les deux meurtres avaient été, en fait, des assassinats. Des assassinats politiques.

Seulement, Okking ne voudrait rien entendre de tout cela sans preuve. Et je n'en avais aucune. Je n'étais moi-même pas certain du sens exact de tout cela. Quel rapport pouvait-il exister entre Bogatyrev, petit fonctionnaire à la légation d'un royaume d'Europe orientale indigent et faible, et Devi, l'une des Sœurs Veuves noires ? Les deux univers n'avaient aucun point commun.

J'avais besoin de plus d'informations, mais j'ignorais d'où elles pourraient venir. Je me surpris à me diriger quelque part d'un pas décidé. Vers où ? me demandai-je. L'appartement de Devi, bien sûr. Les hommes d'Okking seraient encore en train de passer les lieux au peigne fin, à la recherche d'indices. Il y aurait des barrières, un cordon de balisage assorti de panneaux POLICE / ACCÈS INTERDIT. Il y aurait...

Rien. Ni barrière, ni cordon, ni flics. Il y avait une lumière à la fenêtre. Je me dirigeai vers les volets verts qui fermaient normalement l'entrée. Ils étaient grands ouverts, de sorte que le vestibule de Devi était parfaitement visible du trottoir. À quatre pattes, un Arabe d'âge mûr était en train de repeindre une cloison. Nous nous saluâmes ; il voulait savoir si je désirais louer l'appartement ; celui-ci serait remis en état d'ici deux jours. Voilà tout l'éloge funèbre auquel avait droit Devi. Voilà qui résumait les efforts accomplis par Okking pour retrouver l'assassin. Comme dans le cas de Tami, les autorités n'avaient guère de temps à consacrer à Devi. Les deux femmes n'avaient pas été de bonnes citoyennes ; elles n'avaient pas mérité le droit à la justice.

Je parcourus du regard le pâté de maisons. Toutes celles situées de ce côté de la rue étaient identiques : des maisonnettes basses, chaulées, au toit plat, avec des portes et des fenêtres obturées par des volets verts. Nul endroit où un « James Bond » aurait pu se dissimuler pour assaillir Devi. Il n'aurait pu se cacher qu'à l'intérieur même de son appartement, pour la surprendre au retour du boulot ; ou alors, l'attendre quelque part à proximité. Je traversai la vieille rue pavée. De l'autre côté, certaines maisons possédaient des vérandas basses munies de balustrades en fer. J'allai m'asseoir, juste en face de la maison de Devi, sur les degrés supérieurs de l'escalier et parcourus les lieux du regard. Par terre devant moi, à droite des marches, j'avisai plusieurs mégots de cigarette. Quelqu'un s'était assis sous cette véranda, un fumeur ; peut-être l'occupant de cette maison, et peut-être pas. Je m'accroupis pour examiner les

mégots. Tous portaient trois anneaux dorés autour du filtre.

Dans les livres de James Bond, celui-ci fumait des cigarettes manufacturées spécialement pour lui à partir d'un mélange particulier de tabac, et leur marque caractéristique était trois anneaux d'or. L'assassin prenait sa tâche au sérieux ; il utilisait un pistolet de petit calibre, sans doute un Walther PPK, comme celui de Bond. Bond mettait ses cigarettes dans un porte-cigarettes gris acier qui pouvait en contenir cinquante ; je me demandai si l'assassin en portait également un identique.

Je glissai les mégots dans ma sacoche. Okking voulait des preuves, j'avais une preuve. Ça ne voulait pas dire qu'il serait d'accord. Je lorgnai le ciel ; il commençait à se faire tard et il n'y aurait pas de lune ce soir. Le fin croissant de la lune nouvelle apparaîtrait demain soir, annonçant avec sa venue le début du mois saint du ramadân.

Déjà frénétique, le Boudayin deviendrait plus hystérique encore après la tombée de la nuit, demain soir. En revanche, la journée connaîtrait un calme mortel. Mortel. Je ris doucement tout en me dirigeant vers le bar de Benoît le Frenchy. La mort, j'en avais eu ma dose, mais cette idée de calme et de paix me paraissait bien attrayante.

Quel imbécile je faisais.

7.

Bismillah ar-Rahman ar-Rahîm. Au nom de Dieu, le Miséricordieux, plein de Miséricorde³.

C'est en ce mois de ramadân que le Qur'ân a été révélé pour guider les hommes, pour prouver le chemin et le critère... Celui qui voit la nouvelle lune de ce mois, qu'il jeûne tout le mois. Si l'un de vous est malade ou en voyage, qu'il jeûne d'autres jours, en même nombre. Dieu veut vous aider et non vous gêner mais terminez le nombre de jours. Et magnifiez Dieu qui vous guide. Peut-être lui saurez-vous gré⁴.

C'était le cent quatre-vingt-cinquième verset de la sourate *Al-Baqarah*, la Vache, seconde sourate du noble Qur'ân. Le Messenger de Dieu, que la bénédiction d'Allah et la paix soient sur lui, donnait des instructions pour l'observance du mois saint du ramadân, le neuvième mois lunaire du calendrier musulman. Cette observance est considérée comme un des cinq Piliers de l'Islam. Durant le mois, les musulmans n'ont pas le droit de manger, boire et fumer de l'aube au coucher du soleil. La police et les chefs religieux veillent à ce que même les gens comme moi qui, pour dire le moins, négligent leurs devoirs spirituels, s'y conforment. Boîtes et bars sont fermés durant la journée, de même que les cafés et les restaurants. Il est interdit d'absorber ne fût-ce qu'une gorgée d'eau, jusqu'après le crépuscule. Quand la nuit est tombée, quand il est à nouveau permis de servir de la nourriture, les musulmans de la cité en profitent. Même ceux qui, le reste de l'année, boudent le quartier, viennent dans le Boudayin se détendre dans un café.

Durant le mois, la nuit remplace alors entièrement le jour dans le monde musulman, hormis pour les cinq appels quotidiens à la prière. Ceux-ci doivent être observés comme d'habitude, aussi le musulman respectueux se lève-t-il avec l'aube pour prier, mais il ne rompt pas son jeûne. Son employeur peut l'autoriser à rentrer chez lui quelques heures l'après-midi pour faire la sieste, rattraper les heures de sommeil perdues à veiller jusqu'au petit matin, manger et profiter de ce qui lui est proscrit durant le jour.

Par bien des aspects, l'Islam est une foi élégante et belle ; mais il est dans la nature des religions d'accorder une plus grande attention au rituel qu'aux convenances personnelles. Le ramadân procure parfois bien des désagréments aux pécheurs comme aux vauriens du Boudayin.

Pourtant dans le même temps, il simplifie certaines choses. Il me suffisait de décaler mon emploi du temps de quelques heures pour ne pas être pris au dépourvu. Les boîtes de nuit modifiaient de même leurs horaires. Ça aurait pu être pire si j'avais eu d'autres choses à faire pendant la journée ; mettons, par exemple, faire face à La Mecque pour prier à intervalles réguliers.

Le premier mercredi du ramadân, après m'être fait au changement

d'emploi du temps quotidien, je me retrouvai assis dans un petit café, *Le Réconfort*, situé dans la Douzième Rue. Il était presque minuit, j'étais en train de taper le carton avec trois jeunes gars, en buvant de petites tasses de café épais sans sucre, tout en grignotant des petits morceaux de *baqlâa-vah*. Tout juste ce qui faisait baver d'envie Yasmin. Elle, elle était en ce moment chez Frenchy, en train de tortiller son joli petit derrière et de vamer des inconnus pour se faire offrir des cocktails au champagne ; moi, je me goinfrai de pâtisseries sucrées et je jouais aux cartes. Je ne vois rien de mal à prendre du bon temps chaque fois que je peux, même si Yasmin devait encore se taper dix épuisantes heures de turbin. Ça me semblait dans l'ordre naturel des choses.

Les trois autres joueurs à ma table formaient un assortiment disparate. Mahmoud était un sexchangiste, plus petit que moi mais néanmoins plus large de hanches et d'épaules. Il y a cinq ou six ans encore, c'était une fille ; il avait même bossé un temps pour Jo-Mama, et aujourd'hui il vivait avec une vraie fille qui tapinait dans le même bar. La coïncidence était intéressante.

Jacques était un chrétien marocain, strictement hétérosexuel, qui se comportait et agissait comme si le fait d'être aux trois quarts européen (me battant ainsi d'un bon grand-parent) lui conférait des privilèges particuliers. Personne ne l'écoutait beaucoup et chaque fois qu'une fête ou une soirée quelconque était organisée, comme par hasard, Jacques l'apprenait toujours un petit poil trop tard. Jacques était en revanche convié aux parties de cartes, parce qu'il fallait bien qu'il y eût un perdant et, tant qu'à faire, autant que ce soit un râleur de chrétien.

Saïed le demi-Hadj était grand, bien bâti, riche et strictement homosexuel ; on ne le verrait jamais en compagnie d'une femme, réelle, rénovée ou reconvertie. On l'appelait le demi-Hadj parce qu'il était si écervelé qu'il n'était pas fichu d'attaquer une entreprise sans être distrait en cours de route par deux ou trois autres projets. Hadj est le titre qu'on acquiert après avoir accompli le pèlerinage saint à La Mecque, qui est l'un des autres Piliers de l'Islam. Saïed avait effectivement commencé le voyage il y avait plusieurs années, effectué quelque huit cents kilomètres puis fait brusquement demi-tour parce que lui était venue une magnifique idée pour gagner de l'argent, idée qu'il avait bien entendu oubliée avant d'être revenu chez lui. Saïed était un peu plus âgé que moi, avec une moustache soigneusement taillée dont il était particulièrement fier. J'ignore pourquoi ; je n'ai jamais considéré la moustache comme un prodige, sauf à avoir commencé dans la vie comme Mahmoud. Bref, en femme. Mes trois compagnons avaient tous le cerveau câblé. Saïed portait un mamie et trois papies. Le mamie était un simple module d'aptitude général : pas un personnage précis mais un type générique ; aujourd'hui, il était fort, silencieux, direct mais aucun de ses périphériques n'aurait pu l'aider à jouer aux cartes. Lui et Jacques étaient en train de nous enrichir, Mahmoud et moi.

Ces trois rustres mal assortis étaient mes meilleurs amis masculins. Nous

passions ensemble quantité d'après-midi (ou, durant le ramadân, de soirées). J'avais deux sources principales d'information dans le Boudayin : ces trois-là, et les filles dans les boîtes. L'information que j'obtenais d'une personne contredisait souvent celle que je recueillais auprès d'une autre, aussi avais-je depuis longtemps pris l'habitude d'essayer dans la mesure du possible d'entendre autant de versions différentes d'un même récit pour en tirer la moyenne. La vérité résidait quelque part à mi-chemin, je le savais ; le problème était de l'amener à se révéler.

J'avais gagné la majeure partie du pot et Mahmoud le reste. Jacques était sur le point d'abattre ses cartes et de quitter la partie. J'avais envie de manger autre chose et le demi-Hadj m'approuva. Nous nous apprêtions donc tous les quatre à quitter le *Réconfort* pour trouver un autre endroit où nous restaurer quand Fouad nous tomba dessus. C'était ce fils de chameau maigre et dégingandé, appelé (entre autres sobriquets) Fouad il-Manhous, ou Fouad la Scoumoune. Je sus immédiatement que je n'allais pas manger de sitôt. Le regard inscrit sur le visage d'il-Manhous me disait qu'une petite aventure était sur le point de débiter.

« Loué soit Allah, je vous retrouve tous ici », dit-il en nous dévisageant rapidement tour à tour.

« Allah soit avec toi, mon frère, dit Jacques, acerbe. J'ai cru Le voir se diriger par là, vers l'enceinte nord. »

Fouad ignore le sarcasme. « J'ai besoin d'aide. » Il avait l'air plus affolé que d'habitude. Ce n'étaient pas les aventures qui lui manquaient mais, cette fois, il semblait réellement bouleversé.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Fouad » lui demandai-je.

Il me regarda avec reconnaissance, comme un enfant. « Une salope de pute noire m'a entubé de trente kiams. » Et il cracha par terre.

Je jetai un coup d'œil au demi-Hadj, qui se contenta d'invoquer le ciel en levant les yeux. Je regardai Mahmoud qui était hilare. Jacques avait l'air exaspéré.

Mahmoud remarqua : « Ces putes m'ont tout l'air de t'avoir assez régulièrement, non, Fouad ? »

— C'est ce que tu crois, rétorqua l'intéressé, sur la défensive.

— Alors, qu'est-ce qui t'est arrivé ce coup-ci ? demanda Jacques. Et où ? C'en est au moins une qu'on connaît ?

— C' t'une nouvelle.

— C'est toujours une nouvelle, notai-je.

— Elle travaille à *La Lanterne rouge*, précisa la Déveine.

— Je croyais que t'étais tricard, là-bas, observa Mahmoud.

— Effectivement, voulut expliquer Fouad, et je ne peux toujours pas y dépenser de l'argent, Fatima m'en empêche, mais je bosse pour elle comme portier, alors j'y suis fourré tout le temps. Je vis plus à côté de la boutique d'Hassan, quand il me laissait coucher dans sa réserve, mais Fatima me permet de dormir sous le bar.

— Elle veut pas que tu boives un coup chez elle, dit Jacques, mais elle veut bien que tu lui trimbales ses ordures.

— Hmmm-Hmmm. Et que je balaie et fasse les carreaux. »

Hochement de tête entendu de Mahmoud. « J'ai toujours dit que Fatima avait le cœur tendre. Je vous l'ai toujours dit, non ?

— Bon, alors, qu'est-ce qui s'est passé ? » m'impatientai-je. J'ai horreur de devoir écouter Fouad tourner autour du pot pendant une demi-heure à chaque fois.

« J'étais à *La Lanterne rouge*, tu vois, et Fatima venait de me dire de rapporter encore deux bouteilles de Johnny Walker et j'étais allé derrière le dire à Nassir et il m'avait donné les bouteilles, je les avais rapportées à Fatima et elle les avait rangées sous le comptoir. Alors je lui ai demandé, comme ça : "Qu'est-ce que tu veux que je fasse, à présent ?" et elle me répond : "Si t'allais boire de la lessive ?" Alors, moi je lui dis : "Je vais m'asseoir un moment", et elle me dit : "D'accord", alors je m'installe près du bar pour regarder la salle et, à ce moment, cette fille approche et s'assoit près de moi...

— Une Noire, interrompt Saïed, le demi-Hadj.

— Hu-huh...»

Le demi-Hadj me lança un regard et précisa : « Je sens particulièrement ces choses-là. » Je rigolai.

Fouad poursuivit : « Bon, ouais, alors cette Noire était vraiment jolie, j'l'avais jamais vue, elle me dit qu'elle bossait pour Fatima et que c'était son premier soir. Alors moi je lui dis que la clientèle était plutôt agitée et que, des fois, il fallait faire gaffe au genre de clients qui se pointaient ici et elle me dit qu'elle était bien contente que je lui aie donné ce conseil parce que le reste des gens en ville étaient vraiment froids et ne s'occupaient de personne d'autre qu'eux-mêmes et que c'était vraiment chouette de rencontrer un type sympa comme moi. Elle m'a donné un petit bisou sur la joue, elle m'a laissé lui passer un bras autour de la taille et puis elle s'est mise...

— À te bourrer le mou », dit Jacques.

Fouad rougit furieusement. « Elle voulait savoir si elle pouvait boire quelque chose et je lui ai répondu que j'avais juste assez d'argent pour vivre la quinzaine qui venait, alors elle m'a demandé combien j'avais et je lui ai répondu que je n'étais pas sûr. Elle a dit qu'elle pariait que j'avais sans doute assez pour lui payer au moins un coup et j'ai dit : "Écoute, si j'ai plus de trente, d'accord, mais si j'ai moins, je peux pas" ; elle a trouvé ça correct, bon, alors je sors ma monnaie et vous savez quoi ? J'avais tout juste trente, pile, et on avait pas dit ce qu'on allait faire si ça tombait pile sur trente, alors elle dit, d'accord, que j'avais pas besoin de lui payer un coup. J'ai trouvé ça vraiment chouette de sa part. Et elle arrêta pas de me bécoter, de me peloter et de me toucher et je me disais qu'elle devait vraiment en pincer pour moi. Et puis, vous savez quoi ?

— Elle t'a piqué ton fric, dit Mahmoud. Elle voulait que tu le comptes,

juste pour voir où tu le planquais.

— Je m'en suis aperçu que plus tard, quand j'ai voulu m'acheter quelque chose à manger. Tout avait disparu, comme si elle m'avait fait les poches et tout pris.

— Tu t'es déjà fait tondre, remarquai-je. Tu savais très bien qu'elle allait le faire. Je crois que t'aimes bien te faire tondre. Je crois que ça te fait jouir.

— C'est pas vrai, dit Fouad, tête. Je croyais vraiment qu'elle m'aimait bien, et je l'aimais bien moi aussi, même que je me suis dit que je pourrais peut-être lui demander de sortir avec elle, ou quoi, quand elle aurait fini son boulot. Puis j'ai vu que mon argent avait disparu et j'ai compris que c'était elle. Je sais additionner deux et deux, j' suis pas un imbécile. »

Tout le monde acquiesça sans mot dire.

« J'l'ai dit à Fatima mais elle pouvait rien faire, alors je suis retourné voir Joie – c'est comme ça qu'elle s'appelle mais elle m'a dit que c'était pas son vrai nom – et, là, elle a piqué une colère, disant qu'elle n'avait jamais rien volé de sa vie. Je lui dis que je savais que c'était elle, et elle s'est fâchée de plus en plus, elle a sorti de son sac un rasoir et Fatima lui a dit de ranger ça, que j'en valais pas la peine, mais Joie était toujours aussi furax, elle me fonçait dessus avec son rasoir, alors moi, je me suis tiré de là, je suis parti... je vous ai cherchés partout, les mecs. »

Jacques ferma les yeux avec lassitude et se massa les paupières. « Tu veux qu'on aille récupérer tes trente kiams. Mais enfin merde, qu'est-ce qu'on en a à cirer, Fouad ? T'es vraiment un imbécile. Tu veux qu'on aille voir une espèce de marie-couche-toi-là hystérique et qui joue du rasoir, simplement parce que t'es pas foutu de t'accrocher à tes biffons ?

— Discute donc pas avec lui, Jacques, intervint Mahmoud, c'est comme de causer à un mur de briques. » La phrase arabe réelle est : « Tu parles à l'est, il répond à l'ouest », ce qui décrivait de manière tout à fait adéquate ce qui arrivait à Fouad il-Manhous.

Le demi-Hadj, toutefois, portait le mamie qui le muait en Homme d'Action, si bien qu'il se contenta de tortiller sa moustache en gratifiant Fouad d'un petit sourire bourru. « Bon, allez, lui dit-il, tu vas me montrer cette Joie.

— Merci », dit le Fouad étique, cirant avec ardeur les pompes à Saïed, « oh ! merci, merci beaucoup ! Je veux dire, il me reste plus un putain de fîq, elle m'a embarqué tout l'argent que j'avais économisé pour la sem... »

— Oh ! ça va, ferme-la ! » le coupa Jacques. Nous nous levâmes pour accompagner Saïed et Fouad jusqu'à *La Lanterne rouge*. Je secouai la tête ; je n'avais pas du tout envie de me laisser embarquer dans cette histoire, mais j'étais bien obligé de suivre. J'ai horreur de manger tout seul, aussi me dis-je d'être patient ; on irait tous ensuite au *Café de la Fée blanche* pour déjeuner. Tous, sauf la Scoumoune, je veux dire. En attendant, j'avalai trois triamphés, au cas où.

Le salon de *La Lanterne rouge* n'était pas un endroit de tout repos, vous y alliez en toute connaissance de cause, de sorte que si vous vous y faisiez

tondre ou rouler, vous aviez du mal à trouver quelqu'un pour vous accorder un minimum de sympathie. Les flics vous considéraient déjà comme un imbécile d'être allé y mettre les pieds, aussi vous riaient-ils au nez si l'envie vous prenait de venir vous plaindre chez eux. La seule chose qui intéresse Fatima ou Nassir, c'est leur bénéfice sur chaque bouteille de liqueur qu'ils vendent et la quantité de cocktails au champagne que fourguent leurs filles ; ils vont pas s'embêter à suivre les faits et gestes de celles-ci. Bref, la libre entreprise sous sa forme la plus pure, la plus radicale.

J'étais réticent à mettre les pieds à *La Lanterne rouge* parce que je ne m'entends pas des masses avec Fatima ou Nassir, aussi fus-je le dernier de notre petit groupe à m'asseoir. Nous primes une table à l'écart du bar. Il régnait dans la salle une odeur tenace de bière, âcre et lourde. Une rouquine au visage en lame de couteau était en train de danser sur la scène. Elle avait un joli petit corps, pourvu que le regard n'aille pas s'attarder plus haut que le cou. Ce qu'elle faisait sur scène était d'ailleurs destiné à détourner l'attention de ses défauts pour la focaliser sur ce qu'elle avait à vendre. Fanya, c'était son nom. Ça me revenait. On la surnommait « Fanya guinche à plat » parce que sa méthode de danse était essentiellement horizontale, au lieu de la position dressée habituelle.

La soirée ne faisait encore que commencer, aussi avons-nous commandé des bières mais, viril, ce vieux Saïed le demi-Hadj, toujours à l'écoute de son mâle mamie, se prit un double Wild Turkey pour accompagner sa bière. Personne ne demanda au rachitique Fouad s'il désirait quelque chose. « C'est elle, là-bas », dit-il avec un murmure peu discret, en indiquant d'un doigt une fille petite, quelconque, en train de travailler au corps un Européen en costume d'homme d'affaires.

« C'est pas une fille, dit Mahmoud. Fouad, c'est une déb.

— Tu crois que j'sais pas faire la différence entre un garçon et une fille ? » répondit Fouad avec vigueur. Personne n'avait envie d'émettre une opinion à ce sujet ; en ce qui me concernait, il faisait trop sombre pour que je puisse la distinguer. Je pourrais dire plus tard, en la voyant mieux.

Saïed n'attendit même pas d'être servi. Il se leva et se dirigea vers Joie avec une espèce de démarche chaloupée. Vous voyez, le genre « rien ne peut m'atteindre parce que, au tréfonds de moi, je suis Attila le Hun, et vous autres, bande de pédés, z'auriez intérêt à faire gaffe à vos miches ». Il lia conversation avec Joie ; je ne pus en saisir un mot et je n'en avais pas l'intention. Fouad avait suivi le demi-Hadj, tel un agneau apprivoisé, pépiant de temps à autre de sa voix aiguë, approuvant vigoureusement Saïed ou bien hochant la tête avec la même vigueur en signe de dénégation aux réponses de la nouvelle pute.

« Je sais rien des trente kiams de ce nabot, disait-elle.

— Elle les a, regarde dans son sac, croassait la Poisse.

— J'ai plus que ça, fils de pute. Comment tu vas prouver qu'une partie est à toi ? »

Les esprits s'échauffaient rapidement. Le demi-Hadj eut l'à-propos de se retourner pour renvoyer Fouad à notre table mais Joie suivit le *fellah* décharné, lui donnant des bourrades en le traitant de tous les noms. J'avais l'impression que Fouad était presque au bord des larmes. Saïed voulut repousser Joie et elle se retourna vers lui et lui hurla : « Quand mon mec va débarquer, il va te rentrer dans le cul. »

Le demi-Hadj lui adressa un de ses petits sourires héroïques. « Ça, on verra quand il sera ici, dit-il calmement. En attendant, on va rendre à mon copain son argent, et je ne veux plus entendre parler que tu t'avises de le tondre, lui ou un autre de mes potes, ou bien tu te retrouveras avec tellement d'estafilades sur le minois que tu seras obligée de lever tes clients avec un sac sur la tête. »

Ce fut à cet instant précis, alors que Saïed tenait Joie par les deux poignets, avec Fouad de l'autre côté qui lui bavochait à l'oreille, que le maquereau de Joie fit son entrée dans le bar. « Et c'est parti », murmurai-je.

Joie l'appela à la rescousse et lui expliqua rapidement la situation : « Ces deux enculés essaient de me piquer mon fric ! » s'écria-t-elle.

Le mac, un gros Arabe borgne du nom de Tioufik mais que tout le monde appelait Courvoisier Sonny, n'avait pas besoin d'écouter d'explications. Il écarta Fouad sans même un regard. Referma la main sur le poignet droit de Saïed, le forçant à relâcher les mains de la fille. Puis, d'un coup d'épaule, il bouscula le demi-Hadj qui recula en titubant : « Embêter ma fille de la sorte expose à se faire poinçonner, mon frère », murmura-t-il d'une voix trompeusement douce.

Saïed regagna tranquillement notre table. « C'est effectivement une déb, annonça-t-il. Un vulgaire travelo. » Sonny et lui se trouvaient juste au-dessus de moi et j'aurais préféré qu'ils entament leurs négociations ailleurs. L'agitation n'avait semblait-il pas attiré l'attention de Fatima ou Nassir. En attendant, sur scène, Fanya avait terminé son numéro et une sexchangiste américaine noire, grande, élancée, s'était mise à danser.

« Ton affreux boudin de pute vérolée a piqué trente kiams à mon pote, dit Saïed de la même voix douce que Sonny.

— Tu vas le laisser m'injurier, Sonny ? insista Joie. Devant toutes ces autres salopes ?

— Loué soit Allah, dit tristement Mahmoud, voilà que ça tourne à l'affaire d'honneur. C'était considérablement plus simple quand ce n'était que du larcin.

— Je ne laisserai personne te traiter de quoi que ce soit, fillette », dit Sonny, laissant entrer l'ombre d'un grognement dans sa douce voix. Il se tourna vers Saïed. « Je t'ordonne à présent de la boucler.

— Essaie voir », dit Saïed, souriant.

Mahmoud, Jacques et moi, nous empoignâmes nos chopes de bière, prêts à nous lever ; trop tard. Sonny avait un poignard passé dans la ceinture en corde de sa *djellabah* : il y porta la main. Saïed fut plus rapide à sortir son arme.

J'entendis Joie crier à Sonny un avertissement. Je vis Sonny plisser les yeux en reculant d'un pas. Saïed lui expédia un direct du gauche à la mâchoire que Sonny para en s'écartant. Saïed avança alors d'un pas, bloqua le bras droit de Sonny, se pencha un peu et lui enfonça le couteau dans le flanc.

J'entendis Sonny pousser un petit cri, un gémissement étouffé, gargouillant et surpris. Saïed lui avait tailladé la poitrine, sectionnant quelques grosses artères ; le sang jaillissait par saccades dans tous les sens, plus de sang qu'on ne l'imaginerait possible dans le corps d'un seul individu. Sonny tituba d'un pas sur la gauche, puis avança de deux et s'écroula sur la table. Il gronda, tressaillit, se débattit deux ou trois fois puis glissa finalement jusqu'au sol. Nous avions tous les yeux fixés sur lui. Joie n'avait plus ouvert la bouche. Saïed n'avait pas bougé ; il était encore dans la même position qu'il avait au moment où son couteau avait ouvert le cœur de Sonny. Il se redressa avec lenteur, laissant retomber son bras armé le long du corps. Il respirait pesamment, bruyamment. Il se retourna, s'empara de sa bière ; il avait les yeux vitreux et dépourvus d'expression. Il était trempé de sang. Les cheveux, le visage, les vêtements, les mains, les bras : il était entièrement recouvert du sang de Sonny. Il y en avait plein la table. Nous en avions plein sur nous. J'en étais quasiment imbibé. Il m'avait fallu un moment mais je prenais conscience à présent de la quantité de sang que j'avais en moi et j'étais horrifié. Je me levai, essayant d'écarter de ma poitrine ma chemise maculée. Joie se mit à hurler et à hurler encore ; quelqu'un s'avisa enfin de lui flanquer une ou deux claques et elle la boucla. Finalement, Fatima appela Nassir, dans l'arrière-salle, et ce dernier appela les flics. Nous allâmes simplement nous installer à une autre table. La musique s'arrêta, les filles regagnèrent les vestiaires, les clients s'éclipsèrent du bar avant l'arrivée des flics. Mahmoud alla voir Fatima et nous ramena un pichet de bière.

Le sergent Hadjar prit tout son temps pour venir constater les dégâts. Quand il arriva enfin, je découvris avec surprise qu'il s'était déplacé seul. « C'est quoi, ça ? » demanda-t-il en indiquant le corps de Sonny de la pointe de sa botte.

« Un maquereau froid, dit Jacques.

— Refroidis, y se ressemblent tous », constata Hadjar. Puis il remarqua les éclaboussures de sang partout. « Baraqué, hein ?

— C'était Sonny, indiqua Mahmoud.

— Oh ! cet enculé...

— Il est mort pour trente malheureux kiams », dit Saïed en hochant la tête, incrédule.

Hadjar parcourut la salle du regard, pensif, puis il me fixa droit dans les yeux. « Audran, fit-il en étouffant un bâillement. Venez donc avec moi. » Il se retourna pour sortir du bar.

« Moi ? m'écriai-je. Mais j'ai rien à voir avec tout ça !

— Avec quoi ? demanda Hadjar, intrigué.

— Avec cette boucherie.

— Au diable la boucherie. Faut que vous veniez avec moi. » Il me conduisit à son véhicule de patrouille. Il se foutait complètement du meurtre. Si un de ces salauds de touristes pleins aux as se fait rectifier, la police se casse le cul à relever des empreintes, mesurer des angles, interroger tout le monde vingt ou trente fois. Mais que quelqu'un poinçonne ce gorille de marlou borgne, ou Tami, ou Devi, et les flics prennent l'air aussi ennuyé qu'un bœuf sur une colline. Hadjar n'allait pas interroger qui que ce soit, ou prendre des clichés ou faire quoi que ce soit. Ça ne valait pas la perte de temps. Pour les services officiels, Sonny n'avait jamais eu que ce qu'il méritait ; dans l'optique de Chiraga, « les règlements de comptes, c'est la merde ». La police n'en avait rien à cirer que l'ensemble de Boudayin se décimât tout seul, un dégénéré après l'autre.

Hadjar m'enferma sur la banquette arrière puis il se glissa derrière le volant. « Vous m'arrêtez ?

— La ferme, Audran.

— Merde, vous m'arrêtez, fils de pute ?

— Non. »

Ça me coupa le sifflet. « Alors, qu'est-ce que vous foutez à me retenir ? Je vous ai dit que j'avais rien à voir avec ce meurtre dans le bar. »

Hadjar se retourna : « Bon, tu vas m'oublier ce maquereau, oui ? Ça n'a rien à voir.

— Où m'emmenez-vous ? »

Hadjar se retourna une nouvelle fois pour m'adresser un sourire sadique. « Papa veut te causer. »

Je me sentis glacé. « Papa ? » J'avais vu Friedlander bey ici ou là, je savais tout de lui mais je n'avais jamais encore été appelé à comparaître devant lui.

« Et d'après ce que j'ai entendu, Audran, il est dans une rage noire. L'aurait mieux valu pour toi que je te coffre pour meurtre...

— En rage ? Après moi ? Pourquoi ? »

Hadjar se contenta de hausser les épaules. « J'en sais rien. On m'a simplement dit d'aller te chercher. À Papa de fournir ses explications. »

C'est à cet instant précis de peur et de menaces croissantes, que les triomphés décidèrent d'agir, accroissant encore mes palpitations. La soirée avait pourtant débuté si agréablement. J'avais gagné quelques sous, je m'apprêtais à goûter un agréable repas et Yasmin allait de nouveau passer la nuit. Au lieu de ça, je me retrouvais à l'arrière d'une voiture de flics, la chemise et le jean encore humides du sang de Sonny, le visage, les bras pris de démangeaisons parce qu'il commençait à sécher, et enfin, parti pour un rendez-vous menaçant avec Friedlander bey qui possédait tout et tout le monde. J'étais sûr que c'était pour quelque histoire comptable mais sans pouvoir imaginer laquelle. J'avais toujours bien fait attention à ne pas lui marcher sur les pieds. Hadjar refusa de m'en dire plus ; il se contenta de m'adresser un sourire carnivore en ajoutant qu'il ne voulait pas être dans mes

pompes. Je n'avais pas non plus envie d'y être, mais c'est malheureusement où j'ai tendance à me trouver trop souvent, ces temps derniers. « C'est la volonté d'Allah », murmurai-je, anxieux. Plus près de Toi, mon Dieu.

8.

Friedlander bey vivait dans une imposante demeure blanche, flanquée de tours qu'on aurait presque pu qualifier de palais. C'était un vaste domaine sis au milieu de la ville, à deux pâtés de maisons seulement du quartier chrétien. Je ne crois pas que personne d'autre possédait une telle étendue de terrain clos. La maison de Papa faisait passer celle de Seipolt pour une tente badawi. Mais le sergent Hadjar ne me conduisait pas à la propriété de Papa : il allait dans la mauvaise direction. Je le lui fis remarquer, à ce salaud.

« C'est moi qui conduis », répondit-il d'une voix aigre. Il m'appelait « il-Maghrib », Maghrib veut dire couchant mais c'est également le terme qui recouvre cette vague et vaste partie de l'Afrique du Nord, vers l'ouest, d'où proviennent les idiots non civilisés – Algériens, Marocains, et autres créatures semi-humaines dans ce genre. J'ai des tas de copains qui m'appellent il-Maghrib ou bien Maghrebi, et dans leur cas ce n'est qu'un surnom, une épithète ; quand Hadjar en faisait usage, c'était clairement une insulte.

« La maison est dans la direction opposée, à quatre kilomètres d'ici.

— Comme si je le savais pas ? Par le Christ, comme j'aimerais te tenir un quart d'heure au poteau, menottes aux poings.

— Mais par la terre verdoyante et fertile d'Allah, où est-ce que vous m'emmenez ? »

Hadjar refusa de répondre à toute autre question, aussi renonçai-je pour regarder plutôt défiler la cité. Comme chauffeur, Hadjar n'était pas sans rappeler Bill : avec lui, on n'apprenait pas grand-chose et l'on n'était pas certain de sa destination ni du moyen d'y parvenir.

Le flic s'engagea dans une allée goudronnée, derrière un motel en parpaings, dans les faubourgs orientaux de la ville. Les parpaings étaient enduits en vert pâle et il y avait un petit panonceau rédigé à la main qui indiquait simplement :

MOTEL/COMPLET

Un motel avec un panonceau *complet* installé à demeure, ça me parut pour le moins louche. Hadjar descendit de la voiture de patrouille et ouvrit la portière arrière. Je me glissai dehors et m'étirai un peu ; les triomphés me faisaient crépiter à vitesse grand V. Les drogues combinées à ma nervosité avaient pour résultat une sévère migraine, un estomac plus que barbouillé et une bougeotte qui confinait à l'effondrement émotionnel total.

Je suivis Hadjar jusqu'à la chambre dix-neuf du motel. Il frappa contre le battement selon une espèce de signal. L'ouvrit un Arabe massif qui ressemblait à un bloc de grès ambulante. Je n'escomptais pas le voir marcher ou penser ; quand il le fit, je fus surpris. Il salua de la tête Hadjar qui n'avait

pas bronché ; le sergent regagna sa voiture. Le Roc me considéra un moment, se demandant sans doute d'où j'étais sorti ; puis il comprit que j'avais dû venir avec Hadjar et que j'étais celui qu'il devait introduire dans sa putain de chambre de motel. « Entrez », fit-il. Il avait la même voix qu'un bloc de grès parlant.

Je frémis en lui passant devant. Il y avait deux autres personnes dans la pièce, un autre Roc parlant, au fond, et Friedlander bey, assis devant une table pliante, installée entre le lit immense et le bureau. Tout le mobilier était de style européen mais un rien usé et élimé.

Papa se leva dès qu'il me vit errer. Il mesurait environ un mètre soixante-dix mais pesait près de cent kilos. Il était vêtu d'une banale chemise de coton blanc uni, d'un pantalon gris et de babouches. Il ne portait aucun bijou. Quelques mèches folles de cheveux gris brossées en arrière sur le crâne, de doux yeux noisette. Friedlander bey n'avait pas du tout l'allure de l'homme le plus puissant de la ville. Il éleva la main droite devant son visage, touchant presque son front. « Paix », me dit-il.

Je me touchai le cœur et les lèvres. « Et la paix soit avec toi. »

Il n'avait pas l'air ravi de me voir. Les formalités me protégeraient un petit moment et me donneraient du temps pour réfléchir. Ce qu'il me fallait mettre au point, c'était le moyen d'esquiver les deux blocs de grès pour sortir de cette chambre de motel. Ça s'annonçait comme un vrai défi.

Papa se rassit derrière la table. « Que ta journée soit prospère », me dit-il en m'indiquant la chaise en face de lui.

« Que ta journée soit prospère et bénie », répondis-je. Sitôt que j'en aurais l'occasion, je demanderais un verre d'eau pour avaler tous les Paxium que j'avais sur moi. Je m'assis.

Ses yeux marron croisèrent mon regard et le soutinrent. « Comment va ta santé ? » la voix n'était pas amicale.

« Allah soit loué », dis-je. Je sentais monter ma terreur.

« Nous ne t'avons pas vu depuis un certain temps, remarqua Friedlander bey. On se sentait abandonnés.

— Qu'Allah t'empêche à jamais de te sentir abandonné. »

Le second Roc servit le café. Papa prit une tasse et le goûta pour me montrer qu'il n'était pas empoisonné. Puis il me le tendit. « Je t'en prie. » Il n'y avait guère d'hospitalité dans sa voix.

Je pris la tasse. « Que l'on trouve éternellement du café dans ta demeure. »

Nous bûmes quelques gorgées ensemble. « Tu nous as honorés », observa-t-il enfin.

« Qu'Allah te préserve. » Nous étions parvenus au bout de ce bref échange d'amabilités. Les choses sérieuses allaient commencer. Toutes affaires cessantes, je sortis ma boîte à pilules, y piochai tous les tranquillisants que je pus trouver et les avalai avec une nouvelle gorgée de café. Quatorze Paxium ; certains trouveraient que ça fait beaucoup. Pas pour moi. Question alcool, je connais des tas de gens dans le Boudayin capables de me faire rouler sous la

table – Yasmin, par exemple – mais je ne le cède à personne pour la capacité à absorber pilules et cachets. Avec un peu de chance, quatorze Paxium dosés à dix milligrammes ne feraient que décrisper un peu ma tension ; même pas commencer à vraiment me tranquilliser. Pour l’heure et pour y parvenir, il m’aurait fallu quelque chose d’un peu plus rapide. Quatorze Paxium, ça atteignait à peine Mach 1.

Friedlander bey tendit sa tasse à son domestique qui la lui remplit. Papa en aspira une brève gorgée, tout en m’observant par-dessus le rebord de sa petite tasse. Puis il la reposa délicatement et dit : « Tu sais sans doute que j’emploie un grand nombre de personnes.

— Certes oui, ô cheikh.

— Un grand nombre de personnes qui dépendent de moi, non seulement pour leur subsistance mais pour bien d’autres choses. Je suis pour eux une source de sécurité dans ce monde difficile. Ils savent qu’ils peuvent compter sur moi pour leur salaire et certaines faveurs, tant qu’ils travaillent pour moi de manière satisfaisante.

— Oui, ô cheikh. » Le sang séché sur mon visage et mes bras m’irritait.

Il hocha la tête. « Aussi, quand j’apprends qu’un de mes amis vient en fait d’être accueilli par Allah au Paradis, je suis désespéré. Je m’inquiète du bien-être de tous ceux qui me représentent dans la cité, depuis mes fidèles lieutenants jusqu’au plus pauvre et au plus insignifiant mendiant qui m’aide dans la mesure de ses faibles moyens.

— Tu es le bouclier du peuple contre les calamités, ô cheikh. »

Il agita la main, las de mes interruptions. « La mort, c’est quelque chose, mon neveu. La mort nous prend tous, nul ne peut y échapper. Le pot ne peut rester à jamais intact. Nous devons apprendre à accepter notre disparition finale ; et qui plus est, nous devons nous préparer aux délices et au repos éternels qui nous attendent au Paradis. Pourtant, mourir avant que son heure ait sonné n’est pas naturel. C’est une chose toute différente ; c’est un affront à Allah, et qu’il convient de réparer. On ne peut rappeler un mort à la vie mais on peut venger un meurtre. Est-ce que tu me comprends ?

— Oui, ô cheikh. » Il ne lui avait pas fallu longtemps pour apprendre la fin prématurée de Courvoisier Sonny. Nassir avait sans doute prévenu Papa avant même d’appeler la police.

« Alors, permets-moi de te poser cette question : comment fait-on pour venger un meurtre ? »

Long silence glacial. Il n’y avait qu’une seule réponse mais je pris mon temps pour la formuler mentalement. « Ô cheikh, dis-je enfin, une mort doit être contrée par une autre mort. C’est la seule vengeance possible. C’est écrit dans la Voie droite : “La vengeance vous est prescrite en matière de meurtre” ; et aussi : “celui qui t’attaque, attaque-le de la même manière qu’il t’a attaqué.” Mais il est dit également ailleurs : “Âme pour âme, œil pour œil, nez pour nez, oreille pour oreille, dent pour dent, le talon pour les blessures. Mais qui se désiste obtiendra pardon de ses fautes⁵.” Je suis innocent de ce

meurtre, ô cheikh, et chercher à se venger à tort est un crime pire que le meurtre même.

— Allah est Le plus Grand », murmura Papa. Il me regarda avec surprise : « J'avais entendu dire que tu étais un infidèle, mon neveu, et cela me peinait. Malgré tout, tu as une certaine connaissance du noble Qur'ân. » Il se leva de table et se massa le front de la main droite. Puis il se dirigea vers la vaste couche et s'étendit sur le dessus de lit. Je me tournai pour lui faire face mais une énorme patte brune vint se plaquer sur mon épaule, me forçant à me retourner. J'étais contraint de fixer de l'autre côté de la table la chaise vide de Friedlander bey. Je ne pouvais pas le voir mais je pouvais toujours l'entendre. « On m'a dit que de tous les gens du Boudayin, c'était toi qui avais le plus de raisons d'assassiner cet homme. »

Je me repassai mentalement les derniers mois écoulés ; je n'étais même pas capable de me souvenir de la dernière fois où j'avais simplement dit bonjour à Sonny. J'évitais *La Lanterne rouge* ; je n'avais rien à faire avec le genre de débs, de changistes et de filles que Sonny mettait sur le trottoir ; nos cercles de relations ne se recoupaient apparemment pas, à l'exception de Fouad il-Manhous – et Fouad n'était pas de mes amis, je pouvais le garantir, et pas un ami de Sonny non plus. Et pourtant, la notion de vengeance est aussi développée, patiente, chez les Arabes que chez les Siciliens. Peut-être Papa faisait-il allusion à quelque incident qui se serait produit des mois, voire des années plus tôt, que j'aurais totalement oublié, et qu'on pourrait interpréter comme un motif pour tuer Sonny. « Je n'avais aucune raison de le faire, dis-je d'une voix tremblante.

— Je n'apprécie pas les faux-fuyants, mon neveu. Il m'arrive bien souvent de devoir poser à quelqu'un ce genre de question difficile et il commence toujours par des réponses dilatoires. Ceci continue jusqu'à ce que l'un de mes serviteurs le persuade d'arrêter. L'étape suivante est une série de réponses qui ne semblent pas aussi vagues mais sont manifestement des mensonges. Là encore, mon hôte doit être persuadé de ne pas nous faire ainsi perdre un temps estimable. » Sa voix était lasse et basse. Je voulus à nouveau me retourner vers lui et, une fois encore, la grosse patte me saisit l'épaule, plus douloureusement ce coup-ci. Papa poursuivit : « Au bout d'un moment, on en vient au point où la vérité et la coopération semblent la voie la plus raisonnable, pourtant cela m'attriste souvent de constater l'état dans lequel se trouve mon hôte quand il fait cette découverte. Mon conseil, par conséquent, est de passer au plus vite la phase des esquives et des mensonges – mieux encore, de l'éviter entièrement – pour aller droit à la vérité. Nous en profiterons tous. »

La main de roc n'avait pas quitté mon épaule. J'avais l'impression que mes os étaient lentement réduits en poudre blanche sous ma peau. Je n'ouvris pas la bouche.

« Tu devais à cet homme une somme d'argent, expliqua Friedlander bey. Tu ne la lui dois plus parce qu'il est mort. Je vais prélever cette somme, mon

neveu, et faire ce que le Livre m'autorise à faire.

— Je ne lui devais aucune somme ! m'écriai-je. Pas le moindre putain de fîq ! »

Une seconde main de roc avait commencé à m'écraser l'autre épaule. « La queue du chien est toujours pliée, ô Seigneur, murmura le Roc parlant.

— Je ne mens pas, dis-je, haletant. « Si je te dis que je ne devais rien à Sonny, c'est la vérité. Tout le monde me connaît en ville comme un type qui ne ment pas.

— Il est vrai que je n'ai jamais eu matière à douter de toi jusqu'ici, mon neveu.

— Peut-être a-t-il trouvé des raisons d'acquérir cette habitude, ô Seigneur, murmura le Roc parlant.

— Sonny ? dit Friedlander bey en regagnant la table. Tout le monde se fout de Sonny. Ce n'était pas mon ami, ni celui de personne ; ça, je puis en témoigner. Et s'il est mort, même, cela ne peut que rendre l'air au-dessus du Boudayin plus agréable à respirer. Non, mon neveu, si je t'ai convié à venir me voir ici, c'est pour parler du meurtre de mon ami, Abdoulaye Abou-Saïd.

— Abdoulaye... » Je ressentis une douleur immense ; de petites pastilles rouges s'étaient mises à voleter devant mes yeux. Je repris, d'une voix rauque et presque inaudible : « Je ne savais même pas qu'Abdoulaye était mort. »

Papa se massa de nouveau le front. « Il y a eu ces derniers temps plusieurs décès parmi mes amis. Plus qu'il n'est naturel.

— Oui, reconnus-je.

— Tu dois me prouver que tu n'as pas tué Abdoulaye. Personne d'autre n'avait de meilleure raison de lui nuire.

— Et laquelle au juste, selon toi ?

— L'obligation que j'ai évoquée. Abdoulaye n'était pas très aimé, c'est vrai ; on peut même dire qu'il était détesté, voire haï. Tout le monde savait néanmoins qu'il était sous ma protection et que lui nuire, c'était me nuire. Son assassin mourra, de la même façon que lui. »

Je voulus élever la main mais j'en étais incapable. « Comment est-il mort ? » demandai-je.

Papa me regarda derrière ses paupières baissées. « C'est à toi de me dire comment.

— Je... » Les mains de Roc lâchèrent mes épaules. La douleur n'en fut que pire. Puis je sentis les doigts se nouer autour de ma gorge.

« Réponds vite, dit Papa, doucement, ou très bientôt tu ne seras plus en mesure de répondre quoi que ce soit, jamais.

— Abattu, coassai-je. D'une seule balle. Un petit projectile en plomb. »

Papa esquissa un imperceptible geste de la main ; les doigts de Roc relâchèrent leur emprise. « Non, il n'a pas été abattu. Toutefois, deux autres personnes ont été abattues précisément par la même arme antique au cours de la dernière quinzaine. Il me paraît révélateur que tu saches ce détail. L'une de ces personnes était sous sa protection. » Il marqua un temps d'arrêt, le visage

pensif. Ses mains rêches et tremblantes jouaient avec sa tasse à café vide.

La douleur céda rapidement même si j'allais avoir les épaules endolories pendant plusieurs jours. « S'il n'a pas été abattu, demandai-je, comment donc a-t-il été assassiné ? »

Les yeux de Papa revinrent brusquement me fixer. « Je ne suis pas encore certain que tu ne sois pas son meurtrier.

— Tu as dit que j'étais le seul à avoir un motif, que j'avais une dette envers lui. Cette dette a été réglée il y a plusieurs jours. Je ne lui devais plus rien. »

Les yeux de Papa s'agrandirent. « Tu en as une preuve quelconque ? »

Je me relevai à peine de mon siège, pour prendre le reçu qui était encore dans ma poche arrière. Les mains du Roc retournèrent instantanément à mes épaules mais, d'un geste, Papa les fit s'écarter. « Hassan était là, dis-je. Il te le dira. » Je sortis le papier de ma poche, l'ouvris, le passai de l'autre côté de la table. Friedlander bey y jeta un œil puis l'étudia de plus près. Il regarda derrière moi, par-dessus mon épaule, et fit un petit signe de tête. Quand je me retournai, le Roc était retourné se poster près de la porte.

« Ô cheikh, si je puis te poser la question, qui t'a parlé de cette dette ? Qui t'a suggéré que j'étais l'assassin d'Abdoulaye ? Ce doit être quelqu'un qui ignorait que je l'avais intégralement réglée. »

Le vieillard hocha lentement la tête, ouvrit la bouche comme pour me le dire, puis se ravisa. « Ne pose plus de questions. »

Je poussai un profond soupir. Je n'étais pas encore sorti de l'auberge ; j'avais intérêt à ne pas l'oublier. Avec le Paxium, je n'éprouvais aucune sensation. Ces putains de tranquillisants, c'était de l'argent foutu en l'air.

Friedlander bey contempla ses mains, qui jouaient de nouveau avec la tasse à café. Il fit un signe au second, Roc qui vint la remplir. Le domestique me regarda et j'acquiesçai ; il remplit également ma tasse. « Où étais-tu, me demanda Papa, vers dix heures, hier soir ?

— J'étais au *Café du Réconfort*, je jouais aux cartes.

— Ah. À quelle heure as-tu commencé la partie ?

— Aux alentours de huit heures trente.

— Et tu es resté dans ce café jusqu'à minuit ? »

J'essayai de me remémorer la soirée de la veille. « Il était environ minuit et demi quand nous avons tous quitté le *Réconfort* pour nous rendre à *La Lanterne rouge*. Sonny s'est fait poignarder quelque part entre une heure et une heure et demie, je dirais.

— Le vieil Ibrihim du *Réconfort* ne contredirait pas ta version ?

— Non, sûrement pas. »

Papa se retourna pour adresser un signe de tête au Roc parlant, derrière lui. Le Roc se servit du téléphone de la chambre. Peu après, il revint à la table et murmura quelque chose à l'oreille de Papa. Ce dernier soupira. « Je suis bien content pour toi, mon neveu, que tu aies un alibi pour ces heures. Abdoulaye est mort entre dix et onze heures du soir. J'accepte que tu n'aies

pas tué mon ami.

— Loué soit Allah le Protecteur, dis-je doucement.

— Je vais donc te révéler comment il est mort. Son corps a été trouvé par mon subordonné, Hassan le Chiite. Abdoulaye Abou-Saïd a été assassiné de la façon la plus vile, mon neveu. J'hésite à la décrire, de peur que quelque esprit malin n'y trouve l'idée de me réserver le même sort. »

Je récitai la formule de superstition de Yasmin et cela plut au vieil homme. « Puisse Allah te préserver, mon neveu, me dit-il. Abdoulaye gisait dans le passage derrière la boutique d'Hassan, la gorge tranchée et recouvert de sang. Il y en avait néanmoins fort peu sur la chaussée ; on l'avait donc assassiné quelque part ailleurs puis traîné jusqu'à l'endroit où Hassan l'a découvert. D'horribles signes révélaient qu'il avait été brûlé à maintes reprises, à la poitrine, aux bras, aux jambes, au visage, même sur les organes de la génération. Quand la police a examiné le corps, Hassan a appris que le chien répugnant qui avait assassiné Abdoulaye avait auparavant usé du corps de mon ami comme de celui d'une femme, dans la bouche et dans le vase interdit des sodomites. Hassan était complètement bouleversé et il a fallu le placer sous calmants. » Ce disant, Papa semblait également fort agité, comme s'il n'avait jamais vu ou entendu quelque chose d'aussi hallucinant. Je savais qu'il avait l'habitude de la mort, qu'il avait indirectement causé celle de plusieurs personnes et que d'autres encore étaient mortes à cause de leurs relations avec lui. Le cas d'Abdoulaye, en revanche, l'affectait de manière passionnelle. Ce n'était pas vraiment l'assassinat ; c'était ce mépris absolu, terrifiant, pour le plus élémentaire code de conscience. Le tremblement des mains de Friedlander avait encore empiré.

« Tamiko a été tuée de la même manière », observai-je.

Papa me regarda, incapable de parler pendant un moment. « Comment se fait-il que tu sois en possession de cette information ? »

Je sentais bien qu'il caressait de nouveau l'idée que je puisse être responsable de ces assassinats. Je lui semblais disposer de faits et de détails qui autrement auraient dû me rester inconnus. « C'est moi qui ai découvert le corps de Tami, lui expliquai-je. Et qui ai prévenu le lieutenant Okking. »

Papa acquiesça et baissa de nouveau les yeux. « Je ne puis te dire à quel point je suis emplí de haine. J'en ai mal. J'ai essayé de maîtriser ce genre de sentiments, essayé de vivre miséricordieusement, en homme prospère, si telle est la volonté d'Allah, et de le remercier de ma richesse, lui rendre honneur en ne nourrissant jamais ni colère ni jalousie. Et néanmoins, on me force toujours la main, quelqu'un essaie toujours de mettre à l'épreuve ma faiblesse. Je suis obligé de réagir durement ou bien de perdre tout ce à quoi mes efforts m'ont permis d'aboutir. Je ne désire que la paix et ma récompense est le ressentiment. Je serai vengé de cet abominable boucher, mon neveu ! Cet exécuteur fou qui profane l'œuvre sainte d'Allah va mourir ! Par la barbe sacrée du Prophète, j'aurai ma vengeance ! »

J'attendis un moment, qu'il se soit un peu calmé. « Ô cheikh, lui dis-je, il

y a eu deux personnes tuées par des balles en plomb et deux qui ont été torturées puis égorgées de manière identique. Je crois qu'il risque d'y en avoir d'autres. J'étais en ce moment à la recherche d'une amie qui a disparu. Elle vivait avec Tamiko et m'a transmis un message terrifié. Je crains pour sa vie. »

Papa me regarda, l'air renfrogné, puis marmonna : « Je n'ai pas de temps à perdre avec tes soucis. » Il était encore préoccupé par l'outrage que représentait la mort d'Abdoulaye. Par certains cotés, de son point de vue, c'était encore plus terrifiant que ce que le même assassin avait fait subir à Tamiko. « J'étais prêt à croire que tu en étais le responsable, mon neveu ; si tu n'avais pas prouvé ton innocence, tu serais mort, dans cette chambre même, d'une mort lente et terrible. Je remercie Allah qu'une telle injustice ne se soit pas produite. Tu semblais la cible la plus évidente pour ma colère mais je dois à présent en trouver une autre. Ce n'est qu'une question de temps avant que je ne découvre son identité. » Il pinça les lèvres en un sourire exsangue, cruel. « Tu dis que tu jouais aux cartes au *Café du Réconfort*. Tes partenaires auront donc le même alibi. Qui étaient ces hommes ? »

Je nommai mes amis, heureux de fournir une justification à leur activité de la veille ; au moins n'auraient-ils pas à faire face à ce genre d'inquisition.

« Veux-tu encore un peu de café ? » me demanda Friedlander bey, d'une voix lasse.

« Qu'Allah nous guide, j'en ai eu suffisamment.

— Que tes heures soient prospères, dit Papa en poussant un gros soupir. Va en paix.

— Avec ton autorisation, dis-je en me levant.

— Que le matin te trouve en bonne santé. »

Je songeai à Abdoulaye. « *Inchallah*. » Je me retournai et le Roc parlant avait déjà ouvert la porte. Je sentis un immense soulagement m'envahir quand je quittai la chambre. Dehors, dans la nuit, sous un ciel limpide piqué d'étoiles éclatantes, m'attendait le sergent Hadjar, appuyé contre sa voiture de patrouille. Je fus surpris ; je l'avais cru rentré en ville depuis longtemps.

« Je vois que tu t'en es bien tiré, me dit-il. Fais le tour par l'autre côté.

— Je monte devant ?

— Ouais. » Nous montâmes en voiture ; je n'étais jamais encore monté à l'avant d'une voiture de police. Si seulement mes potes me voyaient... « Cigarette ? » demanda Hadjar en sortant un paquet de françaises.

« Non, j'y touche pas. »

Il démarra, effectua un demi-tour serré et prit la direction du centre-ville, gyrophare allumé et sirène hurlante. « Tu veux t'acheter quelques soleils ? Ça, je sais que t'y touches. »

J'aurais volontiers complété mon stock mais en acheter à un flic, ça me faisait bizarre. Le trafic de stupéfiants était toléré dans le Boudayin, de la même manière qu'on tolérait le reste de nos inoffensives faiblesses. Certains flics n'appliquent pas toutes les lois ; il existait sans nul doute quantité de

policiers auprès de qui on pouvait sans risque se procurer de la came. Simplement, Hadjar ne m'inspirait pas confiance. Pour l'instant.

« Qu'est-ce qui vous prend d'être si sympa avec moi, tout d'un coup ? »

Il se tourna vers moi et sourit : « Je n'escomptais pas te voir sortir vivant de cette chambre de motel. Quand tu as franchi cette porte, tu avais l'estampille de Papa sur le front. Ce qui est estampillé "o.k." pour Papa l'est également pour moi. Pigé ? »

J'avais pigé. J'avais cru que Hadjar travaillait pour le lieutenant Okking et les forces de police mais Hadjar travaillait pour Friedlander bey, depuis le début.

« Vous pouvez me déposer chez Frenchy ?

— Frenchy ? Ta nana bosse là-bas, pas vrai ?

— Vous savez tout. »

Il se tourna, me sourit de nouveau. « Six kiams pièce, les soleils.

— Six ? C'est ridicule. Je peux les avoir pour deux et demi.

— T'es cinglé ? Il n'y a nulle part en ville où on peut les avoir pour moins de quatre, et encore, t'en trouves pas.

— Bon d'accord, je vous donne trois kiams chaque. »

Hadjar roula les yeux au ciel. « Te fatigue pas », me dit-il d'une voix dégoûtée. « Allah me donnera largement de quoi vivre sans toi.

— Jusqu'où pouvez-vous descendre ? Je veux dire, votre plancher.

— Propose ce qui te semble correct.

— Trois kiams, répétais-je.

— Parce que c'est entre toi et moi, dit Hadjar, très sérieux, je descendrai jusqu'à cinq et demi.

— Trois et demi. Si vous voulez pas de mon fric, je trouverai bien quelqu'un d'autre qui crachera pas dessus.

— Allah me sustentera. J'espère que tes affaires vont bien.

— Enfin merde, Hadjar ? Bon, d'accord, quatre.

— Quoi, tu crois peut-être que je te les offre ?

— À ce prix-là, c'est pas un cadeau. Quatre et demi. Content ?

— D'accord, je chercherai en Dieu mon réconfort. Je n'y gagne rien mais file-moi l'argent et qu'on n'en parle plus. » Et voilà comment marchaient les Arabes, dans un souk pour un vase en cuivre repoussé ou sur la banquette avant d'une voiture de flic.

Je lui donnai cent kiams et il me donna vingt-trois soleils. Durant le trajet jusque chez Frenchy, il me rappela trois fois qu'il m'en avait filé un gratis, en cadeau. À l'entrée dans le Boudayin, il ne ralentit pas : il fonça sous la porte pour enfiler la rue à toute vitesse, en prédisant aimablement que tout le monde lui dégagerait la voie ; ce fut quasiment le cas. Arrivés devant Frenchy, je m'apprêtais à descendre de voiture quand il m'interpella, d'un ton blessé : « Eh ? Tu vas pas m'offrir un pot ? »

Debout sur le trottoir, je claquai la portière puis me penchai pour passer la tête par la glace ouverte. « Je voudrais bien mais je peux tout simplement pas :

si mes copains me voyaient trinquer avec un flic, eh bien, imaginez un peu l'effet déplorable pour ma réputation. Les affaires sont les affaires, Hadjar. »

Il sourit. « Et l'action, c'est l'action. Je sais, j'entends ça tout le temps. À un de ces quatre. » Et il fit demi-tour sur les chapeaux de roues pour redescendre la rue, sirène hurlante.

J'étais déjà en train de m'asseoir au comptoir de Frenchy quand je me souvins de tout le sang qui maculait mon corps et mes vêtements. Trop tard. Yasmin m'avait déjà repéré. Je grognai. J'avais besoin de quelque chose pour me remonter en prévision de la scène qui approchait à grands pas. Veine, j'avais tous ces soleils...

9.

Je fus de nouveau réveillé par la sonnerie de mon téléphone. Il était plus facile à trouver ce coup-ci ; je n'avais plus le jean auquel il était accroché la nuit précédente : il avait disparu, de même d'ailleurs que ma chemise. Yasmin avait décidé qu'il serait bien plus facile de les larguer que d'essayer d'ôter les taches. En outre, avait-elle ajouté, elle n'avait pas envie de penser au sang de Sonny chaque fois qu'elle ferait courir son doigt le long de ma cuisse. J'avais d'autres chemises ; pour le jean, c'était une autre affaire. En trouver une nouvelle paire allait être la première occupation de ce jeudi.

Du moins, était-ce ce que j'avais prévu. Voilà que le coup de téléphone changeait tout. « Ouais ? fis-je.

— Salut ! Bienvenue ! Comment va ?

— Loué soit Allah, dis-je. Mais qui est à l'appareil ?

— Je te demande pardon, ô habile ami, j'avais cru que tu reconnaîtrais ma voix. C'est Hassan. »

Je fermai hermétiquement les yeux puis les rouvris. « Salut, Hassan. Friedlander bey m'a appris au sujet d'Abdoulaye, hier soir... La consolation, c'est que tu ailles bien.

— Qu'Allah te bénisse, mon ami. À vrai dire, je t'appelle pour te transmettre une invitation de Friedlander bey. Il désire que tu te rendes chez lui pour prendre le petit déjeuner en sa compagnie. Il t'enverra une voiture avec chauffeur. »

Ce n'était pas ma manière idéale de commencer la journée. « J'avais cru hier au soir le convaincre de mon innocence. »

Rire d'Hassan. « Tu n'as pas à te tracasser pour ça. C'est une invitation purement amicale. Friedlander bey aimerait se racheter des frayeurs qu'il a pu t'occasionner. En outre, il y a deux ou trois choses qu'il aimerait te demander. Il pourrait y avoir une grosse somme à la clé pour toi, Marîd, mon fils. »

Ça ne m'intéressait aucunement de prendre l'argent de Papa mais, d'un autre côté, je ne pouvais pas refuser une invitation : ça ne se faisait tout bonnement pas dans la ville qu'il régentait. « Quand la voiture sera-t-elle ici ? demandai-je.

— Très bientôt. Rafrâichis-toi, puis écoute attentivement toutes les suggestions que pourra faire Friedlander bey. Tu en tireras profit si tu es malin.

— Merci, Hassan.

— Inutile de me remercier », et il raccrocha.

Je me recalai contre l'oreiller et réfléchis. Je m'étais promis, il y a des années, de ne jamais accepter de l'argent de Papa ; même s'il représentait le légitime paiement d'un service rendu, l'accepter vous plaçait illico dans cette vaste catégorie de ses « amis et représentants ». Moi, j'étais un indépendant,

mais si je tenais à préserver ce statut, j'aurais intérêt à marcher sur des œufs cet après-midi.

Yasmin dormait encore, évidemment, et je ne la dérangerai pas – le bar à Frenchy n'ouvrait pas avant le début de soirée. Je gagnai la salle de bains, me lavai le visage et me brossai les dents. Il faudrait que je me présente à Papa en costume local. Je haussai les épaules ; Papa l'interpréterait sans doute comme un compliment. Ce qui me rappela que je ferais bien de lui apporter un menu cadeau ; c'était une entrevue entièrement différente de celle d'hier soir. J'achevai ma rapide toilette et m'habillai, renonçant au *keffieh* au profit du petit bonnet tricoté de mon pays natal. Je remplis mon sac de sport : de l'argent, mon téléphone, mes clés, parcourus du regard l'appartement avec comme un vague pressentiment, puis sortis. J'aurais dû laisser un mot à Yasmin, lui indiquant ma destination, mais je me dis que si je ne devais jamais rentrer, ça me ferait une belle jambe.

Il tombait une tiède averse de fin d'après-midi. J'entrai dans une boutique proche et achetai une corbeille de fruits assortis puis regagnai à pied mon immeuble, goûtant l'odeur fraîche et propre de la pluie sur les trottoirs. J'avisai une longue limousine noire qui m'attendait, moteur au ralenti. Un chauffeur en uniforme se tenait sous le porche de mon immeuble, pour s'abriter de la pluie. Il me salua quand j'approchai et m'ouvrit la porte arrière du luxueux véhicule. Je montai, adressai à Allah une prière silencieuse et entendis la portière claquer. Un instant plus tard, la voiture s'ébranlait, en direction de la vaste demeure de Friedlander bey.

Le garde en uniforme en faction à la grille du mur d'enceinte laissa passer notre limousine. L'allée gravillonnée décrivait une courbe gracieuse au milieu d'un jardin paysagé soigneusement entretenu. On voyait une profusion de fleurs tropicales éclatantes s'épanouir tout alentour et, derrière, de hauts palmiers dattiers et des plantations de bananiers. L'effet était bien plus naturel et réussi que les arrangements artificiels entourant la demeure de Lutz Seipolt. Le chauffeur conduisait lentement et les pneus crissaient bruyamment sur le gravier. À l'intérieur de ces murs, tout était calme et tranquille, comme si Papa avait réussi à éloigner les bruits et les clameurs de la cité au même titre que les visiteurs indésirables. Le corps de logis par lui-même n'avait que deux niveaux mais il s'étendait sur une vaste parcelle de centre-ville, sur un terrain qui n'était pas donné. On apercevait plusieurs tours – sans aucun doute avec des gardes, également – et la demeure de Friedlander bey avait son propre minaret. Je me demandai si Papa avait aussi son muezzin privé pour l'appeler à ses dévotions.

Le chauffeur nous arrêta devant les larges degrés de marbre de l'entrée principale. Non seulement m'ouvrit-il la portière de la voiture mais il m'accompagna également en haut des marches. C'est lui qui frappa à la porte d'acajou verni de la demeure. Une espèce de majordome vint ouvrir et le chauffeur annonça : « L'invité du maître. » Puis il regagna sa voiture, tandis

que le majordome s'effaçait avec une courbette : je me retrouvai à l'intérieur de la maison de Friedlander bey. La porte superbe se referma derrière moi et l'air frais et sec caressa mon visage en sueur. La maison sentait vaguement l'encens.

« Par ici, je vous prie, dit le majordome. Le maître est pour l'heure à ses prières. Vous pouvez attendre dans cette antichambre. »

Je remerciai le domestique qui souhaita avec ferveur qu'Allah m'accorde toutes sortes de choses merveilleuses. Puis il disparut, me laissant seul dans la petite pièce. Je la parcourus négligemment, admirant au passage les divers objets délicats que Papa avait acquis durant son existence longue et mouvementée. Enfin, une porte communicante s'ouvrit et l'un des Rocs me fit signe. J'aperçus Papa à l'intérieur, en train de rouler son tapis de prière pour le ranger dans un placard. Il y avait un *mihrâb* dans la pièce, cette alcôve semi-circulaire qu'on trouve dans chaque mosquée pour indiquer la direction de La Mecque.

Friedlander bey se tourna pour m'accueillir et son visage gris et potelé s'illumina d'un authentique sourire de bienvenue. Il vint vers moi et me salua ; nous passâmes par toutes les formalités : je lui offris mon présent et il s'en montra ravi. « Les fruits ont l'air succulents et tentants », me dit-il en déposant la corbeille sur une table basse. « Je m'en régalerai après que le soleil sera couché, mon neveu ; c'est bien aimable de ta part d'avoir songé à moi. À présent, veux-tu te mettre à l'aise ? Nous avons à parler et, quand le temps sera venu, je te prierai de te joindre à moi pour le déjeuner. » Il m'indiqua un antique divan laqué qui semblait valoir une petite fortune. Puis il alla s'étendre sur sa couche, me faisant face à l'autre bout de plusieurs mètres d'un tapis aux exquises tonalités bleu pâle et or. J'attendis qu'il commence la conversation.

Il se caressa la joue et me regarda, comme s'il n'en avait pas eu assez la veille. « Je vois à ton teint que tu es un Maghrib, me dit-il. Es-tu tunisien ?

— Non, ô cheikh. Je suis né en Algérie.

— L'un de tes parents était certainement d'ascendance berbère. »

Ça me mit légèrement en rogne. Il y a des raisons profondes, historiques à cette irritation mais tout cela est de l'histoire ancienne, ennuyeuse, et sans intérêt aujourd'hui. J'esquivai l'ensemble du différend arabo-berbère en répondant : « Je suis un musulman, ô cheikh, et mon père était français.

— Il y a un proverbe, nota Friedlander bey, qui dit que si tu demandes à un mulet son hérité, il te répondra simplement qu'un seul de ses parents était un cheval. » Je pris cela comme un léger reproche ; l'allusion aux ânes et aux mulets est plus significative si l'on estime, comme le font tous les Arabes, que l'âne – au même titre que le chien – fait partie des animaux les plus impurs. Papa devait avoir remarqué qu'il n'avait fait que m'irriter davantage car il agita la main avec un petit rire. « Pardonne-moi, mon neveu. Je remarquais simplement que ta langue est fortement teintée du dialecte du Maghrib. Bien sûr, ici dans notre cité, notre arabe est une mixture de maghrib,

d'égyptien, de levantin et de perse. Je doute que quiconque parle un arabe pur, si même une telle chose existe où que ce soit ailleurs que sur la Voie droite. Je ne voulais pas te vexer. Et je dois inclure dans mes excuses le traitement auquel tu as été soumis hier soir. J'espère que tu peux en comprendre les raisons. »

Je hochai résolument la tête mais m'abstins de répondre.

Friedlander bey poursuivit : « Il est toutefois nécessaire de revenir au désagréable sujet dont nous avons discuté brièvement au motel. Ces meurtres doivent cesser. Il n'y a pas d'autre solution acceptable. Trois des quatre victimes jusqu'à présent étaient en rapport avec moi. Je ne peux voir en ces assassinats autre chose qu'une attaque personnelle, directe ou non.

— Trois sur quatre ? m'étonnai-je. Sans doute, Abdoulaye Abou-Saïd était l'un de tes hommes. Mais le Russe ? Et les deux Sœurs Veuves noires ? Aucun mac n'oserait s'attaquer aux Sœurs. Tamiko et Devi étaient célèbres pour leur farouche indépendance. »

Papa fit un petit geste de dégoût. « Je n'interférais pas avec les Sœurs Veuves noires dans leur activité de prostitution, me dit-il. Mon domaine se situe sur un plan plus élevé, même si bon nombre de mes associés tirent bénéfice de l'exploitation de toutes sortes de vices. Les Sœurs avaient le droit de garder jusqu'au dernier kiam qu'elles gagnaient et ne s'en privaient pas. Non, c'était d'autres services qu'elles me rendaient, des services d'une nature discrète, dangereuse et nécessaire. »

J'étais abasourdi. « Tami et Devi étaient... tes assassins ?

— Oui, confirma Friedlander bey. Et Sélima poursuivra ce genre de mission chaque fois qu'aucune autre solution ne sera possible. Tamiko et Devi étaient bien payées, elles avaient toute ma confiance et ont toujours donné d'excellents résultats. Leur disparition n'a pas été sans me préoccuper. Ce n'est pas une affaire simple de remplacer de telles artistes, surtout lorsque, à titre professionnel, j'avais pu apprécier une telle association. »

Cet aveu me donnait à réfléchir ; la révélation n'était pas difficile à accepter bien qu'elle constituât une totale surprise. Elle répondait même à certaines questions qui m'avaient épisodiquement travaillé, quant à l'audace délibérée des Sœurs Veuves noires. Elles travaillaient comme agents secrets de Friedlander bey et elles étaient protégées ; ou plutôt, étaient censées l'être. Malgré tout, deux d'entre elles étaient mortes. « Ce serait plus simple pour comprendre cette situation, ô cheikh », dis-je en réfléchissant tout haut, « si Tami et Devi avaient été l'une et l'autre assassinées de la même manière. Or, Devi a été tuée par balle avec un antique pistolet tandis que Tami a été torturée et poignardée.

— Je pensais la même chose, mon neveu, me dit Papa. Je t'en prie, continue. Peut-être éclairciras-tu ce mystère. »

Je haussai les épaules. « Eh bien, même cet indice pourrait être négligé si l'on n'avait pas découvert d'autres victimes assassinées dans des circonstances identiques.

— Je vais retrouver ces deux assassins », dit calmement le vieillard. C'était une déclaration ferme, ni un vœu pieu ni une vantardise.

« Il m'est venu à l'esprit, ô cheikh, que l'assassin qui utilise un pistolet tue pour quelque raison politique. Je l'ai vu abattre le Russe qui était un fonctionnaire mineur à la légation du royaume d'Ukraine et Biélorussie. Il portait un module mimétique James Bond. Son arme était la même que celle qu'utilise le personnage romanesque. Je crois qu'un assassin ordinaire, tuant par dépit, par colère soudaine ou bien au cours d'un vol, s'embrocherait le premier mamie qui lui tombe sous la main, ou bien aucun. Ce module James Bond peut fournir un certain degré de perspicacité et de maîtrise pour perpétrer rapidement et proprement un assassinat. Il ne serait par conséquent utile qu'à un tueur sans passion dont les actes feraient partie de quelque plan plus vaste. »

Friedlander bey fronça les sourcils. « Je ne suis pas convaincu, mon neveu. Il n'y a pas le moindre rapport entre ton diplomate russe et ma Devi. L'idée de l'assassinat t'est venue uniquement parce que le Russe gravitait dans un certain univers politique. Devi, elle, n'avait pas la moindre notion des affaires du monde. Elle n'était ni une aide ni un obstacle pour aucun parti ou mouvement. Le thème James Bond mérite certes plus ample examen mais les motifs que tu suggères sont dépourvus de substance.

— As-tu une idée de l'identité du tueur, ô cheikh ?

— Pas encore, me répondit-il, mais je viens tout juste de commencer à recueillir des renseignements. C'est pourquoi je désirais discuter avec toi de la situation. Il ne faut pas que tu voies dans mon intérêt une simple affaire de vengeance. Il y a de ça, évidemment, mais cela va bien plus loin. Pour dire les choses simplement, je dois protéger mes investissements ; prouver à mes amis et associés que je ne permettrai jamais que se perpétue une telle menace pour leur sécurité. Sinon, je vais commencer à perdre le soutien des gens qui constituent les fondations et la charpente de mon pouvoir. Pris individuellement, ces quatre meurtres sont ignobles mais ils n'ont rien d'exceptionnel : il s'en produit tous les jours en ville. Réunis, toutefois, ces quatre assassinats sont un défi immédiat à mon existence. Est-ce que tu me comprends, mon neveu ? »

On ne pouvait être plus clair. « Oui, ô cheikh », dis-je. J'attendais d'entendre les suggestions annoncées par Hassan.

Il y eut un long silence durant lequel Friedlander bey me considéra, l'air pensif. « Tu es bien différent de la plupart de mes amis du Boudayin, observa-t-il enfin. Presque tout le monde s'est fait faire telle ou telle modification corporelle.

— S'ils en ont les moyens, répondis-je, je crois qu'ils devraient s'offrir tous les mods qu'ils veulent. Quant à moi, ô cheikh, mon corps m'a toujours plu tel qu'il était. Les seules interventions chirurgicales que j'ai subies l'ont été pour des raisons thérapeutiques. Je me satisfais de la forme que m'a donnée Allah. »

Papa acquiesça. « Et ton esprit ? s'enquit-il.

— Il est parfois un peu lent mais, dans l'ensemble, il m'a toujours vaillamment servi. Je n'ai jamais éprouvé le désir d'avoir le cerveau câblé, si c'est ce que tu veux dire.

— Néanmoins, tu absorbes de prodigieuses quantités de drogue. Tu l'as encore fait en ma présence hier soir. » Je n'avais rien à répondre à cela. « Tu es un homme fier, mon neveu. J'ai lu un rapport te concernant qui mentionne cet orgueil. Tu aimes à te confronter, dans des défis d'astuce, de volonté et de prouesses physiques avec des gens qui ont sur toi l'avantage de personnalités modulaires et autres périphériques logiciels. C'est un dérivatif dangereux mais tu sembles t'en être toujours sorti indemne. »

Quelques souvenirs douloureux fulgurèrent dans mon esprit. « Ça n'a pas toujours été le cas, ô cheikh. »

Il rit. « Et même cela ne t'a pas soufflé de changer d'attitude. Ton orgueil te pousse à te présenter – c'est en un sens ce que disent les chrétiens – comme étant dans le monde mais pas de celui-ci.

— Préservé de la tentation de ses trésors et indemne de ses maux, c'est tout moi. » Mon ton ironique ne lui avait pas échappé.

« J'aimerais que tu m'aides, Marîd Audran », me dit-il. Et voilà, on y était : à prendre ou à laisser.

À sa manière de présenter la chose, ma position était extrêmement inconfortable : je pouvais répondre : « Bien sûr, je vais t'aider », et me retrouver compromis précisément de la façon que je m'étais toujours juré de refuser ; ou bien dire : « Non merci », auquel cas j'aurais offensé l'homme le plus influent de mon univers. Je pris le temps de prendre deux longues et lentes inspirations avant de choisir ma réponse. « Ô cheikh, dis-je enfin, tes difficultés sont celles de tout un chacun dans le Boudayin ; voire, dans toute la cité. Sans nul doute, tout homme soucieux de ton bonheur et de ta sécurité t'aidera volontiers. Je vais t'aider dans la mesure du possible mais contre les hommes qui ont assassiné tes amis, je doute de pouvoir être d'une grande utilité. »

Papa se caressa la joue en souriant. « Je comprends que tu n'aies aucun désir de devenir l'un de mes “associés”. Le fait est. Mais tu as ma garantie, mon neveu, si tu acceptes de m'aider pour cette affaire, que cela ne te marquera pas comme un des “hommes de Papa” Ton plaisir réside dans ta liberté et ton indépendance et je m'en voudrais de les retirer à celui qui m'accorde une aussi grande faveur. »

Je me demandai s'il était en train de sous-entendre qu'il pourrait retirer la liberté à celui qui refuserait d'accomplir cette faveur. Ce serait un jeu d'enfant pour lui de me la supprimer ; il pourrait y parvenir sans difficulté en me plantant pour l'éternité, sous l'herbe tendre du cimetière qui termine la Rue.

La *baraka* : un terme arabe qu'il est fort difficile de traduire. Il peut signifier magie ou charisme ou la faveur spéciale de Dieu. Des lieux peuvent l'avoir ; on visite des lieux saints, on touche des reliques avec l'espoir qu'en

déteigne une partie de celle-ci. Les gens peuvent avoir la *baraka* ; les derviches, en particulier, croient que certains individus fortunés sont spécialement bénis par Allah et sont par conséquent l'objet d'un respect particulier au sein de la communauté. Friedlander bey a plus de *baraka* que toutes les chasses de pierre du Maghrib. Je ne saurais dire si c'était la *baraka* qui avait fait de lui ce qu'il était ou s'il était parvenu à la *baraka* en atteignant cette position et cette influence. Quelle que soit l'explication, il était bien difficile de l'écouter et de lui refuser ce qu'il demandait. « Comment puis-je t'aider ? » lui demandai-je. Je sentis un vide en moi, comme après une immense capitulation.

« Je veux que tu sois l'instrument de ma vengeance, mon neveu. »

Je reçus un choc. Personne mieux que moi ne savait combien j'étais inadéquat à la tâche qu'il m'assignait. J'avais déjà essayé de le lui dire, mais il avait simplement balayé mes objections comme si elles n'étaient que quelque forme de fausse modestie. J'avais la bouche et la gorge sèches. « J'ai dit que je t'aiderais, mais tu m'en demandes trop. Tu as dans ton personnel des gens bien plus capables.

— Des hommes plus robustes, reconnut Papa. Les deux domestiques que tu as rencontrés hier soir sont plus forts que toi mais ils manquent d'intelligence. Hassan le Chiite possède une certaine dose de sagacité mais, à part ça, ce n'est pas un homme bien dangereux. J'ai envisagé chacun de mes amis, ô mon neveu bien-aimé, et j'ai pris ma décision : nul autre que toi n'offre la combinaison essentielle de qualités que je recherche. Plus important, j'ai confiance en toi. Je ne puis dire la même chose de certains de mes associés ; c'est triste de l'admettre. J'ai confiance en toi parce que peu t'importe de grimper dans mon estime. Tu n'essaies pas de t'attacher mes bonnes grâces pour tes propres desseins. Tu n'es pas une sangsue dégoulinante, dont j'ai plus que mon content. Pour la tâche importante que nous devons accomplir, il me faut quelqu'un en qui je n'aie nul doute ; c'est une des raisons pour lesquelles notre rencontre d'hier soir était si difficile pour toi. C'était un examen de ta valeur intrinsèque. J'ai su, quand nous nous sommes quittés, que tu étais l'homme que je recherchais.

— Tu me fais honneur, ô cheikh, mais j'ai peur de ne pas partager ta confiance. »

Il leva sa main droite qui tremblait visiblement. « Je n'ai pas terminé, mon neveu. Il y a d'autres raisons pour lesquelles tu dois faire ce que je demande, des raisons qui te profiteront à toi, plus qu'à moi. Tu as essayé de parler de ton amie Nikki, hier soir, et je ne t'ai pas laissé faire. Je te demande encore une fois ton pardon. Tu avais tout à fait raison de t'inquiéter de sa sécurité. Je suis certain que sa disparition a été l'œuvre de l'un ou l'autre de ces meurtriers ; peut-être a-t-elle été déjà assassinée, fasse Allah que ce ne soit pas vrai. Je ne saurais dire. Pourtant, s'il est un espoir de la retrouver vivante, il réside en toi. Avec mes ressources, ensemble, nous trouverons les assassins. Ensemble, nous nous occuperons d'eux, comme le stipule la sage Parole de Dieu. Nous

empêcherons la mort de Nikki si c'est possible et qui peut dire combien d'autres vies nous pourrions encore sauver ? Ne sont-ce pas là des buts dignes d'estime ? Peux-tu encore hésiter ? »

Tout cela était très flatteur, je suppose ; mais j'aurais bougrement aimé que Papa choisisse quelqu'un d'autre. Saïed aurait fait un bon boulot, surtout équipé de son mamie accélérateur. Je ne pouvais pourtant rien faire d'autre qu'accepter. « Je ferai pour toi mon possible, ô cheikh, dis-je à contrecœur, mais je n'abandonne pas mes doutes.

— C'est fort bien, dit Friedlander bey. Tes doutes te garderont en vie plus longtemps. »

J'aurais franchement préféré qu'il s'abstînt de cette dernière remarque ; à l'entendre, on aurait dit que je ne pourrais pas survivre, quoi que je fasse, mais que mes doutes me permettraient de tenir assez pour me voir souffrir. « Il en sera selon la volonté d'Allah, répondis-je.

— Que la bénédiction d'Allah soit avec toi. À présent, il nous faut discuter de ton paiement. »

Là aussi, ça me surprit. « Je n'avais pas songé à cela. »

Papa fit comme s'il n'avait pas entendu. « Il faut bien se nourrir, me dit-il simplement. Tu seras payé cent kiams par jour jusqu'à ce que cette affaire soit conclue. » Conclue était le terme adéquat : soit nous mettions un terme à l'existence de ces deux salauds d'assassins, soit c'était l'un ou l'autre qui me réglait mon compte.

« Je n'ai pas demandé de tels honoraires. » Cent par jour ; enfin, Papa avait dit qu'il fallait bien se nourrir. Je me demandais ce qu'il croyait être mon ordinaire.

À nouveau, il m'ignora. Il fit un geste au Roc parlant, qui approcha et lui tendit une enveloppe. « Voici sept cents kiams, me dit Papa, ta paie pour la première semaine. » Il rendit l'enveloppe au domestique qui me l'apporta.

Si je l'acceptais, ce serait le symbole de ma totale soumission à l'autorité de Friedlander bey. Plus question de reculer, de renoncer, de se défilier avant la fin. Je considérai l'enveloppe blanche dans la main couleur de grès. Ma main s'éleva un peu, redescendit, se leva de nouveau, prit l'argent. « Merci. »

Friedlander bey avait l'air ravi. « J'espère qu'il te procurera du plaisir. » Il avait foutrement intérêt : j'allais certainement en mériter jusqu'au dernier putain de fiq.

« Ô cheikh, quelles sont tes instructions ?

— Tout d'abord, mon neveu, tu dois aller voir le lieutenant Okking et te mettre à sa disposition. Je vais l'informer de notre entière coopération avec les forces de police dans cette affaire. Il y a des situations où mes associés peuvent agir avec plus d'efficacité que la police ; je suis certain que le lieutenant le reconnaîtra. Je crois qu'une alliance temporaire de mon organisation avec la sienne servira au mieux les besoins de la communauté. Il te fournira tous les indices dont il dispose sur les meurtres, une description probable de celui qui a tranché la gorge d'Abdoulaye Abou-Saïd et de Tamiko

et tous autres renseignements qu'il a jusque-là gardés par-devers lui. En retour, tu l'assureras que nous tiendrons la police informée de tous les indices que nous pourrions découvrir.

— Le lieutenant Okking est un homme estimable mais il ne coopère qu'avec qui bon lui semble, ou lorsque c'est manifestement à son avantage. »

Bref sourire de Papa. « Dorénavant, il va coopérer avec toi, j'y veillerai. Il ne va pas tarder à apprendre que c'est même dans son intérêt. » Le vieil homme saurait tenir parole : si quelqu'un pouvait convaincre Okking de m'aider, c'était bien Friedlander bey.

« Et ensuite, ô cheikh ? »

Il inclina la tête et sourit à nouveau. Pour quelque raison, je me sentis glacé, comme si un vent piquant s'était glissé dans la forteresse de Papa. « Envisages-tu un temps, mon neveu, me demanda-t-il, ou bien vois-tu une circonstance, qui t'amènerait à rechercher les modifications que tu as jusque-là rejetées ? »

Le vent glacial fraîchit encore. « Non, ô cheikh. Je ne puis envisager un tel moment ni imaginer une telle situation ; cela ne signifie pas que cela ne pourra pas se produire. Peut-être, à quelque période dans l'avenir, éprouverai-je le besoin de choisir certaines modifications. »

Il hocha la tête. « Demain, nous sommes vendredi et j'observe le sabbath. Tu auras besoin de temps pour réfléchir et t'organiser. Lundi, c'est bien assez tôt.

— Assez tôt ? Assez tôt pour quoi ?

— Pour rencontrer mes chirurgiens particuliers, me dit-il simplement.

— Non », murmurai-je.

Soudain, Friedlander bey cessa de jouer les oncles affables. Il était devenu, instantanément, le meneur d'hommes dont les ordres ne pouvaient être discutés. « Tu as accepté mon argent, mon neveu, dit-il, inflexible. Tu feras ce que je dis. Tu ne peux espérer réussir contre nos ennemis à moins d'avoir l'esprit amélioré. Nous savons qu'au moins l'un des deux possède un cerveau électroniquement augmenté. Tu dois avoir le même, mais à un degré supérieur encore. Mes chirurgiens peuvent te procurer des avantages face aux assassins. »

Les deux mains de grès avaient fait leur apparition, pesant sur mes épaules, les maintenant avec fermeté. À présent, il n'y avait effectivement plus de sortie possible. « Quel genre d'avantages ? » demandai-je, inquiet. Je commençais à sentir la sueur froide de la panique totale. J'avais évité de me faire câbler le cerveau, moins par principe que par trouille. Cette seule idée engendrait en moi une profonde terreur qui confinait à une phobie irrationnelle, paralysante.

« Mes chirurgiens te fourniront toutes les explications voulues.

— Ô cheikh, dis-je d'une voix qui se brisait. Je ne souhaite pas une telle chose.

— Les événements ont progressé au-delà de ce que tu souhaites ou non.

Tu auras d'autres idées en tête, lundi. »

Non, songeai-je, ce ne sera pas moi, ce sera Friedlander bey et ses chirurgiens qui me mettront d'autres idées en tête.

10.

« Le lieutenant Okking n'est pas dans son bureau pour l'instant, dit un agent en uniforme. Puis-je vous venir en aide ? »

— Le lieutenant sera-t-il bientôt de retour ? » demandai-je. Derrière lui, la pendule indiquait qu'il était presque dix heures. Je me demandai jusqu'à quelle heure Okking allait travailler ce soir ; je n'avais aucun désir de parler avec le sergent Hadjar, quels que fussent ses rapports avec Papa. Je n'avais toujours pas confiance en lui.

« Le lieutenant a dit qu'il remontait à l'instant, il est juste descendu faire une course. »

Cela me rassura. « Pas de problème si j'attends dans son bureau ? Nous sommes de vieux amis. »

Le flic me lorgna, dubitatif. « Puis-je voir vos papiers ? » Je lui donnai mon passeport algérien ; il est périmé mais c'est le seul document qui porte ma photo. Il entra mon nom dans son ordinateur et, quelques instants plus tard, ma biographie complète se mit à défiler sur son écran. Il dut estimer que j'étais un honnête citoyen car il me restitua mon passeport, me dévisagea un moment puis dit enfin : « Vous vous fréquentez depuis un bout de temps, le lieutenant Okking et vous.

— C'est une longue histoire, effectivement.

— Il sera là d'ici dix minutes. Vous pouvez l'attendre à l'intérieur. »

Je le remerciai et pénétrai dans le bureau d'Okking. C'était vrai, j'avais effectivement passé pas mal de temps ici. Le lieutenant et moi, nous formions une curieuse alliance, vu que nous travaillions des deux côtés opposés de la barrière légale. Je m'installai sur la chaise à côté du bureau d'Okking et attendis. Dix minutes s'écoulèrent et je commençai à m'impatienter. Je me mis à examiner les papiers entassés en lourdes piles, essayant de les lire à l'envers ou de biais. Son casier *expédition* était à moitié rempli d'enveloppes mais il y avait encore plus de boulot entassé dans la corbeille *réception*. Okking méritait bien le maigre traitement que lui allouait le service. Je remarquai une grosse enveloppe en kraft adressée à un grossiste en armes légères des États fédérés de la Nouvelle-Angleterre, en Amérique ; une autre, rédigée à la main, à quelque médecin en ville ; une autre encore, soigneusement adressée à une firme du nom d'Universal Export, sise près du bord de mer – je me demandai si c'était une des entreprises dont s'occupait Hassan, à moins que ce ne fût l'une de celles appartenant à Seipolt ; et enfin, un gros paquet à expédier à un fabricant d'articles de bureau du protectorat de Brabant.

J'avais quasiment tout examiné dans le bureau d'Okking quand, une heure plus tard, l'occupant des lieux apparut enfin. « J'espère ne pas vous avoir trop fait attendre, lança-t-il distraitemment. Qu'est-ce que vous voulez, encore ? »

— Ravi de vous voir, lieutenant. Je sors juste d'un entretien avec Friedlander bey. »

Voilà qui retint son attention. « Oh... alors maintenant, on fait le coursier pour les nègres du désert avec des illusions de grandeur. Rappelez-moi : c'est une promotion ou une déchéance pour vous, Audran ? Je suppose que ce vieux charmeur de serpents vous aura confié un message ? »

J'acquiesçai. « Au sujet de ces assassinats. »

Okking s'installa derrière le bureau et me contempla, l'air innocent : « Quels assassinats ? »

— Les deux au pistolet antique, les deux à l'arme blanche. Vous n'avez sûrement pas oublié. Ou bien étiez-vous encore trop occupé à coincer les piétons indisciplinés ? »

Il me lança un sale regard en faisant courir un doigt sur une mâchoire épaisse qui aurait eu besoin d'un bon coup de rasoir. « Je n'ai pas oublié, me répond-il sèchement. Pourquoi le bey croit-il que ça le concerne ? »

— Sur les quatre victimes, trois lui rendaient service à l'occasion, au temps où elles avaient un peu plus de ressort. Il doit simplement vouloir s'assurer qu'aucun de ses autres employés ne subira le même traitement. De ce côté-là, Papa a énormément de sens civique. Je ne crois pas que vous sachiez apprécier ce trait à sa juste mesure. »

Okking renifla. « Ouais, vous avez raison. J'ai toujours pensé que ces deux sexchangistes travaillaient pour lui. Z'avaient toujours un air à vouloir planquer des potirons sous leur corsage. »

— Papa pense que ces meurtres le visent. »

Okking haussa les épaules. « Si c'est le cas, ces tueurs visent plutôt mal. Jusqu'à présent, ils ne l'ont même pas égratigné. »

— Il ne voit pas les choses ainsi. Les filles qui travaillent pour lui sont ses yeux, les hommes, ses doigts. Il le dit lui-même, à sa manière chaleureuse et fleurie. »

— Et Abdoulaye, alors, c'était quoi, son trou du cul ? »

Je savais très bien que Okking et moi pouvions continuer de la sorte toute la nuit. Je l'informai brièvement de la proposition inhabituelle que m'avait demandé de transmettre Friedlander bey. Comme prévu, le lieutenant Okking y ajoutait peu de foi. « Vous savez, Audran, dit-il d'un ton cassant, les groupes chargés du respect de la loi se préoccupent tout spécialement de leur image auprès du public. On se fait déjà bien suffisamment assaisonner par les médias sans éprouver le besoin de se mettre en avant et de baiser le cul d'un type comme Friedlander bey sous prétexte qu'on serait incapable de régler cette affaire de meurtres sans son aide. »

J'agitai les mains en l'air pour aplanir tout malentendu entre nous. « Non, non, non, ce n'est pas ça du tout. Vous vous méprenez ; vous vous méprenez sur les motifs de Papa. Personne ne dit que vous ne sauriez pas épingler ces assassins sans aide. Ces types ne sont pas plus malins ou dangereux que les pauvres cloches à cervelle d'oiseau que vous coffrez tous les jours. »

Friedlander bey suggère simplement que, ses intérêts personnels étant directement mis en cause, un travail en collaboration pourrait épargner à tout le monde du temps et des efforts, en même temps qu'épargner des vies. Cela n'en vaudrait-il pas la peine, lieutenant, si seulement nous pouvions empêcher l'un de vos flics en uniforme d'intercepter une balle à son corps défendant ?

— Ou l'une des putes du bey d'adopter un couteau de boucher ? Ouais, bon, écoutez, j'ai déjà reçu un coup de fil de Papa, sans doute pendant que vous étiez en route pour venir ici. J'ai déjà eu droit à la chanson et je lui ai donné mon accord jusqu'à un certain point. *Un certain point*, Audran. Je n'aime pas beaucoup vous voir, lui ou vous, essayer de faire le boulot de la police à sa place, me dire comment procéder dans mon enquête, vous immiscer d'une manière quelconque. Compris ? »

J'acquiesçai. Je connaissais le lieutenant Okking comme je connaissais Friedlander bey et peu importait ce que Okking disait ne pas vouloir faire ; Papa aurait de toute manière le mot de la fin.

« Pour l'heure, nous nous sommes entendus ainsi, poursuivait le lieutenant. Tout ceci est contre nature, comme de voir des rats et des souris aller prier à l'église pour la guérison d'un chat. Quand nous en aurons terminé, quand nous tiendrons ces deux tueurs, ne vous attendez pas à une prolongation de la lune de miel. Ce sera : retour aux paralysants, aux matraques et à la même traque de chaque côté. »

Je haussai les épaules. « Les affaires sont les affaires...

— J'en ai vraiment marre d'entendre ça... Et maintenant, hors de ma vue. »

Je sortis et descendis au rez-de-chaussée par l'ascenseur. La soirée était agréable et fraîche, un fin croissant de lune jouait à cache-cache derrière des nuages aux reflets métalliques. Je regagnai à pied le Boudayin, pensif. Dans trois jours d'ici, j'allais avoir le cerveau câblé. J'avais jusqu'à présent évité d'y songer depuis que j'avais quitté Friedlander bey ; maintenant, j'avais tout mon temps pour y réfléchir. Je ne ressentais aucune excitation, aucune impatience, rien que de la terreur. Je sentais, quelque part, que Marîd Audran allait cesser d'exister, que quelqu'un de nouveau s'éveillerait de l'opération, et que je serais à jamais incapable de toucher du doigt la différence ; cela me tracasserait jusqu'au bout, comme un fragment de popcom définitivement coincé entre deux dents. Tous les autres remarqueraient le changement mais pas moi, parce que je serais à l'intérieur.

Je me rendis directement chez Frenchy. Quand j'y entrai, Yasmin était en train de travailler un jeune type mince vêtu d'un pantalon bouffant blanc muni de passants aux chevilles, et d'une veste de chasse poivre et sel vieille d'au moins une cinquantaine d'années. Il avait dû acheter sa garde-robe dans l'arrière-boutique d'un antiquaire quelconque pour un kiam et demi ; ça sentait le moisi, comme un édredon d'arrière-grand-mère trop longtemps oublié au grenier.

La fille sur scène était une sexchangiste nommée Blanca ; Frenchy avait

pour politique de ne pas engager de débs. Les filles, pas de problème, idem pour les débs qui s'étaient fait faire la totale, mais ceux ou celles qui restaient coincés, indécis, entre les deux, lui donnaient le sentiment de risquer de faire de même un de ces jours au milieu de quelque transaction importante, et il n'avait tout simplement pas envie d'en être tenu pour responsable. Vous saviez, en entrant chez Frenchy, que vous ne risquiez pas d'y trouver quelqu'un équipé d'une bite plus grosse que la vôtre, mis à part Frenchy ou l'un des autres clients, et si jamais vous découvriez cette affreuse vérité, vous ne pouviez vous en prendre qu'à vous-même.

Blanca dansait d'une manière bizarre, semi-consciente, fort répandue parmi les danseuses d'un bout à l'autre de la Rue : elles évoluaient vaguement en mesure avec la musique, ennuyées et lasses, attendant de sortir du faisceau torride des projecteurs. Elles ne cessaient de se reluquer dans les glaces maculées derrière elles, ou bien se retournaient pour contempler leur reflet à l'autre bout de la salle, derrière les clients. Elles gardaient les yeux à jamais perdus dans quelque espace vide, cinquante centimètres au-dessus de la tête des clients. L'expression de Blanca traduisait une vague tentative pour paraître agréable – « séduisante » et « aguicheuse » ne faisaient pas partie de son vocabulaire professionnel – mais elle donnait plutôt l'air de s'être injecté une bonne dose d'anesthésique dans la mâchoire inférieure sans être encore capable de décider si ça lui plaisait. Tant qu'elle était sur scène, Blanca se vendait – elle faisait sa promotion comme d'un produit entièrement indépendant de sa propre image, celle qu'elle aurait en redescendant de l'estrade. Ses mouvements – pour l'essentiel des imitations lasses et sans conviction des mouvements du sexe – étaient censés titiller les spectateurs mais il fallait que les clients aient beaucoup bu ou bien qu'ils fassent une fixation sur elle en particulier pour que sa danse ait un quelconque effet sur eux. J'avais regardé Blanca danser des douzaines, peut-être des centaines de fois ; c'était toujours la même musique, elle effectuait toujours les mêmes girations, les mêmes pas, les mêmes sauts, les mêmes mouvements, aux mêmes moments de chaque morceau.

Blanca termina son dernier numéro, salué par quelques rares applaudissements, venus pour l'essentiel du micheton qui lui avait payé à boire et se croyait amoureux d'elle. Il faut un peu plus de temps pour établir une relation dans une boîte comme celle de Frenchy – ou dans l'un ou l'autre des bars de la Rue. Cela peut sembler un paradoxe, vu que les filles se ruent sur tous les hommes seuls qui traînent dans le coin. La conversation se limitait néanmoins toujours à quelque chose comme : « Salut, comment c'est ton petit nom ?

— Juan Javier.

— Oh ! c'est mignon ! Tu viens d'où ?

— De Nuevo Tejas.

— Oh ! c'est intéressant ! Et t'es ici depuis longtemps ?

— Deux jours.

— Tu m'offres un verre ? »

Voilà, c'était tout, et on n'en demandait pas plus. Même un kador des services secrets internationaux ne pourrait transmettre plus d'information en ce bref laps de temps. Sous-jacent à tout cela, il y avait le courant permanent de la déprime, comme si les filles étaient bloquées dans ce boulot, comme si l'illusion de liberté absolue planait, presque palpable, dans l'air au-dessus d'elles. « Dès que tu veux qu'on se tire, chéri, tu sors. » La sortie, toutefois, ne menait qu'à deux endroits : un autre bar, identique à celui de Frenchy, ou bien l'étape suivante vers les sordides bas-fonds de la Vie : « Salut, beau gosse, on cherche de la compagnie ? » Enfin, vous voyez ce que je veux dire. Et le revenu diminue de plus en plus, à mesure que la fille prend de l'âge, et très bientôt vous vous retrouvez avec des Maribel qui lèvent les clients pour un petit verre de blanc.

Après Blanca, ce fut au tour d'une vraie fille nommée Indhira de monter sur scène ; ça aurait même pu être son vrai nom. Elle évoluait de la même manière que Blanca, ondulant des hanches et des épaules, les pieds presque immobiles. Tout en dansant, Indhira prononçait machinalement, en silence, les paroles de la chanson, totalement inconsciente de ce qu'elle était en train de faire. J'avais interrogé plusieurs filles sur ce point ; toutes articulaient les paroles, mais aucune ne s'en rendait compte. Elles devenaient toutes timides quand je le leur faisais remarquer, mais la fois d'après elles remettaient ça tout pareil. Ça faisait passer le temps plus vite, je suppose, ça leur donnait quelque chose à faire, plutôt que de reluquer les clients. Et les filles ondulaient d'avant en arrière, bougeant les lèvres, les mains décrivant des gestes creux, les hanches ondulant au rythme que leur dictait l'habitude. C'était peut-être sexy pour les hommes qui n'avaient encore jamais vu pareil spectacle, cela valait peut-être pour eux ce que Frenchy faisait payer ses consommations. Moi, je pouvais boire gratis parce que Yasmin bossait ici et parce que j'amusaï Frenchy ; si j'avais dû payer, j'aurais trouvé quelque chose de plus intéressant pour m'occuper. N'importe quoi ; rester assis dans une pièce sombre insonorisée aurait été plus intéressant.

J'attendis jusqu'à la fin du numéro d'Indhira, puis Yasmin sortit des vestiaires. Elle m'adressa un large sourire qui me fit me rengorger. Il y eut quelques applaudissements, lancés par deux ou trois types essaimés le long du bar : elle se démerdait pas mal ce soir, l'argent rentrait bien. Indhira passa un corsage diaphane et se mit à faire la chasse au pourboire. Je lui lançai un kiam et elle m'envoya un petit baiser. Indhira est une brave gosse. Elle joue le jeu et ne fait chier personne. Blanca pourrait aller se faire foutre, pour ce qui me concerne, mais Indhira et moi, on pourrait être bons amis.

Frenchy intercepta mon regard et me fit signe de le retrouver à l'extrémité du comptoir. C'était un homme imposant, à peu près la taille de deux gorilles marseillais, avec une grosse barbe noire en broussaille qui faisait passer la mienne pour du duvet d'oreille de chat. Il me lança son œil noir. « Alors, qu'est-ce qui se passe, chef ?

— Y se passe rien ce soir, Frenchy.

— Ta nana se démerde très bien toute seule.

— Eh bien, à la bonne heure, parce que j'ai perdu mon dernier fiq par la faute d'une poche trouée. »

Frenchy loucha vers ma *djellabah*. « T'as pas de poche dans ce truc, mon *noraf*.

— C'est arrivé l'autre jour, Frenchy, expliquai-je solennel. Depuis, on vit plus que d'amour et d'eau fraîche. » Yasmin s'était connecté un mamie quelconque d'une vélocité orbitale et la voir danser, c'était quelque chose. D'un bout à l'autre du bar, les clients en oubliaient leur verre et les autres filles installées sur leurs genoux pour la contempler.

Frenchy rigola ; il savait que je n'étais jamais aussi fauché que je le prétendais toujours. « Les affaires vont mal », dit-il en crachant dans un petit gobelet en plastique. Avec Frenchy, les affaires vont toujours mal. Personne ne parle jamais de prospérité dans la Rue ; ça porte la poisse.

« Écoute, lui dis-je, il faut que je discute de choses importantes avec Yasmin quand elle aura fini son numéro. »

Frenchy hocha la tête. « Elle est en train de travailler ce micheton, là, celui avec le fez. Attends au moins qu'elle l'ait mis à sec, après tu pourras lui raconter tout ce que tu voudras. Si t'attends jusqu'à ce que son client s'en aille, je trouverai quelqu'un d'autre pour la remplacer sur scène.

— Allah soit loué, lui dis-je. Je peux t'offrir un pot ? »

Il me sourit. « Deux. Fais comme s'il y en avait un pour moi, un pour toi et bois les deux. Je ne supporte plus. » Il se tapota l'estomac avec une grimace puis se leva pour gagner le bout du comptoir, saluant ses clients et chuchotant à l'oreille des filles. Je demandai deux verres à Dalia, la barmaid de Frenchy, petite, visage rond, toujours bien informée. Je la connaissais depuis des années. Dalia, Frenchy et Chiriga faisaient sans doute déjà partie des meubles quand la Rue n'était encore qu'un sentier à chèvres reliant une extrémité à l'autre du Boudayin. Avant que le reste de la cité ne décide de nous murer à l'intérieur, sans doute, et d'y mettre au bout le cimetière.

Quand Yasmin eut fini de danser, les applaudissements furent nourris et prolongés. Sa sébile s'emplit rapidement puis elle s'empressa de rejoindre son micheton enamouré avant qu'une autre pute le lui pique. Elle me pinça affectueusement le cul en passant derrière moi.

Je la regardai rire, parler, distraire et papouiller ce bigleux de salaud de fils de chien jaune pendant une demi-heure ; puis le type se retrouva à sec et Yasmin et lui eurent l'air triste : voilà que leur liaison connaissait une fin prématurée. Ils s'adressèrent des adieux touchants et presque passionnés en se promettant de ne jamais oublier cette soirée dorée. Chaque fois que je vois un de ces putains de mêtèques foutre ses pattes partout sur Yasmin – ou sur l'une des autres filles, pour tout dire – je revois l'image d'hommes sans nom s'emparant de ma mère. Ça faisait un putain de bail, mais pour certaines choses j'aurais plutôt trop bonne mémoire. Je regardais Yasmin en me disant

que c'était simplement son boulot ; mais je ne pouvais retenir cette sensation acide, écœurante, qui me remontait du ventre et me donnait envie de me mettre à casser des trucs.

Elle arriva vers moi en trotinant, trempée de sueur, et me dit dans un souffle : « J'avais l'impression que ce fils de traînée ne se déciderait jamais à partir !

— C'est sans doute à cause du charme de ta présence, remarquai-je, amer. Du scintillement de ta conversation. De la bière corsée de Frenchy.

— Ouais », fit Yasmin, intriguée par ma contrariété, « t'as raison.

— Il faut que je te cause de quelque chose. »

Yasmin me regarda et respira plusieurs fois profondément. Elle s'épongea le visage avec un torchon propre. Je suppose que je devais avoir l'air inhabituellement grave. Toujours est-il que je lui narrai les événements de la soirée : ma seconde rencontre avec Friedlander bey ; nos – enfin, ses – conclusions ; enfin, mon entrevue avec le lieutenant Okking que je n'avais pas réussi à impressionner. Quand j'eus terminé, il régnait un silence abasourdi.

« Et tu vas le faire ? » demanda Frenchy. Je n'avais pas remarqué son retour. Je n'avais pas fait attention qu'il avait les oreilles qui traînaient mais enfin, il était chez lui et nul mieux que lui ne savait où laisser traîner ses oreilles.

« Tu vas te faire *câbler* ? » demanda Yasmin, le souffle coupé. Elle trouvait cette idée complètement fascinante. *Bandante*, même, si vous voyez ce que je veux dire.

« T'es dingue si tu fais ça », intervint Dalia. Dans la Rue, Dalia était ce qui se rapprochait le plus de la notion de vraie traditionaliste. « Regarde un peu ce que ça fait aux gens.

— Et qu'est-ce que ça fait aux gens, hein ? » s'écria Yasmin, outrée, en tapotant son propre mamie.

« Oups, désolée », dit Dalia qui s'empressa d'aller éponger quelque tache de bière imaginaire tout à l'autre bout du comptoir.

« Pense à tous les trucs qu'on pourrait faire ensemble, continua Yasmin, rêveuse.

— C'est peut-être pas assez bien pour toi, tel que c'est », remarquai-je, un rien blessé.

Son expression se décomposa. « Eh ! Marîd... c'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que...

— Ça, c'est *ton* problème, intervint Frenchy. C'est pas mes oignons. Moi, j' retourne derrière compter la recette de la soirée. Ça m' prendra pas bien longtemps. » Il disparut derrière un drap miteux, couleur or, qui servait de fragile barrière avec les vestiaires et son bureau.

« C'est permanent, remarquai-je. Une fois que c'est fait, c'est fait. Pas question de revenir en arrière.

— Tu m'as déjà entendu dire que je voulais me faire arracher les câbles ? demanda Yasmin.

— Non », reconnus-je. C'était simplement l'aspect *irrévocable* de l'opération qui me donnait la chair de poule. « Je ne l'ai pas regretté un seul instant, pas plus qu'une seule de mes connaissances qui s'est fait faire ça. »

Je m'humectai les lèvres. « Tu ne comprends pas... » J'étais incapable de terminer mon argumentation ; incapable de formuler ce qu'elle ne pouvait comprendre.

« T'as tout simplement la trouille.

— Ouais », reconnus-je. C'était un bon point de départ.

« Le demi-Hadj s'est bien fait câbler le cerveau, lui, et il n'est pas le quart de l'homme que tu es.

— Et tout ce que ça lui a rapporté, c'est de répandre partout le sang de Sonny. Je n'ai pas besoin de mamies pour me comporter comme un cinglé, je fais cela très bien tout seul. »

Soudain, ses yeux furent envahis d'un regard lointain, inspiré. Je compris que quelque chose de fascinant lui était arrivé, et je compris également que ça n'annonçait rien de bon pour moi. « Oh ! Allah et la Vierge Marie dans une chambre de motel », dit-elle doucement. Je crois bien que ç'avait été un des blasphèmes favoris de son père. « Tout se passe exactement comme annoncé par l'hexagramme.

— L'hexagramme. » Cette histoire de *Yi king* m'était sortie de l'esprit presque avant que Yasmin ait terminé de me l'expliquer.

« Tu te rappelles ce qu'il disait ? demanda-t-elle. De ne pas avoir peur de traverser les grandes eaux ?

— Ouais. Quelles grandes eaux ?

— Les grandes eaux signifient quelque changement majeur dans ta vie. Te faire câbler le cerveau, par exemple.

— Hm-Hmmm. Et il me disait de rencontrer le grand homme. C'est ce que j'ai fait. Par deux fois.

— Il disait d'attendre trois jours avant de commencer, et trois avant d'achever. »

Je comptai rapidement : demain, samedi, dimanche. Lundi, quand je me laisserais tripatouiller, les trois jours seraient passés. « Et merde, grommelai-je.

— Et il disait que personne ne te croirait, et que tu devrais garder confiance pendant l'adversité et que tu ne servais pas les rois et les princes mais des principes supérieurs. C'est tout, mon Marîd. » Et elle m'embrassa ; je me sentais malade. Je n'avais absolument aucun moyen d'éviter la chirurgie, désormais, à moins de prendre la poudre d'escampette dès ce soir pour recommencer une nouvelle vie dans quelque autre pays, garder les chèvres ou les moutons et manger quelques ligues un jour sur deux pour rester en vie comme les autres *fellahîn*.

« Je suis un héros, Yasmin, lui dis-je, et nous autres héros avons parfois quelque affaire secrète à régler. Faut que j'y aille. » Je l'embrassai trois ou quatre fois, lui pinçai son téton droit pur silicone, pour me porter chance, et

me levai. En sortant, je passai derrière Indhira et lui donnai une petite tape sur le cul ; elle se retourna pour me sourire. J'adressai un signe d'adieu à Dalia. Blanca, je fis comme si elle n'existait pas.

Je redescendis la Rue jusqu'au *Palmier d'argent*, juste pour voir ce que faisaient les gens, voir ce qui se passait. Mahmoud et Jacques étaient installés à une table et buvaient du café en engloutissant des pains pita⁶ tartinés de houmous⁷. Le demi-Hadj était absent, sans doute en train de s'éclater avec de gigantesques tailleurs de pierre précieuse hétérosexuels. Je m'installai avec mes copains. « Que ton et ta et ainsi de suite », dit Mahmoud. Il n'était pas du genre à s'encombrer de formalités.

« Toi de même.

— Alors, on se fait câbler, y paraît ? demanda Jacques. Décision cruciale. Affaire majeure. Je suis sûr que tu as envisagé les deux aspects de la chose ? »

J'étais quelque peu surpris. « Les nouvelles vont vite, à ce que je vois. »

Mahmoud haussa les sourcils. « C'est à ça que servent les nouvelles, dit-il, la bouche pleine de pain et de *houmous*.

— Permits-moi de t'offrir un peu de café, proposa Jacques.

— Allah soit loué, répondis-je, mais j'aimerais mieux quelque chose de plus fort.

— Aucun problème, dit Jacques à l'adresse de Mahmoud. Marîd a plus d'argent que nous deux réunis. Il est employé par Papa, à présent. »

Je n'aimais pas du tout ce genre de rumeur. Je me rendis au comptoir pour commander mon gin, bingara et Rose. Derrière le comptoir, Heidi grimâça mais s'abstint de dire quoi que ce soit. Elle était jolie – merde, c'était une des plus belles vraies femmes que j'aie rencontrées. Ses habits choisis avec goût, elle les portait toujours avec une aisance parfaite que lui enviaient la plupart des débs et des changistes, avec leurs corps achetés sur catalogue. Heidi avait de superbes yeux bleus surmontés d'une douce frange blonde. Je ne sais pas pourquoi, mais les franges chez les jeunes femmes m'ont toujours mis les nerfs à fleur de peau. Ce doit être mon côté hétérophile, je suppose ; si je m'examine de près, je découvre en moi des traces de toutes les qualités discutables propres au mâle. J'ai toujours désiré vraiment bien connaître Heidi mais je suppose que je n'étais pas son type. Peut-être son type était-il disponible sur mamie, et une fois que j'aurais le cerveau câblé...

Tandis que j'attendais qu'elle eût préparé mon cocktail, une autre voix s'éleva, à cinq ou six mètres de distance, derrière un groupe de Coréens qui n'allaient, sans aucun doute, pas tarder à se rendre compte qu'ils s'étaient trompés de quartier. « Une vodka-martini, dry. De la Wolfschmidt d'avant-guerre, si vous en avez, frappée, pas agitée. Et avec un zeste de citron. »

Tiens, tiens, me dis-je, v'là autre chose. J'attendis le retour de Heidi avec mon verre. Je la réglai et fis tourner le glaçon dans mon verre, à toute vitesse, en sens inverse des aiguilles d'une montre. Heidi me rapporta la monnaie ; je lui laissai un kiam de pourboire et elle se crut obligée d'entamer quelque conversation polie. Je la coupai assez rudement, beaucoup plus intéressé par

la vodka-martini.

Je pris mon verre et me reculai légèrement du bar, histoire de mieux lorgner James Bond. Il était tel que dans le souvenir de notre brève rencontre dans la boîte à Chiri, comme sorti des romans de Ian Fleming : cheveux bruns séparés par une raie sur le côté, avec la mèche bouclée qui retombait en virgule rebelle au-dessus de l'œil droit, et la cicatrice courant sur la joue droite. Sourcils noirs rectilignes, long nez aquilin. La lèvre supérieure était courte et la bouche, bien que détendue, donnait comme une impression de cruauté. Il avait l'air impitoyable. Il avait dépensé un paquet de fric pour qu'une équipe de chirurgiens lui donne cet air-là. Il me regarda, sourit ; je me demandai s'il se souvenait de notre précédente rencontre. Les pattes-d'oie au coin de ses yeux gris-bleu se plissèrent légèrement tandis qu'il m'observait ; j'avais réellement l'impression physique d'être soumis à un examen détaillé. Il portait une chemise en coton uni, un pantalon tropicalisé, sans aucun doute de coupe britannique, et des sandales de cuir noir adaptées au climat local. Il régla son martini et se dirigea vers moi, la main tendue. « Ravi de vous revoir, mon vieux. »

Je lui serrai la main. « Je ne crois pas avoir eu l'honneur d'être présenté au gentleman », lui dis-je en arabe.

Bond me répondit dans un français impeccable : « Autre bar, autres circonstances. C'était sans grande conséquence. Au bout du compte, tout s'est terminé pour le mieux. » Pour lui, en tout cas. À cette heure, feu le Russe n'avait plus d'opinion sur la question.

Je m'excusai : « Qu'Allah me pardonne, mais mes amis m'attendent. »

Bond m'adressa son fameux demi-sourire. Puis il me répondit par un proverbe du cru – dans un arabe local parfait : « Ce qui est mort est écoulé », me dit-il avec un haussement d'épaules, ce qui pouvait signifier soit qu'il fallait tirer un trait sur le passé, soit qu'on me conseillait fortement de commencer à oublier toutes les récentes disparitions ; je ne savais quelle interprétation Bond désirait lui donner. Je hochai la tête, déconcerté avant tout par sa facilité à manier ma langue. Puis je me souvins qu'il portait un mamie James Bond, sans doute équipé d'un papie d'arabe. Je rapportai mon verre à la table où Mahmoud et Jacques étaient installés et choisis une chaise d'où je pouvais embrasser du regard la salle et son unique entrée. Le temps de m'installer, Bond avait descendu son martini et regagnait la rue pavée. Je me sentis gagné par une vague glaciale d'indécision : qu'étais-je censé faire ? Pouvais-je espérer le neutraliser sur-le-champ, avant même d'avoir le cerveau câblé ? J'étais sans armes. Que gagnerais-je à l'attaquer prématurément ? Pourtant, nul doute que Friedlander bey jugerait cela comme une occasion perdue, et qui pourrait bien signifier la mort de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui m'était particulièrement cher...

Je décidai de le suivre. Je laissai sur la table mon verre intact et, sans donner à mes amis aucune explication, quittai ma chaise et sortis par la porte ouverte du *Palmier d'argent*, juste à temps pour voir Bond prendre à gauche

dans une rue latérale. Je le filai discrètement. Pas assez de toute évidence, car lorsque je m'arrêtai à l'angle pour jeter avec précaution un coup d'œil, James Bond avait disparu. Il n'y avait pas d'autre passage parallèle à la Rue dans lequel il aurait pu tourner ; il avait dû entrer dans l'une des maisons basses à toit en terrasse et chaulées de blanc qui bordaient la ruelle. C'était déjà une information. Je fis demi-tour et regagnais le *Palmier d'argent* quand une fulguration de douleur explosa derrière mon oreille gauche. Je m'affalai à genoux tandis qu'une robuste main bronzée saisissait la fine étoffe de la *djellabah* pour me remettre debout. Je marmonnai quelque imprécation et levai le poing. Le tranchant de l'autre main s'abattit à l'angle de mon épaule et mon bras retomba, engourdi, inerte.

James Bond rit doucement. « Chaque fois que vous voyez un Européen bien sapé dans un de vos bouis-bouis crasseux, vous croyez pouvoir le filer et le soulager de son portefeuille. Eh bien, l'ami, t'as pas dû choisir le bon Européen à voler. » Il me donna une claque, pas trop fort, me repoussa contre le mur derrière moi et me fixa, comme si je lui devais une explication ou une excuse. Je décidai qu'il avait raison.

« Cent mille pardons, *effendi* », murmurai-je. Quelque part dans mon esprit naquit l'idée que ce James Bond avait fait des progrès considérables depuis quinze jours, quand il m'avait laissé le reconduire hors de la boîte à Chiri. Ce soir, son putain d'accroche-cœur n'avait même pas bougé. Il n'était même pas essoufflé. À cela aussi, il y avait une explication logique ; je laissai à Papa, à Jacques ou au *Yi king* le soin de la démêler : j'avais trop la migraine et mes oreilles carillonnaient.

« Et pas besoin de me servir de l'*effendi*, ajouta-t-il, menaçant. C'est une flatterie de Turc et ceux-là, je peux encore moins les encadrer. Tu ne m'as pas l'air turc, d'ailleurs, à voir ta tête. » Sa bouche un rien cruelle m'adressa un rictus un rien vicieux puis il me passa devant, comme si je n'étais nullement une menace pour lui ou son portefeuille. De ce côté-là, il avait parfaitement raison. Je venais d'avoir ma seconde confrontation avec l'homme qui se faisait passer pour James Bond. Pour l'instant, nous en étions à un partout ; je n'étais pas du tout pressé de jouer la belle. Il semblait avoir appris pas mal de choses depuis notre dernière rencontre, ou bien, pour quelque raison, il s'était volontairement laissé vider de chez Chiri. Je savais en tout cas que, cette fois-ci, il m'avait nettement surclassé.

Tout en regagnant lentement et douloureusement le *Palmier d'argent*, je parvins à une importante décision : j'allais informer Papa que je ne comptais pas l'aider. Ce n'était pas simplement une question de peur d'avoir le cerveau câblé ; merde, même garni comme la table du Prophète, il ne me permettrait toujours pas de rivaliser avec ces tueurs. Je n'étais même pas foutu de suivre James Bond jusqu'au premier coin de rue de mon quartier sans me faire botter le cul. Et je ne doutais pas un seul instant qu'il aurait pu m'arranger encore plus s'il l'avait voulu. Il m'avait pris pour un simple détrousseur, le banal voleur arabe, et il m'avait traité comme il traitait n'importe quel banal voleur

arabe. Ça devait lui arriver tous les jours.

Non, rien ne pourrait me faire changer d'avis. Je n'avais pas besoin de trois jours de réflexion – Papa pouvait toujours aller se faire voir, avec son plan mirifique.

Je regagnai le *Palmier d'argent* et descendis mon verre en deux grandes goulées. Malgré les protestations de Mahmoud et de Jacques, je leur annonçai qu'il fallait que j'y aille. J'embrassai Heidi sur la joue et lui soufflai à l'oreille une suggestion licencieuse – toujours la même ; et elle me répondit avec le même refus amusé. Je retournai, songeur, chez Frenchy expliquer à Yasmin que je n'allais pas être un héros, que je n'allais pas servir des principes plus élevés que les rois ou les princes et tout le reste de ces balivernes. Je la décevrais et elle ne se laisserait sans doute pas sauter de toute une semaine ; mais enfin, c'était toujours mieux que de me faire trancher la gorge et d'avoir mes cendres dispersées sur le champ d'épandage...

J'aurais un tas d'explications à fournir à tout le monde. Un tas d'excuses aussi. J'aurais tout le monde au cul, de Selima à Chiri en passant par le sergent Hadjar et Friedlander bey en personne, mais ma décision était prise. J'étais un homme libre et je n'avais pas l'intention qu'on me force à accepter un destin terrifiant, si hautement moral et inspiré par le bien public qu'on me le fit paraître. Le verre bu au *Palmier d'argent*, les deux autres chez Frenchy, mes deux triamphés, les quatre soleils et les huit Paxium partageaient entièrement mon avis. Je n'avais pas encore regagné le bar de Frenchy que la nuit était devenue tiède, sûre, entièrement de mon côté, et tous ceux qui me pressaient d'aller me faire câbler la cervelle se retrouvaient enfouis au fond d'un puits obscur dans lequel je me promettais bien de ne plus jamais fourrer le nez. Ils pouvaient bien tous aller se faire foutre, j'en avais rien à cirer. J'avais ma vie à mener.

11.

Vendredi fut une journée de repos et de récupération. J'avais eu le corps frappé et tabassé par un certain nombre de personnes ces derniers temps, les unes, d'anciens amis et relations, d'autres que j'escomptais bien me coincer dans une allée sombre un de ces quatre. Un des meilleurs trucs du Boudayin, c'est justement son fort pourcentage d'allées sombres. Mises là à dessein, je suppose. Quelque part dans les saintes écritures de quelqu'un, il est dit : « Et l'on veillera à édifier des allées sombres où les moqueurs et les infidèles auront à leur tour le crâne fendu tout comme leurs grosses lèvres éclatées ; et même ceci sera agréable aux yeux du Ciel. » Je n'aurais su dire au juste d'où provenait ce verset. Je l'avais peut-être rêvé au petit matin de ce vendredi.

Ç'avait été d'abord les Sœurs Veuves noires ; puis divers sbires de Lutz Seipolt, Friedlander bey et du lieutenant Okking m'avaient fait des misères, tout comme ensuite leurs maîtres respectifs avec leur sourire torve ; et enfin, pas plus tard que la veille au soir, je m'étais fait étriller par ce cinglé de James Bond. Ma boîte à pilules était entièrement vide : plus rien qu'une poudre couleur pastel au fond, à lécher au bout des doigts avec l'espoir de récupérer un milligramme d'aide. Les opiacés avaient été les premiers à partir ; ma réserve de soléine, achetée à Chiriga puis au sergent Hadjar, avait été descendue en rapide succession, chacun de mes mouvements amenant de nouveaux spasmes de douleur. Une fois les soleils épuisés, j'avais essayé le Paxium, les petites pilules couleur lavande que certains tenaient pour le don ultime de l'univers de la chimie organique, la Réponse à Tous les Petits Malheurs de l'Existence, mais qui, pour ma part, et tout bien considéré, ne valent pas leur poids en crottin de chameau. Je les avais malgré tout avalées en les faisant passer avec les vingt centilitres de Jack Daniel's que Yasmin avait rapportés du boulot. Bon, d'accord, restaient encore les triangles bleus. Je ne savais pas vraiment quelle serait leur efficacité contre la douleur mais j'étais tout à fait prêt à jouer les cobayes volontaires. Pour le Progrès de la Science. Je descendis donc les trois triamphés et, certes, l'effet devait se révéler fascinant d'un strict point de vue pharmacologique : en l'espace d'une demi-heure, je me mis à porter un prodigieux intérêt à mon pouls. J'évaluai son rythme à quelque chose comme quatre cent vingt-deux pulsations par minute mais je n'arrêtais pas d'être distrait par des lézards fantômes qui rampaient à la lisière de mon champ visuel. Je suis quasiment certain que mon cœur ne devait pas battre si fort.

Les drogues sont nos amies, traitons-les avec respect. On ne flanque pas ses amis à la poubelle. On ne tire pas la chasse sur ses amis. Si c'est ainsi que vous traitez vos drogues ou vos amis, vous n'êtes pas digne d'en avoir. Passez-les-moi. Les drogues sont des choses merveilleuses. Je n'écouterai personne qui voudra m'y faire renoncer. J'aimerais mieux renoncer au boire et

au manger – en fait, ça m’est arrivé à l’occasion.

L’effet de toutes ces pilules était de me faire divaguer l’esprit. À vrai dire, tout signe d’activité de ce côté-là était plutôt réconfortant. La vie était en train d’acquérir une densité sordide, puissante, réellement pénétrante et, pour tout dire, envahissante, qui ne me plaisait pas du tout.

Et pour couronner le tout, je me souvins que Saïed le demi-Hadj m’avait refile deux capsules de RPM. La même saloperie que Bill le taxi s’injectait dans le sang en permanence, *en permanence*, au prix de son âme immortelle. Fallait que je me souvienne de ne plus monter dans sa tire. Seigneur Jésus, ce truc devenait franchement terrifiant et le pire dans tout ça, c’était que j’avais payé pour avoir le privilège de me sentir à ce point décalqué. Il y a des fois, je suis dégoûté par ce que je fais et je prends la ferme résolution de me purger. J’en fis la promesse, sitôt que ce RPM cesserait de faire effet, s’il cessait jamais...

Vendredi était le sabbat, un jour de repos, sauf dans le Boudayin où tout le monde se remettait au turbin sitôt le soleil couché. Nous observions le saint mois du ramadân mais les flics de la ville et les vigiles de la mosquée nous relâchaient un peu la bride les vendredis. Trop heureux qu’ils étaient d’avoir un minimum de coopération. Yasmin partit bosser et je restai au lit, à lire un Simenon que j’avais l’impression d’avoir lu quand j’avais quinze ans, puis relu à vingt, et relu encore à deux reprises. C’est dur de savoir, avec Simenon. Il a écrit le même bouquin une douzaine de fois mais il y en a tellement qu’il a écrits douze fois qu’on est obligé de les lire tous pour les trier selon une espèce de classement logique, en fonction d’une base thématique, rationnelle, tâche qui m’a toujours dépassé. Alors, je me contente de l’ouvrir à la fin (s’il est imprimé en arabe) ou au début (s’il est imprimé en français) ou au milieu (si je suis pressé ou trop gavé de mes amies, les drogues).

Simenon. Pourquoi est-ce que je parlais de Simenon, déjà ? C’était pour aboutir à un point vital et éclairant. Simenon suggère Ian Fleming : tous les deux sont écrivains ; tous les deux pondaient des *thrillers*, chacun dans son style ; tous les deux sont morts ; et aucun des deux ne connaissait quoi que ce soit à la préparation d’un bon martini – Fleming avec sa vodka « frappée mais pas agitée », par l’ineffable téton gauche de ma sainte putain de mère ; et Ian Fleming conduisait direct à James Bond. L’homme au mamie James Bond n’avait plus laissé derrière lui le moindre indice à la 007 en ville, même pas un mégot de Morlands Spécial avec les anneaux dorés autour du filtre, ou un zeste de citron mâchouillé ou l’impact d’une balle de Beretta. Ouais, c’était le Beretta qu’il avait utilisé sur Bogatyrev et Devi. Le Beretta était le pistolet choisi par Bond dans les premiers romans de Fleming jusqu’à ce qu’un lecteur mordu des armes lui eût fait remarquer que c’était une « arme de femme » sans grande puissance ; si bien que Fleming avait fait passer Bond au Walther ppk, un automatique de petit calibre, mais fiable. Si notre « James Bond s’était servi du Walther, il aurait laissé une sacrée marque sur le visage de Devi ; le Beretta faisait au contraire un petit trou bien délimité, comme la languette

amovible d'un bidon de bière. La raclée qu'il m'avait servie était la dernière manifestation de James Bond dans le secteur. Sa tolérance pour l'ennui devait être faible, je suppose.

Encore une raison essentielle d'apprendre à connaître ses remèdes et leurs correctifs. L'ennui peut être lassant mais pas quand on évalue son pouls à plus de quatre cents pulsations à la minute. Par les poils de ma barbe et les Sacrées Couilles des Apôtres de Dieu (que la paix et la bénédiction d'Allah soient sur eux), ce que je pouvais avoir sommeil ! Chaque fois que je fermais les yeux, pourtant, un stroboscope en noir et blanc se mettait à clignoter, et je voyais nager des grands trucs vert et pourpre, des trucs gigantesques. Je chialais, mais ils ne voulaient pas me foutre la paix. J'arrivais pas à comprendre comment Bill parvenait à piloter son taxi dans tout ce cirque.

Ainsi s'écoula mon vendredi, brièvement résumé. Yasmin revint à la maison avec le Jack Daniel's, j'éclusai le restant de ma réserve de drogue, tombai dans le cirage aux alentours de midi et me réveillai pour découvrir que Yasmin était repartie. On était maintenant samedi. J'avais encore deux jours à jouir de mon cerveau.

En début de soirée ce samedi, je remarquai que mon argent semblait s'être évaporé. Il aurait dû me rester quelques centaines de kiams ; j'en avais dépensé un peu, bien sûr, et j'en avais sans aucun doute gâché sans compter. Pourtant, j'avais la nette impression qu'il aurait dû me rester plus de quatre-vingt-dix kiams dans ma sacoche. Avec ça, je ne risquais pas d'aller bien loin ; rien qu'une paire de jeans neufs allait m'en coûter quarante ou plus.

Je me mis à soupçonner Yasmin d'avoir piqué dans mes finances. J'ai horreur de ça chez les femmes, même celles dont les fibres génétiques leur soufflaient encore qu'elles étaient mâles. Comme dit Jo-Mama : « C'est pas parce que la chatte fait ses petits dans le four que ça les transforme en biscuits. » Prenez un joli garçon, tranchez-lui les *couilles*⁸ et payez-lui un balcon en silicone assez large pour accueillir à l'aise une famille de trois sous-alimentés, et avant que vous ayez pu dire ouf, la voilà qui pioche dans votre porte-monnaie. Elles vous bouffent toutes vos pilules et vos cachets, dépensent votre fric, râlent après la literie, passent tout l'après-midi à se reluquer dans la glace de la salle de bains, l'air extasié, font de petites remarques innocentes sur les jeunes pouffiasses ravageuses qu'elles croisent dans la rue, veulent qu'on les tienne en haleine encore une heure après que vous vous êtes vidé à les défoncer jusqu'au trognon, puis vous tombent sur le râble parce que vous avez le malheur de regarder dehors avec un air vaguement excédé. Qu'est-ce qui pourrait bien vous ennuyer quand vous avez quasiment une déesse parfaite qui évolue dans l'appartement en décorant le parquet de ses petites culottes sales, hein ? Vous pourriez éventuellement prendre un petit quelque chose pour vous remonter le moral mais cette jolie salope a déjà consommé tout votre stock, vous aviez oublié ?

Plus qu'une journée et demi pour Marid Audran à passer avec la cervelle

qu'Allah le Protecteur, dans Sa sagesse, lui avait conçue. Yasmin ne me parlait plus : elle estimait que j'étais un pleutre, un putain d'égoïste et un sacré gland de ne pas vouloir marcher dans la combine de Papa. À un moment donné, tout était réglé – dès lundi matin, j'allais voir les chirurgiens de Friedlander bey et me faire électrifier la comprenette. L'instant d'après, j'étais un putain de salaud qui se foutait bien du sort de ses amis. Elle n'était pas fichue de se rappeler si j'allais me faire câbler le cerveau, oui ou non ; elle n'avait même plus assez de mémoire pour se rappeler notre dernière discussion là-dessus. (Moi, si : je n'allais pas me faire câbler le cerveau, point final.)

Je ne quittai pas le lit de tout le vendredi et le samedi. Je regardai les ombres s'allonger, raccourcir et se rallonger. J'entendais le muezzin appeler les fidèles à la prière : et puis, après ce qu'il me semblait quelques minutes à peine, il les appelait de nouveau. Je cessai de prêter attention à Yasmin et à ses humeurs quelque part dans la soirée de samedi, avant qu'elle commence à s'apprêter pour le boulot.

Elle ne cessait de piétiner dans ma chambre, en me traitant de tout un tas de noms pleins d'imagination (certains d'ailleurs que je n'avais encore jamais entendus, malgré mes années de bourlingue). Ça ne me faisait aimer que plus cette petite traînée.

Je ne quittai pas le lit jusqu'au moment où Yasmin partit bosser chez Frenchy. Mon corps alternait entre les crises de grelottements et des poussées de fièvre si fortes que j'étais obligé d'aller refroidir sous la douche. Puis je m'étendais de nouveau sur le pieu, frissonnant et suant. Je trempai les draps et l'alèze, en m'accrochant aux couvertures, les phalanges livides. Les lézards fantômes me grouillaient à présent sur le visage et les bras, mais ils commençaient à se faire plus rares. Je me sentis de nouveau en état de retourner dans la salle de bains, un truc auquel j'avais songé depuis pas mal de temps. Je n'avais pas faim mais je commençais à avoir une sacrée pépie. Je bus deux verres d'eau puis me glissai de nouveau au lit en tremblant. J'aurais bien aimé que Yasmin rentre à la maison.

Malgré la dissipation de l'effet de la surdose et ma peur grandissante, j'avais pris ma décision pour lundi matin. La nuit de samedi à dimanche se passa encore avec des accès de sueurs froides entrecoupés de fièvre intermittente ; je restais à fixer le plafond, éveillé, même après que Yasmin, de retour, se fut affalée sur le lit, ivre de sommeil. Le dimanche, juste avant le crépuscule, alors qu'elle se préparait à retourner au turbin, je sortis du lit et vins, nu, derrière elle. Elle était en train de se maquiller les yeux, grimaçant avec de drôles d'expressions en se tartinant les paupières de charme acheté dans un de ses grands magasins pour salopes friquées hors du Boudayin. Jamais elle n'aurait utilisé la peinture bon marché que tout le monde allait acheter au bazar, comme si chez Frenchy on pouvait faire la différence dans une telle pénombre. On trouvait le même article sur les rayons des souks mais Yasmin allait le payer au prix fort à l'autre bout de la ville. Elle voulait être

ravageuse sur scène, quand pas un de ces crétins allumés n'avait l'idée de lui regarder les yeux. Elle était donc en train de travailler une superposition de bleus et de verts sous ses fins sourcils dessinés au crayon. Puis elle couronna le tout d'un artistique semis de paillettes dorées. Les paillettes, c'était le plus dur. Elle les posait une par une. « Faut que je me couche tôt, me dit-elle.

— Pourquoi ? demandai-je innocemment.

— Parce que demain j'ai une journée chargée. »

Je haussai les épaules.

« Ton cerveau, me dit-elle. T'as pas oublié ?

— Mon cerveau, j'ai pas oublié. Il doit rien faire de spécial. J'ai rien de particulièrement foulant en perspective pour lui.

— Tu vas aller me faire câbler ce tas de semoule ! » Elle s'était retournée comme une mère faucon devant un mâle.

« C'était pas au programme la dernière fois que j'ai examiné la question. »

Elle saisit son petit baise-en-ville bleu. « Dans ce cas, espèce de sale fils de pute d'enculé de keffir, tu peux aller te faire foutre, toi et ton cheval ! » Là-dessus, elle fit encore plus de potin dans tout l'appartement que je ne l'aurais cru possible, et encore, c'était avant qu'elle claque la porte. Après qu'elle l'eut claquée, tout redevint très calme et je fus enfin en mesure de réfléchir. Quoique, réflexion faite, je ne savais pas très bien à quoi. Je fis plusieurs fois le tour de la chambre, rangeai deux ou trois bricoles, repoussai du pied une partie de mes fringues de gauche à droite puis de droite à gauche, et finis par m'étendre à nouveau sur le lit. J'y avais passé si longtemps que ce n'était même plus distrayant de s'y retrouver, mais enfin, il n'y avait pas grand-chose à faire. Je regardai l'obscurité gagner la chambre et parvenir jusqu'à moi. Ça non plus, ça n'avait plus rien de fascinant.

La douleur avait disparu, l'hystérie induite par la surdose avait disparu, mon argent avait disparu, Yasmin avait disparu. C'était la paix et le contentement. J'en haïssais chaque foutue putain de seconde.

Dans ce centre silencieux d'immobilité et d'inconscience, libéré de toute cette frénésie qui m'avait entouré tant de jours durant, je me surpris moi-même à avoir un véritable éclair d'intuition. Pour commencer, je me félicitai d'avoir déduit que l'homme au mamie James Bond avait un Beretta plutôt qu'un Walther. Puis l'idée de Bond s'enchaîna avec autre chose, l'ensemble se raccorda avec une ou deux idées encore et le tout vint éclairer un détail inexplicable qui mijotait dans ma mémoire depuis au moins deux bonnes journées. Je me remémorai ma dernière visite au lieutenant Okking. Je me souvins de la totale absence d'intérêt qu'il avait paru manifester à l'égard de mes théories ou de la proposition de Friedlander bey. Jusque-là, rien d'inhabituel ; Okking résistait aux interférences, d'où qu'elles viennent. Il détestait tout autant une interférence active, sous la forme d'une aide authentique. Non, ce n'était pas à Okking lui-même que mes pensées revenaient sans cesse ; c'était à quelque chose dans son bureau.

L'une des enveloppes avait été adressée à l'Universal Export. Je me

souvins m'êtré négligemment demandé si Seipolt dirigeait cette firme ou si Hassan le Chiite avait jamais reçu d'étranges caisses expédiées par elle. Le nom de l'entreprise était si banal qu'il devait sans doute exister de par le monde un millier d'« Universal Export ». Peut-être Okking avait-il simplement commandé par la poste quelque meuble en rotin pour mettre dans sa cour près du barbecue.

Bien entendu, la banalité même d'« Universal Export » était la raison pour laquelle M., chef de la section spéciale 00 de James Bond, l'utilisait comme couverture et comme nom de code dans les bouquins de Ian Fleming. Ce nom si aisé à oublier ne serait jamais resté collé à ma mémoire sans cette connexion avec les histoires de James Bond. Peut-être que « Universal Export » était une référence déguisée à l'homme qui portait le mamie James Bond. Je regrettais de n'avoir pas mémorisé l'adresse inscrite sur l'enveloppe.

Je me rassis, interdit. Si l'explication Bond avait un fond de vérité, pourquoi diantre cette enveloppe était-elle dans la corbeille *expédition* du lieutenant Okking ? Je me dis que je commençais à devenir aussi nerveux qu'une sauterelle sur une plaque chauffante. J'étais sans doute en train de chercher du miel là où il n'y avait pas d'abeilles. Malgré tout, je sentais la nausée me revenir. Je me sentais aspiré bien malgré moi dans un marécage aux sentiers mortels et tortueux.

Il était temps de passer à l'action. J'avais passé le vendredi, le samedi et la plus grande partie du dimanche paralysé entre mes draps usés et crasseux. C'était le moment de se remuer un peu, quitter l'appartement et me défaire de cette peur morbide qui me collait à la peau. J'avais quatre-vingt-dix kiams ; je pouvais m'acheter quelques butaqualides et trouver un minimum de sommeil décent.

Je passai ma *djellabah*, qui commençait à devenir un rien crasseuse, mes sandales et coiffai mon *libdeh*, le petit bonnet plaqué. Saisis au vol ma sacoche en passant la porte et me précipitai dans l'escalier. J'étais pris d'une soudaine envie de me taper quelques beautés ; je veux dire, j'en avais franchement envie. *Je venais de passer trois horribles journées à suer tout ce qui pouvait me saturer l'organisme et je me ruais déjà pour en racheter encore. Je notai mentalement de réduire ma prise de drogues ; en fis mentalement une boulette ; et la jetai dans ma poubelle mentale.*

Les beautés, semblait-il, se faisaient rares. Chiriga n'en avait pas, mais elle m'offrit un verre de tendé tout en me racontant ses problèmes avec une nouvelle qui bossait pour elle, et en me rappelant qu'elle avait toujours de côté pour moi son mamie Honey Pilar. Je me souvins de l'holoporno devant la boutique de Laila. « Chiri, dis-je, là, je relève juste d'une grippe ou je ne sais quoi ; mais c'est promis, on sortira dîner ensemble un de ces soirs, la semaine prochaine. Après, inchallah, on verra ce que ton mamie a dans le ventre. »

Elle ne sourit même pas. Elle me regarda comme si j'étais un poisson blessé en train de se débattre dans la flotte. « Marîd, mon chou, dit-elle avec

tristesse, non, franchement, écoute-moi : faut que tu m'arrêtes toutes ces pilules. T'es en train de te ruiner. »

Elle avait raison mais on n'a jamais envie d'entendre ce genre de conseil de la part d'un tiers. J'acquiesçai, avalai le reste de tendé et quittai sa boîte sans lui dire au revoir.

Je rattrapai Jacques, Mahmoud et Saïed au *Big Al's Old Chicago*. Ils m'annoncèrent qu'ils étaient tous dans la dèche, financièrement et pharmaceutiquement. Je répondis : « Parfait, alors à un de ces quatre... »

— Marîd, intervint Jacques, c'est peut-être pas mes...

— Tout à fait », le coupai-je. Je passai au *Palmier d'argent* : ici aussi, le calme plat. Un crochet par le magasin d'Hassan mais il n'était pas dans son arrière-boutique et son jeune poulet américain me reluqua d'un œil sensuel. Je plongeai vers *La Lanterne rouge* – c'est dire le désespoir auquel je confinai – et là, Fatima me raconta que le petit copain d'une de ses Européennes avait une pleine valise de produits divers mais qu'il ne passerait pas avant cinq heures du matin. Je lui dis que je repasserais si je n'avais rien trouvé entre-temps. Pas de verre gratis chez Fatima.

Finalement, dans la planque hellénique de Jo-Mama, petit coup de pot : je pus acheter six beautés à la seconde serveuse de Jo-Mama, Rocky, encore une costaude aux courts cheveux bruns tirés en arrière. Rocky m'entuba légèrement sur le prix, mais au point où j'en étais j'en avais rien à cirer. Elle me proposa de m'offrir une bière pour aider à les faire passer mais je lui dis que j'allais rentrer direct à la maison les prendre et me refoutre au pieu.

« Ouais, t'as waïson, dit Jo-Mama, t'as intêwêt à te coucher tôt. Demain, faut que tu te lèves aux auwowes, chéwî, pouw aller te faiwe twépaner la cewvelle. »

Je fermai brièvement les yeux et soupirai : « Où as-tu encore entendu ça ? » lui demandai-je.

Jo-Mama se plaqua sur la tronche un air légèrement offensé et totalement innocent. « Mais enfin, *tout le monde* est au courant, Marîd. C'est-y pas vrai, Rocky ? C'est justement ce que tout le monde a le plus de mal à croire, je veux dire, *toi*, aller te faire câbler le cerveau. Ben vrai, au prochain coup, c'est Hassan qui distribuera gratis des tapis, des fusils ou des branlettes aux vingt premiers qui en feront la demande ! »

— Je crois que je vais prendre cette bière », dis-je, très las. Rocky m'en tira une ; pendant un moment, personne ne sut dire si c'était celle offerte par la maison ou si, l'ayant refusée, c'en était une autre qu'il me faudrait payer.

« C'est ma tournée, dit Jo-Mama.

— Merci, Mama... Je ne vais pas me faire câbler le cerveau. » Je bus une grande lampée. « Je me fous de qui a pu raconter ça, je me fous de savoir de qui il le tient. Pour l'instant, c'est moi, Marîd, qui te cause : je-ne-vais-pas-me-faire-câbler-le-cerveau. *Z'avez compris*⁹ ? »

Jo-Mama haussa les épaules comme si elle ne me croyait pas ; après tout, que valait ma parole contre celle de la Rue ? « Faut que je te raconte ce qui

s'est passé ici, la nuit dernière », commença-t-elle, prête à se lancer dans une de ses interminables mais distrayantes histoires. J'avais modérément envie de l'entendre parce qu'il fallait que je suive les nouvelles, mais je fus heureusement sauvé.

« Ah ! t'es donc là, toi ! » s'écria Yasmin en débouchant en trombe dans le bar et en m'expédiant vicieusement un grand coup de sac à main à la volée. Je baissai la tête mais elle me rentra dans le lard.

« Enfin merde, quoi... commençai-je.

— Allez me régler ça dehors », dit machinalement Jo-Mama. Elle avait l'air aussi étonnée que moi.

Yasmin n'était pas d'humeur à nous écouter l'un et l'autre. Elle me saisit par le poignet – elle a des mains aussi fortes que les miennes et elle m'avait réellement empoigné. « Tu vas venir avec moi, espèce d'enculé.

— Yasmin, tu vas fermer ta gueule, bordel, et me foutre la paix ! » Jo-Mama descendit de son tabouret ; ça aurait dû constituer un avertissement mais Yasmin n'y prêta pas garde. Elle m'agrippait toujours par le poignet et ses doigts serraient encore plus fort. Elle me tira par le bras.

« Tu vas venir avec moi, répéta-t-elle d'une voix menaçante, parce que j'ai quelque chose de chouette à te montrer, espèce de sacré putain de femmelette. »

J'étais vraiment furieux ; jamais encore je ne l'avais été à ce point contre Yasmin et je ne savais toujours pas de quoi elle parlait. « Flanke-lui une claque », me conseilla Rocky, de derrière son comptoir. Ça marche toujours dans les holoshows avec les héroïnes excitables et les jeunes officiers qui paniquent ; je ne crois pas, toutefois, que ça aurait calmé Yasmin. Elle m'aurait sans doute filé une raclée et, au bout du compte, on serait allé là où elle voulait me conduire de toute façon. Je levai le bras qu'elle tenait toujours, le fis légèrement pivoter vers l'extérieur, rompis son étreinte et à mon tour lui saisis le poignet. Puis je lui tordis le bras et le retournai dans son dos, le bloquant d'une clé serrée. Elle poussa un cri de douleur. Je forçai un peu plus. Nouveau glapissement.

« Ça, c'est pour les injures », lui grognai-je tout bas à l'oreille. « Tu peux faire ça tant que tu veux à la maison, mais pas devant mes amis.

— Tu veux que je te fasse mal ? s'écria-t-elle avec colère.

— Essaie toujours.

— Plus tard. J'ai quand même quelque chose à te montrer. »

Je lui relâchai le bras et elle le massa un moment. Puis elle récupéra son sac et rouvrit d'un coup de pied la porte de Jo-Mama. Je regardai Rocky en haussant les sourcils ; Jo-Mama me lança un petit sourire amusé parce que tout ça allait en fin de compte faire une bien meilleure histoire que celle qu'elle n'aurait plus l'occasion de me conter. Jo-Mama, enfin, allait tenir un récit de première main.

Je suivis Yasmin dehors. Elle se tourna vers moi ; avant qu'elle ait pu dire un mot, je lui serrai la gorge de la main droite et la plaquai contre un vieux

mur de brique. Je me fichais bien de lui faire mal. « T'avise pas de jamais, jamais refaire ça, l'avertis-je d'une voix dangereusement calme. Tu m'as compris ? » Et rien que par pur plaisir sadique, je lui cognai violemment la tête contre les briques.

« Va te faire foutre, trouduc !

— Dès que tu te sens assez mâle pour ça, 'spèce de pauvre fils de pute châtré. » Et là, Yasmin se mit à pleurer. Je me sentis fléchir intérieurement. Je compris que je venais de faire la pire chose que je pouvais jamais faire et qu'il n'y avait plus moyen de rattraper le coup. Je pourrais toujours ramper à genoux jusqu'à La Mecque et prier pour implorer mon pardon : Allah me pardonnerait mais pas Yasmin. J'aurais donné tout ce que je possédais, tout ce que je pourrais voler, pour effacer ces dernières minutes ; mais elles s'étaient passées et nous aurions bien du mal, l'un et l'autre, à les oublier.

« Marid », murmura-t-elle entre deux sanglots. Je la pris dans mes bras. Pour l'heure, il n'y avait rien de rien à dire. Alors, nous sommes restés ainsi, agrippés l'un à l'autre, Yasmin en larmes, moi qui aurais bien voulu l'imiter mais incapable, durant dix ou quinze minutes. Les quelques passants sur le trottoir firent semblant de ne pas nous voir. Jo-Mama mit le nez dehors puis rentra précipitamment. L'instant d'après, c'était au tour de Rocky d'apparaître à la porte, l'air de compter négligemment une foule inexistante dans cette rue sombre. Je ne pensais rien, je n'éprouvais rien. Je me raccrochais simplement à Yasmin, et elle à moi.

« Je t'aime », lui murmurai-je enfin. Quand on trouve le bon moment, c'est toujours la meilleure et unique chose à dire.

Elle me prit la main et nous sommes repartis à pas lents vers le fond du Boudayin. Je crus que nous déambulions au hasard mais au bout de quelques minutes je me rendis compte que Yasmin me conduisait quelque part. Je sentis croître en moi la funeste certitude de n'avoir pas du tout envie de voir ce qu'elle s'apprêtait à me montrer.

Un corps avait été fourré dans un grand sac-poubelle en plastique mais quelqu'un avait renversé la pile de sacs où il se trouvait : celui de Nikki s'était ouvert et elle gisait là, étalée sur les pavés humides et sales d'une étroite impasse. « J'ai cru que c'était de ta faute si elle était morte, murmura-t-elle d'une petite voix plaintive. Parce que t'avais pas fait beaucoup d'efforts pour la retrouver. » Je la pris par la main et nous restâmes simplement plantés là à contempler le corps de Nikki, sans plus rien nous dire. J'avais toujours su que je découvrirais Nikki dans cet état un jour ou l'autre. Je crois que je l'avais su dès le début, quand Tamiko s'était fait assassiner et que Nikki m'avait passé ce bref coup de fil terrifié.

Je lâchai la main de Yasmin et m'agenouillai près de Nikki. Elle était recouverte de sang, dans son sac-poubelle vert foncé, sur les pavés moussus de la chaussée. « Yasmin, chérie, dis-je en fixant son visage décomposé. T'as plus besoin de voir ça. Si t'appelais Okking, et qu'ensuite tu rentrais à la maison ? Je te rejoindrai dans un petit moment. »

Elle fit un vague geste indéfini. « Je vais appeler Okking, dit-elle d'une voix atone. Mais faut que je retourne au boulot.

— Frenchy peut aller se faire foutre. Ce soir, je veux que tu rentres à la maison. Écoute, chérie, j'ai besoin que tu sois là.

— Bon, d'accord », fit-elle en souriant à travers ses larmes. Notre relation n'avait pas été brisée, en fin de compte. Avec un minimum d'attention, elle pourrait même en ressortir comme neuve, voire confortée. C'était un soulagement de sentir renaître l'espoir.

« Comment savais-tu qu'elle était ici ? demandai-je, perplexe.

— Blanca l'a trouvée. Sa porte de derrière est là-bas, au bout, et elle passe par ici quand elle part au boulot. » Elle indiqua, un peu plus haut dans le passage, une porte à la peinture grise écaillée, encastrée dans le mur de brique aveugle.

J'acquiesçai et la regardai regagner la Rue à pas lents. Puis elle se retourna pour contempler le corps mutilé de Nikki. Ç'avait été l'œuvre de l'égorgeur : je voyais les ecchymoses aux poignets et au cou de Nikki, les marques de brûlure, et toute une série de petites entailles et de blessures. Le tueur avait consacré plus de temps et de savoir-faire à achever Nikki qu'il n'en avait passé avec Tami ou Abdoulaye. J'étais certain que le médecin légiste trouverait également des traces de viol.

Ses vêtements et son sac avaient été jetés avec elle. Je fouillai les habits mais sans rien trouver. Je voulus prendre le sac mais il me fallut lui lever la tête. On l'avait sauvagement matraquée, au point de réduire le crâne, les cheveux, le sang et la cervelle en une bouillie répugnante. On lui avait tranché la gorge avec une telle brutalité qu'elle était presque décapitée. Jamais de ma vie je n'avais vu pareille sauvagerie, perverse, impie, profanatrice. Je dégageai un espace libre au milieu des ordures répandues pour étendre précautionneusement le corps de Nikki sur les pavés brisés. Puis je m'éloignai de quelques pas, m'agenouillai et vomis. Je fus secoué de hoquets et de haut-le-cœur jusqu'à en avoir des crampes d'estomac. Quand la nausée fut passée, je me contraignis à retourner fouiller son sac. J'y découvris deux objets curieux et remarquables : la reproduction en cuivre d'un antique scarabée égyptien, que j'avais déjà remarquée dans la maison de Seipolt ; et un mamie d'aspect grossier, presque bidouillé de manière artisanale. Je glissai les deux objets dans mon sac de sport, choisis le sac-poubelle le moins entouré de détritrus puants, et m'installai dessus le plus confortablement possible. J'adressai une prière à Allah pour lui recommander l'âme de Nikki ; et puis j'attendis.

« Enfin », dis-je tranquillement en contemplant les lieux sordides où le corps de Nikki avait été abandonné. « Je suppose que demain matin je vais aller me faire câbler le cerveau. » Très bien, *Mektoub* : c'était écrit.

12.

Les musulmans sont, par nature, très superstitieux. Nos compagnons de route à travers l'étonnante Création d'Allah comprennent toutes sortes de *djinn*s, d'*afrits*, de monstres, de bons et de mauvais anges. Puis il y a des légions de sorciers armés de dangereux pouvoirs, le mauvais œil étant le plus fréquemment répandu. Tout cela ne rend pas la culture musulmane plus irrationnelle qu'une autre ; tous les autres groupes sociaux possèdent leur catalogue propre de choses invisibles, inamicales, prêtes à fondre sur l'insouciant. En règle générale, il y a bien plus d'ennemis dans le monde spirituel qu'il n'y a de protecteurs, même s'il est censé exister d'innombrables armées d'anges et consorts. Peut-être qu'ils sont tous partis en permission depuis que Shaïtan s'est fait chasser du paradis, je ne sais pas.

Toujours est-il que l'une des pratiques superstitieuses à laquelle tiennent certains musulmans, en particulier les tribus nomades et les *fellahîn* incultes du Maghrib – comme ma mère et les siens –, est de baptiser un nouveau-né du nom de quelque maladie ou autre déficience afin de lui éviter qu'un esprit ou un sorcier quelconque ne lui prête par trop attention. Je me suis laissé dire que la chose est pratiquée dans le monde entier par des gens qui n'ont jamais entendu parler du Prophète, que la paix soit sur Son nom. Je m'appelle Marîd, ce qui veut dire « maladie » et l'on m'a donné ce nom dans l'espoir que me soit épargné un maximum d'affections au cours de mon existence. Le charme semble avoir eu un certain effet positif. Je me suis fait retirer l'appendice après son éclatement, il y a quelques années, mais c'est une opération courante, de routine, et c'est le seul problème médical sérieux que j'aie jamais eu. Je suppose que c'est dû à l'amélioration des traitements disponibles en cette époque de prodiges mais enfin, qui peut le dire ? Loué soit Allah, et tout ça.

Donc, je n'avais pas une grande expérience des hôpitaux. Quand les voix m'éveillèrent, il me fallut un bon bout de temps pour savoir où j'étais, et plus encore pour me rappeler ce que je venais y foutre. J'ouvris les paupières ; je n'y voyais rien, hormis un vague brouillard. Je les clignai encore et encore mais c'était comme si quelqu'un avait cherché à me les coller avec un mélange de sable et de miel. Je voulus lever la main pour me frotter les yeux mais mon bras était trop faible ; il refusa de parcourir la distance négligeable de ma poitrine à mon visage. Je plissai encore les paupières, louchai. Finalement, je parvins à distinguer deux infirmiers qui se tenaient près du pied de mon lit. L'un était jeune, barbe noire et voix claire. Il tenait un graphique et mettait au courant son collègue. « M. Audran ne devrait pas vous poser trop de problèmes », lui disait-il.

Le second homme était bien plus âgé, cheveux gris et voix rauque. Il hocha la tête et demanda : « Médication ? »

Son cadet fronça les sourcils. « C'est assez inhabituel. Il peut avoir à peu près tout ce qu'il désire, avec l'approbation de ses médecins. À ce que j'ai cru comprendre, il lui suffit de demander pour l'avoir. Autant et aussi souvent qu'il le veut. » L'homme aux cheveux gris laissa échapper un soupir indigné. « Qu'est-ce qu'il a fait, il a gagné un concours, ou quoi ? Un safari-drogues tous frais payés dans l'hôpital de son choix ?

— Moins fort, Ali. Il ne bouge pas mais il se peut qu'il t'entende. Je ne sais pas qui c'est mais, depuis le début, l'hôpital le traite comme s'il était quelque dignitaire étranger ou je ne sais quoi. Ce qu'on a pu dépenser pour lui épargner la moindre parcelle d'inconfort aurait pu soulager la douleur d'une douzaine de malheureux à l'hospice. »

Naturellement, je me fis l'effet d'un vil porc puant. Je veux dire, j'ai des sentiments, moi aussi. Je n'avais pas demandé un tel traitement – je n'avais pas souvenance de l'avoir demandé, en tout cas – et je résolu d'y mettre un terme sitôt que possible. Enfin, sinon un terme, du moins un certain allègement. Je n'avais pas envie d'être traité comme un cheikh féodal.

L'infirmier le plus jeune poursuivit, consultant son tableau : « M. Audran a été admis pour une intervention intracrâniale de convenance. Implantation de circuits élaborés, quelque chose de très expérimental, crois-je savoir. C'est pourquoi on l'a maintenu alité si longtemps. Il pourrait y avoir des effets secondaires imprévus. » Voilà qui me mit un rien mal à l'aise. Quels effets secondaires ? Personne ne m'avait parlé de ça. Avant.

« Je jetterai un œil à son dossier, ce soir, dit l'homme grisonnant.

— Il dort les trois quarts du temps : il ne devrait pas trop vous déranger. Allah le Miséricordieux soit loué, entre l'ampoule d'étorphine et les injections, il devrait en avoir encore pour dix ou quinze ans à roupiller... » Évidemment, il sous-estimait la merveilleuse efficacité de mon foie et de mon système enzymatique. Tout le monde croit toujours que j'exagère à ce sujet.

Ils s'apprêtaient à quitter la chambre. Le plus âgé des deux ouvrit la porte et sortit. Je voulus parler ; pas un son ne sortit, comme si je n'avais pas fait usage de ma voix depuis des mois. Nouvelle tentative. Qui se traduisit par un croassement assourdi. J'avalai un peu de salive et murmurai : « Infirmier... »

Le barbu posa mon dossier sur la console près de mon lit et se tourna vers moi, l'expression indéchiffrable. « Je suis à vous tout de suite, monsieur Audran », me dit-il d'une voix glacée. Puis il sortit en refermant la porte derrière lui.

La chambre était propre, lisse, et presque entièrement dépourvue de décoration, mais elle était également confortable. Bien plus que les salles de l'hospice où l'on m'avait traité après mon éclatement de l'appendice. Ç'avait été un épisode désagréable ; le seul point positif étant qu'on m'avait sauvé la vie, Allah en soit remercié, et que j'avais découvert la soléine, Allah soit loué une fois encore. L'hospice n'était pas entièrement philanthropique – je veux dire que les *fellahîn* qui ne pouvaient pas se payer des médecins privés recevaient certes des soins gratuits, mais la motivation principale de

l'établissement était d'offrir la gamme la plus large de problèmes inhabituels aux internes, externes et élèves-infirmiers sur lesquels ils pouvaient s'exercer. Quiconque vous auscultait, procédait à tel ou tel type d'examen, pratiquait tel ou tel acte chirurgical mineur à votre chevet, n'avait qu'une modeste pratique de son métier. Ces gens étaient honnêtes et sincères, mais sans expérience aucune : ils pouvaient faire d'une simple prise de sang un supplice et transformer une procédure un peu plus douloureuse en torture infernale. Il n'en allait pas de même dans cette chambre individuelle. Je jouissais du confort, de toutes mes aises et j'étais libéré de la douleur. J'avais la paix, le repos et je bénéficiais de soins compétents. Friedlander bey me donnait tout cela, mais il faudrait que je le rembourse. Il y veillerait.

Je suppose que j'avais dû somnoler un petit moment car, lorsque la porte se rouvrit, je m'éveillai en sursaut. Je m'attendais à voir l'infirmier mais c'était un jeune homme en blouse verte de chirurgien. Il avait la peau mate et bronzée, des yeux bruns éclatants et l'une des plus grosses moustaches noires que j'aie jamais vues. Je l'imaginai essayant de la contenir sous son masque chirurgical et cela me fit sourire. Mon docteur était un Turc. J'avais un peu de mal à comprendre son arabe. Et réciproquement.

« Comment allons-nous aujourd'hui ? » dit-il sans me regarder. Il survola les notes de l'infirmier puis se tourna vers le terminal de données près de mon lit. Il pressa quelques touches et l'affichage se modifia sur l'écran de l'appareil. Il n'émit pas un son, ni clapement soucieux ni murmure encourageant. Il se contentait de fixer les chiffres qui défilaient en se tortillant le bout des moustaches. Finalement, il se tourna vers moi pour me demander : « Comment vous sentez-vous aujourd'hui ? »

— Bien », répondis-je sans me mouiller. Quand j'ai affaire aux médecins, je m'imaginais toujours qu'ils sont à l'affût de quelque information spécifique ; mais jamais ils ne viendront vous demander directement ce qu'ils veulent savoir parce qu'ils ont trop peur que vous ne déformiez la vérité et ne leur serviez ce que vous pensez qu'ils veulent entendre : alors, ils prennent cette voie détournée, comme si vous n'alliez pas, quand même, tenter de deviner leurs intentions, essayer, quand même, de déformer la vérité.

« Vous souffrez ? »

— Un peu. » C'était un mensonge : j'étais plombé jusqu'aux cheveux – enfin, mes ex-cheveux. Ne dites jamais à un toubib que vous ne souffrez pas, ça pourrait l'inciter à diminuer votre dose d'antalgiques.

« Dormez bien ? »

— Oui.

— Mangé quelque chose ? »

Je réfléchis quelques instants. J'avais une faim de loup, malgré le goutte-à-goutte qui me perfusait sa solution glucosée sur le dessus de la main. « Non, répondis-je.

— Nous pourrions commencer à vous mettre au bouillon clair dans la matinée. V' vous êtes déjà levé ? »

— Non.

— Bien. Restez encore quarante-huit heures au lit. Des vertiges ? Engourdissements des extrémités ? Nausée ? Sensations inhabituelles, éblouissements, entendu des voix, impression de membres fantômes, ou phénomènes de cet ordre ? »

Des membres fantômes ? Non. Même si c'était vrai, jamais je ne lui aurais avoué une chose pareille.

« Votre état progresse de manière très favorable, monsieur Audran. Tout a fait selon les prévisions.

— Allah en soit remercié. Depuis combien de temps suis-je ici ? »

Le toubib me jeta un regard puis revint à mon dossier. « Un peu plus de deux semaines.

— Quand m'a-t-on opéré ?

— Il y a quinze jours. Vous aviez été admis deux jours auparavant.

— Hmmouais. » Il restait donc moins d'une semaine de ramadân. Je me demandai ce qui s'était passé en ville durant mon absence. J'espérais bien qu'un minimum de mes amis et associés étaient encore en vie. Si l'un ou l'autre avait été touché – tué, en fait –, ce serait à Papa d'en porter l'entière responsabilité. Même si cela revenait en fait à le reprocher à Dieu, question efficacité pratique. Allez donc trouver un magistrat pour les poursuivre l'un ou l'autre...

« Dites-moi, monsieur Audran, quelle est la dernière chose dont vous ayez souvenance ? »

Là, c'était une colle. Je réfléchis un petit moment ; impression de plonger dans un banc de nuées sombres et orageuses : le néant, hormis, tout au bout, la nette certitude de quelque funeste pressentiment. Une vague impression de voix décidées, le souvenir de mains me retournant sur le lit, et des éclairs de douleur fulgurante. Je me souvenais de quelqu'un disant : « Tire pas là-dessus » mais sans savoir qui l'avait dit ou ce que cela signifiait. Je cherchai plus avant et m'aperçus que j'étais incapable de me souvenir de mon entrée en salle d'opérations ou même de mon départ de l'appartement et de mon admission à l'hôpital. La dernière chose dont j'avais le clair souvenir, c'était...

Nikki. « Mon amie... », dis-je, la bouche soudain sèche et la gorge serrée.

« Celle qui a été assassinée, dit le toubib.

— Oui.

— Cela remonte à près de trois semaines. Vous ne vous souvenez de rien, depuis ?

— Non. Rien.

— Alors, vous ne vous souvenez pas de m'avoir vu avant aujourd'hui ? De nos conversations ? »

La muraille de nuages noirs montait pour m'engloutir et, cette fois, le moment me parut opportun. J'avais horreur de ces trous de conscience. C'est déjà la plaie quand il ne s'agit que des petites failles de douze heures ; mais

une tranche entière de trois semaines disparue de mon gâteau mental, c'était plus que je n'en voulais supporter. Je n'avais tout bonnement pas les ressources pour me payer une panique décente. « Je suis désolé, lui dis-je. Je ne m'en souviens absolument pas. »

Le toubib hocha la tête. « Je suis le Dr Yeniknani. L'assistant de votre chirurgien, le Dr Lisân. Ces derniers jours, vous avez graduellement repris en partie conscience. Si toutefois vous avez oublié la teneur de nos entretiens, il est très important que nous en discutons à nouveau. »

J'avais seulement envie de me rendormir. Je me frottai les yeux d'une main lasse. « Et si vous m'expliquez tout de nouveau, je l'aurai sans doute oublié demain et vous n'aurez plus alors qu'à tout recommencer. »

Le Dr Yeniknani haussa les épaules. « C'est bien possible mais vous n'avez pas d'autre distraction et l'on me paie suffisamment bien pour que je sois tout disposé à faire ce qui doit être fait. » Il m'adressa un large sourire pour me faire comprendre qu'il plaisantait – pour ce genre de type farouche, c'est conseillé, sinon on ne devinerait jamais ; le docteur avait une tête à manier le fusil dans une embuscade de montagne plutôt que le calepin et l'abaisse-langue, mais enfin, ce n'est que mon esprit creux qui s'invente des stéréotypes. Ça m'amuse toujours. Le docteur me montra encore une fois ses grosses dents jaunes mal plantées et ajouta : « En outre, je nourris un amour immodéré pour l'humanité. C'est la volonté d'Allah que je contribue à apaiser toute souffrance humaine en recommençant chaque jour avec vous le même entretien inintéressant jusqu'à ce que vous finissiez par vous en souvenir. Il nous revient de faire de telles choses ; il revient à Allah de les comprendre. » Il haussa les épaules. Il était très expressif, pour un Turc.

Je bénis le nom de Dieu et attendis donc que le Dr Yeniknani se lance dans son bavardage de chevet.

« Vous êtes-vous déjà regardé ? me demanda-t-il.

— Non, pas encore. » Je ne suis jamais pressé de contempler mon corps après quelque dommage important. Je n'éprouve pas de fascination particulière pour les blessures, surtout lorsque ce sont les miennes. Après qu'on m'eut retiré l'appendice, je n'ai pas pu me regarder sous le niveau du nombril de tout un mois. Aujourd'hui, avec mon cerveau câblé de neuf et mon crâne rasé, je n'avais pas envie de me contempler dans la glace ; ça risquait de me faire penser à ce qu'on m'avait fait, aux raisons qui y avaient mené, et aux conséquences susceptibles d'en découler. Alors qu'en m'y prenant bien, je pourrais rester dans ce lit d'hôpital, tranquillement sous sédatifs, pendant des mois, voire des années. Ça ne me semblait pas un sort si terrible. Être un légume inerte était toujours préférable à être un cadavre inerte. Je me demandai combien de temps je parviendrais à m'incruster ici avant qu'on me rejette à la Rue avec pertes et fracas. En tout cas, je n'étais pas pressé.

Le Dr Yeniknani hocha machinalement la tête. « Votre... *protecteur*, dit-il, choisissant judicieusement son terme, votre protecteur a spécifié qu'on vous offre la réticulation intracrâniale la plus complète possible. C'est la

raison pour laquelle le Dr Lisân a tenu à procéder lui-même à l'intervention : le Dr Lisân est le meilleur neurochirurgien de cette ville, et l'un des plus respectés au monde. Une bonne partie de ce qu'il vous a implanté a été inventée ou perfectionnée par lui, et dans votre cas le Dr Lisân a essayé une ou deux procédures nouvelles qu'on pourrait qualifier... d'expérimentales. »

Ce n'était pas pour m'apaiser, si grand chirurgien que pût être le Dr Lisân. Je suis de l'école du « mieux vaut tenir que courir ». J'aurais fort bien pu me satisfaire d'un cerveau dépourvu de l'un ou l'autre de ces talents « expérimentaux », pourvu surtout qu'il ne risque pas de se transformer en tahn¹⁰ si par malheur je me concentrais un peu trop longuement. Enfin, bon. Je lui adressai un sourire torve à Dieu vat et pris conscience que me faire planter des électrodes dans les recoins inconnus de ma cervelle pour voir ce qui arrivait n'était finalement pas pire que de sillonner la ville sur la banquette arrière du taxi de Bill. Peut-être que m'habitait une espèce de pulsion de mort, après tout. Ou de parfaite stupidité.

Le toubib souleva le couvercle d'une desserte placée à côté de mon lit ; dessous, il y avait une glace et il fit rouler la table pour que je puisse contempler mon reflet. J'avais une mine épouvantable : l'air d'être mort, d'avoir pris le chemin des enfers et de m'être perdu en route, pour me retrouver désormais collé nulle part, certainement pas vivant mais pas décemment décédé non plus. Ma barbe était taillée proprement, je m'étais rasé tous les jours – ou quelqu'un l'avait fait pour moi ; mais ma peau était pâle, d'une teinte livide de papier mâché, et j'avais des cernes profonds sous les yeux. Je me contemplai un long moment dans la glace avant de m'apercevoir que j'avais effectivement la tête rasée, avec juste un fin duvet qui me recouvrait le crâne comme du lichen s'accrochant à un stupide caillou. La broche implantée était invisible, dissimulée sous des couches protectrices de pansement en gel. Je levai une main hésitante, comme pour me caresser le sommet du crâne, mais ne pus m'y résoudre. Je sentais un étrange et désagréable fourmillement dans le ventre et frissonnai. Ma main retomba et je regardai le toubib.

« Quand nous aurons retiré le gel cicatriciel, me dit-il, vous pourrez remarquer que vous avez deux broches, une antérieure et une autre postérieure.

— Deux ? » À ma connaissance, personne encore n'en avait porté deux.

« Oui. Le Dr Lisân vous a donné un accroissement double de celui qu'offre une implantation corymbique classique. »

Un tel surcroît de capacité branché sur mon cerveau équivalait à poser un moteur-fusée sur un char à bœufs ; ce n'est pas pour ça qu'il volerait. Je fermai les yeux, sacrément terrifié. Je me mis à murmurer Al-Fatihah¹¹, la première sourate du noble Qur'ân, une prière réconfortante qui me vient toujours à l'esprit en ce genre de circonstance. C'est l'équivalent islamique du Notre Père chrétien. Puis je rouvris les yeux et fixai mon reflet. J'avais toujours peur mais du moins avais-je fait connaître aux deux mon incertitude,

et dès lors je n'aurais qu'à accepter tout ce qui pouvait advenir comme étant la volonté d'Allah. « Est-ce que ça veut dire que je peux brancher deux mamies en même temps, et être deux personnes à la fois ? »

Le Dr Yeniknani plissa le front. « Non, monsieur Audran, le second connecteur n'accepte que des papies logiciels, pas de modules mimétiques complets. Vous n'auriez pas envie d'essayer deux modules à la fois : vous risqueriez de vous retrouver avec une paire d'hémisphères cérébraux carbonisés et un bulbe rachidien aussi utile qu'un presse-papiers. Nous vous avons procuré cette augmentation comme – il faillit commettre une indiscretion en laissant échapper le nom – votre protecteur l'a ordonné. Un thérapeute viendra vous apprendre à vous servir convenablement de vos implants corymbiques. Comment vous choisirez de les utiliser après votre sortie de l'hôpital n'est, bien sûr, pas notre affaire. Rappelez-vous simplement que vous travaillez désormais sur votre système nerveux central. Il ne s'agit plus de prendre quelques pilules et de partir en titubant jusqu'à ce que vous ayez repris vos esprits. Si vous faites une imprudence quelconque avec vos implants, les effets peuvent fort bien être permanents. Permanents, et terrifiants. »

Vu, il m'avait convaincu. Je faisais ce que voulaient Papa et tous les autres : j'avais le cerveau câblé. Ce brave vieux Dr Yeniknani m'avait quand même flanqué la frousse, et je me jurai illico, sur ce lit d'hôpital, de ne jamais faire usage de cette saleté. J'allais quitter l'hosto le plus vite possible, rentrer à la maison, oublier les implants et reprendre mes petites affaires comme si de rien n'était. Il ferait froid dans la Djiddâh avant que moi je me branche. Je n'aurais qu'à garder mes broches à titre décoratif. Question amplification sub-crânienne de Marîd Audran, les mecs, on avait oublié de fournir les piles et j'avais bien l'intention de laisser les choses en l'état. Titiller à l'occasion mes petites cellules grises avec des substances chimiques ne provoquait pas d'incapacité permanente et je n'allais certainement pas me les passer à la friteuse électrique. On peut me pousser jusqu'à un certain point seulement, ensuite, ma perversité innée reprend ses droits.

« Bien, reprit le Dr Yeniknani sur un ton plus encourageant, cet avertissement donné, je suppose que vous avez hâte d'apprendre les services que votre esprit et votre corps améliorés sont capables de vous rendre.

« Un peu, tiens, répondis-je sans enthousiasme.

— Que savez-vous de l'activité du cerveau et du système nerveux ? »

Je ris. « J'en sais à peu près autant qu'une pute du Boudayin tout juste capable de lire et d'écrire son nom. Je sais que le cerveau est dans la tête, j'ai entendu dire qu'il n'était pas recommandé de laisser n'importe quelle brute vous le répandre sur la chaussée. À part ça, je n'en sais guère plus. » Pour tout dire, ce n'était pas entièrement le cas mais j'aime bien toujours me garder de la réserve. C'est une bonne politique d'être un peu plus rapide, un peu plus fort et un peu plus malin que ne le croient tous les autres.

« Eh bien donc, comme je vous l'ai dit, l'implant corymbique postérieur

est absolument classique. Il vous permettra de vous connecter un module d'aptitude mimétique. Vous n'ignorez pas que la profession médicale n'est pas unanime dans son jugement à l'égard de tels modules. Certains de nos collègues estiment que les risques potentiels d'excès surpassent de loin les éventuels avantages. Lesquels, à vrai dire, étaient extrêmement limités au début ; les modules étaient produits à l'origine en quantité limitée à titre d'aide thérapeutique pour des patients souffrant de désordres neurologiques graves. Les médias populaires les ont toutefois accaparés, les utilisant dans des buts fondamentalement différents de ceux prévus à l'origine par les inventeurs. » Il haussa de nouveau les épaules. « Il est trop tard aujourd'hui pour y faire quoi que ce soit et les rares personnes à s'en formaliser et prêtes à en interdire l'usage ne recueillent qu'une audience quasiment négligeable. Vous aurez donc accès à la gamme entière des modules de personnalité en vente publique, des modules extrêmement pratiques et susceptibles de soulager de bien des corvées, tout comme à ceux que bon nombre de gens peuvent estimer choquants. » Je songeai aussitôt au mamie Honey Pilar. « Vous pourrez entrer dans n'importe quelle boutique et devenir Salâh ad-Dîn, un héros authentique, le sultan qui chassa les Croisés ; ou bien devenir le Sharhryar, le sultan mythique, et vous distraire avec la belle conteuse et le récit entier des *Mille et Une Nuits*. Votre implant postérieur peut également admettre jusqu'à six périphériques d'extension logicielle.

— C'est exactement le même genre d'implant qu'ont déjà tous mes amis. Qu'en est-il de ces avantages expérimentaux que vous avez mentionnés ? Y a-t-il un risque à se basculer dessus ? »

Bref sourire du toubib. « C'est difficile à dire, monsieur Audran ; ils sont, après tout, expérimentaux. On les a testés sur de nombreux sujets animaux et juste sur quelques volontaires humains. Les résultats ont été satisfaisants mais pas unanimes. Cela dépendra en grande partie de vous, ce qu'à Allah ne plaise. Laissez-moi vous expliquer ça en commençant par vous décrire le genre d'extension auquel nous faisons allusion. Les modules d'aptitude mimétique altèrent votre conscience en vous faisant croire, temporairement, que vous êtes quelqu'un d'autre. Les périphériques d'apprentissage intégré électroniques alimentent directement votre mémoire à court terme, en vous procurant une connaissance immédiate sur n'importe quel sujet ; cette aptitude disparaît dès que vous retirez la puce. Les périphériques connectables sur l'implant antérieur affectent plusieurs autres structures diencéphaliques plus spécialisées. » Il prit un feutre noir et dessina un plan schématique du cerveau. « Tout d'abord, nous avons inséré un fil d'argent extrêmement fin, gainé de plastique, dans votre thalamus. Un fil de moins de deux micromètres de diamètre, trop délicat pour être manipulé à la main. Il va raccorder votre système réticulaire à une carte d'extension spécifique que nous vous fournirons ; celle-ci vous permettra d'oblitérer le réseau neural qui liste les détails sensoriels. Si, par exemple, il est vital pour vous de vous concentrer, vous pourrez choisir de bloquer les signaux parasites, qu'ils soient visuels,

auditifs, tactiles ou autres. »

Je haussai les sourcils. « Je vois effectivement tout l'intérêt de la chose. »

Le Dr Yeniknani sourit. « Ce n'est que le dixième de ce qu'on vous a fourni – il y a d'autres fils, d'autres zones. Près du thalamus, au centre du cerveau, siège l'hypothalamus. L'organe est de taille réduite mais il a quantité de fonctions aussi vitales que variées. Vous serez en mesure de piloter, accroître ou court-circuiter la plupart d'entre elles. Par exemple, vous pourrez décider d'ignorer la faim, si vous le souhaitez ; avec le périphérique adéquat, vous n'éprouverez plus aucune sensation de faim, quelle que soit la durée de votre jeûne. Vous disposerez de la même maîtrise sur la soif ou la douleur. Vous pourrez réguler de manière consciente votre température corporelle, votre pression sanguine et votre état d'excitation sexuelle. Plus utilement peut-être, vous pourrez également supprimer toute fatigue. »

Je le regardai, interdit, les yeux écarquillés, comme s'il venait de déballer devant moi un trésor fabuleux ou une authentique Lampe merveilleuse. Mais le Dr Yeniknani n'était pas un djinn prisonnier. Ce qu'il m'offrait ne relevait pas de la magie, mais pour moi ça aurait aussi bien pu : je n'étais même pas entièrement sûr de le croire, sauf que j'aurais plutôt tendance à écouter les Turcs à l'air farouche en position d'autorité. Je m'abstins en tout cas de les contredire, et le laissai donc poursuivre.

« Vous découvrirez qu'il est plus simple de se faire par soi-même à ces nouveaux talents et à ces informations. Bien entendu, vous aurez des périphériques électroniques pour inclure toutes ces données dans votre mémoire à court terme ; mais si vous désirez les transférer à titre permanent dans votre mémoire à long terme, les circuits de votre hippocampe et des autres aires associées ont été modifiés dans ce but. Si le besoin s'en fait sentir, vous pouvez altérer vos rythmes circadiens et lunaires. Vous pourrez vous endormir sur commande et vous réveiller automatiquement en fonction des puces utilisées. Le circuit raccordé à la glande pituitaire vous permettra de commander indirectement les autres glandes endocrines telles que la thyroïde et les surrénales. Votre thérapeute entrera plus en détail sur les avantages que vous pourrez tirer de telles fonctions. Comme vous pouvez le constater, vous serez en mesure de consacrer toute votre attention à vos diverses tâches sans être contraint de les interrompre périodiquement pour accomplir les fonctions corporelles normales. Cela dit, évidemment, on ne peut pas tenir indéfiniment sans dormir, boire ou vider sa vessie ; mais si tel est votre choix, vous pourrez négliger les signes avertisseurs insistants et de plus en plus désagréables.

— Mon protecteur n'a pas envie que je sois distrait », observai-je sèchement.

Le Dr Yeniknani soupira. « Non, effectivement. Par rien.

— Y a-t-il autre chose ? »

Il se mordilla les lèvres un bon moment. « Oui. Mais votre thérapeute abordera l'ensemble et, d'autre part, nous vous fournirons toutes les brochures et notices habituelles. Je puis toutefois vous dire que vous serez en mesure de

contrôler votre système limbique, qui pilote vos émotions. C'est l'une des évolutions mises au point par le Dr Lisân.

— Je serai capable de choisir mes sentiments ? Comme on choisit ses habits ?

— Jusqu'à un certain point. Qui plus est, en câblant ces zones de votre cerveau, nous avons bien souvent pu affecter plus d'une fonction à une aire précise. Par exemple, petit bonus, votre organisme est désormais capable de brûler l'alcool plus efficacement et plus vite qu'au rythme normal de trente grammes à l'heure. Si tel est votre choix. » Il me jeta un bref regard entendu, parce que, bien sûr, un bon musulman ne boit jamais d'alcool ; il devait savoir que je n'étais pas le plus dévot qui soit. Malgré tout, le sujet restait délicat à aborder entre deux individus relativement étrangers.

« Mon protecteur en sera également ravi, j'en suis certain. À la bonne heure. J'ai hâte d'essayer. Je vais être une force du bien parmi les impies et les corrompus.

— *Inchallah* », dit le docteur. Comme Dieu le veut.

« Loué soit-il », répondis-je, rendu modeste par sa foi sincère.

« Il reste encore un point, et ensuite j'aimerais vous donner un conseil personnel, disons, vous faire part, modestement, de ma philosophie. Le premier point est que, comme vous devez le savoir, le cerveau –, l'hypothalamus, en fait – possède un centre du plaisir que l'on peut stimuler électriquement. »

J'inspirai profondément. « Oui, j'en ai entendu parler. L'effet est censé être absolument irrésistible.

— Les animaux et les individus dont on a connecté ce secteur et qui ont la possibilité de stimuler eux-mêmes leur centre du plaisir oublient souvent tout le reste – le boire, le manger, tous les autres besoins et pulsions. Ils peuvent fort bien continuer à exciter le centre du plaisir jusqu'à ce que mort s'ensuive. » Il plissa les paupières. « Vous, votre centre du plaisir n'a pas été câblé. Votre protecteur a estimé que cela représenterait pour vous une tentation trop grande et que vous aviez mieux à faire que passer le reste de votre existence dans quelque paradis onirique. »

Je ne savais pas si la nouvelle me réjouissait ou non. Je n'avais pas envie de dépérir pour cause d'orgasme mental ininterrompu ; mais si j'avais le choix entre ça ou me carrer deux tueurs sauvages et fous, je crois que, dans un moment de faiblesse, je pourrais effectivement choisir un plaisir exquis inlassablement renouvelé. Il faudrait peut-être une petite période d'accoutumance, mais je suis certain que j'aurais vite pris le coup.

« Près du centre du plaisir, poursuivit le Dr Yeniknani, se trouve une aire qui provoque la rage et un comportement féroce et agressif. C'est également le centre de la punition. Lorsqu'on stimule celui-ci, le sujet éprouve un tourment aussi grand que l'extase que procure le centre du plaisir. Cette aire, *en revanche*, a été câblée. Votre protecteur a estimé que cette possibilité pourrait se révéler utile dans vos activités pour lui, en lui

permettant dans une certaine mesure d'avoir une influence sur vous. » Le tout dit sur un ton manifestement désapprobateur. La nouvelle ne m'enchantait pas non plus outre mesure. « Si vous choisissez d'en faire usage de votre propre chef, vous risquez de vous muer en une créature destructrice impossible à contenir et parfaitement enragée. » Il se tut ; à l'évidence, il n'appréciait guère l'exploitation faite par Friedlander bey de l'art neurochirurgical.

« Mon... protecteur a beaucoup réfléchi à la question, semble-t-il, remarquai-je, sardonique.

— Oui, je suppose. Et je vous engage à faire de même. » Sur quoi, le docteur fit quelque chose d'inhabituel : il se pencha pour me poser la main sur le bras ; l'atmosphère jusque-là compassée de notre entretien changea du tout au tout. « Monsieur Audran », me dit-il, solennel, en me regardant droit dans les yeux, « je crois me douter de la raison pour laquelle vous avez subi cette intervention.

— Hmmm », fis-je, curieux, attendant de savoir ce qu'il avait à dire.

« Au nom du Prophète, la paix soit sur Son nom et Ses bienfaits, vous n'avez pas besoin de craindre la mort. »

Cela m'ébranla. « Eh bien, je dois dire que je n'y pense pas beaucoup. De toute manière, les implants ne sont pas dangereux, non ? J'admets avoir craint qu'on me fasse cramer les neurones si quelque chose se passait mal mais je ne m'imaginai pas que ça puisse me tuer.

— Non, vous n'avez pas saisi. Quand vous allez quitter l'hôpital, quand vous allez vous retrouver dans la situation qui a nécessité cet accroissement de capacités, il ne faut pas que vous ayez peur. Le grand shâ'ir anglais, Wilyam al-cheikh Sebîr, dans sa pièce splendide, *Henry IV*, acte II, dit : "Nous devons à Dieu une mort... et, qu'il en soit comme il doit en advenir, celui qui meurt cette année-ci est quitte pour l'année suivante." Ainsi, voyez-vous, la mort vient à tous. Nul ne peut y échapper. La mort est désirable en tant que passage pour notre entrée au paradis, Allah en soit loué. Aussi, faites ce que vous devez faire, monsieur Audran, et ne laissez pas une peur excessive de la mort vous entraver dans votre quête de la justice. »

Magnifique : mon toubib était une espèce de mystique soufi ou je ne sais quoi. Je restai à le fixer, bougrement incapable de trouver quoi lui répondre. Il me pressa le bras puis se leva. « Avec votre permission... »

Je fis un geste grave. « Que votre journée soit prospère...

— La paix soit avec vous.

— Et avec vous de même », répondis-je. Puis le Dr Yeniknani quitta ma chambre. Jo-Mama allait se régaler. J'avais déjà hâte de l'entendre raconter sa version de l'histoire.

Juste après que le docteur fut sorti, le jeune infirmier revint, une seringue à la main. « Oh ! » fis-je, et je voulus lui dire qu'un peu plus tôt, ce n'était pas cela que je lui avais demandé. J'avais simplement voulu lui poser quelques questions.

« Tournez-vous, m'ordonna-t-il sans perdre de temps. Quel côté ? »

Je me tortillai un peu dans mon lit, sentis mes hanches endolories, jugeai qu'elles étaient également douloureuses. « Vous ne pouvez pas me la faire ailleurs ? Au bras ?

— Dans le bras, non. Mais je peux toujours dans la jambe. » Il rabattit le drap, me désinfecta le dessus de la cuisse jusqu'à mi-distance du genou puis me piqua. Il me tamponna de nouveau rapidement avec la compresse, reboucha son aiguille et se retourna sans un mot. Je n'étais pas un de ses patients préférés, je le voyais bien.

J'avais envie de lui dire quelque chose, de lui faire savoir que je n'étais pas le sybarite rongé de vices, le porc méprisable qu'il me croyait être. Mais avant que j'aie pu ouvrir la bouche, avant même qu'il ait atteint la porte de ma chambre, ma tête se mit à tourner et je me sentis sombrer dans l'étreinte tiède et familière de l'engourdissement. Ma dernière pensée, avant de perdre définitivement conscience, fut que je ne m'étais jamais autant amusé de toute ma vie.

13.

Je ne m'étais pas attendu à recevoir des masses de visites durant mon séjour à l'hôpital. J'avais dit à tous que j'appréciais leur sollicitude mais que ce n'était pas une bien grosse affaire et que je préférais qu'on me laisse tranquille jusqu'à mon complet rétablissement. La réponse que j'obtenais en général, soigneusement pesée et énoncée avec tact, était que de toute façon personne n'avait l'intention de me rendre visite. À quoi je répondais : « Parfait. » La véritable raison pour laquelle je n'avais pas envie qu'on vienne me voir était que je pouvais imaginer les effets secondaires d'une intervention neurochirurgicale importante. Les visiteurs restent assis au pied de votre lit, n'est-ce pas, et vous disent combien vous avez l'air en forme, et que vous allez vous rétablir vite fait, et à quel point tout le monde s'ennuie de vous et – si vous n'avez pas réussi à vous endormir avant – se mettent à vous raconter toutes leurs vieilles opérations à eux. Je n'avais pas besoin de ce cirque. J'avais envie qu'on me laisse seul à goûter les ultimes relents de molécules retard d'étorphine implantées dans une ampoule à l'intérieur de mon cerveau. Bien sûr, j'étais prêt à jouer les patients courageux et stoïques durant quelques minutes chaque jour mais je n'étais pas obligé. Mes amis avaient su tenir parole : je n'eus pas un seul putain de visiteur, jusqu'au dernier jour, juste avant ma sortie. Dans l'intervalle, personne ne vint jamais me voir, ni même me téléphona, ne m'envoya une carte ou une minable plante verte. Croyez-moi, cela restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Tous les jours, le Dr Yeniknani vint me voir, et il prit soin de souligner au moins une fois par visite qu'il y avait pire à craindre que la mort. Il ne cessait de s'y attarder ; c'était le médecin le plus morbide que j'aie jamais connu. Ses tentatives pour calmer mes frayeurs avaient l'effet absolument opposé. Il aurait mieux fait de s'en tenir aux ressources de son art : les pilules. Elles, au moins – je parle de celles que j'avais à l'hôpital, fabriquées par de vraies entreprises pharmaceutiques et tout ça –, je peux compter dessus pour me faire oublier la mort, la souffrance et tout le reste.

Si bien qu'à mesure que passaient les derniers jours, je pus me faire une idée nette de l'importance que représentait mon bien-être pour la tranquillité du Boudayin : j'aurais pu mourir et me faire inhumer dans une mosquée flambant neuve à La Mecque, ou bien avoir quelque pyramide égyptienne édifiée en mon honneur, que personne n'en aurait rien su. Vous parlez de copains ! Question : pourquoi avais-je simplement caressé l'idée de me décarcasser pour leur bien-être ? Je ne cessais de la retourner dans mon esprit et la réponse était toujours : parce que qu'est-ce que j'avais d'autre ? *Triste, non*¹² ? Plus j'observe la façon qu'ont les gens de se comporter réellement, plus je suis ravi de ne jamais leur prêter la moindre attention.

Le ramadân se termina, avec les festivités qui marquent la fin du mois

saint. J'étais désolé d'être encore hospitalisé parce que cette fête, l'Id el-Fitr, est l'une de mes périodes de l'année préférées. Je célèbre toujours la fin du jeûne avec des piles d'*ataïf*, ces crêpes imbibées de sirop puis arrosées d'eau de fleur d'oranger, nappées de crème épaisse et recouvertes d'amandes effilées. Au lieu de ça, cette année, je m'envoyai en guise d'adieu deux ou trois bonnes doses de soléine, pendant qu'en ville une quelconque autorité religieuse déclarait avoir aperçu le croissant de la lune nouvelle, indiquant que le mois nouveau avait commencé et que la vie pouvait désormais reprendre son cours normal.

Je m'endormis. Je m'éveillai tôt le lendemain, quand l'infirmière chargée de ma prise de sang arriva pour ses libations quotidiennes. Pour le reste des gens, la vie avait peut-être repris son cours normal mais la mienne avait définitivement bifurqué dans une direction que je ne pouvais encore imaginer. L'on m'avait ceint les reins et j'étais désormais réclamé sur le champ de bataille. Déroulez vos bannières, ô mes fils, nous déferlerons comme loups dans la bergerie. Je ne suis pas venu pour apporter la paix mais l'épée.

Le petit déjeuner arriva et repartit. Nous eûmes notre petit bain. Je réclamai une piqûre de soléine ; j'aimais bien en avoir une, sitôt achevé le dur entraînement matinal, quand j'avais deux heures devant moi avant le déjeuner. Un petit somme, puis le plateau repas : délicieuses feuilles de vigne farcies ; *hammoud* ; brochettes de *kofta* avec du riz parfumé aux oignons, à la coriandre et aux quatre-épices. La prière est préférable au sommeil, et la nourriture aux drogues... parfois. Après déjeuner, seconde piqûre et seconde sieste. Je fus réveillé par Ali, l'infirmier le plus âgé, celui qui ne m'appréciait guère. Il me secoua l'épaule. « Monsieur Audran », murmura-t-il.

Oh ! non ! me dis-je, ils veulent encore du sang. Je voulus me forcer à me rendormir.

« Vous avez de la visite, monsieur Audran.

— De la visite ? » Il devait sûrement y avoir erreur. Après tout, j'étais mort, exposé au sommet de quelque montagne. Je n'avais plus qu'à attendre l'arrivée des pilliers de tombes. Se pouvait-il qu'ils fussent déjà là ? Je ne me sentais même pas rigide, encore. Les salauds, ils ne me laissaient même pas le temps de refroidir dans la tombe. Je parie qu'on avait montré plus de respect à Ramsès II. À Haroun al-Rashîd. Au prince Sâalih ibn Abdoul-Wahîd ibn Séoud. À tout le monde, sauf à moi. Je m'assis tant bien que mal sur le lit.

« Ô mon habile ami, tu as l'air en pleine forme. » Le visage gras d'Hassan arborait son vilain sourire d'affairiste, cette mine onctueuse que même le plus crétin des touristes trouvait trop fourbe pour être honnête.

« À Dieu ne plaise, dis-je, dans les vapes.

— Oui, loué soit Dieu. Sous peu, tu seras entièrement rétabli, *inchallah*. »

Je ne me fatiguai pas à répondre. J'étais déjà content qu'il ne se soit pas directement assis au pied de mon lit.

« Il faut que tu saches, mon neveu, que le Boudayin tout entier se désole sans ta présence pour illuminer nos existences lasses.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, au flot de cartes et de lettres que j'ai reçues. Aux foules d'amis qui encombrent jour et nuit les couloirs de l'hôpital, anxieux de me voir ou de prendre simplement de mes nouvelles. À toutes les innombrables petites attentions qui ont rendu mon séjour ici supportable. Jamais je ne pourrais trop te remercier.

— Les remerciements sont inutiles...

— ... pour un devoir, je sais, Hassan. Autre chose ? »

Il avait l'air un brin gêné. L'idée avait dû lui effleurer l'esprit que, *peut-être*, je pouvais bien me moquer de lui, mais d'habitude ce genre de chose le laissait froid. Il sourit à nouveau. « Je suis heureux d'apprendre que tu seras ce soir de nouveau parmi nous. »

Surprise. « C'est vrai ? »

Il retourna la main, montrant sa paume grasse. « N'est-ce pas le cas ? Tu dois sortir cet après-midi. Friedlander bey m'a demandé de te transmettre un message : tu dois lui rendre visite sitôt que tu te sentiras mieux. Demain, ça ira amplement. Il ne faut pas te presser durant ton rétablissement.

— Je ne savais même pas qu'on me relâchait et je suis censé rendre visite à Friedlander bey dès demain ; mais il ne veut pas me presser. Je suppose que ta voiture attend en bas pour me ramener chez moi. »

Cette fois, Hassan prit un air mécontent. Il n'appréciait pas du tout ma suggestion. « Ô chéri, j'aurais bien aimé, mais ce n'est pas possible. Tu devras prendre d'autres dispositions. J'ai des affaires qui m'attendent ailleurs.

— Va tranquille », dis-je calmement. Je laissai reposer ma tête sur l'oreiller et cherchai à retrouver mon rêve. Il s'était enfui depuis longtemps.

« *Allah yisallimak* », murmura Hassan, avant de disparaître à son tour.

Toute la paix des derniers jours s'était envolée et cela s'était produit avec une soudaineté déconcertante. Je me retrouvai envahi par un sentiment de dégoût de soi. Je me souvins d'une fois, il y avait quelques années de cela, où j'avais couru une fille qui bossait parfois à *La Lanterne rouge*, d'autres fois au *Big Al's Old Chicago*. Je m'étais frayé un passage dans sa conscience en me montrant drôle, vif et, je suppose, méprisable. J'étais finalement parvenu à la sortir et l'inviter à dîner – je ne me rappelle plus où – puis à la ramener chez moi. Nous étions au lit cinq minutes après que j'eus verrouillé la porte d'entrée, nous avons baisé pendant peut-être dix minutes, un quart d'heure, et tout fut terminé. Allongé sur le lit, je l'ai contemplée : elle avait les dents mal plantées, les os saillants et elle sentait comme si elle se trimballait avec de l'huile de sésame en aérosol. « Mon Dieu, me dis-je alors. Mais qui c'est, cette nana ? Et comment vais-je faire pour m'en débarrasser, à présent ? » Après l'amour, tous les animaux sont tristes ; après n'importe quelle forme de plaisir, à vrai dire. Nous ne sommes pas faits pour le plaisir. Nous sommes faits pour la souffrance, pour voir les choses trop lucidement, ce qui est bien souvent une terrible souffrance en soi. Je me suis méprisé, alors, comme je me méprisais en cet instant.

Le Dr Yeniknani frappa doucement à la porte puis entra. Il jeta un bref

coup d'œil au relevé quotidien laissé par l'infirmier de garde.

« Est-ce que je sors ? » lui demandai-je.

Il tourna vers moi ses yeux noirs et brillants. « Hmmm ? Ah ! oui ! Votre bulletin de sortie est déjà signé. Il va falloir vous trouver quelqu'un pour venir vous prendre. C'est le règlement de l'hôpital. Sinon, vous pouvez partir quand vous le voulez.

— Dieu merci », dis-je, et je le pensais. J'en fus le premier surpris.

« Loué soit Allah », dit le docteur. Il avisa la boîte en plastique remplie de papies, à mon chevet, et me demanda si je les avais tous essayés.

Je lui répondis que oui. C'était un mensonge. J'en avais essayé quelques-uns, sous la surveillance d'un thérapeute ; les extensions de données avaient constitué une sacrée déception, je ne sais pas à quoi je m'étais attendu. Quand je m'embrochais un papie, ses informations étaient là, présentes à mon esprit, comme si elles y avaient été toute ma vie. C'était pareil que veiller toute la nuit pour bachoter un examen, sans avoir à perdre le sommeil et sans le risque d'oublier quoi que ce soit. Puis dès que je déconnectais la puce, tout s'évanouissait de ma mémoire. Bref, rien de bien renversant. À vrai dire, j'avais surtout hâte d'essayer certains des papies que Laïla avait dans sa boutique. Ils seraient peut-être bien pratiques, de temps en temps.

Non, c'étaient les mamies qui me faisaient peur. Les modules d'aptitude mimétiques enfichables. Ceux qui vous procuraient une personnalité entièrement nouvelle, vous planquant dans une petite boîte à l'intérieur de votre tête, pendant qu'un inconnu prenait les commandes de votre corps et de votre esprit. Ceux-là, ils me flanquaient encore une putain de trouille.

« Eh bien, dans ce cas... », dit le Dr Yeniknani. Il ne me souhaita pas bonne chance, parce que tout était entre les mains d'Allah, Qui savait de toute manière quelle serait l'issue, de sorte que la chance n'avait guère à y voir. J'avais graduellement appris que mon toubib était un apprenti saint, un derviche turc. « Que Dieu apporte une heureuse conclusion à votre entreprise », me dit-il. Bien parlé, me dis-je. J'avais fini par bien l'aimer.

« *Inchallah* », répondis-je. Nous nous serrâmes la main et il sortit. J'ouvris la penderie, sortis mes vêtements de ville, les étalai sur le lit – il y avait une chemise, mes bottes, des chaussettes et des sous-vêtements, plus une paire de jeans que je n'avais pas souvenance d'avoir achetée. Je me vêtis rapidement et prononçai le code de Yasmin dans le micro du téléphone. Ça sonna dans le vide. Je prononçai le mien, pensant qu'elle pouvait être chez moi ; pas de réponse là non plus. Peut-être était-elle au turbin, bien qu'il ne fût que deux heures. J'appelai chez Frenchy mais personne encore ne l'y avait vue. Je ne perdis pas mon temps à laisser un message. J'appelai plutôt un taxi.

Règlement de l'hôpital ou pas, personne ne me fit de tracasseries parce que je quittais les lieux sans être accompagné. On me conduisit jusqu'en bas et je pris mon taxi, un sac d'articles de toilette dans une main, ma boîte de papies dans l'autre. Le trajet jusqu'à mon appartement se déroula pour moi dans une sensation de vide, d'hébétude dépourvue de la moindre émotion.

Je déverrouillai ma porte et entrai. J'imaginai que ce serait le vrai bordel. Yasmin était sans doute restée coucher plusieurs fois pendant mon séjour et elle n'était pas spécialement ordonnée. Je m'attendais donc à découvrir ses vêtements en petits monticules sur tout le plancher, des monceaux d'assiettes sales dans l'évier, des restes de repas, des pots ouverts et des boîtes vides tout autour de la cuisinière et de la table ; mais la pièce était aussi propre que lorsque je l'avais quittée. *Plus propre*, même ; jamais je n'avais fait un tel ménage, passé le balai, dépoussiéré, fait les carreaux. Ça me rendit méfiant : quelque habile crocheteur de serrures maniaque du rangement s'était immiscé chez moi. Puis j'avisai trois enveloppes près du matelas, par terre, pleines à craquer. Je me penchai pour les ramasser. Elles portaient mon nom, inscrit à la machine ; dans chaque enveloppe il y avait sept cents kiams, en billets de dix, soixante-dix billets neufs attachés par un élastique. Trois enveloppes, deux mille cent kiams ; mes honoraires pour les semaines passées à l'hôpital. Je n'aurais pas cru qu'on me paierait pour cette période-là. Je l'aurais volontiers accomplie gratis – la soléine ajoutée à l'étorphine, ça n'avait pas été désagréable du tout.

Je m'étendis sur le lit, jetai l'argent à côté, à l'endroit où Yasmin dormait parfois. J'éprouvais toujours une étrange sensation de vide, comme si j'attendais que quelque chose se produise pour me remplir et me donner un indice sur la conduite à suivre. J'attendis, mais rien ne se passa. Je consultai ma montre : bientôt quatre heures. Je décidai de ne pas esquiver la corvée. Autant être débarrassé tout de suite.

Je me relevai, fourrai dans ma poche une liasse de quelques centaines de kiams, pris mes clés, redescendis l'escalier. Je commençai tout juste à ressentir le début d'une vague réaction émotionnelle. Je l'analysai avec une extrême attention : une sensation de nervosité, mais qui n'avait rien d'agréable ; j'étais à coup sûr en train de remonter tant bien que mal du trente-sixième dessous, en faisant gaffe à ne pas glisser la tête dans un collet encore invisible.

Je descendis la Rue jusqu'à la porte orientale du Boudayin et cherchai Bill. Je ne le vis pas. Je montai dans un autre taxi. « À la maison de Friedlander bey », lui dis-je.

Le chauffeur se retourna et me regarda : « Non », répondit-il sèchement. Je sortis et trouvai un de ses collègues qui ne voyait pas d'inconvénients à se rendre là-bas. Je pris garde, toutefois, à ce qu'on soit convenu d'abord du prix de la course.

Une fois arrivé, je réglai le chauffeur et descendis. Je n'avais averti personne de ma venue ; Papa ne s'attendait sans doute pas à me voir avant demain. Néanmoins, son domestique m'avait ouvert la porte d'acajou poli avant que j'eusse atteint le sommet des degrés de marbre blanc. « Monsieur Audran, murmura-t-il.

— Je suis surpris que tu t'en souviennes. »

Il haussa les épaules – je n'aurais su dire s'il avait ou non souri – et me

dit : « La Paix soit avec vous. » Il se retourna.

« Et sur toi de même », répondis-je dans son dos puis je le suivis. Il me conduisit vers les bureaux de Papa, jusqu'à la même salle d'attente que je connaissais déjà. J'entrai, m'assis, me relevai, impatient, et me mis à faire les cent pas. Je ne savais pas ce que j'étais venu faire ici. À part « Salut, comment va ? » j'étais déprimé de découvrir que je n'avais absolument rien d'autre à dire à Papa. Mais Friedlander bey était un hôte agréable quand cela servait ses objectifs et il ne laisserait pas un invité se sentir mal à l'aise.

Au bout d'un moment, la porte de communication s'ouvrit et l'un des géants de grès me fit signe. Je le dépassai et me retrouvai en présence de Papa. Il avait l'air très las, comme s'il s'était occupé d'affaires politiques, financières, religieuses, judiciaires et militaires, sans trêve ni repos, durant plusieurs heures d'affilée. Sa chemise blanche était maculée de sueur, ses cheveux fins ébouriffés, ses yeux las et injectés de sang. C'est d'une main tremblante qu'il appela le Roc parlant. « Du café », lui demanda-t-il d'une voix rauque et bizarrement assourdie. Il se tourna vers moi. « Viens, mon neveu, viens donc t'asseoir. Il faut que tu me dises si tu te sens bien. Il plaît à Allah que l'opération se soit déroulée avec succès. J'ai eu plusieurs comptes rendus du Dr Lisân. Il semblait tout à fait satisfait des résultats. À cet égard, je le suis de même mais, bien entendu, la véritable preuve de la valeur des implants résidera dans ta manière de les utiliser. »

J'acquiesçai sans mot dire.

Le Roc arriva avec le café, ce qui me donna quelques minutes pour me calmer les nerfs, pendant qu'on papotait en sirotant le breuvage. Je me rendis compte que Papa m'examinait avec une certaine insistance, les sourcils froncés et l'air vaguement mécontent. Je fermai les yeux, exaspéré : j'étais venu avec ma tenue habituelle. Le jean et les bottes, c'était parfait dans la boîte de Chiri ou pour traîner avec Mahmoud, Jacques et Saïed, mais Papa préférait me voir en *djellabah* et *keffieh*. Trop tard, maintenant ; j'étais parti du fond du trou et je n'avais plus qu'à me remettre à l'escalader et tâcher de retrouver ses bonnes grâces.

J'agitai légèrement ma tasse après qu'on m'eut resservi une seconde fois, pour indiquer que je n'en voulais plus. Le rite du café était réglé et Papa murmura quelque chose au Roc. Le malabar quitta la pièce. C'était la première fois, je crois bien, que je me retrouvais seul avec Papa. J'attendis.

Le vieillard pinça les lèvres, songeur. « Je suis heureux que tu aies suffisamment réfléchi à mes souhaits pour accepter de subir l'intervention.

— Ô cheikh, commençai-je, c'est... »

Il me fit taire d'un geste bref. « Toutefois, ce n'est pas une simple intervention chirurgicale qui résoudra nos problèmes. Malheureusement. J'ai reçu d'autres rapports m'indiquant que tu étais réticent à explorer toute la palette de mes présents. Il se peut que tu t'imagines pouvoir satisfaire notre accord en portant les implants mais en te gardant de les utiliser. Si tu penses cela, alors, tu t'illusionnes. Notre problème mutuel ne pourra être résolu tant

que tu n'accepteras pas d'employer l'arme que je t'ai donnée, et l'employer au maximum de ses possibilités. Je n'ai pas reçu moi-même une telle augmentation parce que j'estime que ma religion me l'interdit ; on pourrait en conséquence faire valoir que je ne suis pas la personne la plus habilitée à te conseiller en la matière. Malgré tout, je crois savoir une chose ou deux concernant les modules d'aptitude mimétique. Verrais-tu une objection à ce que nous discussions ensemble du meilleur choix à faire ? »

L'homme lisait mes pensées mais c'était son boulot. Le plus bizarre, c'était que plus je m'enfonçais, plus il me semblait facile de parler avec Friedlander bey. Je ne fus même pas normalement terrifié quand je m'entendis décliner son offre. « Ô cheikh, lui dis-je, nous ne sommes même pas d'accord sur l'identité de notre ennemi. Comment dans ce cas pouvons-nous espérer choisir la personnalité convenable pour être l'instrument de notre vengeance ? »

Il y eut un bref silence durant lequel j'entendis mon cœur cogner avec un grand « toc ! » puis remettre ça. Les sourcils de Papa se haussèrent imperceptiblement puis revinrent en place.

« Encore une fois, mon neveu, tu me prouves que je ne me suis pas trompé en te choisissant. Tu as absolument raison. Comment, donc, comptes-tu aborder la question ?

— Ô cheikh, je me propose, pour commencer, de me faire un allié encore plus proche du lieutenant Okking, afin d'obtenir tous les renseignements qu'il détient dans ses fichiers. Je sais des choses, concernant plusieurs victimes, dont je suis certain qu'il n'a aucune connaissance. Je ne vois pas de raison de lui procurer maintenant cette information mais il peut en avoir besoin plus tard. J'interrogerai alors tous nos amis communs ; je crois que je pourrai trouver d'autres indices. Un examen soigneux, scientifique, de toutes les données disponibles devrait constituer la première étape. »

Friedlander bey hocha la tête, songeur. « Okking détient des informations que tu n'as pas. Tu possèdes des informations qu'il n'a pas. Quelqu'un devrait rassembler tous ces renseignements en un lieu unique, et j'aimerais mieux que ce soit toi, et non ce bon lieutenant. Oui, je suis ravi par ta suggestion.

— Tous ceux qui te voient vivent, ô cheikh.

— Qu'Allah t'accorde de partir et revenir protégé. »

Je ne voyais aucune raison de lui dire que ce que je comptais faire en vérité, c'était surveiller de plus près Herr Lutz Seipolt. Ce que je savais de Nikki et de sa mort rendait toute l'affaire encore plus sinistre que Papa ou le lieutenant Okking n'étaient enclins à l'admettre. Je détenais toujours le mamie que j'avais trouvé dans le sac de Nikki. Je n'en avais parlé à personne. Il faudrait que je découvre ce qui y était enregistré. Je n'avais pas non plus mentionné la bague ni le scarabée.

Il me fallut quelques minutes encore pour m'éclipser de la villa de Papa, et là-dessus je fus incapable de trouver un taxi. Je finis par rentrer à pied, mais

ça ne me dérangeait pas parce que durant tout le trajet j'eus une sérieuse discussion avec moi-même. Qui se déroula comme suit :

Moi¹ (craignant Papa) : « Eh bien, pourquoi ne pas faire ce qu'il demande ? Tu te contentes de recueillir toutes les informations possibles et te laisses suggérer l'étape suivante. Autrement, c'est que tu cherches à recevoir la raclée. Ou les derniers sacrements. »

Moi² (craignant la mort et le désastre) : « Parce que chacune de mes initiatives concerne directement deux – pas un, mais bien deux – assassins psychopathes qui se foutent comme d'un pois chiche que je sois vivant ou mort. En fait, l'un ou l'autre donnerait sans doute beaucoup rien que pour avoir la chance de me loger une balle entre les deux yeux ou me trancher la gorge. Voilà pourquoi. »

Les deux moi avaient des stocks considérables d'arguments logiques et raisonnables en réserve. C'était comme d'assister à une partie de tennis mental : le premier expédiait une affirmation de l'autre côté du filet et l'autre renvoyait aussitôt la balle avec une réfutation. Les deux adversaires étaient de force par trop égale, la partie risquait de s'éterniser. Au bout d'un moment, je me lassai et cessai de la regarder. Après tout, j'avais tout l'équipement voulu pour devenir, au gré de mon humeur, le Cid, Khomeiny ou n'importe qui d'autre, alors pourquoi hésitais-je encore ? Dans le coin, personne n'affichait le moindre de mes scrupules. Et pourtant, je ne me considérais pas non plus comme un couard. Alors, qu'est-ce qu'il me fallait pour me pousser à m'enficher ce premier mamie ?

J'eus la réponse à cette question le soir même. J'entendis l'appel à la prière du soir au moment où je franchissais la porte et commençais à remonter la Rue. À l'extérieur du Boudayin, la voix du muezzin semblait presque éthérée ; à l'intérieur, cette même voix avait acquis comme un ton de reproche. Ou bien étais-je le jouet de mon imagination ? Je me laissai dériver jusqu'à la boîte de Chiriga et m'installai au bar. Elle n'était pas là. Derrière le comptoir officiait Djamila, qui avait bossé pour Chiri quelques semaines plus tôt puis était partie après que le Russe s'était fait descendre. Ça va, ça vient, dans le Boudayin ; les gens bossent dans un club puis se font virer ou s'en vont de leur propre gré à cause d'une connerie quelconque, vont travailler ailleurs puis, à force, bouclent le circuit et finissent par se retrouver à leur point de départ. Djamila était de celles capables de parcourir le circuit plus vite que quiconque. Elle avait de la chance si elle s'accrochait à une place plus de sept jours d'affilée.

« Où est Chiri ? lui demandai-je.

— Elle arrive à neuf heures. Tu veux boire quelque chose ?

— Bingara et gin avec glaçons, avec un trait de Rose. » Djamila acquiesça puis me tourna le dos pour concocter la mixture. « Oh ! fit-elle. Il y avait un message pour toi. Ils ont laissé un message. Attends que je le retrouve. »

Cela me surprit. Je ne voyais pas qui pouvait m'avoir laissé un message, et surtout savoir que je passerais ici ce soir.

Djamila revint avec mon cocktail et un dessous de verre avec deux mots griffonnés dessus. Je la réglai et elle me laissa, sans ajouter un mot. Le message était : *Appeler Okking*. On ne pouvait rêver meilleur début pour ma nouvelle vie de superman : un appel de la police pour affaires urgentes. Pas de trêve pour les malfaisants : ça devenait ma devise. Je décrochai mon téléphone de ceinture, grommelai le code d'Okking puis attendis qu'il décroche. « Ouais ? répondit-il enfin.

— Marîd Audran.

— Impeccable. J'ai appelé l'hôpital mais on m'a dit que vous étiez sorti. J'ai appelé chez vous, mais ça ne répondait pas. J'ai appelé le patron de votre nana, mais vous étiez pas là. J'ai appelé votre point de chute habituel, le *Réconfort*, mais on ne vous y avait pas vu. Alors, j'ai essayé deux ou trois autres endroits, en laissant des messages. Je veux vous voir dans une demi-heure.

— Pas de problème, lieutenant. Où êtes-vous ? »

Il me donna un numéro de chambre et l'adresse d'un hôtel appartenant à une multinationale flamande, dans le quartier le plus opulent de la ville. Je n'y avais jamais mis les pieds, je ne m'en étais même pas approché à moins de dix rues. Ce n'était pas mon quartier.

« Quel est le problème ? demandai-je.

— Homicide. Votre nom a été cité.

— Ah ! Une connaissance à moi ?

— Ouais. C'est tout de même curieux mais sitôt que vous êtes entré à l'hôpital, tous ces meurtres bizarres ont cessé. Rien de spécial pendant trois semaines. Et le jour même de votre sortie, nous voilà revenus sous le règne de la Terreur.

— D'accord, lieutenant, vous m'avez eu, je vais devoir me confesser. Si j'avais été malin, j'aurais arrangé un meurtre ou deux pendant mon séjour à l'hosto, histoire d'écarter les soupçons.

— Vous êtes un type futé, Audran. Ça ne rend votre situation que plus difficile, l'un dans l'autre.

— Désolé. Mais vous ne m'avez toujours pas dit : qui est la victime ?

— Vous vous radinez en vitesse, c'est tout. » Et il raccrocha.

Je descendis mon verre d'un trait, laissai à Djamila un kiam de pourboire et fonçai dans la tiédeur nocturne. Bill n'était toujours pas à sa place habituelle, sur le large boulevard Il-Djamîl, à la sortie du Boudayin. Un autre chauffeur de taxi accepta de me prendre et me conduisit à tombeau ouvert à l'autre bout de la ville, jusqu'à l'hôtel. Je montai quatre à quatre jusqu'à la chambre et fus arrêté à l'entrée par un policier en faction devant le ruban jaune qui délimitait les lieux du crime. Je lui dis que j'étais attendu par le lieutenant Okking. Il me demanda mon nom puis me laissa passer.

La chambre ressemblait à l'intérieur d'un abattoir. Il y avait du sang partout – des mares de sang par terre, des traînées de sang sur les murs ; le lit, les chaises et le bureau étaient éclaboussés de sang, et il y en avait plein la

moquette. Il fallait qu'un assassin dépense un temps et une énergie considérables à s'assurer que sa victime était suffisamment morte pour envoyer ainsi du sang dans tous les coins, en imbibant intégralement toute la chambre. Il fallait qu'il ait lardé de coups sa victime, comme dans un sacrifice humain rituel. C'était grotesque, inhumain, dément. Ni James Bond ni le massacreur anonyme n'avaient travaillé de la sorte. C'était soit l'œuvre d'un troisième maniaque, soit de l'un des deux premiers avec un tout nouveau mamie. Dans l'un et l'autre cas, nos pauvres indices étaient désormais sans valeur. Comme si on avait besoin de ça.

Les flics étaient en train de terminer de fourrer le corps dans un sac sur une civière avant de l'évacuer. Je trouvai le lieutenant : « Alors, qui est-ce qui s'est fait soigner, ce soir, bordel ? » lui demandai-je.

Il me dévisagea attentivement, comme s'il pouvait jauger ma culpabilité ou mon innocence à ma réaction. « Sélima », répondit-il simplement.

Mes épaules s'affaissèrent. Un immense épuisement me prit tout d'un coup. « Allah le Miséricordieux, murmurai-je. Alors, pourquoi aviez-vous besoin de moi ? Qu'est-ce que j'ai à voir dans cette histoire ? »

— Vous enquêtez là-dessus pour le compte de Friedlander bey. Et d'autre part j'aimerais que vous alliez jeter un œil dans la salle de bains.

— Pourquoi ?

— Vous verrez. Accrochez-vous, toutefois ; ça n'a rien de ragoûtant. »

Je n'en eus que moins envie d'y aller. Je le fis pourtant. J'étais bien obligé, je n'avais pas le choix. La première chose que je vis fut un cœur humain, arraché à la poitrine de Sélima, déposé dans le lavabo. Ça me flanqua aussitôt des haut-le-cœur. Puis je vis le sang étalé sur tout le miroir, au-dessus. Il y avait des contours irréguliers, des motifs géométriques et des symboles inintelligibles dessinés sur la glace. Le plus désagréable, pourtant, c'étaient les quelques mots écrits en lettres dégoulinantes de sang, et qui annonçaient : *Audran, à ton tour !*

J'éprouvai une vague sensation d'irréalité. Que savais de moi ce boucher dément ? Quel rapport avais-je avec le monstrueux assassinat de Sélima, et d'ailleurs des autres Sœurs Veuves noires ? La seule idée qui me venait pour l'heure était que ma motivation jusqu'à présent avait été une espèce de désir chevaleresque de contribuer à protéger mes amis, ceux qui pouvaient être de futures victimes des tueurs fous inconnus. Je n'y avais aucun intérêt personnel, hormis un éventuel désir de vengeance, pour le meurtre de Nikki et pour les autres. À présent, toutefois, avec mon nom inscrit en sang figé sur ce miroir, l'affaire avait pris un tour personnel. C'était ma propre vie qui était en jeu.

S'il y avait quelque chose au monde qui pouvait m'inciter à franchir l'ultime étape et m'enficher mon premier mamie, c'était bien cela. Voilà que je savais, avec une absolue certitude, que dorénavant j'aurais besoin de mobiliser toute l'aide disponible. L'intérêt personnel bien compris, j'appelle ça ; et je maudis les ignobles exécuteurs qui m'y contraignaient.

Le lendemain matin, toute affaire cessante, j'allai rendre visite à Laïla, à sa modulerie dans la Quatrième Rue. La vieille était d'allure toujours aussi terrifiante mais son costume avait subi une légère révision : elle avait fourré ses cheveux crasseux, gris et clairsemés sous une perruque blonde pleine de bouclettes ; ça ressemblait moins à un postiche qu'au genre de truc que votre grand-tante pourrait enfiler sur un grille-pain pour le planquer. Laïla ne pouvait pas faire grand-chose du côté de ses yeux jaunis et de sa peau noire et fripée mais, pour sûr, elle essayait : elle s'était flanqué une telle couche de poudre qu'on l'aurait crue sortie de sous un silo à grain. Là-dessus, elle avait étalé de grandes traînées de rouge cerise, sur tous les emplacements encore disponibles ; pour moi, j'avais l'impression qu'ombre à paupières, fond de teint et rouge à lèvres étaient sortis du même récipient. Elle avait une paire de lunettes de soleil en plastique criard, accrochée par une lanière sale autour du cou – en forme d'yeux de chat, et qu'elle s'était choisies avec soin. Elle n'avait pas pris la peine de se trouver des fausses dents mais avait en revanche troqué sa tenue noire crasseuse contre une robe fendue décolletée, d'un jaune bouton d'or étincelant. On aurait dit qu'elle essayait de sortir la tête et les épaules d'entre les mâchoires de la plus grosse perruque du monde. Aux pieds, elle avait mis des pantoufles en peluche bleue. « Laïla...

— Marîd. » Elle avait le regard un peu trouble. Preuve indubitable que c'était bien aujourd'hui l'inimitable Laïla que j'avais devant moi ; si elle s'était enfiché un mamie quelconque, elle aurait eu le regard vif, le logiciel aurait avivé ses réactions. Ç'aurait été plus facile de discuter avec elle, si elle avait effectivement été quelqu'un d'autre, mais enfin, je fis avec ce que j'avais.

« Me suis fait câbler.

— J'ai appris. » Elle renifla, et je sentis un frisson de dégoût.

« J'aurais besoin d'aide pour choisir un mamie.

— Pour quoi faire ? »

Je me mâchonnai la lèvre. Que pouvais-je me permettre de lui révéler ? D'un côté, elle était susceptible de répéter tout ce que je lui dirais à tous ceux qui passeraient dans sa boutique. De l'autre, personne ne lui prêtait attention de toute manière. « J'ai besoin de faire un petit travail. Je me suis fait câbler parce que le boulot risque d'être dangereux. J'ai besoin d'un truc qui amplifierait mes talents de détective et en même temps m'empêcherait d'être blessé. Qu'est-ce que t'en penses ? »

Tout en marmottant toute seule, elle parcourut ses rayons, fouillant parmi ses casiers. Faute de saisir ce qu'elle racontait, je pris mon mal en patience. Finalement, elle revint vers son comptoir et parut surprise de me retrouver encore là. Peut-être qu'elle avait déjà oublié ce que je lui avais demandé.

« Est-ce qu'un personnage imaginaire te conviendrait ?

— S'il est assez intelligent. »

Elle haussa les épaules, marmonna de plus belle, tripotant entre ses doigts griffus un module sous emballage en plastique avant de me le tendre enfin.

« Tiens. »

J'hésitai. Je me souvins avoir déjà noté qu'elle me faisait penser à la sorcière de *Blanche-Neige* ; à présent, je lorgnais le mamie comme si c'était une pomme empoisonnée. « Qui est-ce ?

— Nero Wolfe, me dit-elle. Un brillant détective. Un génie pour ce qui est de résoudre les meurtres. N'aimait pas sortir de chez lui. C'était toujours un autre qui se tapait le sale boulot et prenait les raclées.

— Parfait. » Je me rappelais plus ou moins le personnage, même s'il ne me semblait pas avoir lu un des bouquins.

« Faudra que tu trouves quelqu'un pour aller poser les questions, me dit-elle en me tendant un second mamie.

— Saïed s'en chargera. Je n'aurai qu'à lui dire qu'il pourra fracasser quelques crânes si ça lui chante et il sautera sur l'occasion. Combien pour les deux ? »

Ses lèvres tremblotèrent un long moment pendant qu'elle essayait d'additionner les deux chiffres. « Soixante-treize siffla-t-elle. Je te fais grâce de la taxe. »

Je sortis quatre-vingts kiams et récupérai les deux modules et ma monnaie. Elle me dévisagea. « Tu veux m'acheter des haricots porte-bonheur ? » Je ne voulais surtout pas en entendre parler.

Il y avait encore un petit détail qui me chiffonnait et qui pouvait bien être la clé de l'identité de l'assassin de Nikki, ce tortionnaire et cet égorgueur qu'on n'était pas encore parvenu à mettre hors d'état de nuire : c'était le mamie pirate de Nikki. Peut-être l'avait-elle au moment de sa mort, à moins que ce ne fût le tueur ; pour ce que j'en savais, ce truc pouvait aussi bien n'avoir été porté par personne. N'être qu'une fausse piste sans intérêt. Mais alors, pourquoi me donnait-il ce sentiment de malaise absolu chaque fois que je le regardais ? Était-ce uniquement parce que je l'associais au corps de Nikki ce soir-là, fourré dans un sac-poubelle, abandonné dans cette impasse ? J'inspirai deux ou trois fois un bon coup. Allons, me dis-je, t'as tout ce qu'il faut pour jouer les héros. T'as le logiciel au poil, prêt à te souffler ton rôle en rigolant dans ton crâne. Je m'étirai les muscles.

Mon esprit raisonnable essaya de me répéter trente ou quarante fois que le mamie n'avait aucune importance, que ce n'était rien de plus qu'un bâton de rouge ou un Kleenex chiffonné que j'aurais pu trouver au fond du sac de Nikki. Okking n'aurait pas été ravi d'apprendre que je l'avais soustrait – ainsi que deux autres objets – à la police, mais j'en arrivais au point où Okking était devenu le cadet de mes soucis. Je commençais à en avoir ma claque de toute cette histoire, mais elle réussissait pourtant à m'attirer dans son sillage. J'avais perdu jusqu'à la volonté de me dégager et sauver ma peau.

Laïla tripotait un mamie. Elle leva la main et se l'enficha. Elle aimait bien rendre visite à ses spectres et ses fantômes. « Marîd ! » Elle gémit cette fois avec la voix perçante de Vivien Leigh dans *Autant en emporte le vent*.

« Laïla, j'ai sur moi un mamie de contrebande et j'aimerais bien savoir ce qu'il y a dessus.

— Bien sûr, Marîd, aucun problème. File-moi donc c'te p'tit...

— Laïla, m'écriai-je, j'ai pas le temps de subir ton numéro de belle Sudiste ! Ou tu me débranches ce mamie, ou tu te forces à me prêter attention. »

L'idée de déconnecter son module était trop horrifiante pour qu'elle pût l'envisager. Elle me fixa, cherchant à me distinguer dans la foule. J'étais celui qui se trouvait entre Ashley, Rhett et la porte. « Eh bien, Marîd ! Quelle mouche te pique ? Tu m'as l'air si enfiévré ! »

Je détournai la tête et pestai. Pour l'amour d'Allah, j'avais bien envie de la frapper. « Voilà, j'ai ce mamie », lui dis-je, sans desserrer les dents d'une fraction de pouce. « J'ai besoin de savoir ce qu'il y a dessus.

— Tara-ta-ta, Marîd, qu'y a-t-il de si important ? » Elle me prit des mains le module et l'examina. « Il est divisé en trois bandes, mon chou.

— Mais comment peux-tu me dire ce qui est enregistré dessus ? »

Elle sourit. « Eh bien, rien de plus facile. » Et d'une main elle sortit le module Scarlett O'Hara et le jeta négligemment derrière elle ; il alla cogner un casier de papies et glissa dans un coin. Laïla pouvait bien ne plus jamais retrouver sa Scarlett. De l'autre main elle centra mon mamie suspect et se l'enficha. Son visage amorphe se crispa imperceptiblement. Puis elle s'effondra par terre.

« Laïla ? »

Elle se tordait dans des postures grotesques, la langue sortie, les yeux grands ouverts, le regard aveugle et fixe. Elle poussait un gémissement continu, grave et sanglotant, comme si elle avait été battue et mutilée pendant des heures et n'avait même plus la force de crier. Sa respiration était rauque, son souffle court, et je l'entendais râper dans sa gorge. Ses deux mains étaient devenues deux fagots noirs de brindilles sèches, qui lui griffaient vainement la tête, cherchant désespérément à arracher le mamie, mais elle ne contrôlait plus ses muscles. Avec un sanglot étouffé, elle oscillait d'avant en arrière sur le sol. J'aurais voulu l'aider mais je ne savais pas quoi faire : que je m'approche et elle risquait de me griffer.

Elle n'avait plus rien d'humain, c'était horriblement facile à constater. Quel qu'il soit, celui qui avait conçu ce mamie aimait les animaux – aimait *faire des choses* aux animaux. Laïla se comportait comme un gros animal ; pas du tout comme un chat domestique ou un petit chien, mais comme un fauve en cage, rendu fou furieux. Je l'entendais siffler, gronder, je la voyais mordre les pieds des meubles et me montrer ses crocs imaginaires. Quand je m'accroupis près d'elle, elle me bondit dessus plus vite que je ne l'aurais cru possible. Je voulus saisir le mamie et m'en sortis avec trois longues estafilades

sanglantes le long du bras. Puis son regard se riva au mien. Elle s'accroupit, les genoux pliés.

Laïla bondit, projetant vers moi son corps maigre et noir. Poussant un cri strident, elle tendit les mains en direction de mon cou. Le spectacle du changement qui avait frappé cette vieille femme me rendait malade. Ce n'était pas simplement de voir Laïla m'attaquer : c'était de voir le corps de cette vieille sorcière ainsi possédé par le module. D'ordinaire, j'aurais pu la repousser d'une seule main ; aujourd'hui, en revanche, je me retrouvais en mortel danger. Cette Laïla bête fauve n'était pas seulement prête à m'acculer ou me blesser allègrement. C'était à ma vie qu'elle en avait.

Au moment où elle bondissait sur moi, j'esquivai du mieux possible, agitant les bras comme un matador pour détourner l'œil du taureau. Elle s'écrasa dans une corbeille de papiers usagés, roula sur le dos et projeta les jambes en l'air, comme si elle voulait m'étriper. J'abattis de toutes mes forces le poing sur sa tempe. Il y eut un craquement assourdi et elle s'affala, inerte, dans la corbeille. Je me penchai, débroschai le mamie pirate et le planquai avec mes autres logiciels. Laïla ne demeura pas longtemps inconsciente mais elle était quand même assommée : ses yeux ne parvenaient pas à accommoder et elle marmonnait dans son délire. Quand elle aurait repris ses esprits, elle allait être très malheureuse. Je parcourus rapidement la boutique du regard, à la recherche de quelque chose à mettre dans son implant vacant. Je déchirai l'emballage d'un mamie neuf – apparemment un modèle éducatif, car il était accompagné de trois papiers. Un truc sur la manière d'organiser les dîners pour les bureaucrates anatoliens. J'étais certain qu'elle trouverait ça fascinant.

Je déclipsai mon téléphone et appelai l'hôpital où je m'étais fait amplifier. Je demandai le Dr Yeniknani ; quand enfin il répondit, je lui expliquai ce qui était arrivé. Il m'annonça qu'une ambulance était en route et serait à la boutique d'ici cinq minutes. Il voulait que je confie le mamie à l'un des infirmiers. Je l'avertis que tout ce qu'il pourrait tirer du module devait rester confidentiel et qu'il devrait se garder de divulguer toute information à la police ou même à Friedlander bey. Il y eut un long moment de silence mais en fin de compte le Dr Yeniknani accepta. Il me connaissait et me faisait plus confiance qu'il n'avait confiance en Okking et Papa réunis.

L'ambulance arriva dans les vingt minutes. Je regardai les deux infirmiers installer avec précaution Laïla sur une civière et la charger dans le fourgon. Je confiai le module à l'un d'eux en insistant bien pour qu'il ne le donne à personne d'autre qu'au Dr Yeniknani. Il s'empressa d'acquiescer et se remit au volant. Je regardai l'ambulance s'éloigner et quitter le Boudayin, emportant Laïla vers ce que la science médicale serait, ou non, capable de faire pour elle. Serrant mes deux achats, je refermai et verrouillai la porte de l'échoppe de la vieille femme. Puis je quittai les lieux vite fait. Sur le trottoir, je fus pris de frissons.

Qu'on me patafiole si je savais ce que j'avais appris. Primo – et à la condition non négligeable que le mamie pirate eût à l'origine appartenu à

l'égorgeur – le portait-il effectivement ou bien le donnait-il à ses victimes ? Un loup sylvestre ou bien un tigre de Sibérie savait-il brûler une victime sans défense avec une cigarette ? Non, il était bien plus logique d'imaginer le mamie embroché sur une victime rendue folle furieuse mais soigneusement ligotée : voilà qui expliquerait les ecchymoses aux poignets – et Tami, Abdoulaye et Nikki avaient tous les trois le crâne équipé de connecteur. Que faisait l'assassin dans le cas où sa victime n'était pas un mamie ? Sans doute refroidissait-il la pauvre poire avant de passer l'après-midi à se morfondre.

Tout ce que je pouvais en déduire, c'est que j'étais à la recherche d'un pervers à qui il fallait un fauve enragé et mis en cage pour prendre son pied. L'idée de renoncer me traversa fugitivement l'esprit, la scène souvent répétée de ma démission malgré les menaces à mi-voix de Friedlander bey. Cette fois, j'allais jusqu'à m'imaginer au bord de la chaussée défoncée, attendant l'antique trolley avec sa foule de paysans juchés à l'impériale. J'avais l'estomac retourné et serré en même temps, ce qui n'a rien de confortable.

Il était trop tôt pour aller trouver le demi-Hadj et le convaincre de devenir mon complice. Peut-être que, sur le coup de trois ou quatre heures, il serait au *Café du Réconfort*, en compagnie de Mahmoud et de Jacques : ces trois-là, je ne les avais pas vus, ne leur avais pas parlé depuis des semaines : je n'avais pas revu Saïed depuis la nuit où il avait expédié Courvoisier Sonny sur la grand-route circulaire, direction le Paradis, ou ailleurs. Je rentrai chez moi. Je me dis que je pourrais toujours sortir le mamie Nero Wolfe pour le regarder et le retourner une vingtaine de fois dans ma paume puis, éventuellement, retirer le blister et savoir enfin s'il me faudrait avaler quelques pilules ou bien une bouteille de tendé pour trouver le courage de m'enfiler ce putain de truc.

En entrant, je découvris Yasmin installée dans mon appartement. J'en fus surpris ; elle, de son côté, était toute retournée et blessée. « T'es sorti de l'hôpital hier et tu n'as même pas encore trouvé le temps de m'appeler », s'écria-t-elle. Elle se laissa tomber au coin du lit et me regarda, l'air renfrogné.

« Yasmin...

— D'accord, t'avais dit que tu ne voulais pas que je vienne te rendre visite à l'hôpital, et je m'en suis donc bien gardée. Mais j'aurais cru que tu serais venu me voir sitôt rentré chez toi.

— C'est ce que j'ai voulu faire mais...

— Alors, pourquoi ne pas me donner au moins un coup de fil ? Je parie que t'étais ici avec quelqu'un d'autre.

— Je suis passé voir Papa hier soir. Hassan m'avait dit que j'étais censé me présenter à lui. »

Elle me jeta un regard dubitatif. « Et ça t'a pris toute la nuit ?

— Non, reconnu-je.

— Alors, qui d'autre as-tu vu ? »

Je poussai un grand soupir. « J'ai vu Sélima. »

Sa mine renfrognée se mua en un rictus d'absolu mépris. « Oh ! C'est

donc ce qui t'excite, à présent ? Et comment était-elle ? Aussi bonne que dans ses pubs ?

— Sélima est maintenant sur la liste, Yasmin. Avec ses sœurs. »

Elle me regarda un moment en clignant les yeux. « Explique-moi pourquoi je ne suis pas surprise. On lui avait pourtant bien dit de faire gaffe.

— On ne peut pas faire gaffe tout le temps. Sauf à vivre en permanence dans une grotte, à cent kilomètres de son plus proche voisin. Et ce n'était pas le genre de Sélima.

— Non. » Il y eut un moment de silence ; je suppose que Yasmin se disait que ce n'était pas non plus le sien, et que j'étais en train de suggérer qu'il pourrait bien lui arriver la même chose. Enfin, j'espère que c'est ce qu'elle pensait, parce que c'est vrai. C'est toujours vrai.

Je m'abstins d'évoquer l'hématome que l'assassin de Sélima m'avait expédié via la glace du lavabo dans la chambre d'hôtel. Quelqu'un avait désigné Marîd Audran comme une cible facile, aussi était-il grand temps que l'intéressé se mette à jouer serré. D'autre part, mentionner la chose ne ferait rien pour améliorer le moral de Yasmin – ni le mien, d'ailleurs. « Tiens, j'ai là un mamie que j'aimerais bien essayer... »

Elle haussa un sourcil. « C'est quelqu'un que je connais ?

— Non, je crois pas. C'est un détective, tiré de vieux romans. J' me suis dit qu'il pourrait peut-être m'aider à faire cesser cette série de meurtres.

— Ouais, je vois. C'est Papa qui l'a suggéré ?

— Non. Papa ne sait pas ce que je compte faire au juste. Je lui ai dit simplement que j'allais suivre de près l'enquête de la police, examiner les indices à la loupe et tout ça... Il m'a cru.

— Moi, ça me fait l'effet d'être du temps perdu.

— C'est effectivement du temps perdu mais Papa aime que les choses se fassent dans l'ordre. Il opère d'une manière régulière, efficace, mais avec une lenteur ennuyeuse et au prix du moindre effort.

— Mais il arrive à ses fins.

— Oui, ça, je dois le reconnaître. Malgré tout, je n'ai pas envie de l'avoir sur le dos en permanence, à objecter un coup sur deux à toutes mes initiatives. Si je fais ce boulot pour lui, je veux le faire comme je l'entends.

— Tu ne fais pas ce boulot seulement pour lui, Marîd. Tu le fais pour nous. Pour nous tous. Et par ailleurs, tu te souviens du *Yi king* ? Il prédisait que personne ne te croirait. C'est pour le coup que tu vas devoir travailler selon ce que tu estimes bon pour te trouver justifié à la fin.

— Bien sûr, dis-je avec un sourire maussade. J'espère simplement que ma renommée ne sera pas posthume.

— “Et gardez-vous de toute convoitise parce que Dieu aura rendu certains d'entre vous supérieurs aux autres. Aux hommes, la jouissance de ce qu'ils auront gagné. Ne vous enviez pas mutuellement mais rendez plutôt grâce à Dieu de Ses libéralités. Voilà ! Car Dieu sait tout.”

— C'est ça, Yasmin, maintenant on me lance des citations. Te voilà

devenue soudain bien pieuse.

— C'est à toi qui t'interroges constamment sur ta foi. Moi, je crois déjà. Je ne suis pas pratiquante, c'est tout.

— Le jeûne sans prière, c'est comme un pasteur sans crose, Yasmin. Et d'ailleurs, tu ne jeûnes même pas.

— Ouais, mais...

— Mais rien.

— Tu esquives encore la question. »

Là, elle avait raison, aussi changeai-je d'esquive : « Être ou ne pas être, chérie, voilà la question. » Je lançai le mamie en l'air et le rattrapai. « Est-il plus noble à l'esprit de...

— Est-ce que tu vas te brancher ce putain de truc, oui ou zut ? »

Alors, je respirai un grand coup, murmurai « Au nom de Dieu », et me branchai le module.

La première sensation, terrifiante, était de se retrouver soudain englouti dans une grotesque masse de chair. Nero Wolfe pesait un septième de tonne, cent quarante-cinq kilos ou plus. Tous les sens d'Audran étaient abusés pour le persuader qu'il avait pris quelque soixante-dix kilos en un instant. Il tomba par terre, assommé, le souffle coupé. On l'avait prévenu qu'il faudrait compter avec un certain délai d'adaptation pour chaque nouveau mamie utilisé ; qu'il ait été enregistré à partir d'un cerveau vivant ou bien programmé pour ressembler à un personnage de fiction, le module correspondait sans doute à un corps idéal différent du sien sous bien des aspects. Les muscles et les nerfs d'Audran avaient besoin d'un petit moment pour apprendre à compenser. Nero Wolfe était monstrueusement plus gras que lui, plus grand également. Dès qu'il aurait branché le module, Audran évoluerait avec la démarche de Wolfe, saisirait les objets avec le toucher, la manière de Wolfe, installerait sur les sièges sa corpulence avec la délicatesse et le luxe de précautions de Wolfe. L'expérience le frappa toutefois plus qu'il ne l'avait escompté.

Au bout d'un moment, Wolfe entendit une voix de jeune femme. Elle semblait inquiète. Audran se tortillait encore au sol, cherchant sa respiration, cherchant déjà simplement à se relever. « Tu te sens bien ? » demandait la jeune femme.

Les yeux de Wolfe se plissèrent, deux fentes au milieu des poches grasses qui les cernaient. Il la regarda. « Tout à fait, miss Nablusi », répondit-il. Puis il se rassit lentement et elle se précipita pour l'aider à se relever. Il l'écarta d'un geste impatient mais s'appuya quand même un peu sur elle pour se remettre sur pied.

Les souvenirs de Wolfe, astucieusement câblés dans le mamie se mêlaient aux pensées d'Audran, submergeant sentiments, sensations et souvenirs. Wolfe parlait couramment plusieurs langues : l'anglais, le français, l'espagnol, l'italien, le latin, le serbo-croate, d'autres encore. Il n'y avait pas la place pour stocker autant de papies linguistiques dans un unique module.

Audran se demanda quel était le mot français pour al-kalb ; il le savait : le chien. Évidemment, Audran parlait lui-même parfaitement le français. Il chercha les équivalents anglais et croate d'al-kalb mais ils lui échappaient : il les avait là, sur le bout de la langue, chatouille mentale, comme un de ces petits trous de mémoire si irritants. Ils – Audran et Wolfe – étaient incapables de se rappeler quelle population parlait le croate, et où elle vivait ; Audran n'avait encore jamais entendu cette langue. Tout cela l'amenait à mettre en doute la profondeur de l'illusion. Il espérait bien qu'ils ne toucheraient pas le fond à quelque moment crucial, quand Audran dépendrait de Wolfe pour le tirer de quelque mauvais pas où sa vie serait menacée. « Pfui », fit Wolfe.

Ah ! mais Nero Wolfe se mettait rarement dans des situations où sa vie était menacée ! Il laissait Archie Goodwin prendre le plus gros des risques. Wolfe découvrirait les assassins du Boudayin en restant assis derrière son bon vieux bureau – au sens figuré, bien entendu – et en déduisant, par un raisonnement logique, l'identité du coupable. Dès lors, la paix et la prospérité descendraient une fois encore sur la ville et l'Islam tout entier résonnerait du nom de Marîd Audran.

Wolfe regarda de nouveau miss Nablusi. Il montrait souvent pour les femmes un dégoût qui confinait à la franche hostilité. Quel sentiment nourrissait-il à l'égard d'une sexchangiste ? Après un instant de réflexion, il lui sembla que le détective n'éprouvait qu'une méfiance identique à celle qu'il professait envers les femelles d'origine organique sans aucun ajout artificiel, adeptes du régime basses calories et riche en fibres. Dans l'ensemble, il savait faire preuve de souplesse et d'objectivité dans son jugement sur les gens ; il aurait difficilement pu se montrer aussi brillant détective dans le cas contraire. Wolfe n'aurait aucun mal à interroger les gens du Boudayin ou à déceler leurs attitudes excessives et leurs motivations.

À mesure que son corps s'accoutumait au mamie, la personnalité de Marîd Audran se retirait de plus en plus dans la passivité, incapable d'émettre autre chose que des suggestions tandis que Wolfe assurait son emprise. Il devenait manifeste que le port d'un mamie pouvait conduire à dépenser quantité d'argent. De même que l'assassin qui avait porté le mamie James Bond avait remodelé son aspect physique comme sa garde-robe pour se conformer à sa personnalité d'adoption, de même Audran et Wolfe étaient pris du désir soudain d'investir dans les chemises jaunes et les pyjamas de même teinte, d'engager à leur service l'un des meilleurs chefs au monde et de collectionner par milliers les plus rares orchidées exotiques. Tout cela devrait attendre. « Pfui », grommela de nouveau Wolfe.

Ils tendirent la main et débroschèrent le mamie.

De nouveau, ce vertigineux tourbillon déroutant ; et puis je me retrouvai dans ma chambre, à fixer stupidement mes mains et le module qu'elles tenaient. J'étais de retour dans mon propre corps, mon propre esprit.

« Alors, comment était-ce ? » demanda Yasmin.

Je la regardai : « Satisfaisant », dis-je, empruntant à Wolfe la plus enthousiaste de ses expressions. « Ça devrait faire l'affaire. J'ai l'impression que Wolfe sera capable de faire le tri parmi les indices et de trouver une explication, au bout du compte. S'il y en a une.

— J'en suis contente, Marîd. Et rappelle-toi, si celui-ci ne convient pas, il y en a encore des milliers d'autres à ta disposition. »

Je posai le mamie par terre, près du lit, et m'allongeai. Peut-être aurais-je dû depuis longtemps me faire gonfler le cerveau. Je soupçonnais d'avoir raté un pari, d'avoir eu tort quand tous les autres avaient eu raison. Enfin, j'étais adulte, je pouvais reconnaître mes erreurs. Pas sur tous les toits, évidemment, et jamais devant quelqu'un comme Yasmin, qui ferait tout pour que je ne risque jamais de l'oublier ; mais au tréfonds de moi, je le savais, et c'était ce qui comptait. Seuls mon orgueil et ma peur, après tout, m'avaient empêché de me faire câbler plus tôt – l'impression d'être capable de démasquer n'importe quel mamie grâce à mon bon sens inné et les yeux fermés. Je déclipsai mon téléphone et appelai le demi-Hadj chez lui ; il n'était pas encore sorti déjeuner et il me promit de passer à la maison d'ici quelques minutes. Je lui dis que j'avais un petit cadeau pour lui.

Yasmin s'étendit près de moi pendant que nous attendions l'arrivée de Saïed. Elle posa une main sur ma poitrine et cala la tête sur mon épaule. « Marîd, dit-elle doucement, tu sais que je suis vraiment fière de toi.

— Yasmin, répondis-je d'une voix lente, tu sais que je suis réellement mort de trouille.

— Je le sais, chéri ; moi aussi. Mais si tu n'avais pas assumé ton rôle ? Pense à Nikki et aux autres. Si d'autres personnes se font tuer, des gens que tu aurais pu sauver ? Qu'est-ce que je penserais de toi, alors ? Et toi, quelle opinion aurais-tu de toi-même ?

— Écoute, Yasmin, on va passer un marché tous les deux : Je vais continuer à faire ce que je peux en ne prenant que les risques que je ne pourrai pas éviter. Mais cesse de me dire à tout bout de champ que je fais juste ce qu'il faut faire et que t'es si contente que je pourrais bien être mort dans la demi-heure qui suit. Tous les encouragements lancés depuis les fauteuils du public, c'est peut-être parfait pour ton moral ; mais ça ne m'aide pas le moins du monde, et au bout d'un moment ça commence à devenir lassant et ce n'est pas ça qui fera ricocher sur mon cuir les balles de pistolet ou les lames de couteau. D'accord ? »

Elle était, bien sûr, blessée, mais je lui avais dit très exactement le fond de ma pensée ; j'avais envie une bonne fois pour toutes de couper court à ces encouragements du style : « Vas-y, mon p'tit gars ! Rentre-leur dans le gras ! » J'étais malgré tout désolé de m'être montré aussi dur à l'égard de Yasmin. Pour masquer mon embarras, je me levai et gagnai la salle de bains. Je refermai la porte et me fis couler un verre d'eau. L'eau est toujours chaude dans mon appartement, été comme hiver, et j'avais rarement des glaçons dans le petit frigo. Au bout d'un moment, on s'habitue à boire de la flotte tiède

avec ses particules en suspension qui tourbillonnent dedans. Moi pas. J'y mets encore un point d'honneur. J'aime bien avoir un verre d'eau qui ne me donne pas l'impression de me regarder quand j'y porte les lèvres.

Je sortis de mon jean ma boîte à pilules et y piochai une plaquette de soléines. C'étaient mes premiers soleils depuis ma sortie de l'hôpital. Comme un intoxiqué quelconque, je fêtais mon abstinence en la rompant. Je fis tomber les soleils dans ma bouche, avalai une gorgée d'eau. Là, me dis-je, voilà ce qui va m'aider à tenir. Un ou deux soleils et quelques triamphés valent bien les encouragements de tout un stade qui agite ses calicots. Je refermai doucement la boîte à pilules – est-ce que j'essayais d'éviter que Yasmin ne m'entende ? Et pourquoi ? – et tirai la chasse. Puis je retournai dans la grande chambre.

J'avais traversé la moitié de la pièce quand Saïed frappa à la porte. « *Bismillah* », lançai-je et elle s'ouvrit tout grand.

« C'est ça, t'as raison », dit le demi-Hadj. Il entra et se laissa choir sur un coin de matelas. « Alors, c'est quoi, ta surprise ?

— Il est câblé, maintenant, Saïed », dit Yasmin. Le demi-Hadj se tourna lentement vers elle et lui lança son regard mauvais. Il avait retrouvé son humeur de rouleur de mécaniques : la place d'une femme est dans certains secteurs bien délimités du logis ; visible et inaudible, voire invisible, si elle est assez futée.

Le demi-Hadj se retourna vers moi en hochant la tête. « Moi, j'ai été câblé à l'âge de treize ans. »

Je n'avais pas l'intention d'entrer en compétition avec lui sur quoi que ce soit. Je me répétais que je comptais lui demander son aide et que cela serait réellement dangereux pour lui. Je lui lançai le mamie Archie Goodwin et il l'intercepta d'une main, sans peine. « Qui est-ce ?

— Un inspecteur, tiré d'une vieille série de romans. Il travaille pour le détective le plus célèbre du monde. Son patron est gros et gras et ne sort jamais de chez lui, de sorte que c'est Goodwin qui se tape toutes les corvées. Goodwin est jeune, beau et intelligent.

— Euh-hum. Et je suppose que ce mamie est un simple cadeau de fin de ramadân, avec un peu de retard, hein ?

— Non.

— T'as sauté sur le fric à Papa, t'as sauté sur son offre de câblage, résultat, tu t'es mis sérieusement à traquer celui qui s'amuse à aligner nos potes et nos voisins. Et maintenant, tu voudrais que je m'embroche ce brave et sérieux Goodwin pour m'embarquer avec toi, courir l'aventure ou je ne sais trop quoi...

— J'ai besoin de quelqu'un, Saïed. Et t'as été la première personne à qui j'aie pensé. »

Ça parut le flatter quelque peu mais, enfin, c'était loin d'être l'enthousiasme. « C'est juste que c'est pas mon truc.

— Branche-toi, et ça le sera. »

Il examina la question sous ses deux aspects et s'aperçut que j'avais raison. Il retira son *keffieh*, qu'il avait replié en une espèce de turban, sortit d'une pichenette le mamie qu'il portait et se brancha l'Archie Goodwin à la place.

Je l'accompagnai jusqu'au lavabo. Je regardai son expression devenir indécise, puis se reconstituer subtilement d'une manière différente. Il semblait maintenant plus détendu, plus intelligent. Il se força à m'adresser un sourire amusé mais, en réalité, il était en train de me jauger comme il jugeait le nouveau contenu de son esprit. Son œil embrassait tout ce qu'il y avait dans la pièce, comme s'il devait établir plus tard un catalogue exhaustif de son contenu. Il attendit, me contemplant avec un air partagé entre l'insolence et la dévotion. Il ne me voyait pas, je le savais ; il était en train de voir Nero Wolfe.

Les attitudes et la personnalité de Goodwin plairaient certainement à Saïed. Il adorerait saisir l'occasion de me dauber avec les remarques sardoniques de Goodwin. Il appréciait l'idée de se sentir d'une séduction ravageuse ; portant ce mamie, il se sentait même capable de surmonter son aversion personnelle pour les femmes. « Il faudra qu'on discute la question du salaire, me dit-il.

— Bien entendu. Tu sais que Friedlander bey assure tous mes frais. »

Il sourit. Je voyais d'ici des visions de costumes coûteux, de soupers fins et de soirées dansantes au *Flamingo* se bousculer dans son esprit rectifié.

Puis, soudain, le sourire s'évanouit. Il parcourait les souvenirs artificiels de Goodwin. « Je ne me suis fait pas qu'un peu malmener, à travailler pour vous », remarqua-t-il, pensif.

J'agitai l'index sous son nez, à la manière de Wolfe. « Cela fait partie de votre boulot, Archie, et vous le savez fort bien. Je présume que c'est même celle que vous appréciez le plus. »

Le sourire revint sur le visage. « Et vous, vous appréciez de présumer de moi et de mes présomptions. Eh bien, allez-y, c'est le seul exercice qui vous reste. Et vous pourriez bien avoir raison. Toujours est-il que ça fait un bout de temps que nous n'avions pas eu d'énigme à résoudre. »

Peut-être que j'aurais dû m'enficher le mamie Wolfe, moi aussi ; à défaut, regarder le demi-Hadj effectuer en monologue son imitation de faire-valoir était presque gênant. J'émis un grognement à la Wolfe, parce que c'était en situation, puis marquai une pause : « Alors, vous allez m'aider ? demandai-je.

— Une seconde. » Saïed ôta son mamie et enficha son ancien à la place. Il lui fallait moins de temps qu'à moi pour s'accoutumer à passer d'un premier module au cerveau nu puis à un second. Bien sûr, il l'avait dit, il faisait cela depuis l'âge de treize ans ; je ne l'avais fait qu'une fois, quelques minutes plus tôt. Il m'examina de pied en cap, l'air renfrogné. Dès qu'il ouvrit la bouche, je sus qu'il n'était pas bien luné. Sans le module Goodwin pour tout faire paraître drôle, romantique et délicieusement risqué, le demi-Hadj ne voulait rien savoir. Il fit un pas vers moi et me parla, les mâchoires serrées. « Écoute, me dit-il, je suis franchement désolé que Nikki se soit fait tuer. Ça

m'embête aussi que quelqu'un ait dégagé les Sœurs Veuves noires, même si elles n'ont jamais été de mes amies ; c'est franchement un truc complètement dégueulasse. Quant à Abdoulaye, il n'a eu que ce qui lui pendait au nez et, si tu veux mon avis, il l'a même eu plus tard qu'il ne le méritait. De sorte que tout se résume à un règlement de comptes entre toi et une espèce d'allumé, à cause de Nikki. Je dis : *magnifique*, t'as tout le Boudayin, toute la ville et Papa en personne derrière toi. Mais je vois pas où t'as trouvé le putain de culot » – et il m'enfonça dans le plexus un index rigide comme une tige d'acier – « de me demander de jouer pour toi les boucliers pour tous les pépins qui pourraient advenir. À toi les lauriers, pas de problème, mais les balles et les estafilades, tu t'imagines pouvoir me les refiler. Eh bien, Saïed est capable de voir ce que tu mijotes, Saïed n'est pas aussi cinglé que tu l'imagines. » Il renifla, presque étonné de mon audace. « Même si t'arrives à t'en sortir vivant, Maghrebi, même si tout le monde estime que tu es une espèce de héros, il va falloir qu'on règle cette affaire entre nous. » Il me regarda, le visage farouche, cramoisi, les muscles des mâchoires crispés, essayant de se calmer suffisamment pour laisser échapper sa rage de manière cohérente. Finalement, il renonça ; durant quelques secondes, je crus bien qu'il allait me frapper. Je ne bougeai pas d'un pouce. J'attendis. Il éleva le poing, hésita, puis récupéra dans l'autre main le module Archie Goodwin. Il le jeta au sol, le poursuivit tandis qu'il glissait par terre à travers la pièce, puis leva le pied et l'abattit, écrasant le fragile mamie sous le lourd talon en bois de sa botte de cuir. Éclats de boîtier en plastique et fragments brillants et colorés de circuits électroniques volèrent dans tous les sens. Le demi-Hadj resta quelques instants à contempler le mamie détruit à ses pieds, en clignant stupidement des yeux. Puis, lentement, il me fixa de nouveau et hurla : « Tu sais ce que boit ce type, ce qu'il *boit* ? Il boit du *lait*, sacré nom de Dieu ! » Profondément offensé, Saïed se dirigea vers la porte.

« Où tu vas ? » demanda Yasmin, timidement.

Il la fusilla du regard : « Je m'en vais dénicher le plus gros chateaubriand qu'on sert dans cette ville et lui faire un sort. Je m'en vais me payer une putain de tranche de bon temps pour fêter d'avoir évité de justesse de me faire embarquer dans le plan foireux de ton petit copain. » Sur quoi, il ouvrit la porte à la volée et sortit d'un pas décidé en la claquant derrière lui.

Je ris. Il avait fait un super numéro et c'était tout juste ce qu'il me fallait pour décompresser. Je ne m'attendais pas au noir tableau brossé par Saïed ; mais si les deux assassins ne faisaient pas de l'affaire une partie de plaisir, j'étais certain que le demi-Hadj aurait tôt fait de surmonter sa colère. Si je finissais par devenir un héros, même si l'hypothèse semblait bien improbable, il se retrouverait dans une minorité impopulaire, l'air envieux et rancunier. J'étais bien certain que Saïed n'était pas homme à rester dans un groupe impopulaire s'il avait moyen d'y remédier. Je n'avais qu'à savoir me préserver assez longtemps et le demi-Hadj finirait bien par redevenir mon ami.

Ma bonne humeur, estimai-je, coïncidait avec le lever des soleils. Vois-tu,

me dis-je, comme elles t'aident déjà à garder ta maîtrise de toi, ces petites pilules ? Qu'aurais-tu gagné à en venir aux poings avec Saïed ?

« Bon, et maintenant ? » demanda Yasmin.

J'aurais préféré qu'elle s'abstienne de poser la question. « Je vais aller me chercher un autre mamie, comme tu l'as suggéré. Dans l'intervalle, il faut que je regroupe toutes mes informations selon le vœu de Papa, que j'essaie d'en faire le tri, voir si elles dessinent un schéma précis ou l'amorce éventuelle d'une piste à suivre.

— Alors, t'étais pas un dégonflé, Marîd ? Pour les implants cérébraux ?

— Certainement pas. J'avais peur, c'est vrai. Tu le sais. Mais je n'étais pas un dégonflé. C'était plutôt comme si j'avais voulu retarder l'inévitable. Ces derniers temps, je me sens vraiment comme Hamlet. Même quand tu admetts que ce que tu crains est bel et bien inéluctable, tu n'es quand même pas sûr que ce soit la bonne solution. Peut-être que Hamlet aurait pu résoudre les choses autrement, de manière moins sanglante, sans forcer la main à son oncle. Peut-être que me faire amplifier le cerveau n'est le bon choix qu'en apparence. Peut-être que je néglige quelque chose d'évident.

— Si tu continues à te branler intellectuellement comme ça, d'autres gens vont mourir, toi compris, peut-être. N'oublie pas, si la moitié du Boudayin sait que tu es sur la piste des tueurs, eux le savent aussi. »

Ça ne m'était pas encore venu à l'esprit. Même les soleils ne pouvaient m'alléger le moral après une telle nouvelle.

Une heure après, j'étais dans le bureau du lieutenant Okking. Comme d'habitude, ma visite n'avait pas soulevé chez lui d'enthousiasme excessif. « Audran, me lança-t-il, vous m'avez dégoté un nouveau cadavre ? Si la logique était respectée, alors vous devriez vous traîner ici mortellement blessé, dans un effort ultime pour implorer mon pardon avant de tirer votre révérence...

— Désolé, lieutenant.

— Enfin, on peut toujours rêver, non ? »

Ye salaâm, toujours aussi marrant, le bougre. « Je suis censé collaborer plus étroitement avec vous et vous êtes censé coopérer de plein gré avec moi. Papa estime préférable que nous mettions en commun nos informations. »

Il me regarda comme s'il venait de renifler un truc en décomposition dans les parages. Il marmonna dans sa barbe quelques paroles inintelligibles. « Je n'aime pas trop que ce monsieur condescende à intervenir ainsi dans l'enquête, Audran, et vous pourrez le lui dire de ma part. Il ne va que me compliquer la tâche. Friedlander bey se met en danger plus qu'autre chose en vous amenant à vous immiscer dans les affaires de la police.

— Ce n'est pas son avis. »

Okking opina, maussade. « Très bien, que voulez-vous que je vous dise ? »

Je me calai dans mon siège et tâchai de prendre un air dégagé. « Tout ce

que vous savez sur Lutz Seipolt et le Russe qui s'est fait tuer dans la boîte à Chiri. »

Surprise d'Okking. Il lui fallut un moment pour se ressaisir. « Audran, quel rapport peut-il bien exister entre les deux ? »

On avait déjà abordé la question ; je savais qu'il essayait simplement d'atermoyer. « Il doit y avoir recoupement des mobiles ou bien quelque conflit plus large qui nous dépasse, à l'œuvre dans le Boudayin.

— Pas nécessairement, rétorqua le lieutenant. Le Russe ne faisait pas partie du Boudayin. C'était un petit fonctionnaire anonyme qui a mis les pieds dans votre quartier uniquement parce que vous lui aviez donné rendez-vous.

— Vous vous y entendez pour changer de sujet, Okking. Répondez plutôt à ma question : D'où vient Seipolt et que fait-il ?

— Il a débarqué ici il y a trois ou quatre ans ; il venait de quelque part dans le IV^e Reich – Francfort, je crois. Il s'est installé comme agent d'import-export – vous savez à quel point ça peut être vague. Son principal domaine d'activité concerne les produits alimentaires et les épices, le café, un peu de coton et de textile, les tapis d'Orient, les articles de bazar en cuivre et en laiton, les bijoux de fantaisie, la verrerie muski du Caire et quelques autres babioles. C'est un personnage important dans la communauté européenne, il semble faire de jolis bénéfices et n'avoir jamais été impliqué dans une forme quelconque de trafic international. C'est à peu près tout ce que je sais.

— Pouvez-vous alors imaginer pour quelle raison il a braqué une arme sur moi quand j'ai voulu lui poser quelques questions sur Nikki ? »

Okking haussa les épaules. « Peut-être qu'il aime bien préserver sa vie privée. Écoutez, vous n'avez pas spécialement l'air d'un type inoffensif, Audran. Peut-être qu'il a cru que vous étiez là pour le braquer et vous tirer avec sa collection de statues antiques, de scarabées et de souris momifiées.

— Vous êtes donc déjà allé chez lui ? »

Okking hocha la tête. « Je reçois des rapports. Je suis un fonctionnaire de police influent, vous avez oublié ?

— C'est vrai, j'oublie toujours. Donc, l'approche Nikki-Seipolt est une impasse. Et le Russe, Bogatyrev ?

— C'était une fourmi au service des Biélorusses. D'abord son gosse disparaît, ensuite il a la malchance d'intercepter la bastos de ce James Bond. Il a encore moins de rapport que Seipolt avec les autres meurtres. »

Je souris. « Merci, lieutenant. Friedlander bey voulait que je m'assure que vous n'aviez pas découvert récemment de nouveaux indices. Loin de moi l'envie de vous gêner dans votre enquête. Dites-moi simplement ce que je devrais faire à présent. »

Il fit la grimace. « Je vous suggérerais bien de vous lancer dans une recherche de preuves en Terre de Feu ou en Nouvelle-Zélande ou n'importe où je ne risque pas de vous avoir sur le dos, mais vous rigoleriez et ne me prendriez pas au sérieux. Alors, tâchez plutôt de retrouver tous ceux qui peuvent avoir eu une dent contre Abdoulaye ou de savoir si quelqu'un de

précis avait un motif pour tuer les Sœurs Veuves noires. De découvrir si l'une des Sœurs n'aurait pas été vue en compagnie d'un individu inconnu ou suspect juste avant de se faire tuer.

— D'accord », et je me levai. Je venais de me faire mener en bateau en première classe, mais je voulais lui laisser croire qu'il m'avait blousé. Peut-être qu'il détenait quelques indices majeurs qu'il ne voulait pas me faire partager, malgré les recommandations de Papa. Cela pourrait expliquer qu'il mente avec cette désinvolture. Quoi qu'il en soit, j'avais bien l'intention de revenir faire un tour ici – quand Okking ne serait pas dans les parages – et de consulter les archives sur ordinateur pour fouiller un peu plus avant dans le passé de Seipolt et de Bogatyrev.

Quand j'arrivai à la maison, Yasmin me montra la table. « Quelqu'un t'a laissé un message.

— Ah ouais ?

— On a juste frappé à la porte et glissé ça dessous. Je suis allée ouvrir mais il n'y avait plus personne. Je suis descendue mais il n'y avait pas un chat non plus sur le trottoir. »

Je sentis un frisson. Je déchirai l'enveloppe. Elle contenait un bref message composé sur imprimante. Qui disait :

AUDRAN

À TON TOUR !

JAMES BOND N'EXISTE PLUS.

JE SUIS UN AUTRE À PRÉSENT.

PEUX-TU DEVINER QUI ?

PENSE À SÉLIMA ET TU SAURAS.

ÇA NE TE SERVIRA PAS À GRAND-CHOSE,

PARCE QUE TU SERAS MORT BIENTÔT !

« Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Yasmin.

— Oh ! rien. » Je sentais ma main trembler légèrement. Je tournai le dos à Yasmin, fis une boulette du papier et le fourrai dans ma poche.

15.

Depuis la nuit où Bogatyrev avait été tué chez Chiri, j'avais quasiment éprouvé toutes les émotions fortes que peut ressentir un individu. Il y avait eu le dégoût, la terreur et le soulagement. J'avais connu la haine et l'amour, l'espoir et le désespoir. J'avais été tour à tour timide et hardi. Pourtant, rien ne m'avait rempli d'une fureur telle que celle qui montait à présent en moi. Passé l'ébranlement initial, les notions comme l'honneur, la justice et le devoir se retrouvaient submergées sous le besoin tout-puissant de rester en vie, d'éviter de se faire tuer. Le temps du doute était passé. On m'avait menacé – *moi* – personnellement. Le message anonyme avait captivé mon attention.

Ma rage se dirigea aussitôt sur Okking. Il me dissimulait des informations, couvrait peut-être quelque chose, et mettait ma vie en danger. Qu'il ait eu envie de faire courir des risques à Abdoulaye ou Tami, fort bien, je suppose que c'est les affaires de la police. Mais me faire courir des risques, à moi, ça, c'est mon affaire. Quand je débarquerai dans son bureau, Okking allait l'apprendre à ses dépens. Par la manière forte.

Je remontai la Rue d'un pas décidé, fulminant et me répétant ce que j'allais dire au lieutenant. Il ne me fallut pas longtemps pour tout mettre au point. C'est Okking qui serait surpris de me revoir, à peine une heure après que j'avais quitté son bureau. Je comptais débouler avec perte et fracas, claquer sa porte à en briser les carreaux, lui jeter à la figure une menace de mort et exiger l'aveu complet des faits. Sinon, j'étais prêt à le traîner au sous-sol dans l'une des salles d'interrogatoire, histoire de le faire rebondir contre les murs pendant un petit moment. Et il y avait fort à parier que le sergent Hadjar serait ravi de me donner un coup de main.

Parvenu à la porte de la lisière orientale du Boudayin, mon pas se fit un peu hésitant. Une nouvelle idée s'était forcée un passage dans mon esprit. J'avais éprouvé cette petite sensation irritante d'inachevé ce matin en discutant avec Okking ; j'avais ressenti la même chose après avoir découvert le corps de Sélîma. Je laissais toujours mon inconscient travailler dessus et, tôt ou tard, l'énigme finirait par se résoudre. Et voilà que je tenais ma réponse, telle une sonnerie électrique se déclenchant dans ma tête.

Question : Qu'est-ce qui manque dans le tableau ?

Réponse : Voyons ça de plus près. Primo, nous avons eu plusieurs meurtres inexpliqués dans le quartier au cours des dernières semaines. Combien ? Bogatyrev, Tami, Devi, Abdoulaye, Nikki, Sélîma. Bien. Maintenant, que fait la police quand elle se heurte à un mur lors d'une enquête criminelle ? La police travaille de manière répétitive, obstinée, méthodique. Elle reconvoque tous les témoins et les fait répéter leurs dépositions, au cas où l'on aurait négligé quelque indice vital. Les flics reposent les mêmes questions cinq, dix, vingt, cent fois. Ils vous traînent au poste, ou vous réveillent au

beau milieu de la nuit. Encore des questions, encore les mêmes réponses sans intérêt.

Avec un tableau présentant six meurtres inexpliqués et apparemment reliés entre eux, pourquoi la police n'avait-elle pas plus enquêté, fouiné, harcelé ? Je n'avais pas eu à répéter mes dépositions, et je doutais que Yasmin ou n'importe qui d'autre ait eu à le faire.

Okking et le reste du service ne devaient pas y toucher. Sur mon honneur et la prunelle de mes yeux, pourquoi donc ne poursuivaient-ils pas leur enquête ? Six morts déjà, et j'étais certain que le chiffre allait monter. On m'avait déjà personnellement promis un cadavre de plus – le mien.

En arrivant à la maison poulaga, je passai devant le sergent de garde sans un mot. Je n'avais pas en tête des idées de procédure ou de protocole. Plutôt des idées de sang. Peut-être était-ce la mine que j'arborais ou bien l'aura ténébreuse qui m'accompagnait, toujours est-il que personne ne m'arrêta. Je gravis l'escalier et coupai à travers le dédale de corridors jusqu'à me retrouver nez à nez avec Hadjar, assis devant le Q.G. étrié d'Okking. Hadjar devait avoir lui aussi remarqué mon expression car il se contenta de lever le pouce derrière son épaule. Il n'avait pas l'intention de s'interposer devant moi, encore moins de se risquer à affronter le patron. Hadjar n'était pas malin, mais il était retors. Il allait nous laisser nous bouffer le nez, Okking et moi, mais en se gardant bien de rester dans les parages. Je ne me souviens plus si je lui ai dit ou non quelque chose. Tout ce que je sais, c'est que je me retrouvai penché au-dessus du bureau d'Okking, agrippant du poing droit le devant de sa chemise en coton. Nous étions tous les deux en train de gueuler.

« Qu'est-ce que ça veut dire, bordel ? » hurlai-je en lui brandissant sous le nez la feuille d'imprimante. Ce fut tout ce que je pus faire avant de me faire alpaguer et clouer au sol par deux policiers tandis que trois autres me tenaient en respect avec leur pistolet à aiguille. J'avais déjà le cœur qui battait la chamade ; s'il accélérât encore, il allait exploser. Je fixai l'un des flics, lorgnant la petite gueule noire de son arme. J'avais envie de lui expédier mon pied dans la figure mais j'étais incapable de bouger.

« Lâchez-le », dit Okking. Il haletait, lui aussi.

« Lieutenant, objecta l'un des hommes, si...

— Lâchez-le. *Immédiatement.* »

Ils me lâchèrent. Je me relevai, regardai les pandores rengainer leur artillerie et quitter la pièce. Tous grommelaient. Okking attendit que le dernier eût franchi le seuil puis il referma lentement la porte, se passa la main dans les cheveux et regagna son bureau. Il consacrait beaucoup de temps et d'efforts à se calmer. Je suppose qu'il n'avait pas envie de me reparler avant d'être parvenu à se dominer. Finalement, il s'assit dans son fauteuil pivotant et me regarda. « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il. Pas de fanfaronnade, pas de sarcasme, pas de menaces voilées ni de cajoleries de flic. Tout comme ma phase de peur et d'incertitude était passée, de même était passée sa période de mépris et de condescendance professionnels.

Je posai le message sur son buvard et le lui laissai lire. Je m'installai dans une chaise en plastique anguleuse près de son bureau et attendis. Je le vis achever sa lecture : il ferma les yeux, se massa les paupières avec lassitude. « Seigneur Jésus, murmura-t-il.

— Qui qu'ait pu être ce James Bond, il a troqué ce mamie contre un autre. Il a dit que je saurais lequel pour peu que j'y réfléchisse. Tout ça ne fait résonner aucun signal en moi. »

Okking fixait le mur derrière lui, récapitulant mentalement la scène du meurtre de Sélima. D'abord, ses yeux s'agrandirent à peine, puis sa bouche se mit à béer légèrement, enfin il gronda : « Oh ! mon Dieu...

— Quoi ?

— Que diriez-vous de Xarghis Moghédhîl Khan ? »

J'avais déjà entendu ce nom mais je n'étais pas certain de situer au juste Khan. Je savais malgré tout que je n'allais pas l'aimer. « Parlez-moi de lui.

— Ça remonte à une quinzaine d'années. Ce psychopathe s'était proclamé le nouveau prophète de Dieu, quelque part dans l'Assam, le Sikkim ou un de ces autres coins d'Orient. Il disait qu'un ange bleu resplendissant s'était présenté devant lui, porteur de révélations et de proclamations divines, la plus urgente étant que Khan aille sauter toutes les femmes blanches qui lui tomberaient sous la main et assassine tous ceux qui s'aviseraient de s'interposer. Il se vantait d'avoir réglé leur compte à trois cents hommes, femmes et enfants avant qu'on mette fin à ses agissements. Il devait tuer encore quatre personnes en prison avant qu'on l'exécute. Il aimait bien arracher les organes de ses victimes en offrande à son ange de métal bleu. Des organes différents selon les jours de la semaine, les phases de la lune ou je ne sais quelle connerie. »

Il y eut quelques secondes de silence angoissant. Puis je remarquai : « Il risque d'être bien pire en Khan que lorsqu'il était en Bond. »

Okking acquiesça, lugubre. « À lui seul, Xarghis Moghédhîl Khan fait passer toute la collection de brutes du Boudayin pour une joyeuse famille de chats et souris de dessins animés. »

Je fermai les yeux ; je me sentais désespéré. « Il faut absolument qu'on découvre si c'est un simple dément sanguinaire ou bien s'il travaille pour quelqu'un. »

Le lieutenant continua de fixer le mur opposé quelques instants encore, retournant quelque idée dans sa tête. Sa main droite jouait nerveusement avec une petite sirène en bronze de pacotille posée sur son bureau. Finalement, son regard revint sur moi. « Là, je peux vous aider, me dit-il doucement.

— J'étais sûr que vous en saviez plus que vous ne vouliez le dire. Vous savez pour qui travaille ce Bond-Khan. Vous savez que j'avais raison de considérer qu'il s'agissait d'assassinats prémédités, c'est ça ?

— On n'a pas le temps de se congratuler et de se décerner des médailles. On pourra voir ça plus tard.

— Vous feriez bien de cracher tout le morceau. Si jamais Friedlander bey

vient à apprendre que vous retenez cette information, il va vous faire virer avant que vous ayez eu le temps de prononcer des excuses.

— Ça, je n'en suis pas certain, Audran. Mais enfin, je n'ai pas envie d'essayer voir.

— Alors, accouchez : pour qui travaillait James Bond ? »

Son regard se déroba à nouveau. Quand il revint vers moi j'y lus de l'angoisse. « Il travaillait pour moi, Audran. »

Pour dire vrai, ce n'était pas ce que je m'étais attendu à entendre. Je ne savais comment réagir. « *Wallâhî il-'azîm* », murmurai-je. Je lui laissai le soin de m'expliquer cela comme ça lui chantait.

« Vous êtes en train de mettre les pieds dans un truc bien plus gros que quelques meurtres en série. Je suppose que vous le savez, seulement vous n'avez pas idée de la taille de la chose. Très bien. J'étais payé par un gouvernement européen pour localiser quelqu'un venu se réfugier dans notre cité. Cette personne était dans la course à la succession au pouvoir dans un autre pays. Une faction politique dans le pays natal du fugitif voulait l'assassiner. Le gouvernement pour lequel je travaille désirait le récupérer et le ramener sain et sauf. Vous n'avez pas besoin de connaître tous les détails de l'intrigue mais enfin, c'est l'idée directrice. J'ai engagé "James Bond" pour trouver cet homme et également pour entraver les tentatives d'assassinat de l'autre parti. »

Il me fallut quelques secondes pour assimiler tout cela. Ça faisait quand même un sacré gros morceau à avaler. « Bond a tué Bogatyrev. Et Devi. Et Sélîma, après être devenu Xarghis Khan. J'étais donc depuis le début sur la bonne piste : Bogatyrev a été refroidi délibérément. Ce n'était pas un accident malencontreux, comme vous, Papa et tout le monde persistait à le dire. Et c'est pour cela que vous ne montrez pas une grande ardeur à mener l'enquête en profondeur. Vous savez parfaitement qui est l'auteur de tous ces meurtres.

— J'aurais bien voulu, Audran. » Okking avait l'air las, et un peu écœuré. « Je n'ai pas la moindre idée de l'identité de celui qui travaille pour l'autre camp. Ce ne sont pas les indices qui me manquent – les mêmes épouvantables rapports d'autopsie : ecchymoses et empreintes sur les corps torturés, une assez bonne description de la taille et du poids du tueur, toute une série de petits détails médico-légaux de cet ordre. Mais je ne sais toujours pas qui c'est, et ça me fout la trouille.

— Vous, avoir la trouille ? Vous êtes sacrément gonflé. Tout le monde dans le Boudayin se planque sous les couvertures depuis des semaines, chacun se demande s'il ne va pas être le prochain sur la liste de ces deux psychopathes et vous, vous avez la trouille. Et qu'est-ce qui vous fout la trouille, bordel, Okking ?

— L'autre camp a gagné, le prince s'est fait assassiner ; mais les meurtres n'ont pas cessé pour autant. J'ignore pourquoi. L'assassinat aurait dû clore l'affaire. Les tueurs sont sans doute en train d'éliminer tous ceux qui pourraient les identifier. »

Je me mordillai la lèvre et réfléchis. « Attendez que je récapitule un peu... Bogatyrev travaillait pour la légation de l'un des royaumes russes. Quel rapport a-t-il avec Devi et Sélima ?

— Je vous ai dit que je ne voulais pas vous donner tous les détails. Ça devient sordide, Audran. Vous ne pouvez pas vous satisfaire de ce que je vous ai déjà révélé ? »

Je sentis ma fureur revenir. « Okking, c'est moi qui suis sur la liste de votre putain de tueur. J'ai besoin de savoir *tout de suite* le fin mot de l'histoire. Pourquoi n'êtes-vous pas fichu de lui dire d'arrêter ?

— Parce qu'il a disparu. Après que les autres ont liquidé le prince, Bond a disparu de la circulation. J'ignore où il se trouve ou comment entrer en contact avec lui. Il travaille désormais pour son compte.

— À moins que quelqu'un d'autre ne lui ait donné de nouveaux ordres. » Je ne pus réprimer un frisson quand le premier nom à me traverser l'esprit ne fut pas celui de Seipolt – le choix logique – mais celui de Friedlander bey. Je sus aussitôt que je m'étais bercé d'illusions quant aux motifs réels de Papa : la peur pour sa vie et un souci louable de protéger les autres citoyens de la cité. Non, Papa n'était jamais aussi direct. Mais pouvait-il, d'une façon quelconque, être derrière ces terribles événements ? C'était une possibilité que je ne pouvais plus négliger.

Okking lui aussi était perdu dans ses pensées, une lueur de crainte dans les yeux. Il tripota encore sa petite sirène. « Bogatyrev n'était pas un vulgaire petit fonctionnaire à la légation russe. C'était le grand-duc Vassili Petrovitch Bogatyrev, frère cadet du roi Vyatcheslav de Biélorussie et d'Ukraine. Son neveu, le prince consort, était devenu trop gênant pour la cour et il avait fallu le mettre à l'écart. Des partis néo-fascistes allemands voulaient retrouver le prince et le ramener en Biélorussie, estimant pouvoir l'utiliser pour renverser son père du trône et remplacer la monarchie par un "protectorat" contrôlé par l'Allemagne. Les survivants des communistes soviétiques les soutenaient ; ils voulaient eux aussi détruire la monarchie mais pour y substituer leur propre forme de gouvernement.

— Une alliance temporaire de l'extrême droite et de l'extrême gauche. »

Okking eut un sourire désabusé. « Ça s'est déjà vu... »

— Et vous travailliez pour les Allemands.

— C'est exact.

— Par l'entremise de Seipolt ? »

Okking acquiesça. Tout cela ne l'enthousiasmait pas à l'excès. « Bogatyrev voulait que vous retrouviez le prince. Cela fait, l'homme du duc, quel qu'il soit, l'aurait tué. »

J'étais ébahi. « Bogatyrev ourdissait l'assassinat de son propre neveu ? Le fils de son frère ?

— Pour préserver la monarchie dans son pays, oui. Ils avaient décidé que c'était malheureux mais nécessaire. Je vous ai dit que c'était une histoire sordide. Quand on commence à se balader dans les hautes sphères de la

politique internationale, ça l'est presque toujours.

— Pourquoi Bogatyrev avait-il besoin de moi pour retrouver son neveu ? »

Okking haussa les épaules. « Au cours de ses trois dernières années d'exil, le prince avait fort bien réussi à se déguiser et se cacher. Il avait dû tôt ou tard se douter que sa vie était en danger.

— Le "fils" de Bogatyrev n'a donc pas été tué dans un accident de la circulation. Vous m'avez menti ; il était encore en vie quand vous m'avez annoncé que l'affaire était close. Mais vous dites que ce sont quand même les Biélorusses qui l'ont tué, en fin de compte...

— Il était cette sexchangiste de vos amies, Nikki. Nikki était en réalité le prince consort Nicolai Konstantin.

— Nikki ? » dis-je d'une voix atone. J'étais vidé par le poids accumulé de toutes ces vérités que j'avais exigé d'entendre et par le poids du regret. Je me souvins de la voix terrifiée de Nikki durant ce bref coup de fil interrompu. Aurais-je pu la sauver ? Pourquoi n'avait-elle pas eu plus confiance en moi ? Pourquoi ne m'avait-elle pas dit la vérité, dit ce qu'elle devait soupçonner ? « Puis Devi et les deux autres Sœurs ont été tuées...

— Uniquement parce qu'elles étaient trop proches d'elle. Ça ne faisait pas de différence qu'elles aient réellement su ou non quelque chose de dangereux. Le tueur des Allemands – Khan à présent – et les Russes ne veulent prendre aucun risque. C'est la raison pour laquelle vous êtes également sur leur liste. C'est la raison... de ceci. » Le lieutenant ouvrit un tiroir et sortit quelque chose qu'il fit glisser vers moi sur son bureau.

C'était un autre billet sorti sur imprimante, tout comme le mien. Sauf qu'il était adressé à Okking.

« Je ne quitte pas le commissariat jusqu'à ce que cette affaire soit réglée, m'avoua-t-il. Je campe sur place entouré de cent cinquante flics amis pour surveiller mes arrières.

— J'espère pour vous qu'aucun d'eux n'est l'exécuteur des basses œuvres de Bogatyrev. » Okking grimaça. L'idée avait déjà dû l'effleurer.

J'aurais aimé savoir la longueur de la liste, savoir combien de noms encore suivaient le mien et celui d'Okking. Ce fut un choc quand je pris conscience que Yasmin pouvait bien en faire partie elle aussi. Elle en savait au moins autant que Sélima ; plus, même, parce que je lui avais dit ce que je savais et fait part de mes soupçons. Et Chiriga, son nom s'y trouvait-il aussi ? Et ceux de Jacques, Saïed et Mahmoud ? Et combien d'autres encore parmi mes connaissances ? En repensant à Nikki, passé de prince à princesse, puis à cadavre, en pensant à tout ce qui m'attendait, je me sentis anéanti. Je regardai Okking et me rendis compte qu'il était anéanti lui aussi. Bien plus que moi. Sa carrière ici était terminée, maintenant qu'il avait reconnu être un agent étranger.

« Je n'ai plus rien à vous dire.

— Si jamais vous apprenez quelque chose ou si j'ai besoin de vous

toucher...

— Je serai ici, me dit-il d'une voix éteinte. *Inchallah.* » Je me levai et quittai son bureau. J'avais l'impression de m'évader de prison.

Une fois sorti du commissariat, je déclipsai mon téléphone et parlai dans le micro tout en marchant. J'appelai l'hôpital et demandai le Dr Yeniknani.

Sa voix profonde résonna dans l'écouteur : « Bonjour, monsieur Audran.

— Je voulais prendre des nouvelles de la vieille dame, Laïla.

— Pour être franc, il est encore trop tôt pour se prononcer. Il se peut qu'elle se rétablisse après un certain temps mais cela semble improbable. Elle est âgée et fragile. Je l'ai mise sous sédatifs et elle est sous surveillance permanente. J'ai bien peur qu'elle ne tombe dans un coma irréversible. Même si cela n'arrive pas, il est extrêmement improbable qu'elle recouvre jamais ses facultés mentales. Elle ne sera plus jamais capable d'être autonome ou d'accomplir les tâches les plus simples. »

Je pris une profonde inspiration et l'exhalai avec un soupir. Je me sentais responsable.

« Allah est ce qu'ordonne Allah, dis-je, engourdi.

— Loué soit Allah.

— Je vais demander à Friedlander bey de prendre en charge ses frais d'hospitalisation. Ce qui lui est arrivé est la conséquence de mes recherches...

— Je comprends, dit le Dr Yeniknani. Il est inutile d'en parler à votre protecteur. La femme est traitée dans le cadre du service public de santé.

— Je parle au nom de Friedlander bey comme au mien propre : nous ne savons comment exprimer nos remerciements.

— C'est un devoir sacré, répondit-il simplement. Nos techniciens ont pu déterminer ce qui était enregistré sur ce module. Désirez-vous le savoir ?

— Oui, bien sûr.

— Il y a trois bandes. La première, comme vous le savez, est l'enregistrement des réponses d'un félin affamé, maltraité et impitoyablement provoqué, apparemment un tigre du Bengale. La seconde bande est l'imprégnation cérébrale d'un bébé humain. La dernière bande est la plus répugnante de toutes. C'est la capture des derniers instants de conscience d'une femme qu'on vient juste d'assassiner.

— Je savais que j'étais à la recherche d'un monstre mais, de ma vie, je n'ai jamais rien entendu d'aussi dépravé. » J'étais complètement écœuré. Ce dément n'avait pas la moindre barrière morale.

« Un conseil, monsieur Audran. N'utilisez jamais de module fabriqué d'une manière aussi artisanale. L'enregistrement est grossier, avec énormément de "bruit" de fond dangereux. Ils sont dépourvus des sauvegardes intégrées dans les modules de fabrication industrielle. Un usage trop fréquent de mamies pirates entraîne des dégâts pour le système nerveux central et, par là, pour le corps tout entier.

— Facile à prédire : quand l'assassin se fera faire une copie du module.

— À moins que Okking ou moi ou un autre ne l'ait coincé auparavant.

— Faites attention, monsieur Audran. C'est, comme vous l'avez dit, un monstre. »

Je remerciai le Dr Yeniknani et replaçai le téléphone à ma ceinture. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la pauvre existence misérable que Laïla avait encore devant elle. Je pensai également à mon ennemi sans visage qui détournait le mandat confié par les royalistes biélorusses pour donner libre cours à son désir refoulé de commettre des atrocités. Les nouvelles de l'hôpital changeaient du tout au tout les plans que j'avais jusque-là esquissés. Je savais désormais ce qu'il me restait à faire et j'avais une assez bonne idée des moyens d'y parvenir.

En remontant la Rue, je rencontrai Fouad le Débile définitif. « *Marhaba* », me dit-il. Puis il me lorgna en louchant, une main en visière devant ses yeux myopes.

« Comment va, Fouad ? » lui demandai-je. Je n'étais pas d'humeur à tailler une bavette avec lui. J'avais certains préparatifs à faire.

« Hassan veut te voir. Un truc en rapport avec Friedlander bey. L'a dit que tu saurais ce qu'il veut dire.

— Merci, Fouad.

— Non, c'est vrai ? Tu sais ce qu'il veut dire ? » Il cligna les yeux, avide de cancons.

Je soupirai. « Ouais, d'accord. Je sais. Bon, faut que j'y aille... » J'essayai de me dégager.

« Hassan a dit que c'était vraiment important. C'est quoi, Marîd ? Tu peux me le dire. Je sais garder un secret. »

Je ne répondis pas. Je doutai que Fouad fût capable de garder quoi que ce soit, et encore moins un secret. Je lui donnai simplement une tape sur l'épaule, comme si c'était un pote, et lui tournai le dos. Je fis un crochet par la boutique d'Hassan avant de rentrer chez moi. Le jeune Américain était toujours assis sur son tabouret dans la pièce vide. Il me gratifia d'un sourire d'invite à vous glacer le sang. J'en étais sûr à présent : il m'aimait bien. Je ne dis pas un mot mais fonçai vers l'arrière-boutique où je trouvai Hassan. Il se livrait à son activité habituelle, qui est de vérifier des bordereaux et de comparer des listes d'expédition avec le contenu de ses caisses et cartons. Il me vit et sourit. Apparemment, lui et moi étions en bons termes désormais ; c'était tellement difficile de suivre ses sautes d'humeur que j'y avais renoncé. Il reposa son calepin, me mit une main sur l'épaule et m'embrassa sur la joue, à la mode arabe. « Bienvenue, ô mon neveu chéri.

— Fouad m'a dit que tu avais un message pour moi de la part de Papa. »

Le visage d'Hassan devint sérieux. « C'est simplement ce que j'ai dit à Fouad. Le message venait de moi. Je suis préoccupé, ô Maghrebi, je suis bien plus que préoccupé – je suis terrifié. Je n'ai pas dormi depuis quatre nuits et quand je m'assoupis, je fais les rêves les plus horribles. Je pensais que rien ne pouvait être pire que lorsque j'ai découvert Abdoulaye... quand je l'ai découvert... » Il hésita. « Abdoulaye n'était pas un saint, nous le savons, toi et

moi ; pourtant, nous étions, lui et moi, étroitement associés depuis un bon nombre d'années. Tu sais que je l'employais, tout comme Friedlander bey m'emploie également. Et voilà que ce dernier m'a averti que...» La voix d'Hassan se brisa et il resta incapable de poursuivre durant quelques instants. Je craignais de voir ce porc boursofflé s'effondrer pile devant moi. L'idée de devoir lui tapoter la main en lui disant : « Là, là », me répugnait au plus haut point. Il se reprit, toutefois, et poursuivit : « Friedlander bey m'a averti que d'autres de ses amis pouvaient encore être en danger. Dont toi, ô mon habile ami, et moi de même. Je suis certain que tu as évalué l'étendue des risques depuis plusieurs semaines, mais moi, je ne suis pas un homme courageux. Friedlander bey ne m'a pas choisi pour accomplir ta tâche parce qu'il sait que je n'ai aucun courage, aucune ressource intérieure, aucun honneur. Je dois me montrer dur avec moi-même parce que dorénavant, je vois bien la vérité : *je n'ai absolument aucun honneur*. Je ne pense qu'à moi, qu'au danger auquel je puis me trouver confronté, qu'à la possibilité que je puisse souffrir et connaître exactement le même sort que...» Arrivé à ce point, Hassan craqua effectivement : il se mit à pleurer. J'attendis patiemment que passe l'averse ; lentement, les nuages se dissipèrent, mais même alors le soleil ne reparut pas.

« Je prends mes précautions, Hassan. Nous devons tous prendre des précautions. Ceux qui ont été tués sont morts parce qu'ils étaient imprudents ou trop confiants, ce qui revient au même.

— Je ne fais confiance à personne, dit Hassan.

— Je sais. Si quelque chose peut te sauver la vie, ce sera peut-être ça.

— Comme c'est rassurant », fit-il, dubitatif. Je ne sais pas ce qu'il voulait – la promesse écrite que je garantirais sa petite vie scabreuse et pitoyable ?

« Tout se passera bien, Hassan ; mais si tu as tellement peur, pourquoi ne pas demander asile à Papa jusqu'à ce qu'on ait capturé ces tueurs ?

— Tu penses donc qu'il y en a plus d'un ?

— J'en suis sûr.

— Ça rend la situation deux fois pire. » Il se frappa du poing la poitrine à plusieurs reprises, en appelant à la justice d'Allah : qu'avait fait Hassan pour mériter cela ? « Qu'est-ce que tu vas faire ? » me demanda le petit commerçant au visage replet.

« Je ne sais pas encore. »

Hassan hocha la tête, pensif. « Alors, qu'Allah te protège.

— La paix soit sur toi, Hassan.

— Et sur toi de même. Emporte ce don de Friedlander bey. » Le « don » était encore une enveloppe pleine à craquer de billets.

Je ressortis en passant par le vestiaire et la boutique vide sans accorder un regard à Abdoul-Hassan. Je décidai de passer voir Chiri pour l'avertir et lui donner quelques conseils ; j'avais également envie de me planquer une demi-heure chez elle, le temps d'oublier quelques instants que je cherchais mon salut dans la fuite.

Chiriga m'accueillit avec son enthousiasme caractéristique. « *Habari gani ?* » s'écria-t-elle, l'équivalent swahili de « Quoi de neuf ? » Puis elle plissa les yeux en découvrant mes implants. « On me l'avait dit, mais j'attendais de te voir avant d'y croire. Deux ?

— Deux », reconnus-je.

Elle haussa les épaules. « Les possibilités... », murmura-t-elle. Je me demandai à quoi elle pensait. Chiri était toujours en avance sur moi quand il s'agissait d'imaginer des moyens de pervertir et détourner les institutions légales les mieux intentionnées.

« Alors, qu'est-ce que tu deviens, depuis le temps ? lui demandai-je.

— Toujours pareil, je suppose. L'argent rentre pas, il se passe jamais rien, c'est toujours le même putain de boulot chiant. » Elle me montra ses crocs aiguisés pour me faire comprendre que si l'argent ne rentrait peut-être pas dans la boîte, chez les filles ou chez les changistes, il rentrait en revanche chez Chiri. Et qu'elle ne se faisait pas chier non plus.

« Eh bien, dis-je, il va tous falloir qu'on s'y mette si l'on veut s'en sortir. »

Elle fronça les sourcils. « À cause du... euh... » Elle agita la main en un petit mouvement circulaire.

J'agitai la main de même. « Ouais, à cause du "euh". Personne à part moi n'est prêt à croire que cette série de meurtres n'est pas terminée et que quasiment toutes nos connaissances sont des cibles potentielles.

— Ouais, t'as raison, Marîd, dit Chiri, dans un souffle. Mais merde, qu'est-ce que je devrais faire, d'après toi ? »

Là, elle m'avait. À peine l'avais-je convaincue qu'elle voulait aussitôt que je lui explique la logique employée par les assassins. Merde, j'avais passé un bout de temps à courir dans tous les sens pour la cerner, moi aussi. Tout le monde pouvait se faire rectifier, à tout moment, et sous n'importe quel prétexte. Maintenant que Chiriga me demandait un conseil pratique, tout ce que je pouvais lui répondre, c'était : « Fais gaffe. » Apparemment, vous n'aviez qu'une alternative : continuer à vaquer à vos affaires comme d'habitude mais en ouvrant un peu mieux les yeux, ou bien aller vivre sur un autre continent, par mesure de sécurité. Et encore, en supposant que vous ne choisissiez pas le mauvais continent et n'alliez pas vous jeter dans la gueule du loup ou le laisser vous accompagner...

Aussi haussai-je les épaules en lui avouant que l'après-midi m'avait l'air propice au gin-bingara. Elle se servit un grand verre, m'en servit un double (aux frais de la maison) et nous restâmes à nous regarder tristement dans le blanc des yeux. Pas question de blaguer, de flirter, d'évoquer le mamie Honey Pilar. Je ne jetai même pas un regard aux nouvelles filles ; quant aux autres, elles nous voyaient trop proches pour oser venir nous déranger pour me saluer. Quand j'eus torpillé mon gin, je pris un verre de son tendé – je commençais à lui trouver meilleur goût. La première fois que j'y avais tâté, j'avais eu l'impression de mordre dans le flanc de quelque animal crevé sous

une souche depuis une semaine. Je me levai pour partir et puis un reste de vraie tendresse que je n'eus pas la promptitude de dissimuler me fit caresser la joue balafmée de Chiri et lui tapoter la main. Elle me balançait un sourire qui avait quasiment retrouvé toute son ampleur. Je m'éclipsai avant qu'on ait décidé d'aller faire retraite ensemble au Kurdistan libre où je ne sais trop où.

De retour à mon appartement, j'y découvris Yasmin qui s'employait à être en retard au boulot. Elle s'était levée tôt ce matin pour faire retomber sur moi sa douleur et sa peine, de sorte que pour se pointer à la bourre chez Frenchy, il lui avait quasiment fallu se rendormir pour remettre ça depuis le début. Du fond du pieu, elle me lança un sourire somnolent. « Salut », fit-elle d'une toute petite voix. Je crois que le demi-Hadj et elle étaient les deux seules personnes dans toute la ville à ne pas être complètement terrifiées. Saïed avait son mamie pour lui donner du courage mais Yasmin n'avait que moi. Avec une absolue confiance, elle était sûre que j'allais la protéger. Ça la rendait encore plus abrutie que Saïed.

« Écoute, Yasmin, j'ai un million de choses à faire, et il va falloir que tu restes chez toi pendant quelques jours, d'accord ? »

De nouveau, cet air blessé. « Tu veux pas de moi, c'est ça ? » L'air de dire : t'en as encore trouvé une autre ?

« Je n'ai pas envie te t'avoir ici parce que je constitue maintenant une énorme cible flamboyante. Cet appartement va devenir trop dangereux pour qui que ce soit. Je n'ai pas envie que tu te trouves dans la ligne de tir, pigé ? »

Elle aimait mieux ça ; ça voulait dire que je tenais encore à elle, la salope envapée. Vous êtes obligé de leur répéter ça toutes les dix minutes ou elles s'imaginent que vous vous dérobez par derrière. « D'accord, Marîd. Tu veux que je te rende les clés ? »

J'y réfléchis une seconde. « Ouais. Comme ça, je saurai où elles sont ; je serai sûr que personne ne viendra te les piquer pour rentrer chez moi. » Elle les sortit de son sac à main et les lança dans ma direction. Je les récupérai. Elle fit mine d'aller au boulot et je lui répétais vingt ou trente fois que je l'aimais, que je serais super prudent et malin, et que je l'appellerais deux fois par jour, juste par mesure de sécurité. Elle m'embrassa, jeta un bref coup d'œil à sa montre, émit un cri faussement surpris et se précipita vers la porte. Elle était encore bonne pour filer à Frenchy son bon gros billet de cinquante.

Sitôt que Yasmin fut partie, je me mis à rassembler mes affaires et constatai bientôt que ça ne faisait pas grand-chose. Je n'avais pas envie que l'un des deux exécuteurs vienne me surprendre à domicile, j'avais donc besoin d'un coin tranquille où m'installer jusqu'à ce que je me sente à nouveau en sécurité. Pour la même raison, j'avais envie de changer d'aspect physique. J'avais encore pas mal d'argent de Papa sur mon compte bancaire et les billets que je venais de récupérer chez Hassan me permettraient d'évoluer avec un minimum de liberté et de sécurité. Faire mes bagages ne me prenait jamais longtemps : je fourrai quelques affaires dans un sac en nylon noir, roulai ma boîte de papies spéciaux dans un T-shirt que je plaçai dessus, puis

tirai la fermeture à glissière et quittai l'appartement. Parvenu sur le trottoir, je me demandai si Allah serait ou non ravi de m'accueillir à nouveau chez lui. Je savais bien que je me tracassais sans raison valable, comme on n'arrête pas d'agacer une dent creuse. Jésus, quel souci, de s'acharner désespérément à rester en vie...

Je quittai le Boudayin et traversai l'immense avenue pour gagner une galerie d'échoppes passablement luxueuses ; c'étaient plus des boutiques chic que le souk auquel on se serait attendu. Les touristes y trouvaient exactement les souvenirs qu'ils recherchaient, même si la majeure partie de cette pacotille était fabriquée dans d'autres pays, à des milliers de kilomètres d'ici. Il n'existe sans doute plus une seule forme d'artisanat local dans la ville, de sorte que les touristes déambulaient joyeusement entre des rangées de perroquets en paille bariolés venus du Mexique et des éventails en provenance de Kowloon. Ça ne gênait pas les touristes, de sorte que personne n'avait rien à y redire. C'est qu'on était tous très civilisés par ici, aux franges du désert.

J'entrai chez le tailleur pour hommes qui vendait des costumes trois-pièces à l'européenne. En temps ordinaire, je n'ai même pas de quoi m'acheter une demi-paire de chaussettes mais Papa me poussait à changer entièrement d'aspect. C'était tellement différent que je ne savais même pas ce dont j'avais besoin. Je m'en remis donc aux bons soins d'un employé qui semblait sincèrement vouloir aider les clients. Je lui fis comprendre que j'étais sérieux – parfois, des *fellahîn* entrent dans ce genre de boutique rien que pour le plaisir de coller leur transpiration aux costumes *Oxford*. Je lui dis que je voulais m'équiper de pied en cap, lui indiquai combien j'étais prêt à dépenser et le laissai composer ma garde-robe. J'étais incapable d'assortir chemises et cravates – je ne savais même pas comment *nouer* une cravate, je me procurai une brochure sur les différents types de nœuds –, j'avais donc besoin des lumières de l'employé. Supposant qu'il devait toucher une soulte, je le laissai gonfler la note de quelque deux cents kiams. Il ne faisait pas simplement semblant d'être amical, comme la majorité des commerçants. Il n'avait même pas en un mouvement de recul à l'idée de me toucher, et j'étais pourtant à peu près aussi crado qu'il est possible. Rien que dans le Boudayin, ça exige d'être sacrément miteux.

Je réglai les vêtements, remerciai l'employé, et transportai mes emplettes deux rues plus loin, à l'hôtel *Palazzo di Marco Aurelio*. Cet établissement faisait partie d'une vaste chaîne internationale d'origine helvétique : tous se ressemblaient et aucun n'avait la moindre parcelle de l'élégance qui avait fait le charme de l'original. Peu m'importait. Je ne recherchais pas l'élégance ou le charme, je cherchais un endroit où dormir et où je ne risquais pas d'être passé au gril pendant mon sommeil. Je n'eus même pas la curiosité de demander pourquoi, dans cette place forte de l'Islam, l'hôtel portait le nom d'un quelconque enculé de Romain.

Le type à la réception n'avait pas l'attitude de l'employé dans la boutique du tailleur ; je vis aussitôt que c'était un snob, qu'on le payait pour être snob,

que l'établissement l'avait formé à cultiver son snobisme naturel jusqu'à l'élever à des hauteurs stratosphériques. Rien de ce que je pouvais dire n'aurait pu ébranler son mépris ; il était aussi inébranlable qu'une borne. Je pouvais quand même y faire quelque chose et je ne m'en privai pas. Je sortis tout l'argent que j'avais sur moi et l'étalai sur le comptoir de marbre rose. Puis je lui dis que j'avais besoin d'une belle chambre à un lit pour une semaine ou deux et que je le réglais en liquide, d'avance.

Son expression ne changea pas – je le faisais toujours autant gerber – mais il appela un sous-fifre et lui demanda de me trouver une chambre. Ce ne fut pas long. J'emportai mes paquets dans l'ascenseur et me déchargeai du tout sur le lit dans ma chambre. Une belle chambre, je suppose, avec une vue superbe sur l'arrière-cour d'immeubles de bureaux du quartier des affaires. Je disposais quand même d'une chaîne holo, et d'une baignoire au lieu de la simple douche. Je vidai également mon sac de sport sur le lit et me changeai pour reprendre ma tenue arabe. Il était temps d'aller rendre une nouvelle visite à Herr Lutz Seipolt. Cette fois, je pris sur moi quelques papies. Seipolt était un homme rusé et son petit Reinhardt risquait de me poser des problèmes. Je m'enfichai un papie d'allemand et embarquai également quelques unités de contrôle des fonctions mentales/corporelles. Dorénavant, je n'allais plus apparaître que comme une tache floue pour les gens normaux. J'avais l'intention de ne m'attarder nulle part assez longtemps pour qu'on puisse relever ma trace. Marîd Audran, le superman des sables.

Bill était installé dans son vieux taxi fatigué et je montai à côté de lui à l'avant. Il ne me remarqua même pas. Il attendait les ordres de l'intérieur, comme d'habitude. Je l'appelai par son nom et dus lui secouer l'épaule pendant près d'une minute avant qu'il tourne la tête et me regarde en clignant les yeux. « Ouais ? fit-il.

— Bill, veux-tu me conduire chez Lutz Seipolt ?

— Je te connais ?

— Hm-hmm. On y est allés déjà il y a quelques semaines.

— Facile à dire pour toi, tiens. Seipolt, hein ? L'Allemand avec un faible pour les blondes tout en jambes ? J'aime mieux te prévenir tout de suite, t'es pas du tout son type. »

Seipolt m'avait expliqué qu'il n'avait désormais plus aucun faible pour personne. Mon Dieu, voilà que Seipolt m'avait menti lui aussi. Je vais vous dire, j'étais choqué. Je me calai dans la banquette et regardai la cité défiler autour de l'habitable tandis que Bill s'y forçait un passage. Il rendait toujours le trajet un peu plus difficile qu'il n'était de mise. Évidemment, il évitait des trucs sur la route que la plupart des gens sont bien incapables de voir, et en plus il y parvenait fort bien. Je crois bien qu'il ne heurta pas un seul afrit de tout le trajet jusque chez Seipolt.

Je descendis du taxi et gagnai à pas lents la porte de bois massif de la villa. Je tapai, carillonnai, attendis mais personne ne vint. Je m'apprêtais à contourner la maison, avec l'espoir de tomber sur le vieux majordome, le

fellah que j'avais rencontré lors de ma première visite. Le gazon était luxuriant et les plantes et les fleurs égrenaient leur agenda botanique. J'entendais le babil d'un oiseau tout en haut d'un arbre, un son devenu bien rare dans la cité, mais je ne décelai rien qui pût trahir une présence humaine dans la propriété. Peut-être que Seipolt était allé à la plage. Peut-être qu'il était allé dans la *médînah* s'acheter des cigognes en cuivre. Peut-être que Seipolt et Reinhardt les yeux bleus s'étaient pris l'après-midi et la soirée pour faire la tournée des endroits chauds de la cité, dîner et danser sous la lune et les étoiles.

Sur le côté droit de la vaste demeure, à l'arrière, entre deux hauts palmiers, s'ouvrait une porte latérale encastrée dans un mur chaulé. Je n'avais pas l'impression que Seipolt l'utilisait jamais ; ça ressemblait plutôt à une porte de service destinée à l'accès des livreurs et à l'évacuation des ordures. Ce côté de la propriété était décoré d'aloès, de yuccas et de cactus en fleurs, bien différent de l'avant avec ses floraisons tropicales. Je saisis la poignée et elle tourna dans ma main. Quelqu'un venait sans doute de sortir en ville acheter les journaux. Je me glissai à l'intérieur et me retrouvai devant une volée de marches qui descendaient d'un côté vers d'arides ténèbres, tandis que de l'autre, un petit escalier menait vers un office. Je le gravis, traversai cette première pièce, puis la cuisine nickel et parfaitement équipée qui lui faisait suite et pénétrai dans une salle à manger raffinée. Je ne vis et n'entendis personne. Je fis un peu de bruit pour signaler ma présence à Seipolt ou Reinhardt ; je n'avais pas envie qu'ils m'abattent en croyant que j'espionnais ou je ne sais quoi.

De la salle à manger, je passai dans un salon puis descendis un corridor et parvins à la collection d'antiquités de Seipolt. J'étais désormais en terrain connu. Le bureau du maître des lieux était juste... par...

... là. La porte était fermée, je m'en approchai donc et frappai bruyamment. J'attendis et toquai de nouveau. Rien. Je l'ouvris et pénétrai dans le bureau de Seipolt. Il était plongé dans la pénombre ; les rideaux étaient tirés devant la fenêtre. L'air était lourd et sentait le renfermé, comme si l'on avait coupé la climatisation et laissé la pièce bouclée un certain temps. Je me demandai si j'aurais le culot d'aller fouiller dans les affaires étalées sur le bureau du maître des lieux. Je m'en approchai et feuilletai rapidement quelques rapports déposés au-dessus d'une pile de papiers.

Seipolt était allongé dans une espèce d'alcôve formée par l'avancée de la fenêtre, derrière son bureau, et deux classeurs plaqués contre le mur de gauche. Il portait un costume sombre, encore assombri à présent par les taches de sang, et au premier regard je le pris pour un tapis gris anthracite posé sur la moquette brun clair. Puis je remarquai un pan de sa chemise bleu pâle et une main. J'avançai de quelques pas, pas franchement intéressé de découvrir à quel point il s'était fait tailler en pièces. Il avait la poitrine ouverte de la gorge au bas-ventre, et deux trucs noirs et sanguinolents étaient répandus sur la moquette. On avait fourré un de ses organes dans son autre main raidie.

Xarghis Moghédhîl Khan avait fait ça. Enfin, James Bond, qui travaillait pour Seipolt. Jusqu'à tout récemment. Encore un témoin et une piste d'éliminés.

Je découvris Reinhardt dans ses appartements personnels à l'étage, dans le même état. Le vieil Arabe anonyme avait été massacré sur la pelouse derrière la maison, alors qu'il travaillait parmi les fleurs adorables qu'il soignait au défi de la nature et du climat. Tous avaient été tués rapidement puis démembrés. Khan avait rampé d'une victime à l'autre, les tuant, vite et sans bruit. Il évoluait plus silencieusement qu'un spectre. Avant de réintégrer la maison, je m'enfichai deux ou trois papies qui supprimaient la peur, la douleur, la colère, la faim et la soif ; celui d'allemand était déjà en place mais je n'avais pas l'impression qu'il me serait très utile cet après-midi.

Je me dirigeai vers le bureau de Seipolt. J'avais l'intention de retourner fouiller la pièce. Avant que j'y parvienne, toutefois, quelqu'un m'appela : « Lutz ? »

Je me retournai pour regarder. C'était la blonde tout en jambes.

« *Lutz ?* demanda-t-elle. *Bist du noch bereit*¹³ ? »

« *Ich heiße Marîd Audran, Fraulein. Wissen Sie wo Lutz ist*¹⁴ ? » Arrivé à ce point, mon cerveau absorba totalement l'extension d'allemand ; ce n'était plus comme si je pouvais simplement traduire l'allemand en arabe mais comme si je parlais une langue que je connaissais depuis ma petite enfance.

« Il n'est pas ici ? » demanda-t-elle.

— Non et je n'arrive pas à trouver Reinhardt non plus.

— Ils doivent être allés en ville. Ils en parlaient plus ou moins pendant le déjeuner.

— Je parie qu'ils ont dû se rendre à mon hôtel. Nous devons dîner ensemble et j'avais cru que je devais les retrouver ici. J'ai loué une voiture pour venir. C'est vraiment trop bête. Je suppose que je n'ai plus qu'à passer un coup de fil à l'hôtel et laisser un message pour Lutz puis appeler un autre taxi. Vous voulez m'accompagner ? »

Elle se mordilla l'ongle du pouce. « Je ne sais pas si je devrais... »

— Vous avez déjà vu la ville ? »

Elle fronça les sourcils. « Je n'ai encore rien vu du tout, en dehors de cette maison, depuis que je suis ici », répondit-elle avec humeur.

Je hochai la tête. « Ça, c'est bien lui. Il se surmène trop. Je lui dis toujours qu'il devrait souffler un peu et prendre du bon temps, mais non, il se donne à fond, et pareil pour tous ceux qui l'entourent. Je ne veux rien dire contre lui – après tout, c'est l'un de mes plus anciens associés en affaires et l'un de mes amis les plus chers – mais je trouve que ce n'est pas bon pour lui de continuer de la sorte. Ai-je raison ? »

— C'est exactement ce que je n'arrête pas de lui répéter.

— Alors, pourquoi ne pas retourner ensemble à l'hôtel ? Peut-être qu'une fois réunis là-bas, tous les quatre, nous le convaincrions de se relaxer un peu, ce soir. Le dîner, un spectacle, je vous invite. J'insiste. »

Elle sourit. « Juste le temps de...

— Il faut nous dépêcher : si nous n'y retournons pas au plus vite, Lutz risque de faire demi-tour et revenir. C'est un homme impatient. Ça m'obligera encore une fois à repasser ici. Si vous saviez comme le trajet est pénible... Allons, venez, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Mais si nous sortons dîner... »

J'aurais dû deviner. « Je trouve que cette robe vous sied à merveille, ma chère ; mais si vous préférez, eh bien, je vous supplie de me permettre de vous offrir un autre ensemble de votre choix, avec les accessoires que vous jugerez nécessaires. Lutz m'a fait bien des cadeaux au cours des années. Cela me ferait grand plaisir de saluer sa générosité de cette modeste façon. Nous pourrions faire les magasins avant le dîner. Je connais plusieurs boutiques anglaises, françaises et italiennes très raffinées. Je suis sûr que cela vous plaira. En fait, vous pourriez choisir vos habits de soirée pendant que Lutz et moi réglerons nos petites affaires. Ce sera pour le mieux. »

Je l'avais prise par le bras et reconduite à la porte d'entrée. Nous avions repris l'allée de graviers jusqu'au taxi de Bill. J'ouvris l'une des portes arrière et l'aidai à monter puis contournai la voiture par-derrière et montai de l'autre côté. « Bill, dis-je en arabe, on retourne en ville. Au *Palazzo di Marco Aurelio*. »

Bill me regarda avec aigreur : « Marcus Aurelius est mort, lui aussi, tu sais », et il démarra. Glacé, je me demandai ce qu'il voulait dire avec son « lui aussi ».

Je me tournai vers la femme superbe assise à mes côtés. « Ne faites pas attention au chauffeur, lui dis-je en allemand. Comme tous les Américains, il est fou. C'est la volonté d'Allah.

— Vous n'avez pas appelé l'hôtel », me fit-elle remarquer en m'adressant un doux sourire. Elle goûtait l'idée d'avoir une nouvelle garde-robe avec les bijoux assortis rien que parce que nous sortions dîner. Je n'étais pour elle qu'un de ces cinglés d'Arabes qui ont trop d'argent. Elle aimait bien les Arabes cinglés, je l'avais vu tout de suite.

« Non, effectivement. Il va falloir que j'appelle dès que nous serons là-bas. »

Elle fronça le nez, pensive. « Mais si nous sommes là-bas...

— Vous n'avez pas saisi, lui expliquai-je. Pour le tout-venant des clients, le réceptionniste est capable de s'occuper de ce genre d'affaires. Mais quand les clients sont, dirons-nous, particuliers – comme Herr Seipolt ou moi-même – alors, on doit s'adresser directement au gérant. »

Ses yeux s'agrandirent. « Oh ! » fit-elle.

Je me retournai pour contempler une dernière fois les jardins soigneusement arrosés que l'argent de Seipolt avait imposés à la lisière même des dunes rampantes. D'ici deux semaines, l'endroit serait aussi sec et mort que le milieu du Quartier vide. Je me tournai vers ma compagne et lui souris tranquille. Nous devisâmes durant tout le trajet jusqu'en ville.

À l'hôtel, je laissai la blonde dans un fauteuil confortable du hall. Elle s'appelait Trudi. Trudi rien du tout, m'indiqua-t-elle gaiement, Trudi, tout court. Elle était une amie personnelle de Lutz Seipolt. Elle résidait chez lui depuis plus d'une semaine. Ils s'étaient connus par l'entremise d'un ami commun. Mouais. Cette Trudi, c'était la plus chouette, la plus ouverte des filles – et Seipolt, on ne pouvait pas demander quelqu'un de plus gentil, sous tout ce masque de meurtres et d'intrigues qu'il arborait juste pour tromper les gens.

J'allai passer mon coup de fil mais ce n'était pas à quelqu'un de l'hôtel que j'avais besoin de parler – c'était à Okking. Il me dit de chaperonner la Trudi jusqu'à ce qu'il soit en mesure de remuer son gros cul. Je débranchai les papies que j'avais sur moi et remis celui d'allemand ; je ne serais pas foutu de dire un mot à Trudi sans ça. C'est là que j'appris le Fait d'importance vitale n° 154 concernant les périphériques spéciaux que m'avait fournis Papa : Tout se paie en ce bas monde.

Voyez-vous, je le savais déjà. Je l'avais appris, il y a bien des années, sur les genoux de ma maman. Simplement, c'est un truc qu'on n'arrête pas d'oublier et qu'il convient de réapprendre de temps à autre. Personne ne vous file jamais rien pour rien.

Durant toute ma visite chez Seipolt, les papies avaient tenu mes hormones en respect. Quand j'étais retourné dans la villa pour aller fouiller le bureau de Seipolt, j'aurais été anéanti par la nausée à l'idée que ces corps débités en morceaux étaient encore en vie peu de temps auparavant, à l'idée que ce salaud de Khan pouvait fort bien se trouver encore dans les parages. Et au moment où Trudi avait appelé « Lutz ? », je me serais fendu le crâne au plafond, tellement j'aurais sursauté...

Dès que j'eus débranché les papies, je découvris que je n'avais pas évité ces terrifiantes sensations, je les avais simplement retardées. Soudain, mon cerveau et mes nerfs se retrouvaient douloureusement noués, une vraie pelote de fil. Impossible de faire le tri entre les divers courants émotionnels : l'horreur béante, contenue par les papies durant quelques heures ; une brusque fureur dirigée contre Khan, les méthodes sataniques qu'il avait choisies pour garder l'anonymat et faire de moi le témoin de ses actes haineux ; la douleur physique assortie d'une lassitude extrême, les muscles quasiment paralysés par l'accumulation des toxines de fatigue (les papies avaient dit à mon cerveau et à ma partie charnelle d'ignorer blessure et fatigue et je souffrais des deux, désormais) ; je me rendis compte également que j'avais affreusement soif et même une sacrée faim ; enfin, ma vessie, interdite de communication avec une quelconque autre partie de mon organisme, menaçait d'éclater. L'acétylcholine qui se déversait à présent dans mes veines aggravait encore

mon état psychique. L'épinéphrine issue de mes surrénales accélérât encore mon rythme cardiaque, pour me préparer au combat ou à la fuite ; peu importait que la menace eût depuis longtemps disparu. J'étais en train de subir d'un coup l'ensemble de la réaction que j'aurais dû normalement éprouver sur un laps de temps de trois ou quatre heures, condensée en une salve compacte d'émotion et de privation.

Je me rembrochai ces papiers au plus vite et l'univers cessa aussitôt de vaciller. En l'espace d'une minute, j'étais à nouveau maître de moi, tranquille. La respiration redevint normale, le pouls se ralentit ; soif, faim, haine, lassitude et sensation de vessie pleine, tout cela s'évanouit. J'étais soulagé mais je savais que je ne faisais que repousser encore une fois la facture à payer ; quand elle viendrait à échéance, en comparaison, la pire de mes redescentes de drogue ressemblerait à une partie de plaisir. Les dettes à régler, *quelle saloperie, pas vrai, monsieur ?*

Il faudrait bien y passer.

Comme je retournais vers le hall et Trudi, quelqu'un appela mon nom. J'étais bien content d'avoir remis les papiers ; de toute manière, j'ai toujours eu horreur de me faire héler en public, surtout quand je suis déguisé. « Monsieur Audran ? »

Je me retournai : c'était un des employés de l'hôtel. « Oui ? » fis-je, le regard glacé.

« Un message pour vous, monsieur. Déposé dans votre boîte. » Je voyais bien que ma *djellabah* et mon *keffieh* lui posaient problème. Il vivait sur l'impression que seuls les Européens descendaient dans son bel hôtel bien propre.

Il était modérément impossible que quiconque m'eût laissé un message et ce, pour deux raisons : la première était que personne ne savait que j'étais descendu ici et la seconde que je m'y étais inscrit sous un faux nom. J'avais envie de savoir quel genre d'erreur avaient pu commettre ces imbéciles pompeux, histoire de la leur balancer dans la figure. Je pris le message.

Sur papier d'imprimante, c'est ça ?

AUDRAN :

T'AI VU CHEZ SEIPOLT, MAIS LE MOMENT N'ÉTAIT PAS OPPORTUN.

DÉSOLÉ.

JE TE VEUX POUR MOI TOUT SEUL, ISOLÉ, BIEN TRANQUILLE.

J'AVAIS PAS ENVIE QU'ON S'IMAGINE QUE TU FAISAIS PARTIE D'UN GROUPE DE VICTIMES PARMI D'AUTRES.

QUAND ON DÉCOUVRIRA TON CORPS, JE VEUX ÊTRE SÛR QU'ON VOIE BIEN QUE TU AS FAIT L'OBJET D'UN TRAITEMENT PARTICULIER.

KHAN

J'avais les genoux qui avaient envie de flageoler, implant cérébral ou pas. Je repliai le billet et le glissai dans ma sacoche.

« Vous vous sentez bien, monsieur ? demanda l'employé.

— C'est à cause de l'altitude, lui expliquai-je. Il me faut toujours un certain temps d'accoutumance...

— Mais il n'y en a pas, dit-il, ahuri.

— Justement. » Et je retournai voir Trudi.

Elle me sourit comme si la vie avait perdu toute saveur durant mon absence. Je me demandai à quoi elle pensait, toute seule dans son coin. « Isolée, bien tranquille. » Je fis la grimace.

« Je suis désolé d'avoir été si long », lui murmurai-je avec une petite révérence en m'asseyant près d'elle.

« Non, non, j'étais très bien. » Elle prit tout son temps pour décroiser les jambes et les recroiser dans l'autre sens. Tout le monde entre ici et Tombouctou avait dû pouvoir la contempler. « Vous avez pu parler à Lutz ?

— Oui. Il était bien ici mais il avait une affaire urgente à régler. Un truc officiel, avec le lieutenant Okking.

— Un lieutenant ?

— C'est le responsable de la sécurité dans le Boudayin. Vous avez entendu parler de ce quartier de notre ville ? »

Elle acquiesça. « Mais pourquoi le lieutenant veut-il parler à Lutz ? Lutz n'a rien à voir avec le Boudayin, non ? »

Je souris. « Pardonnez-moi, ma chère, mais vous me paraissez un rien candide. Notre ami est un homme très pris, très affairé. Je doute qu'il puisse se passer quelque chose dans cette ville sans que Seipolt soit au courant.

— Je suppose, effectivement. »

C'était entièrement du pipeau : Seipolt était, au mieux, à mi-échelle du pouvoir. Ce n'était certainement pas un Friedlander bey. « Ils nous envoient chercher en voiture, pour que nous puissions nous rencontrer comme prévu. Ensuite, nous pourrions décider comment organiser le reste de la soirée. »

Son visage s'illumina de nouveau : cette occasion d'étreindre sa nouvelle robe et de faire la tournée des grands-ducs n'allait pas lui passer sous le nez, en fin de compte.

« Voulez-vous boire quelque chose, pendant que nous attendons ? » lui demandai-je. Et c'est ainsi que nous fîmes passer le temps jusqu'à ce qu'un duo de pandores en civil se radine vers nous en traînant la semelle sur l'épaisse moquette bleue. Je me levai, fis les présentations et notre petite troupe quitta le hall de l'hôtel comme les meilleurs amis du monde. Nous poursuivîmes notre agréable petite conversation jusqu'à l'entrée du commissariat. Nous prîmes l'escalier mais là, le sergent Hadjar m'intercepta. Les deux types en civil escortèrent Trudi jusque chez Okking.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda Hadjar, sans douceur. J'avais l'impression qu'il était redevenu cent pour cent flic. Histoire de me montrer

qu'il savait encore faire.

« À votre avis ? Xarghis Khan, qui travaillait pour Seipolt et votre patron, s'est encore chargé d'effacer ses traces. Très méticuleux, le mec. À la place d'Okking, je serais vachement nerveux. Je veux dire, comme trace visible à cent lieues à la ronde, le lieutenant se pose là.

— Il le sait ; je ne l'ai jamais vu aussi secoué. Je lui ai offert trente ou quarante Paxium. Il s'en est avalé une poignée en guise de déjeuner. » Grand sourire d'Hadjar.

Un des flics en uniforme ressortit du bureau d'Okking. « Audran », me dit-il avec un signe de tête. J'étais devenu un membre de l'équipe, on me montrait beaucoup de respect.

« Une minute. » Je me retournai vers Hadjar. « Écoutez, je vais avoir besoin d'examiner ce que vous avez pu ramasser dans les tiroirs et classeurs de Seipolt.

— Je m'en doutais, dit Hadjar. Le lieutenant est trop accaparé pour se préoccuper de ça, alors il va s'en décharger sur moi. Je vais m'arranger pour vous filer ça en première exclusivité...

— Très bien, c'est important, enfin, j'espère. » Je me dirigeai vers le cagibi vitré d'Okking juste comme les deux types en civil raccompagnaient Trudi dehors. Elle me sourit et me dit « *Marhaba* ». C'est à ce moment que je devinai qu'elle parlait aussi l'arabe.

« Asseyez-vous, Audran », dit Okking. Il avait la voix rauque.

Je m'assis. « Où l'emmenez-vous ?

— On va simplement la cuisiner un peu plus en profondeur. On va lui passer la cervelle entièrement au crible. Puis on la laissera rentrer chez elle, où qu'elle puisse crécher. »

Ça me semblait du travail policier bien fait ; je me demandai simplement si Trudi serait en état d'aller où que ce soit, une fois qu'ils auraient fini de la passer au crible. Ils avaient recours à l'hypnose, aux drogues et à l'électrostimulation du cerveau : on avait tendance à en sortir un rien vidé. Enfin, c'est ce que j'avais entendu dire.

« Khan se rapproche, dit Okking, mais l'autre n'a pas encore montré le bout du nez depuis Nikki.

— Je ne sais pas ce que ça cache. Dites voir, lieutenant, Trudi n'est pas Khan, non ? Je veux dire, est-ce qu'elle aurait pu être James Bond ? »

Il me regarda comme si j'étais cinglé. « Merde, comment voulez-vous que je sache ? Je n'ai jamais rencontré Bond en personne, nos seuls contacts ont eu lieu au téléphone, par courrier. À ma connaissance, vous êtes la seule et unique personne en vie à l'avoir vu en tête à tête. C'est bien pourquoi je ne peux me défaire de ce petit soupçon irritant, Audran. Il y a quelque chose de pas clair chez vous. »

Pas clair, *moi*. C'était bougrement gonflé, venant d'un agent de l'étranger qui touchait des chèques des national-socialistes. Ça m'embêtait d'apprendre que Okking serait infoutu de découvrir Khan dans une rangée de suspects si

jamais l'occasion s'en présentait, mais sans doute disait-il la vérité. Il savait qu'il était en haut de la liste, pour ne pas dire le premier, des prochaines victimes. Il avait d'ailleurs pris soin de ne plus quitter cette pièce : il y avait installé un lit de camp et un plateau-repas – inachevé – traînait sur son bureau.

« La seule chose que nous sachions sans doute avec certitude est que l'un comme l'autre se servent de leurs mamies non seulement pour tuer mais aussi pour répandre la terreur. Ça ne réussit pas mal non plus, remarquai-je. Votre gars » – Okking me lorgna d'un sale œil mais, merde, c'était la vérité –, « votre gars est passé de Bond à Khan. L'autre est resté le même, autant que je sache. J'espère simplement que le dégommeur des Russes est retourné chez lui. J'aimerais bien pouvoir être assuré qu'on n'aura plus à s'en préoccuper.

— Ouais, dit Okking.

— Avez-vous tiré quelque chose d'intéressant de Trudi avant de l'expédier en bas ? »

Okking haussa les épaules et retourna un demi-sandwich sur son plateau. « Juste des renseignements polis. Son nom et tout ça.

— J'aimerais bien savoir comment elle a fait son compte pour se retrouver avec Seipolt. »

Okking haussa les sourcils. « Facile, Audran. Seipolt avait fait l'enchère la plus haute de la semaine. »

Je laissai échapper un soupir exaspéré. « Ça, j'avais deviné, lieutenant. Elle m'a dit lui avoir été présentée par une tierce personne...

— Mahmoud.

— Mahmoud ? Mon ami, Mahmoud ? Celui qui était une des filles de Jo-Mama avant son changement de sexe ?

— Tout juste.

— Qu'est-ce que Mahmoud a à voir là-dedans ?

— Pendant que vous étiez à l'hôpital, Mahmoud a eu de l'avancement. Il a pris le poste laissé vacant quand Abdoulaye s'est fait rétamer. »

Mahmoud. Passé de la gentille petite chose bossant dans les clubs grecs à l'artiste des coups minables puis au gros bonnet de la traite des Blanches en deux temps, trois mouvements. Tout ce qui me venait à l'esprit, c'était : « Où, ailleurs qu'au Boudayin ? » Parlez-moi d'égalité des chances pour tous. Je grommelai : « Faudra que je parle à Mahmoud.

— Prenez la queue. Il va pas tarder à débarquer, sitôt que mes gars auront pu le coincer.

— Vous me direz ce qu'il vous aura raconté. »

Okking ricana. « Bien entendu, l'ami ; ne vous l'ai-je pas promis ? Ne l'ai-je pas promis à Papa ? Que puis-je faire d'autre pour vous ? »

Je me levai et me penchai par-dessus son bureau. « Écoutez, Okking, vous avez peut-être l'habitude de contempler des bouts de corps étalés partout dans le séjour des gens sympas, mais moi, j'y arrive pas sans dégueuler. » Je lui montrai mon dernier message signé de Khan. « Je veux savoir si je peux

disposer d'une arme, ou je ne sais quoi.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? » murmura-t-il, presque hypnotisé par le billet de Khan. J'attendis. Il leva enfin la tête, rencontra mon regard, soupira. Puis il ouvrit un des tiroirs du bas de son bureau et sortit plusieurs armes. « Laquelle ? »

Il y avait une paire de lance-aiguilles, une paire pistolets électrostatiques, un gros paralysant, et même un automatique à projectiles de gros calibre. Je choisis un petit lance-aiguilles Smith & Wesson et le canon paralysant General Electric. Okking déposa pour moi sur son buvard une boîte de chargeurs d'aiguilles calibrées, douze aiguilles par chargeur, cent chargeurs dans la boîte. Je ramassai le tout et le planquai vite fait. « Merci.

— On se sent protégé, à présent ? Ils vous donnent un sentiment d'invulnérabilité ?

— Vous vous sentez invulnérable, Okking ? »

Chute en vrille du sourire narquois. « Mon cul, oui. » D'un geste de la main, il me fit signe de décamper ; pas chien, je sortis.

Quand je quittai le bâtiment, le ciel s'assombrissait à l'est. J'entendis les appels enregistrés des muezzins résonner du haut des minarets dans toute la ville. La journée avait été chargée. J'avais envie d'un verre mais j'avais encore quelques trucs à régler avant de m'accorder un petit répit. Je regagnai l'hôtel et montai dans ma chambre, retirai tunique et coiffure et pris une douche. Je laissai l'eau brûlante me crépiter sur le corps pendant un bon quart d'heure, tournant sous le jet comme un mouton à la broche. Puis je me lavai les cheveux, me savonnai le visage deux ou trois fois. C'était regrettable mais nécessaire : la barbe allait devoir disparaître. J'étais devenu malin mais le petit rappel de Khan dans ma boîte aux lettres prouvait à l'évidence que je ne l'étais pas encore suffisamment. Je commençai d'abord par raccourcir ma toison de cheveux brun-roux.

Je n'avais pas vu ma lèvre supérieure depuis que j'étais ado, si bien que les premiers coups de rasoir engendrèrent en moi quelques petits pincements de regret. Ça passa vite ; un moment après, j'étais devenu curieux de l'apparence que je pouvais bien avoir en dessous de tout ça. Un quart d'heure encore, et j'avais totalement éliminé la barbe, repassant partout sur le cou et le visage jusqu'à en avoir le feu aux joues et des perles de sang le long de grandes estafilades rouge vif.

Quand je compris ce que mon présent aspect m'évoquait, je devins incapable de contempler plus longtemps mon reflet dans la glace. Je m'aspergeai d'eau le visage et m'essuyai. Je m'imaginai en train de faire un pied de nez à Friedlander bey et au reste des indésirables blasés de cette cité. Ensuite, je pourrais reprendre le chemin de l'Algérie pour y passer le restant de mes jours, à regarder crever les chèvres.

Je me brossai les cheveux et retournai dans la chambre où j'ouvris les paquets du tailleur pour hommes. Je me vêtis avec lenteur, ressassant certaines pensées. Une notion éclipsait tout le reste : quoi qu'il arrive, il

n'était plus question que je m'enfiche à nouveau un module d'aptitude mimétique.

J'étais prêt à utiliser tous les papiers susceptibles de me fournir une aide, mais ces périphériques ne faisaient que prolonger ma propre personnalité. En revanche, qu'elle soit la copie d'une personnalité réelle ou imaginaire, aucune machine pensante n'avait le moindre intérêt pour moi – aucune n'avait jamais eu à affronter une telle situation, aucune n'avait mis les pieds dans le Boudayin. J'avais besoin de mobiliser toutes mes aptitudes, pas celles de quelque reproduction totalement hors de propos.

Ça faisait du bien de voir cette question réglée. C'était le compromis que je recherchais quasiment depuis que Papa m'avait annoncé pour la première fois que j'étais volontaire pour me faire câbler. Je souris. Je sentis un poids – négligeable, un quart de livre, peut-être – quitter mes épaules.

Je ne vous dirai pas combien de temps il me fallut pour nouer ma cravate. Il existait bien des cravates àagrafer, mais elles étaient mal vues dans la boutique où j'avais acheté toute ma garde-robe.

Je glissai mes pans de chemise dans le pantalon, attachai tout ce qu'il y avait à attacher, mis les chaussures et enfilai le veston. Puis je me reculai pour contempler mon nouveau moi dans la glace. Je nettoyai quelques croûtes de sang séché sur le cou et le menton. J'avais belle allure, le supercanon avec pas grand-chose en poche. Si vous voyez ce que je veux dire. En fait, j'étais toujours le même : mais question fringues, c'était la classe. C'était impeccable parce que la plupart des gens ne regardent de toute façon que la mise. Plus important, c'était que pour la première fois je croyais le cauchemar proche de sa conclusion. J'avais parcouru la plus grande partie du chemin dans un tunnel obscur et seules deux silhouettes indistinctes dissimulaient encore la lumière tant attendue, à son débouché.

Je passai le téléphone à ma ceinture, invisible sous le veston du costume. Puis, réflexion faite, glissai dans une poche le petit lance-aiguilles ; il faisait à peine saillie et j'étais d'humeur « mieux vaut prévenir que guérir ». Mon esprit malicieux me soufflait « prévenir *et* guérir » ; mais l'heure était trop tardive pour que j'écoute mon esprit, j'avais fait ça toute la journée. Je comptais juste descendre quelques instants au bar de l'hôtel, un point c'est tout.

Toujours est-il que Xarghis Khan savait à quoi je ressemblais tandis que je ne savais rien de lui, hormis qu'il ne ressemblait sans doute en rien à James Bond. Je me souvins de ce que m'avait dit Hassan quelques heures plus tôt : « Je ne me fie à personne. »

Bon, ça, c'était le plan, mais était-il applicable ? Était-il même possible de passer ne fût-ce qu'une seule journée perpétuellement sur ses gardes ? À combien de personnes pouvais-je me fier sans même y penser ? – des gens qui, si l'envie leur prenait de se débarrasser de moi, auraient pu me liquider vite fait ? Jasmin, déjà. Le demi-Hadj, je l'avais même invité à monter chez moi ; tout ce qu'il lui fallait pour se muer en assassin, c'était utiliser le

mauvais mamie. Même Bill, mon taxi préféré ; même Chiri, qui possédait la plus vaste collection de mamies du Boudayin. J'allais devenir cinglé si je continuais à penser de la sorte.

Et si Okking était lui-même l'assassin qu'il prétendait traquer ? Okking, ou Hadjar ?

Ou encore Friedlander bey ?

Voilà que je me mettais à penser comme le Maghrebi mangeur de haricots que j'étais pour eux tous. J'y mis le holà, quittai la chambre et descendis en ascenseur jusqu'à la mezzanine. Il n'y avait pas grand monde dans le bar aux lumières tamisées : il n'y avait déjà pas beaucoup de touristes, en plus c'était un hôtel cher et plutôt tranquille. Je parcourus du regard le comptoir et remarquai trois hommes installés sur des tabourets et qui, penchés, devisaient ensemble tranquillement. Sur ma droite, quatre autres groupes, en majorité masculins, étaient attablés. Une bande de musique européenne ou américaine passait en sourdine. L'ambiance du bar semblait être exprimée par les fougères en pots et les murs de stuc aux tonalités orange et rose pastel. Quand le barman leva vers moi un sourcil, je lui commandai un gin-bingara. Il me le prépara juste comme je l'aimais, jusqu'au trait de Rose. L'avantage d'être cosmopolite.

Ma boisson arriva et je la réglai. Puis je sirotai mon verre en me demandant pourquoi je m'étais imaginé que rester planté ici m'aiderait à oublier mes problèmes. Et puis, voilà qu'elle se laissa dériver jusqu'à moi, évoluant avec un ralenti surnaturel, comme si elle était assoupie ou droguée. Ça ne se traduisait toutefois ni dans son sourire ni avec son élocution. « Ça ne vous dérange pas si je m'assois avec vous ? demanda Trudi.

— Bien sûr que non. » Je lui adressai un sourire gracieux mais les pensées se bousculaient dans ma tête.

Elle dit au barman qu'elle voulait un peppermint-schnapps. J'aurais parié cinquante kiams là-dessus. J'attendis qu'elle soit servie ; je réglai sa consommation et elle me remercia d'un nouveau sourire langoureux.

« Comment vous sentez-vous ? » lui demandai-je.

Elle fronça le nez. « Comment ça ?

— Après une journée passée à répondre aux questions des hommes du lieutenant ?

— Oh ! tous ont été on ne peut plus aimables ! »

Je ne dis rien durant quelques secondes. « Comment avez-vous fait pour me trouver ?

— Eh bien (elle fit un geste vague), je savais que vous étiez descendu ici. Vous m'y avez amenée cet après-midi. Et votre nom...

— Je ne vous ai jamais dit mon nom.

— J'ai entendu les policiers le prononcer.

— Et vous m'avez reconnu ? Alors que je n'ai plus du tout la même tête que lorsque vous m'avez rencontré ? Alors que je n'ai jamais porté ce genre de costume auparavant, et que je ne m'étais jamais coupé la barbe ? »

Elle m'adressa un de ces sourires qui vous disent combien les hommes sont des imbéciles. « Vous n'êtes pas content de me voir ? » me demanda-t-elle avec ce vernis de sentiments blessés que savent si bien jouer les Trudis.

Je replongeai le nez dans mon gin. « C'était l'un de mes prétextes à descendre au bar. Au cas où vous passeriez...

— Et me voici.

— Je m'en souviendrai toujours... Voulez-vous m'excuser ? J'ai déjà un ou deux verres d'avance sur vous.

— Bien sûr, pas de problème.

— Merci. » Je me rendis aux toilettes, m'enfermai dans une stalle, déclinai mon téléphone. J'appelai le numéro d'Okking. Une voix que je ne reconnus pas m'annonça qu'il était à son bureau, qu'il dormait pour la nuit et ne tenait pas à être réveillé, sauf urgence. Était-ce une urgence ? Je répondis que je ne pensais pas mais que, dans le cas contraire, je le rappellerais. Puis je demandai qu'on me passe Hadjar mais il était sorti enquêter. J'obtins son numéro et le composai.

Il laissa sonner plusieurs fois. Je me demandai s'il était réellement en train d'enquêter sur quelque chose ou se laissait juste prendre par l'ambiance. « Qu'est-ce que c'est ? » répondit-il enfin, hargneux.

— Hadjar ? Vous avez l'air hors d'haleine. Vous faisiez des haltères, ou quoi ?

— Qui est à l'appareil ? Comment avez-vous eu...

— Audran. Okking est hs pour la nuit. Écoutez, qu'est-ce que vous a raconté la blonde à Seipolt ? »

Le téléphone resta muet un moment puis la voix d'Hadjar se fit à nouveau entendre, un peu plus amicale. « Trudi ? On l'a assommée, on l'a fouillée aussi profond qu'on a pu, et on l'a réveillée. Elle ne savait rien de rien. Ça nous turlupinait, alors on l'a endormie une seconde fois. Personne ne devrait en savoir aussi peu qu'elle et être encore en vie. Mais elle est nette, Audran. Je connais des piquets de tente qu'ont plus de jugeote qu'elle mais tout ce qu'elle connaît de Seipolt, c'est son prénom.

— Dans ce cas, pourquoi est-elle encore en vie et pas tous les autres ?

— L'assassin ignorait sa présence. Sinon, Xarghis Khan l'aurait baisée jusqu'au trognon et sans doute tuée ensuite. À ce qu'il se trouve, Trudi était dans sa chambre, en train de faire la sieste après déjeuner. Elle ne se rappelle même pas d'avoir fermé sa porte à clé. Si elle est encore en vie, c'est simplement parce qu'elle n'était là que depuis quelques jours et ne faisait pas partie des habitués de la maison.

— Comment a-t-elle pris la nouvelle ?

— Nous lui avons donné l'information pendant qu'elle était inconsciente, en gommant toutes les connotations d'horreur. C'est comme si elle l'avait lue dans les journaux.

— Allah soit loué, vous êtes quand même sympas, chez les flics. Vous l'avez fait filer depuis qu'elle est repartie ?

— Vous avez repéré quelqu'un ? »

Là, ça me surprit. « Qu'est-ce qui vous rend si sûr que je suis avec elle ?

— Pourquoi, sinon, m'appelleriez-vous à cette heure de la nuit ? Je vous dis qu'elle est propre, eh con, autant qu'on puisse en juger. Quant au reste, eh bien, on lui a pas fait de prise de sang, alors, à vous de voir. » Et il raccrocha.

Je fis la grimace, remis le téléphone à ma ceinture et regagnai le bar. Je passai le reste de mon gin-tonic à chercher à repérer le chaperon de Trudi mais je ne vis aucun candidat probable. Je l'invitai à manger dehors, histoire d'avoir l'esprit définitivement tranquilisé. À la fin du souper, j'avais la certitude que personne ne nous filait, Trudi et moi. Nous regagnâmes le bar pour boire encore quelques verres et faire plus ample connaissance. Elle décida qu'on se connaissait suffisamment juste avant minuit.

« Plutôt bruyant, comme endroit, vous ne trouvez pas ? »

J'acquiesçai solennellement. Il ne restait plus que trois clients au bar, y compris la bille de bois qui préparait nos cocktails. Le moment était simplement venu pour l'un ou l'autre de sortir une connerie, et elle m'avait devancé. Ce fut à cet instant précis que, simultanément, j'oubliai ma prudence et décidai de donner une leçon à Yasmin. Bon j'étais un peu saoul, j'étais dépressif et solitaire, Trudi était vraiment une fille sympa et absolument superbe – qu'est-ce qu'il vous faut encore ?

Quand nous fûmes en haut, Trudi me sourit et m'embrassa plusieurs fois, avec lenteur et insistance, comme si le jour ne devait se lever qu'après l'heure du déjeuner. Puis elle me dit que c'était son tour d'utiliser la salle de bains. J'attendis qu'elle ait fermé la porte, puis appelai la réception en insistant bien pour qu'on me réveille dès sept heures le lendemain matin. Je sortis le petit pistolet lance-aiguilles, rabattis le dessus de lit et dissimulai rapidement l'arme. Trudi sortit de la salle de bains, la robe ouverte, les attaches déjà dénouées. Elle me sourit, d'un sourire entendu, alangui. Quand elle s'approcha de moi, la seule chose qui me vint à l'esprit fut que ce serait la première fois que je me mettrais au lit avec une arme sous mon oreiller.

« À quoi tu penses ?

— Oh ! juste que t'as pas l'air mal, pour une vraie fille.

— T'aimes pas les vraies filles ? me susurra-t-elle à l'oreille.

— C'est justement que ça fait un bout de temps que ça ne m'était plus arrivé. Ça s'est trouvé comme ça.

— Tu préfères les jouets ? » murmura-t-elle, mais l'heure n'était plus à la discussion.

Quand le téléphone sonna, j'étais en train de rêver que ma mère me criait après. Elle hurlait si fort que je ne la reconnaissais pas, je savais que c'était elle, c'est tout. On avait commencé par se disputer au sujet de Yasmin mais le sujet avait changé : on était passé à la question de vivre en ville, et on s'engueulait sur le fait que je ne risquais pas d'apprendre jamais quoi que ce soit parce que la seule chose à laquelle je pensais c'était à moi. Mes répliques se limitaient à crier : « C'est pas vrai ! » tandis que mon cœur battait la chamade dans mon sommeil.

Je me réveillai en sursaut, hagard et encore las. Je louchai vers le téléphone puis le décrochai. Une voix me dit : « Bonjour, il est sept heures. » Puis il y eut un déclic. Je reposai le combiné et m'assis dans le lit. Je pris une grande inspiration qui hésita et fis deux ou trois étapes en cours de route. J'avais envie de me rendormir, même si c'était synonyme de cauchemars. Je n'avais pas envie de me lever pour affronter de nouveau une journée comme celle de la veille.

Trudi n'était pas au lit. Je posai les pieds par terre et traversai, tout nu, la petite chambre d'hôtel. Elle n'était pas non plus dans la salle de bains mais m'avait laissé un mot sur le bureau. Qui disait :

Cher Marîd,

Merci pour tout. Tu es vraiment un homme charmant, adorable. J'espère qu'on se reverra un jour

Il faut que j'y aille maintenant, aussi je suis certaine que tu ne verras pas d'objection à ce que je me serve directement dans ton portefeuille.

Bises,

Trudi

(mon vrai nom, c'est Gunter Erich von S. Tu veux dire que tu ne te doutais vraiment pas, ou c'était juste par délicatesse ?)

J'ai à peu près tout essayé dans mon existence, question sexe. Mes fantasmes secrets ne portent pas sur quoi, mais plutôt sur qui. Je crois bien que j'avais à peu près tout vu et tout entendu. La seule chose qui à ma connaissance restait impossible à simuler – jusqu'à la nuit dernière, la preuve du contraire – c'était ce halètement animal qu'adoptait la respiration d'une femme au tout début de l'acte amoureux, avant même que celui-ci devînt rythmique. Je regardai à nouveau le billet de Trudi, me rappelant toutes ces fois où Jacques, Mahmoud, Saïed et moi, tous les quatre assis à une table du *Réconfort*, nous regardions passer les gens. « Oh ! celle-là ? C'est une

sexchangiste femelle-mâle en travesti. »

J'étais capable de démasquer absolument n'importe qui. J'étais réputé pour ça.

Je jurai de ne plus jamais affirmer quoi que ce soit sur personne. J'en étais à me demander si l'univers se lassait jamais de ces plaisanteries ; non, ce serait trop vouloir demander. Les plaisanteries continueraient à l'infini, toujours pires. Pour l'heure, j'étais certain que si l'âge et l'expérience ne pouvaient les arrêter, rien, sinon la mort, n'y parviendrait.

Je repliai soigneusement mes habits neufs et les rangeai dans le sac de sport. Aujourd'hui, je remettais ma tunique blanche et mon *keffieh*, changeant à nouveau d'apparence – habillé en Arabe, mais rasé de près. L'homme aux mille visages. Aujourd'hui, je voulais mettre à l'épreuve la promesse d'Hadjar de me laisser consulter les fichiers informatiques de la police. J'avais envie d'orienter mes recherches sur la police elle-même. J'avais envie d'en apprendre le plus possible sur les liens entre Okking et Bond-Khan.

Plutôt que d'y aller à pied, je pris un taxi pour me rendre au commissariat. Non pas parce que l'argent de Papa m'avait donné des goûts de luxe ; mais simplement parce que je sentais la pression des événements. Je pressais le temps autant que le temps lui-même me pressait. Les papies me grésillaient dans la tête et je ne ressentais ni courbatures, ni faim, ni soif. Je n'éprouvais non plus ni peur ni colère ; d'aucuns auraient pu m'avertir du danger de ne pas avoir peur. Peut-être qu'en effet j'aurais dû, un peu.

Je regardai Okking manger un petit déjeuner tardif dans sa fragile forteresse en attendant que Hadjar eût regagné son bureau. À son entrée, le sergent me jeta un regard distrait. « Z'êtes pas le seul fondu à me tanner, Audran, me dit-il avec aigreur. On a déjà une trentaine d'autres tordus pour nous refiler des tuyaux fantaisistes et des confidences piochées dans leurs rêves ou le marc de café.

— Alors, vous serez ravi que je n'aie pas le moindre tuyau pour vous. Au contraire, je suis venu vous en demander. Vous m'aviez dit que je pouvais me servir de vos fichiers.

— Oh ! ouais, sans problème ; mais pas ici. Si jamais Okking vous voyait, il me fendrait le crâne. Je vais les prévenir, en bas. Vous pourrez utiliser le terminal du second.

— Peu m'importe où il se trouve. » Hadjar passa son coup de fil, me tapa un laissez-passer et le signa. Je le remerciai et descendis au fichier informatique. Une jeune femme aux traits asiatiques me conduisit à un écran inutilisé, me montra comment passer d'un menu au suivant et me dit que si j'avais des questions à poser, la machine se chargerait d'y répondre. Elle n'était ni informaticienne ni bibliothécaire ; elle se contentait de répartir les flux de circulation dans la vaste salle.

Je consultai en premier lieu le fichier général, qui ressemblait furieusement au trombinoscope d'une agence de presse : quand je tapais un nom, l'ordinateur me donnait tous les renseignements disponibles concernant

la personne. Le premier nom que j'entrai fut celui d'Okking. Le curseur s'immobilisa une ou deux secondes puis déposa régulièrement son sillage sur l'écran, de droite à gauche, en arabe. J'appris tout d'abord le prénom d'Okking, son patronyme, son âge, son lieu de naissance, ce qu'il avait fait avant de venir dans notre ville, bref, tout ce qu'on met sur un formulaire au-dessus du double trait de séparation. En dessous, commencent les choses vraiment sérieuses : selon le type de fichier, ce pourra être le dossier médical du sujet, son casier judiciaire, ses archives bancaires, ses orientations politiques, son ou ses penchant(s) sexuel(s), ou tout ce qui peut un jour ou l'autre se révéler pertinent.

Dans le cas d'Okking, sous le double trait, il n'y avait rien. Absolument rien. *Al-sîfr*, zéro.

Au début, je mis ça sur le compte d'un quelconque problème d'ordinateur. Je repris la procédure de zéro, remontant au premier menu, sélectionnant le genre d'information que je désirais puis tapant le nom d'Okking. Et j'attendis.

Mâ shî. Rien.

C'était Okking qui avait fait ça, j'en étais sûr. Il avait masqué ses traces, exactement comme son petit copain Khan à présent. Si j'avais envie de me rendre en Europe, dans son pays natal, je pourrais en savoir plus, mais seulement jusqu'au moment de son départ pour notre ville. Depuis lors, il n'avait plus aucune existence, officiellement parlant.

Je tapai Universal Export, le nom de code du groupe d'espionnage de James Bond. Je l'avais vu l'autre fois sur une enveloppe qui traînait sur le bureau d'Okking. Là encore, pas d'entrée à ce nom.

J'essayai James Bond sans grand espoir, et n'obtins rien. Idem avec Xarghis Khan. Le vrai Khan et le « vrai » Bond n'avaient jamais visité la cité, de sorte qu'il n'y avait aucun fichier les concernant.

Je réfléchis aux autres personnes que je pourrais contrôler sur ma lancée – Yasmin, Friedlander bey, moi-même – mais décidai de laisser ma curiosité insatisfaite jusqu'à une occasion moins urgente. J'entrai le nom d'Hadjar et ne fus pas surpris par ce que je lus. D'à peu près deux ans mon cadet, jordanien, un casier judiciaire modérément chargé après son arrivée dans la cité. Profil psychologique recoupant point par point ma propre estimation ; vous ne lui auriez pas donné vos chameaux à garder. Il était soupçonné de trafic de drogue et de devises avec les prisonniers. Il avait été impliqué une fois dans une affaire de disparition de biens confisqués, mais rien de bien concluant n'en était sorti. Le dossier officiel mettait en avant la possibilité qu'Hadjar pût profiter de sa position dans les forces de police pour exercer des trafics d'influences avec des particuliers ou des organisations criminelles. Le rapport suggérait qu'il n'était peut-être pas au-dessus d'abus de pouvoir tels que l'extorsion de fonds, l'escroquerie, les trafics et la conspiration, entre autres faiblesses à faire respecter la loi.

Hadjar ? Allons donc, qui t'a donné cette idée ? Allah m'en préserve !

Je hochai lugubrement la tête. Tous les services de police du monde

étaient identiques sous deux aspects : tous avaient un net penchant à vous fendre le crâne pour un oui ou pour un non, et tous étaient parfaitement incapables de reconnaître la vérité toute nue, même étendue devant eux les cuisses ouvertes. Les flics ne font pas respecter la loi ; il faut attendre qu'elle soit enfreinte pour qu'ils daignent commencer à se casser le cul. Et même là, ils n'élucident les crimes qu'avec un taux de succès pitoyable. La police, pour être honnête, c'est une espèce de bureau d'enregistrement chargé de consigner les noms des victimes et les dépositions des témoins. Une fois que s'est écoulé un temps suffisant, ils peuvent tranquillement classer l'information dans le fond du tiroir pour laisser de la place aux suivantes.

Ah ! ouais, les flics aident aussi les petites vieilles à traverser la rue. Enfin, c'est ce que je me suis laissé dire.

Un par un, j'entrai les noms de tous ceux qui avaient été en rapport avec Nikki, à commencer par son oncle, Bogatyrev. Les renseignements concernant le vieux Russe et Nikki recoupaient exactement ce que Okking avait fini par bien vouloir me dire sur eux. Je supposai que si Okking pouvait s'extraire du système, il pouvait tout autant modifier le reste des archives de bien des façons. Je ne trouverai ici rien d'utile, sinon par accident ou du fait d'une négligence d'Okking. Je poursuivis ma recherche, avec un espoir de succès qui s'amenuisait.

Chou blanc, en effet. Finalement, je changeai mon fusil d'épaule et lus les fiches concernant Yasmin, Papa et Chiri, les Sœurs Veuves noires, Seipolt et Abdoulaye. Leurs dossiers m'apprirent qu'Hassan était sans doute un hypocrite, parce que s'il se refusait à utiliser professionnellement les implants cérébraux pour motifs religieux, c'était également un pédéraste notoire. Ce n'était pas une nouvelle pour moi. Le seul conseil que je puisse lui donner un de ces jours, c'était que ce jeune Américain qui avait déjà la cervelle câblée lui serait bien plus utile comme machine comptable qu'à rester planté là sur un tabouret dans sa boutique vide.

Parmi mes connaissances, le seul fichier que je m'abstins de consulter fut le mien. Je n'avais pas envie de savoir ce qu'ils pensaient de moi.

Après avoir parcouru les dossiers pour avoir la biographie de mes amis, je fouillai dans les archives de la compagnie du téléphone pour relever les appels effectués du commissariat. Rien de bien renversant là non plus ; de toute manière, Okking ne se serait pas servi du poste de son bureau pour appeler Bond. J'avais l'impression de me trouver au milieu d'un carrefour où n'aboutiraient que des impasses.

Je repartis avec matière à réfléchir mais rien de neuf. Je savais déjà ce que les fichiers avaient à dire sur Hadjar et les autres ; et la réticence qu'ils montraient à l'égard d'Okking – et, mais ce n'était pas si mystérieux que ça, de Friedlander bey – était intellectuellement excitante, à défaut d'être informative. J'y réfléchissais tout en déambulant dans le Boudayin. Au bout de quelques minutes, j'étais de retour devant mon immeuble.

Pourquoi étais-je revenu par ici ? Eh bien, je n'avais pas envie de dormir à

l'hôtel encore une nuit. Un assassin au moins savait que j'y étais. J'avais besoin d'une autre base d'opérations, une qui soit sûre pendant au moins un jour ou deux. À mesure que je m'habituais à laisser les papies m'aider à m'organiser, j'étais plus rapide à prendre mes décisions, je me laissais moins influencer par mes émotions. Je me sentais désormais entièrement maître de moi, parfaitement détendu, plein d'assurance. J'avais envie de transmettre un message à Papa puis de me trouver un autre gîte temporaire pour la nuit.

Mon appartement était exactement tel que je l'avais laissé. Certes, je n'étais pas parti longtemps, même si ça paraissait des semaines ; ma perception du temps était complètement distordue. Jetant le sac de sport sur le matelas, je m'assis et murmurai le code d'Hassan dans mon téléphone. Il répondit à la troisième sonnerie. « *Marhaba* », dit-il. Il avait l'air fatigué.

« Salut, Hassan, Audran à l'appareil. J'aurais besoin de rencontrer Friedlander bey et j'espérais que tu pourrais m'arranger un rendez-vous.

— Il sera ravi que tu montres de l'intérêt à faire les choses comme il faut, mon neveu. Sans aucun doute voudra-t-il te voir pour que tu l'informes des progrès de ton enquête. Veux-tu un rendez-vous cet après-midi ?

— Le plus tôt que tu pourras, Hassan.

— Je vais m'en occuper, ô habile ami, et je te rappelle pour te tenir au courant.

— Merci. Avant que tu raccroches, je veux te poser une question. Sais-tu s'il y a un rapport quelconque entre Papa et Lutz Seipolt ? »

Il y eut un long silence, tandis que Hassan élaborait sa réponse. « Plus maintenant, mon neveu. Seipolt est mort, n'est-ce pas ?

— Ça, je sais, fis-je avec impatience.

— Seipolt ne s'occupait que d'import-export. Et uniquement d'articles de bazar, rien qui puisse intéresser Papa.

— À ta connaissance, donc, Papa n'aurait jamais tenté de se tailler une part du marché de Seipolt ?

— Mon neveu, le marché de Seipolt valait à peine d'être mentionné. Ce n'était qu'un petit homme d'affaires, comme moi.

— Mais aussi, tout comme toi, il avait éprouvé le besoin d'avoir une deuxième source de revenus pour joindre les deux bouts. Tu travailles pour Friedlander bey et Seipolt travaillait pour les Allemands.

— Par la prunelle de mes yeux ! Est-ce possible ? Seipolt, un espion ?

— Je serais prêt à parier que tu le savais déjà. Enfin, peu importe. Et toi, as-tu déjà été en relation avec lui ?

— Comment ça ? » Son ton se durcit.

« Pour affaires. L'import-export. Vous avez ça en commun.

— Oh, eh bien, je lui passais commande de temps en temps, s'il avait à offrir certains articles européens particulièrement intéressants ; mais je ne crois pas qu'il m'ait jamais acheté quoi que ce soit. »

Cela ne me menait nulle part. À sa requête, je lui fournis un bref récapitulatif des événements depuis ma découverte du corps de Seipolt.

Quand j'eus terminé, il était de nouveau complètement terrorisé. Je lui parlai d'Okking et du caviardage des rapports de police. « C'est pour cela que j'ai besoin de voir Friedlander bey.

— Tu as des soupçons ?

— Ce n'est pas simplement le fait qu'il manque des informations dans les dossiers, et que Okking soit un agent étranger. Je n'arrive tout bonnement pas à croire qu'il ait consacré toutes les ressources du service à l'élucidation de ces crimes sans être encore parvenu à en tirer pour moi un seul élément d'information utilisable. Je suis sûr qu'il en sait plus qu'il ne veut bien me dire. Papa a promis qu'il le forcerait à partager ses informations. J'ai besoin d'en avoir le cœur net.

— Bien entendu, mon neveu, ne te tracasse pas pour ça. Ce sera fait, *inchallah*. Donc, tu n'as aucune idée de ce que le lieutenant peut savoir au juste.

— C'est la manière des flics, dis-je en français. Il peut aussi bien avoir déjà réglé toute l'affaire qu'en savoir encore moins que moi. Il est passé maître dans l'art de vous mener en bateau.

— Il ne peut pas mener en bateau Friedlander bey.

— Il essaiera.

— Sans succès. Veux-tu encore de l'argent, ô mon habile ami ? »

Merde, ça pouvait toujours servir. « Non, Hassan, je me débrouille fort bien pour l'instant. Papa s'est montré plus que généreux.

— Si tu as besoin de liquide pour poursuivre tes investigations, tu n'auras qu'à me contacter. Tu accomplis un excellent travail, mon fils.

— Au moins, je ne suis pas encore mort.

— Tu as l'esprit d'un poète, mon chéri. Je dois te quitter. Les affaires sont les affaires, comme tu le sais.

— Exact, Hassan. Rappelle-moi dès que tu auras parlé à Papa.

— Qu'Allah t'ait en sa sainte garde.

— *Allah yisallimak.* » Je me levai et rangeai de nouveau le téléphone ; puis je me mis à la recherche du premier des deux objets que j'avais trouvés dans le sac de Nikki : le scarabée dérobé à la collection de Seipolt. Cette reproduction en cuivre liait Nikki directement à Seipolt, tout comme sa bague que j'avais aperçue dans la maison de l'Allemand. Évidemment, maintenant que Seipolt se retrouvait parmi les chers disparus, la valeur de ces articles devenait discutable. Certes, le Dr Yeniknani avait encore le mamie pirate ; il pouvait constituer une importante pièce à conviction. J'estimai qu'il était temps de commencer à préparer une présentation de tout ce que j'avais appris depuis le début de mon enquête, au cas où j'aurais à fournir l'ensemble aux autorités. Pas à Okking, bien sûr, ni à Hadjar. Je n'étais pas certain de qui représentait les autorités adéquates mais je savais bien qu'elles devaient exister quelque part. Les trois pièces ne suffiraient pas à emporter la conviction de quiconque dans un tribunal européen, mais au regard de la justice islamique elles suffisaient amplement.

Je retrouvai le scarabée sous le rebord du matelas. J'ouvris la fermeture à glissière de mon sac et glissai le souvenir pour touristes de Seipolt au fond, sous mes vêtements. Je fis avec soin mes bagages, désireux de m'assurer que tous mes biens n'étaient plus dans l'appartement. Puis je fis çà et là des piles de tout un tas de trucs sans valeur. Je n'avais pas envie de passer trop de temps à faire le tri. Quand j'eus terminé, il ne restait rien dans le studio pour trahir que j'y eusse jamais vécu. J'éprouvai une tristesse cuisante : j'avais vécu dans cet appartement plus longtemps que n'importe où ailleurs dans ma vie. S'il y avait un endroit que je pouvais appeler mon chez-moi, ç'aurait dû être ce petit appartement. À présent, toutefois, ce n'était plus qu'une grande pièce abandonnée, avec des vitres sales et un matelas déchiré par terre. Je sortis, refermant la porte derrière moi.

Je rendis mes clés à Qasim, le propriétaire. Il fut surpris et chagriné de mon départ. « Je me suis bien plu dans ton immeuble, lui dis-je, mais il plaît à Allah que j'aille à présent m'installer ailleurs. »

Il m'embrassa et invoqua Allah pour qu'il nous mène l'un et l'autre sur le juste chemin menant au Paradis.

Je me rendis à la banque et me servis de ma carte pour solder intégralement mon compte et le fermer. Je fourrai les billets dans l'enveloppe que Friedlander bey m'avait envoyée. Dès que je me serais trouvé un autre point de chute, je l'ouvrirais pour voir de combien je disposais en tout ; disons que je me faisais languir en me forçant à ne pas regarder tout de suite.

Ma troisième étape fut à l'hôtel *Palazzo di Marco Aurelio*. J'étais à présent vêtu de ma *djellabah* et de mon *keffieh* mais avec les cheveux en brosse et le visage rasé. Je ne crois pas que le réceptionniste m'ait reconnu.

« J'ai réglé une semaine d'avance, lui dis-je, mais mes affaires m'obligent à libérer ma chambre plus tôt que prévu. »

Murmure du réceptionniste : « Nous sommes désolés de l'apprendre, monsieur. Nous avons été ravis d'avoir votre clientèle. » J'acquiesçai et déposai ma clé sur le comptoir. « Si vous me permettez, un instant... » Il tapa le numéro de la chambre sur son terminal, vit que l'hôtel me devait effectivement un peu d'argent et lança l'impression du reçu.

« Vous avez tous été fort aimables », lui dis-je.

Il sourit. « Ce fut un plaisir. » Il me tendit le reçu en m'indiquant le caissier. Je le remerciai encore. Quelques instants plus tard, je glissais le remboursement partiel dans mon sac de sport, avec le reste de l'argent.

Avec dans mon sac mon argent, mes mamies et papies, et ma garde-robe, je partis vers le sud-ouest, m'éloignant du Boudayin et du quartier de boutiques chic proches du boulevard Il-Djamil. Je parvins dans un faubourg pour *fellahîn* tout en ruelles et passages tortueux, aux petites maisons au toit en terrasse et aux murs délavés, avec des fenêtres fermées par des volets ou de fins croisillons de bois. Certaines étaient en meilleur état, avec des vellétés de jardinage dans la terre sèche au pied des murs. D'autres en revanche étaient décrépite, avec leurs volets écornés bâillant au soleil comme la langue de

chiens essoufflés. Je me dirigeai vers une bâtisse bien tenue et frappai à sa porte. J'attendis quelques minutes avant qu'elle s'ouvre, révélant un barbu imposant et musculeux. Les yeux plissés par la méfiance, il me scruta d'un air peu amène en mâchouillant un bout de bois coincé entre ses dents. Il attendit que je parle.

Sans aucune confiance, je me lançai dans mon récit. « J'ai été abandonné dans cette ville par mes compagnons. Ils m'ont volé toute notre marchandise et mon argent avec. Je suis obligé de quémander, au nom d'Allah et de l'Apôtre de Dieu, que la bénédiction d'Allah soit sur lui et la paix, ton hospitalité pour aujourd'hui et ce soir.

— Je vois, dit l'homme d'une voix renfrognée. La maison est fermée.

— Je ne te causerai aucune matière à offense. Je...

— Pourquoi n'essaies-tu pas de mendier là où l'hospitalité est plus généreuse ? On me dit qu'il existe ici et là des familles qui ont assez pour se nourrir et nourrir en plus des chiens et des étrangers avec. Moi, je suis bien content de gagner juste de quoi acheter des haricots et du pain à ma femme et mes quatre enfants. »

Pigé. Je repris : « Je sais que tu n'as pas besoin d'ennuis. Quand je me suis fait voler, mes compagnons ignoraient que je gardais toujours un peu d'argent en réserve dans mon sac. Ils se sont empressés de prendre tout ce qui était bien visible, me laissant juste de quoi survivre un jour ou deux, jusqu'à ce que je sois capable de retrouver mon chemin et d'aller leur réclamer de justes comptes. »

L'homme se contenta de me fixer, attendant l'apparition de quelque chose de magique.

Je défis la fermeture à glissière de mon sac et l'ouvris. Je le laissai consciencieusement me voir écarter les vêtements posés dedans – chemises, pantalons et chaussettes – jusqu'à ce que j'aie sorti de tout au fond un billet de banque. « Vingt kiams, dis-je tristement, voilà tout ce qu'ils m'ont laissé. »

Le visage de mon nouvel ami passa par une rapide sélection d'émotions. Dans le coin, les billets de vingt kiams faisaient remarquer leur présence à grand bruit. L'homme n'était peut-être pas sûr de moi mais je savais en tout cas qu'il réfléchissait.

« Si tu veux bien m'offrir le bénéfice de ton hospitalité et de ta protection pour les deux prochains jours, je te laisserai tout l'argent que tu vois ici. » J'agitai les vingt kiams plus près encore de ses yeux qui s'agrandissaient.

L'homme était visiblement ébranlé ; s'il avait été doté de grandes feuilles aplaties, il aurait sans aucun doute bruissé. Il n'aimait pas les étrangers – merde, *personne* n'aime les étrangers. Il n'appréciait guère la perspective d'en accueillir un sous son toit pour quarante-huit heures. Vingt kiams, pourtant, c'était pour lui l'équivalent de plusieurs jours de paie. Quand je l'examinai de nouveau attentivement, je vis qu'il avait cessé de me jauger : il était déjà en train de dépenser les vingt kiams de cent manières différentes. Tout ce que j'avais à faire, c'était attendre.

« Nous ne sommes pas des gens riches, ô seigneur.

— Dans ce cas, les vingt kiams t'allégeront l'existence.

— Certes, certes, ô seigneur, et je désire effectivement les avoir ; néanmoins, j'ai honte de laisser une personne éminente comme toi contempler la misère sordide de ma demeure.

— J'ai vu misère pire que tu ne peux imaginer, mon ami, et me suis élevé bien au-dessus comme toi-même le pourras. Je n'ai pas toujours été comme je t'apparais aujourd'hui. Ce n'est que par la volonté d'Allah si je me retrouve jeté dans les tréfonds de la misère, afin de pouvoir aller récupérer ce qui m'a été arraché. M'aiderais-tu ? Allah apportera fortune à tous ceux qui auront été généreux avec moi en cours de route. »

Le *fellah* me contempla, perplexe, un long moment. Au début, je crus qu'il me prenait tout bonnement pour un fou, et que le mieux était de me fuir en courant. Mes divagations rappelaient le discours de quelque prince enlevé des contes anciens. Ce genre d'histoire était parfait pour les longues soirées, à chuchoter au coin du feu après un frugal souper et avant le sommeil aux rêves troublés. À la lumière du jour, toutefois, une confrontation telle que celle-ci n'avait rien pour paraître plausible. Rien, hormis cet argent que je brandissais dans ma main comme un rameau de dattier. Les yeux de mon ami étaient rivés sur le billet de vingt kiams au point que je doute qu'il eût été capable de décrire mon visage à quiconque.

À la fin, je fus admis dans la demeure de mon hôte, Ishak Jarir. Il maintenait une discipline stricte et je ne vis nulle part de femme. Il y avait un étage au-dessus, où dormaient les membres de la famille et où se trouvaient quelques réduits servant au rangement. Jarir ouvrit la porte de bois plein de l'un de ceux-ci et, sans ménagement, me poussa à l'intérieur, me disant dans un souffle : « Ici, tu seras en sécurité. Si tes perfides amis viennent ici et te demandent, nul dans cette maison ne t'a vu. Mais tu ne pourras rester que jusqu'à demain, après les prières du matin.

— Je remercie Allah pour, dans Sa sagesse, m'avoir guidé jusqu'à un homme aussi généreux que toi. J'ai encore une affaire à régler et si tout se déroule comme je le prévois, je serai de retour avec un billet jumeau de celui que tu tiens dans ta main. Ce jumeau sera pour toi, également. »

Jarir ne voulait pas entendre de détails. « Que ton entreprise soit prospère, me dit-il. Je t'avertis, toutefois : si tu reviens après les dernières prières, tu ne seras pas admis.

— Il en sera comme tu le dis, ô honorable. » Je me retournai pour contempler la pile de chiffons qui allait constituer mon havre pour la nuit, sourit innocemment à Ishak Jarir et sortis de sa demeure en réprimant un frisson.

Je tournai pour descendre la rue étroite et pavée qui, pensais-je, me ramènerait au boulevard Il-Djamîl. Quand je la vis entamer une lente courbe vers la gauche, je sus que je m'étais trompé mais comme elle allait quand même dans la bonne direction, je la suivis. Après un virage, cependant, il n'y

eut plus que des murs de brique aveugles à l'arrière de bâtisses délimitant une impasse puante. Je marmonnai un juron et fis demi-tour pour rebrousser chemin.

Un homme me bloquait le passage. Il était mince, avec une barbe mitée et négligée, et son visage arborait un sourire faussement timide. Il portait un polo jaune à col ouvert, un costume marron froissé, un *keffieh* blanc à carreaux rouges et des chaussures de cuir brun éraflées. Son expression stupide me rappelait celle de Fouad, l'idiot du Boudayin. À l'évidence, il m'avait suivi depuis l'entrée de l'impasse ; je ne l'avais pas entendu arriver dans mon dos.

Je n'aime pas les gens qui me suivent à pas de loup ; je défis mon sac tout en gardant les yeux fixés sur lui. Il resta planté là, sans bouger, oscillant d'un pied sur l'autre en souriant toujours. Je sortis une paire de papies et refermai la fermeture à glissière. J'avançai sur lui mais il m'arrêta d'une main posée sur ma poitrine. Je baissai les yeux sur la main, puis revins à son visage. « Je n'aime pas qu'on me touche », lui dis-je.

Il se rétracta comme s'il venait de profaner le saint des saints. « Mille pardons, dit-il faiblement.

— T'as une raison quelconque de me suivre ?

— Je pensais que tu pourrais être intéressé par ce que j'ai ici. » Il m'indiquait la mallette en skai qu'il tenait à la main.

« T'es représentant ?

— Je vends des mamies, seigneur, et une large sélection de périphériques d'extension parmi les plus utiles et les plus intéressants sur le marché. J'aimerais te les présenter.

— Non, merci. »

Il haussa les sourcils, plus si timide à présent, comme si je lui avais demandé de poursuivre. « Ça ne prendra qu'un instant et il est bien possible que j'aie très précisément ce que tu recherches.

— Je ne cherche rien en particulier.

— Oh ! mais si, seigneur, ou bien tu ne te serais pas fait câbler maintenant, pas vrai ? »

Je haussai les épaules. Il s'agenouilla pour ouvrir sa mallette d'échantillons. J'étais bien décidé à ne rien me laisser fourguer. Je ne traite pas avec les fouines.

Il sortit mamies et papies de la boîte pour les aligner régulièrement devant sa mallette. Lorsqu'il eut fini, il leva les yeux sur moi. Je voyais bien comme il était fier de sa marchandise. « Eh bien », me dit-il.

Silence expectatif.

« Eh bien quoi ? demandai-je.

— Qu'en penses-tu ?

— Des mamies ? Ils ressemblent à tous les autres modules que j'ai déjà vus. Lesquels est-ce ? »

Il s'empara du premier de la rangée. Il me le lança et je l'attrapai ; d'un

coup d'œil, je constatai qu'il était dépourvu d'étiquette, moulé dans un plastique plus grossier que les mamies habituels que je voyais chez Laïla et dans les souks. De la contrebande. « Celui-là, tu connais déjà », me dit l'homme, en me servant à nouveau son sourire désolé.

Ce qui lui valut un regard incisif.

Il retira son *keffieh*. Ses rares cheveux bruns lui retombaient sur les oreilles. Il avait l'air de ne pas s'être lavé depuis un mois. Une main fit jaillir le mamie qu'il portait jusque-là. Le représentant timide s'évanouit. Les mâchoires de l'homme bêèrent, son regard devint flou mais, avec une célérité née de la pratique, il s'encadra un autre de ses mamies maison. Soudain, ses yeux se plissèrent, sa bouche dessina un rictus méchant, sadique. Il s'était mué d'un homme en un autre ; il n'avait pas besoin des déguisements habituels : le changement total de posture, d'attitudes, d'expression, d'élocution était plus efficace que n'importe quelle combinaison de postiches et de maquillages.

J'étais mal : j'avais James Bond dans la main et j'étais en train de fixer les yeux glacés de Xarghis Moghédhîl Khan. Mon regard plongeait dans la folie. J'élevai la main et m'enfichai les deux papies. Le premier me procurerait une force musculaire surnaturelle, désespérée, sans aucune douleur ni lassitude, jusqu'à la déchirure effective des tissus. Le second supprimait tous les bruits ; j'avais besoin de concentration. Khan grondait en me montrant les dents. Il avait maintenant dans la main un long coutelas vicieux, au manche d'argent décoré de pierres colorées, avec une garde en or. « Assieds-toi, lus-je sur ses lèvres. Par terre. »

Je ne risquais pas de m'asseoir pour lui faire plaisir. Ma main s'avança de dix centimètres, cherchant à tâtons le lance-aiguilles sous les plis de ma robe. Elle bougea à peine puis se figea car je venais de me rappeler que l'arme était restée sous l'oreiller de l'hôtel ; depuis, la femme de chambre avait dû le trouver. Et le paralysant était bien planqué tout au fond de mon sac. Je reculai devant Khan. « Je vous suis depuis un long moment, monsieur Audran. Je vous ai observé au commissariat de police, chez Friedlander bey, dans la maison de Seipolt, à l'hôtel. J'aurais pu vous tuer cette nuit où j'ai fait comme si vous n'étiez qu'un de ces putains de voleurs, mais je n'avais pas envie d'être interrompu. J'attendais le moment opportun. Et *maintenant*, monsieur Audran, maintenant, vous allez mourir. » C'était merveilleusement simple de lire sur ses lèvres ; le monde entier s'était relaxé pour évoluer deux fois moins vite seulement que la normale. Lui et moi avions tout le temps voulu...

La bouche de Khan se déforma. Il appréciait son rôle. Il me fit reculer un peu plus dans la ruelle. J'avais les yeux rivés sur ce couteau étincelant, dont il comptait se servir non seulement pour me tuer mais également pour me tailler en pièces. Il avait l'intention de répandre mes entrailles sur les détritiques et les pavés crasseux comme une guirlande de fête. Certaines personnes sont terrifiées par la mort ; d'autres le sont bien plus encore par l'agonie qui peut la précéder. Pour être honnête, c'est mon cas. Je savais qu'un jour il me faudrait

mourir, mais j'espérais que ce serait rapide et sans douleur – durant mon sommeil, si j'avais de la chance. Torturé d'abord par Khan : ce n'était certainement pas ainsi que j'avais envie de tirer ma révérence.

Les papiers m'empêchaient de paniquer. Si je laissais par trop la frayeur m'envahir, je serais transformé en souvlaki en l'espace de cinq minutes. Je reculai encore, scrutant le passage en quête d'un objet susceptible d'égaliser mes chances contre ce dément et son poignard. Le temps allait me manquer.

Khan retroussa les lèvres et me chargea en poussant des cris inarticulés. Tenant haut sa dague, au niveau de l'épaule, il fondit sur moi, telle lady Macbeth. Je le laissai faire trois pas puis esquivai sur la gauche et fonçai sur lui. Il s'était attendu à me voir prendre la fuite à reculons et, quand il me vit arriver, il hésita. Ma main gauche saisit son poignet droit, mon autre bras passa derrière son avant-bras pour l'immobiliser. De la main gauche, je rabattis en arrière la main qui tenait le couteau, contre le point d'appui de mon bras droit. D'ordinaire, on peut désarmer un attaquant de la sorte mais Khan était fort. Plus fort qu'aurait dû l'être ce corps presque émacié ; la folie lui donnait un surcroît de puissance, en plus de son mamie et de ses papiers.

De sa main libre, Khan me prit à la gorge, me repoussant la tête en arrière. Je passai la jambe droite derrière la sienne et le déséquilibrai. Nous nous retrouvâmes tous les deux au sol mais, en tombant, j'avais pris soin de lui masquer le visage de la main droite, afin, au moment du choc, de lui cogner la nuque par terre de toutes mes forces. J'atterris le genou sur son poignet, et sa main s'ouvrit. Je jetai son poignard le plus loin possible, puis me servis des deux mains pour lui cogner la tête sur le pavé gras à plusieurs reprises encore. Khan était estourbi mais cela ne dura pas. Il roula pour se dégager et se jeta de nouveau sur moi, me lacérant et me mordant la chair. Nous luttâmes, chacun tentant de prendre l'avantage mais nous nous agrippions si étroitement que j'étais incapable de projeter les poings. Je ne pouvais même pas me dégager les bras. En attendant, il continuait à m'amocher, me lacérant de ses ongles crasseux, me déchirant à belles dents, me martelant à coups de genoux.

Khan poussa un cri perçant et me souleva de côté ; puis il bondit et, avant que j'aie pu me dérober, atterrit de nouveau sur moi, maintenant mes deux bras cloués, de la main et du genou. Il leva le poing, prêt à l'écraser sur ma gorge. Je hurlai, voulus le repousser mais j'étais incapable de bouger. Je me débattis et je lus dans ses yeux l'éclat dément de la victoire. Il était en train de roucouler quelque prière inarticulée. Avec un hurlement sauvage, il abattit son poing et me cueillit à la tempe. Je perdis presque connaissance.

Khan se précipita vers son couteau. Je me contraignis à m'asseoir et cherchai frénétiquement à récupérer mon sac de sport. Entre-temps, Khan avait retrouvé sa dague et me fonçait dessus. Je parvins à ouvrir mon sac et répandis tout son contenu sur le sol. Khan n'était plus qu'à un mètre de moi quand je l'épinglai d'une longue salve de paralysant. Khan poussa un cri étranglé et s'effondra juste à mes côtés. Il en avait pour plusieurs heures à rester inconscient.

Les papies bloquaient le plus gros de la douleur, mais pas intégralement ; pour le reste, ils le maintenaient à distance. Malgré tout, j'étais encore incapable de bouger et il faudrait encore plusieurs minutes avant que je sois en mesure de faire quoi que ce soit d'utile. Je regardai la peau de Khan tourner au bleu cyanosé tandis qu'il se débattait pour admettre de l'air dans ses poumons. Il fut pris de convulsions puis soudain se détendit totalement, à quelques centimètres à peine de moi. Je me rassis, cherchant mon souffle et attendis d'être enfin en état d'éliminer les effets du combat. La première chose que je fis aussitôt fut d'ôter le module de la tête de Khan. Puis j'appelai le lieutenant Okking pour lui annoncer la bonne nouvelle.

18.

Je trouvai ma boîte à pilules au fond de mon sac de sport et me pris sept ou huit soleils. J'essayais quelque chose de nouveau. J'avais le corps endolori après le combat avec Khan mais ce n'était pas tant pour la douleur ; dans un intérêt purement scientifique, je voulais savoir comment les opiacés allaient affecter mes sensations aiguës. Tandis que j'attendais l'arrivée d'Okking, j'appris la vérité empiriquement : les papies qui nettoyaient l'alcool de mon organisme à un rythme accéléré le débarrassaient également des soleils. J'avais bien besoin de ça ! Je fis sauter ce mamie et me pris une nouvelle dose de soléine.

Quand Okking arriva, il marchait sur des nuages. Il n'y a pas d'autre mot. Je ne l'avais jamais vu si ravi. Il se montra gracieux et prévenant à mon égard, s'inquiétant pour mes blessures et ma douleur. Il était si gentil que je crus que les gars des holojournaux étaient là, à nous enregistrer, mais je me trompais. « Je suppose qu'à présent c'est moi qui vous dois la tournée, Audran. »

M'est avis qu'il me devait bien plus que ça. « Je vous ai mâché votre putain de travail, Okking. »

Même cela ne dégonfla pas sa belle humeur. « Peut-être, peut-être. En tout cas, maintenant, je vais enfin pouvoir dormir un peu. Je ne pouvais même pas manger sans m'imaginer Sélima, Seipolt et les autres. »

Khan reprit conscience ; sans mamie dans sa broche, toutefois, il se mit à hurler. Je me rappelai l'horrible sensation que j'avais éprouvée lorsque j'avais retiré les papies rien qu'au bout de quelques heures. Qui sait combien de temps Khan – quel que pût être sa véritable identité – avait tenu, se dissimulant derrière un premier mamie, puis derrière un autre. Peut-être que sans l'apport d'une fausse personnalité électronique, il était incapable d'affronter les actes inhumains qu'il commettait. Allongé sur le pavé, les mains liées dans le dos et les chevilles enchaînées, il se débattait en nous lançant des injures. Okking le contempla durant quelques secondes. « Emmenez-le », dit-il à un couple de flics en uniforme.

Ils le traitèrent sans douceur mais je n'avais aucune compassion pour lui. « Et maintenant ? » demandai-je à Okking.

Il se dégrisa quelque peu. « Je pense qu'il est temps pour moi de présenter ma démission.

— Quand la nouvelle se sera répandue que vous avez accepté de l'argent d'un gouvernement étranger, ça ne va pas vous rendre très populaire. Ça fait un sérieux accroc à votre crédibilité...»

Il acquiesça. « Le bruit s'est déjà répandu, tout du moins dans les milieux qui comptent. On m'a laissé le choix entre trouver un emploi hors de la ville ou passer le reste de ma vie derrière les barreaux de l'une de vos geôles à métèques si typiques. Je ne vois pas comment on peut flanquer des gens dans

des prisons pareilles, elles sortent tout droit du Moyen Âge.

— Vous y avez flanqué votre part de population, Okking. Vous allez avoir droit à un super comité d'accueil. »

Il frissonna. « Je crois que dès que j'aurai récupéré mes affaires personnelles, je vais faire mes valises et m'éclipser dans la nuit. J'aurais quand même bien aimé qu'ils me filent un bon certificat. Je veux dire, agent étranger ou pas, j'ai quand même fait du bon boulot pour cette ville. Je n'ai jamais compromis mon intégrité, sauf peut-être deux ou trois fois.

— Combien d'autres peuvent honnêtement en dire autant ? Des comme vous, Okking, y en a pas deux. » C'était le genre de type à se sortir de cette affaire en la transformant en recommandation dans son curriculum. Il aurait vite fait de retrouver un boulot.

« Ça vous plaît bien de me voir dans la merde, pas vrai, Audran ? »

Pour tout dire, oui. Mais, plutôt que lui répondre, je me retournai, récupérai mon sac de sport et remis dedans mes affaires ; la leçon avait porté : je glissai le paralysant sous ma robe. De la conversation d'Okking, je déduisis que l'interrogatoire officiel était terminé, que je pouvais à présent disposer. « Comptez-vous rester en ville jusqu'à ce que l'assassin de Nikki soit capturé ? lui demandai-je. Vous ferez au moins ça ? » Je fis demi-tour pour le regarder dans les yeux.

Il était surpris. « Nikki ? Qu'est-ce que vous racontez ? Nous avons eu l'assassin, il est en route pour le billot. Vous êtes obsédé, Audran. Vous n'avez aucune preuve de l'existence de ce second tueur. Écrasez un peu ou vous n'allez pas tarder à apprendre à quelle vitesse les héros peuvent devenir des ex-héros. Vous devenez lassant. »

Si ce n'était pas un raisonnement de flic ! J'avais capturé Khan et l'avais remis à Okking ; et maintenant, ce dernier allait clamer sur les toits que Khan les avait tous rectifiés, de Bogatyrev à Seipolt. Bien sûr, Khan avait effectivement tué Bogatyrev et Seipolt ; mais j'étais certain qu'il n'avait pas tué Nikki, Abdoulaye ou Tami. En avais-je une preuve quelconque ? Non, rien de tangible ; mais autrement, rien dans cette histoire ne tenait debout. C'était un panier de crabes international ; un camp essayait d'enlever Nikki pour la ramener vivante dans son pays natal, tandis que le camp adverse voulait la tuer pour éviter le scandale. Si Khan avait assassiné des agents des deux parties, cela n'avait de sens que s'il était un simple psychotique qui découpait les gens de manière stupide, insensée, sans schéma préétabli. Ce qui n'était absolument pas le cas. Khan était un assassin dont les victimes avaient été éliminées pour accomplir les desseins de ses employeurs et protéger son propre anonymat. L'homme qui avait poignardé Seipolt n'était pas un fou, il n'était pas vraiment Khan : il portait simplement un mamie de Khan.

Et cet homme-là n'avait rien à voir dans la mort de Nikki. Il y avait un autre tueur en liberté dans la ville, même si Okking trouvait plus pratique de l'ignorer.

À peu près dix minutes après que nous nous fûmes séparés, Okking, ses

hommes et moi, mon téléphone se mit à sonner. C'était Hassan qui rappelait pour m'informer de ce qu'avait dit Papa. « Moi aussi, j'ai des nouvelles, Hassan.

— Friedlander bey veut te voir au plus tôt. Il t'envoie une voiture d'ici un quart d'heure. Je suppose que tu es chez toi ?

— Non, mais j'attendrai au pied de l'immeuble. J'étais en intéressante compagnie mais tout le monde est reparti maintenant.

— Bien, mon neveu. Tu méritais un peu de détente avec tes amis...»

Je lorgnai le ciel couvert, songeant à ma confrontation avec Khan et me demandant si je devais rire de la remarque d'Hassan. « Je ne me suis pas détendu des masses. » Et je lui narrai ce qui était arrivé depuis notre dernière conversation jusqu'au moment où les flics avaient embarqué le tueur à gages d'Okking.

Hassan en bégayait d'ahurissement. « Audran..., dit-il quand il eut enfin repris ses esprits, il plaît à Allah que tu sois sauf, que ce dément ait été capturé et que la sagesse de Friedlander bey ait triomphé.

— C'est ça, t'as raison. Donnes-en tout le crédit à Papa. D'accord, il m'a fait profiter de sa sagesse. Maintenant que j'y réfléchis, je n'ai pas reçu beaucoup plus d'aide de sa part que de celle d'Okking... Évidemment, il m'a acculé dans un coin et m'a forcé à me faire triturer le crâne ; mais après ça, il s'est contenté de rester en retrait en me jetant des pièces. Papa est au courant de tout ce qui se passe dans le Boudayin, Hassan. Et tu veux me faire croire que lui et Okking sont restés plantés là, les doigts enfoncés dans les oreilles, complètement en dehors du coup ? Je ne marche pas. J'ai découvert quel rôle Okking avait joué dans toute cette histoire ; j'aimerais encore plus savoir ce qu'a fait Papa, en coulisse.

— Silence, fils de chienne malade ! » Hassan avait laissé tomber ses manières doucereuses et son vrai moi repointait le nez, un truc qui ne lui arrivait pas trop souvent. « Tu as encore beaucoup à apprendre en ce qui concerne le respect envers tes aînés et tes supérieurs. » Puis, tout aussi soudainement, le vieil Hassan, Hassan le presque bouffon mensonger, fut de retour. « Tu es encore sous le coup des tensions du conflit. Pardonne-moi d'avoir perdu patience à ton égard, c'est à moi d'être plus compréhensif. Tout doit être selon la volonté d'Allah, ni plus ni moins. Je disais donc, mon neveu, que la voiture viendrait te prendre sous peu. Friedlander bey sera extrêmement ravi.

— Je n'ai pas le temps de lui trouver un petit cadeau, Hassan. »

Il étouffa un rire. « Les nouvelles que tu apportes suffiront amplement. Va en paix, Audran. »

Je ne dis rien mais coupai la communication. Je me recalai le sac de sport à l'épaule et, à pied, reprit la direction de mon ancien immeuble. J'irais au rendez-vous de Papa, puis je retournerais me planquer dans le cagibi d'Ishak Jarir. Le côté positif de toute cette histoire, c'est que Khan avait désormais disparu du tableau. Khan avait été le seul des deux tueurs à avoir manifesté un

quelconque désir de m'éliminer. Cela signifiait que l'autre ne voyait peut-être pas d'objection à me laisser la vie sauve. Enfin, j'espérais.

Tout en attendant l'arrivée de la limousine de Papa, je réfléchissais à ma bagarre avec Khan. Je détestais violemment cet homme – il me suffisait pour cela de me remémorer l'horreur du corps mutilé de Sélima, la répulsion que j'avais ressentie en tombant sur les corps démembrés dans la villa de Seipolt. Pour commencer, il avait tué Bogatyrev, le propre oncle de Nikki qui voulait sa mort. Nikki était la clé ; tous les autres homicides faisaient partie de cette entreprise effrénée de dissimulation censée couvrir le scandale russe. Je suppose que ça avait marché – oh ! bien des gens ici étaient au courant, mais sans un prince consort en vie pour gêner la monarchie, il n'y avait plus de scandale, là-bas en Russie blanche. Le roi Vyatcheslav pouvait être tranquille sur son trône, les loyalistes avaient gagné. En fait, en se débrouillant habilement, ils pouvaient exploiter l'assassinat de Nikki pour renforcer leur emprise sur cette nation instable.

Peu m'importait. Après ma bagarre avec Khan, j'étais prêt à lui laisser la vie sauve – quelque temps. Il avait à présent rendez-vous avec le président du tribunal de la mosquée de Shimâal. En attendant, qu'il revive ses brutalités dans la terreur d'Allah.

La limousine arriva et me conduisit à la propriété de Friedlander bey. Le majordome m'escorta jusqu'à la même salle d'attente que j'avais déjà vue les deux fois précédentes. J'attendis que Papa eût achevé ses prières. Friedlander bey ne faisait pas trop étalage de sa dévotion, ce qui en un sens le rendait d'autant plus remarquable. Par moments, sa foi m'emplissait de honte ; en ces occasions, je n'avais qu'à me remémorer les crimes et les cruautés dont il était responsable : je ne faisais que m'illusionner ; Allah sait que nul n'est parfait. Je suis sûr que Friedlander bey n'entretenait lui-même aucune illusion de cet ordre. Au moins demandait-il à son Dieu de lui pardonner. Papa me l'avait expliqué une fois déjà : il avait charge d'un grand nombre de parents et d'associés, et parfois le seul moyen de les protéger était de se montrer excessivement dur envers les étrangers. Vu dans cette perspective, il était un grand chef et un père aimant et ferme pour les siens. Moi, d'un autre côté, je n'étais qu'un rien du tout qui faisait de même quantité de choses illicites, et au profit de personne ; et je n'avais même pas la grâce salvatrice d'implorer le pardon d'Allah.

Enfin, l'un des deux malabars qui gardaient Papa se dirigea vers moi. Je pénétrai dans le bureau intérieur ; Friedlander bey m'attendait, assis sur son antique divan de bois laqué. « À nouveau, tu me fais un grand honneur », me dit-il en m'indiquant une place en face de lui, de l'autre côté de la table, sur l'autre divan.

« L'honneur est pour moi de te souhaiter le bonsoir, lui répondis-je.

— Partageras-tu avec moi un morceau de pain ?

— Tu es particulièrement généreux, ô cheikh. » Je ne me sentais ni intimidé ni sur le qui-vive, comme lors de mes précédentes rencontres avec

Papa. Après tout, j'avais fait pour lui l'impossible. Je devais garder sans cesse à l'esprit que le grand homme était désormais mon débiteur.

Les domestiques apportèrent le premier plat du repas et Friedlander bey mena la conversation, passant d'un sujet futile à l'autre. Nous picorâmes dans une vaste quantité de mets différents, tous plus succulents et parfumés les uns que les autres ; je décidai de déconnecter le papie coupe-faim et, aussitôt, m'aperçus à quel point j'étais affamé. Je n'eus aucun mal à faire honneur au festin de Papa. Je n'étais pas prêt toutefois à retirer les autres périphériques. Pas tout à fait encore.

Les domestiques servirent des plats d'agneau, de poulet, de bœuf et de poisson, accompagnés de légumes délicatement assaisonnés et d'un riz savoureux. Nous terminâmes avec un assortiment de fromages et de fruits frais ; quand tous les plats furent débarrassés, Papa et moi nous détendîmes en dégustant un café fort parfumé d'épices.

« Puisse ta table durer éternellement, ô cheikh, dis-je. Jamais je n'avais apprécié chère aussi fine. »

Il était ravi. « Je remercie Dieu qu'elle ait été à ton goût. Voudras-tu encore un peu de café ?

— Oui, merci, ô cheikh. »

Les domestiques étaient partis, ainsi d'ailleurs que les deux Rocs parlants. Friedlander bey me servit lui-même, geste de sincère respect. « Tu dois maintenant reconnaître que mes plans à ton égard étaient parfaitement justifiés, me dit-il doucement.

— Oui, ô cheikh. Et je t'en suis reconnaissant. »

Il écarta cela d'un geste. « C'est à nous, à cette ville et à moi-même, de t'en être reconnaissants, mon fils. Mais maintenant, il nous faut parler de l'avenir.

— Pardonne-moi, ô cheikh, mais nous ne pouvons songer sans risque à l'avenir tant que nous ne serons pas sûrs du présent. L'un des assassins qui nous menaçaient a été mis hors d'état de nuire mais il en reste encore un en liberté. Ce malfaiteur a peut-être regagné son pays natal, c'est vrai ; cela fait déjà un certain temps qu'il n'a plus occasionné de victimes. Malgré tout, il serait prudent pour nous d'envisager la possibilité qu'il soit encore dans cette ville. Nous serions donc bien avisés de chercher à connaître son identité et son point de chute. »

À ces mots, le vieillard fronça les sourcils et tira sur sa joue grise. « Ô mon fils, toi seul crois en l'existence de cet autre assassin. Je ne vois pas pourquoi l'homme qui était James Bond et aussi Xarghis Khan ne pourrait pas être également le tortionnaire qui a massacré Abdoulaye de manière si inqualifiable. Tu as mentionné les nombreux modules d'aptitude mimétique que Khan avait en sa possession. L'un d'eux ne pourrait-il faire de lui le démon qui a également massacré le prince héritier Nikolai Konstantin ? »

Que devais-je faire pour les persuader tous ? « Ô cheikh, ta théorie requiert qu'un seul homme travaillerait à la fois pour l'alliance fascistes-

communistes et les loyalistes biélorusses. Avec pour effet qu'il se neutraliserait à chaque fois. Cela retarderait certes l'issue, ce qui pourrait être à son avantage, quoique je ne voie pas comment ; et lui permettrait en sus de rapporter à l'un et l'autre camp des résultats positifs. Pourtant, en admettant que tout cela soit vrai, comment résoudrait-il la situation ? Il finirait par être récompensé par un camp et châtié par l'autre. Ce serait absurde d'imaginer qu'un seul homme puisse simultanément protéger Nikki et tenter de l'assassiner. En outre, le rapport médico-légal a conclu que l'homme qui a tué Tami, Abdoulaye et Nikki était plus petit et plus trapu que Khan, avec des doigts épais et boudinés. »

Un faible sourire se dessina furtivement sur les traits de Friedlander bey. « Ta vision, ami respecté, est aiguë mais limitée dans sa perspective. J'ai personnellement déjà trouvé intérêt à soutenir les deux camps dans une querelle. Quel autre choix a-t-on lorsque se disputent deux amis bien-aimés ?

— Avec ton pardon, ô cheikh, je soulignerai que nous parlons là d'homicides de sang-froid, pas de querelles ou de disputes. Et ni les Allemands ni les Russes ne sont nos amis bien-aimés. Leurs querelles internes ne nous regardent en rien, ici dans notre ville. »

Papa hocha la tête. « Perspective limitée, répéta-t-il doucement. Quand les contrées infidèles de ce monde éclatent en morceaux, notre force se révèle. Quand les deux grands shâitans, les États-Unis et l'Union soviétique, ont éclaté l'un et l'autre en une constellation d'États séparés, ce fut la marque d'Allah. »

« La marque ? » Je me demandais quel rapport pouvait avoir tout ceci avec Nikki, les fils dans mon cerveau et les pauvres habitants délaissés du Boudayin.

Les sourcils de Friedlander bey se rapprochèrent, le faisant soudain ressembler à un guerrier du désert, un de ces puissants chefs qui l'avaient précédé, brandissant l'irrésistible Épée du Prophète. « Le djihad », murmura-t-il.

Le djihad. La guerre sainte.

Je sentis un frémissement sur ma peau, entendis le sang gronder à mes oreilles. À présent que les nations jadis dominantes étaient réduites à l'impuissance par la pauvreté et les dissensions internes, le temps était venu pour l'Islam d'achever la conquête entamée tant de siècles plus tôt. L'expression de Papa n'était guère différente de celle que j'avais lue dans les yeux de Xarghis Khan.

« Il en sera selon les désirs d'Allah. » Friedlander bey soupira en m'adressant un sourire approbateur, bienveillant. Je lui passais de la pommade. Cet homme était désormais plus dangereux que jamais. Il détenait un pouvoir quasi dictatorial sur la cité qui, couplé à son grand âge et cette illusion de grandeur, me poussaient à marcher sur des œufs en sa présence.

« Tu me feras un grand honneur en acceptant ceci », et il se pencha au-dessus de la table pour me tendre une nouvelle enveloppe. Je suppose que

quelqu'un dans sa situation doit s'imaginer que l'argent est le don idéal pour celui qui a tout. N'importe qui d'autre pourrait trouver cela blessant. Je pris l'enveloppe.

« Tu me combles. Combien pourrais-je exprimer mes remerciements.

— C'est moi qui suis ton débiteur, mon fils. Tu as fort bien réussi et je récompense ceux qui exaucent mes désirs. »

Je ne regardai pas dans l'enveloppe – même moi, je savais que c'eût été quelque part un manquement aux bonnes manières. « Tu es le père de la générosité. »

Tout baignait entre nous. Il m'appréciait bien plus désormais que lors de notre première rencontre, si longtemps auparavant. « Je suis fatigué, mon fils, et je te demande de me pardonner. Mon chauffeur va te reconduire chez toi. Revoyons-nous bientôt, nous parlerons alors de ton avenir.

— Sur mes yeux et ma tête, ô Seigneur des hommes. Je reste à ta disposition.

— Il n'est de pouvoir et de puissance hors d'Allah l'exalté et le grand. » Cela ressemble à une réponse de politesse mais la formule est en général réservée aux moments de danger ou avant quelque action cruciale. Je dévisageai ce vieillard grisonnant, attendant quelque indice, mais il m'avait déjà congédié. Je fis mes adieux et quittai son bureau. Je réfléchis beaucoup durant le trajet de retour au Boudayin.

On était lundi soir et, chez Frenchy, c'était déjà la foule. Un mélange de marins de la navale et de la marchande, qui avaient parcouru les quatre-vingts kilomètres depuis le port ; il y avait cinq ou six touristes, en quête d'un certain genre d'animation et bien partis pour en découvrir un autre ; et aussi deux ou trois couples à la recherche d'anecdotes piquantes et colorées à raconter au retour. Saupoudrez le tout de quelques hommes d'affaires de la cité, qui connaissaient sans doute la chanson mais venaient malgré tout, pour boire un verre et contempler des corps dénudés.

Yasmin était assise entre deux marins. Ils riaient et s'adressaient des clins d'œil dans son dos – ils devaient croire qu'ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Yasmin sirotait un cocktail au champagne. Elle avait devant elle sept verres vides. Elle, en tout cas, avait manifestement trouvé ce qu'elle cherchait. Frenchy prenait huit kiams par cocktail qu'il partageait avec la fille qui l'avait commandé. Yasmin avait déjà soulagé de trente-deux kiams ces deux joyeux bourlingueurs et, selon toute apparence, ce n'était qu'un début, la nuit ne faisait que commencer. Sans parler des pourboires. Yasmin s'y entendait à merveille : c'était un plaisir de la regarder opérer ; elle était capable de séparer un micheton de son fric plus vite que n'importe qui, hormis peut-être Chiriga.

Il y avait plusieurs sièges libres au bar, un près de la porte, les autres dans le fond. Je n'ai jamais aimé m'asseoir près de la porte, on a l'air d'un touriste, ou je ne sais quoi. Je me dirigeai vers la pénombre du fond de la salle. Avant que j'eusse atteint le tabouret, Indhira m'arriva dessus : « Vous seriez plus

confortable dans une stalle, monsieur...»

Je souris. Elle ne m'avait pas reconnu, en *djellabah* et sans barbe. Elle suggérait une stalle parce que si je m'asseyais sur un tabouret, elle ne pourrait pas s'installer à côté de moi et s'occuper de mon portefeuille. Indhira était une fille sympa, je n'avais jamais eu de problème avec elle. « Je vais me mettre au bar, je veux causer avec Frenchy. »

Elle haussa les épaules puis se retourna pour trier le reste de la foule. Tel un faucon à l'affût, elle avisa trois marchands à l'air prospère assis avec une fille et une changiste. Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois. Indhira fonça.

La serveuse de Frenchy, Dalia, vint vers moi, traînant derrière elle son torchon humide sur le comptoir. Elle fit un ou deux passages devant moi, puis déposa un dessous de verre. « Une bière ?

— Gin-bingara avec un trait de Rose. »

Elle plissa les yeux. « Marîd ?

— C'est mon nouveau look. »

Elle posa son torchon sur le bar et me dévisagea. Sans dire un mot. Jusqu'à ce que je finisse par me sentir gêné. « Dalia ? »

Elle ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit. « Frenchy, s'écria-t-elle. Le voilà ! »

Je ne savais pas ce que ça voulait dire. Tout le monde se retourna pour me regarder. Frenchy quitta sa chaise près de la caisse et se dirigea vers moi d'un pas lourd. « Marîd, dit-il, paraît que t'aurais épinglé le type qu'a nettoyé les Sœurs... »

Je me rendis compte que j'étais devenu une vedette. « Oh ! dis-je, ce serait plutôt lui qui m'a épinglé ! Il se débrouillait pas mal, d'ailleurs, jusqu'à ce que je décide de prendre les choses en main. »

Frenchy sourit. « T'as été le seul à avoir assez de couilles pour le traquer. Même les plus fins limiers de la cité étaient dix pas derrière. Tu as sauvé un tas de vies, Marîd. À partir d'aujourd'hui, tu bois gratis ici et dans toutes les autres boîtes de la Rue. Pas de pourliche non plus, je préviendrai les filles. »

C'était le seul geste significatif qu'il était en mesure de faire et je sus l'apprécier à sa juste valeur. « Merci, Frenchy. » J'eus tôt fait d'apprendre à quel point être une vedette peut devenir gênant.

Nous devisâmes un moment. J'essayai de le persuader qu'il y avait encore un tueur en goguette mais il ne voulut rien savoir. Il préférait croire que le danger était passé. Je n'avais pas de preuve que le second assassin fût encore en ville, après tout. Il ne s'était pas servi de cigarette sur quiconque depuis la mort de Nikki. « Qu'est-ce que tu cherches ? » demanda Frenchy.

Je levai les yeux vers la scène où dansait Blanca. C'était elle qui avait découvert le corps de Nikki dans l'impasse. « J'ai un indice et une petite idée de ce qu'il aime faire subir à ses victimes. » Je parlai à Frenchy du mamie que Nikki avait eu dans son sac, ainsi que des ecchymoses et brûlures de cigarettes relevées sur les corps.

Frenchy parut songeur. « Tu sais, dit-il enfin. Je me rappelle effectivement qu'on m'a parlé d'un client dans ce genre... »

— Comment ça ? Il a essayé de brûler la fille, ou quoi ? »

Frenchy hocha la tête. « Non, pas ça. On m'a raconté que lorsque la fille a déshabillé le mec, il était entièrement recouvert de ce genre de brûlures et de marques.

— C'était le client de quelle fille, Frenchy ? Il faut que je lui parle. »

Son regard se perdit dans le brouillard, il cherchait à se souvenir. « Oh ! fit-il enfin, de Maribel.

— Maribel ? » dis-je, incrédule. Maribel était cette vieille qui occupait un tabouret à l'angle du bar. Toujours le même. Elle devait avoir entre soixante et quatre-vingts ans, elle avait été danseuse un demi-siècle auparavant, quand elle avait encore un visage et un corps. Puis elle cessa de danser pour se consacrer à des débouchés plus immédiatement rentables. Quand elle vieillit encore, il lui fallut diminuer sa marge bénéficiaire pour continuer à être compétitive vis-à-vis des modèles plus récents. À présent, elle portait une perruque de nylon rouge qui avait la consistance et l'élasticité des gazons synthétiques du quartier européen. Elle n'avait jamais eu l'argent pour se payer des modifications physiques ou mentales. Entourée par les plus beaux corps qu'on puisse se payer, elle paraissait encore plus âgée qu'en réalité. Maribel était manifestement désavantagée. Elle surmontait toutefois ce handicap grâce à d'astucieuses techniques de marketing orientées vers la personnalisation des attentions, pour la plus grande satisfaction du client : pour le prix d'un cocktail au champagne, elle offrait à son voisin les bénéfices d'une dextérité affinée par des années d'expérience. Au comptoir même, assis et devisant comme s'ils étaient tout seuls dans une quelconque chambre de motel. Maribel mettait en valeur le proverbe arabe : les meilleures attentions sont les plus expéditives. Bien entendu, c'était elle qui devait faire pour l'essentiel les frais de la conversation ; mais à moins d'y regarder de près – ou quand le type ne pouvait dissimuler son regard vitreux – personne n'aurait pu deviner qu'une relation intime était en train de se dérouler.

La plupart des filles voulaient se faire payer sept ou huit verres avant de songer simplement à entamer les négociations. Maribel était pressée par le chronomètre, elle n'avait pas de temps à perdre à ça. Si Yasmin était le Neiman-Marcus de la profession – et selon moi, elle l'était –, Maribel en était l'Abdoul-Maboul Super-Braderie.

C'est bien pourquoi je trouvais l'histoire de Frenchy un peu dure à avaler. Maribel n'aurait jamais l'occasion de découvrir des cicatrices sur la peau de son client. Pas en restant comme ça, assise à un coin de comptoir.

« Elle a ramené le mec chez elle, dit Frenchy, hilare.

— Qui irait chez Maribel ? » C'était quand même un peu gros.

« Quelqu'un qui a besoin de fric.

— Putain... C'est elle qui paie les mecs pour la baiser ?

— L'argent circule en ce bas monde comme tout le reste... »

Je remerciai Frenchy du renseignement et lui dis que j'avais besoin de parler à Maribel. Il rigola et retourna se percher sur son tabouret. J'allai m'installer sur le siège à côté d'elle. « Salut, Maribel. »

Elle dut me regarder un bon moment avant de me reconnaître. « Marîd », fit-elle gaiement. Entre la première syllabe et la seconde, sa main avait déjà bondi vers mon entrejambe. « Tu me paies un verre ? »

— D'accord. » Je fis signe à Dalia, qui déposa devant la vieille un cocktail au champagne. Dalia m'adressa un sourire torve et je ne pus que hausser les épaules, impuissant. Dans la boîte à Frenchy, on servait toujours aux filles et aux changistes un grand gobelet en inox rempli d'eau glacée pour accompagner leur cocktail. Elles disaient que c'était parce qu'elles n'aimaient pas le goût de la liqueur, et que pour faire descendre tout cet alcool il fallait le faire passer avec de l'eau glacée. Elles sirotaient leur champagne ou autre liqueur forte, puis passaient à l'eau. Les clients trouvaient que c'était quand même dur pour ces pauvres filles d'être obligées d'ingurgiter deux ou trois douzaines de verres tous les soirs si elles n'aimaient pas l'alcool. En vérité, elles n'en buvaient pas une goutte : elles le recrachaient dans le gobelet métallique. À intervalles réguliers, Dalia récupérait le gobelet et le vidait en prétextant de renouveler les glaçons. Maribel n'avait pas besoin du crachoir : elle aimait bien sa gnôle.

Je dois le reconnaître, la main de Maribel était aussi experte que celle de n'importe quel orfèvre. La perfection naît de la pratique, je suppose. J'allais lui dire de s'arrêter et puis je songeai : qu'est-ce que ça peut foutre ! Ça fera toujours une expérience formatrice. « Maribel », commençai-je, Frenchy me dit que tu aurais vu quelqu'un avec des brûlures et des ecchymoses plein le corps. Tu te souviens de qui ?

— Moi ?

— Un client que t'as ramené chez toi.

— Quand ça ?

— Je ne sais pas. Si je pouvais trouver cet individu, il pourrait être en mesure de me dire certaines choses susceptibles de sauver des vies humaines.

— Vraiment ? Et y aurait une récompense à la clé ?

— Cent kiams. Si la mémoire te revient. »

Là, ça lui coupa le sifflet. Elle n'avait pas revu cent kiams d'un coup depuis ses années de gloire, et ça remontait au siècle précédent. Elle traqua ses souvenirs en désordre, cherchant désespérément à former une image mentale. « J'vais t'dire... y avait bien un type dans le genre, ça j'm'en souviens ; mais pas moyen de me rappeler qui. J'vais l'retrouver, malgré tout. Si la prime tient toujours... »

— Dès que la mémoire te revient, passe-moi un coup de fil ou dis-le à Frenchy.

— J'aurai pas à partager l'argent avec lui, hein ?

— Non. » Yasmin était sur scène à présent. Elle me vit assis avec Maribel, vit le mouvement d'ascenseur que décrivait son bras. Yasmin me jeta un

regard dégoûté et détourna la tête. Je rigolai. « Merci, mais ça ira comme ça, Maribel.

— Tu pars déjà, Marîd ? remarqua Dalia. Ça n'a pas été long.

— T'occupe, Dalia. »

Je sortis de chez Frenchy, tracassé de voir mes amis, tout comme Okking, Hassan et Friedlander bey, se croire à présent en sécurité. Je savais que tel n'était pas le cas, mais ils n'avaient pas envie de m'écouter. J'en vins presque à souhaiter que quelque événement terrible se produise, rien que pour leur prouver que j'avais raison ; mais je n'avais pas envie d'en assumer la culpabilité.

Au milieu de leur soulagement et de leurs célébrations, je me sentais plus solitaire que jamais.

« Tu n'en as pas envie. »

Audran le regarda. Assis devant lui, les yeux mi-clos, Wolfe ressemblait à une statue, pinçant les lèvres ou les faisant alternativement saillir en une moue dubitative. Il tourna la tête d'une fraction de centimètre et me dévisagea : *« Tu n'en as pas envie, répéta-t-il. »*

— Mais si ! s'écria Audran. Je n'ai qu'une envie, c'est que toute cette histoire soit terminée.

— Toujours est-il (et il brandit un doigt) que tu continues à espérer qu'apparaisse une solution simple, un moyen quelconque qui n'engendre pas le danger ou, ce qui est pire encore dans ton optique, la laideur. Si Nikki s'était fait tuer proprement, simplement, alors tu aurais sans doute traqué son assassin sans relâche. Le fait est que la situation devient de plus en plus répugnante et tu n'as qu'un désir, y échapper. Regarde-toi un peu maintenant : planqué dans le placard à linge sale de quelque pauvre fellah anonyme. » Il fronça les sourcils, désapprobateur.

Audran se sentait condamné. « Tu veux dire que je ne m'y suis pas pris correctement ? Mais c'est toi le détective, pas moi. Moi, je ne suis qu'Audran, le nègre des sables assis sur le trottoir au milieu des gobelets en plastique et autres détritrus. Toi-même tu répètes toujours que n'importe quel rayon conduira la fourmi au moyen. »

Ses épaules se haussèrent d'une fraction de centimètre avant de retomber. Il se montrait compatissant. « Oui, je dis ça. Toujours est-il que si la fourmi décrit les trois quarts de la circonférence avant de choisir un rayon, elle risque de perdre plus que du temps. »

Audran ouvrit les mains, désarmé. « Je m'approche du moyen à ma propre façon maladroite. Alors, si tu te servais un peu de ton génie excentrique pour me dire où je pourrais trouver cet autre tueur ? »

Wolfe posa les mains sur les bras de son fauteuil pour se redresser. Son expression était décidée, et c'est à peine s'il me remarqua en passant devant moi. Il était temps pour lui d'aller s'occuper de ses orchidées.

Quand j'eus déconnecté le mamie et remis à sa place les papies spéciaux, je me retrouvai assis par terre dans le placard de Jarir, la tête calée sur les genoux remontés. Les papies à nouveau en place, j'étais invincible – je n'avais plus faim, plus soif, plus peur, je n'étais même plus en colère. Je crispai la mâchoire, passai ma main dans mes cheveux ébouriffés. J'avais accompli toutes ces vaillantes prouesses. Pousse-toi, mec, c'est un boulot pour...

Pour moi, je suppose.

Un coup d'œil à ma montre m'apprit qu'on était en début de soirée.

Impeccable : tous les petits égorgeurs et leurs victimes potentielles seraient de sortie.

J'avais envie de montrer à ce gros boursoufflé de Nero Wolfe que les gens réels avaient eux aussi leurs sales manies. J'avais également envie de vivre le restant de mon existence sans éprouver cette perpétuelle envie de dégueuler dans la seconde qui suit. Ça voulait dire capturer l'assassin de Nikki. Je vidai l'enveloppe et comptai les billets. Il y avait plus de cinquante-sept mille kiams. J'avais escompté en trouver à peine plus de cinq. Je restai un bon moment à contempler tout cet argent, puis je le mis de côté, sortis ma boîte à pilules et m'avalai douze Paxium sans eau. Je sortis de mon réduit et passai devant Jarir. Je sortis sans lui adresser la parole.

Les rues dans ce secteur de la ville étaient déjà désertes mais plus j'approchais du Boudayin et plus je voyais de monde. Je franchis la porte orientale et remontai la rue. J'avais la bouche sèche, malgré les papies censés maintenir le couvercle sur mes glandes endocrines. C'était une bonne chose que je ne ressentie aucune crainte parce que j'étais en réalité paralysé de terreur. Je croisai le demi-Hadj et il me dit quelques mots ; je me contentai de hocher la tête en passant mon chemin comme s'il avait été un parfait inconnu. Il devait y avoir un congrès ou un voyage organisé en ville car j'ai souvenance d'avoir remarqué quantité d'étrangers dans la Rue, contemplant, par petits groupes, les clubs et les cafés. Je ne prenais même pas la peine de les contourner : je leur fonçais droit dedans.

Quand je parvins devant l'échoppe d'Hassan, je trouvai porte close. Je restai planté là, à la fixer stupidement. Je n'avais pas souvenance de l'avoir jamais vue fermée. Si ça n'avait tenu qu'à moi, j'aurais rapporté le détail à Okking. Mais ça ne tenait pas qu'à moi : j'avais mes papies en plus, de sorte que, ni une ni deux, je n'hésitai pas un instant à projeter le pied dans la porte, près de la serrure, et celle-ci finit par s'ouvrir d'un coup.

Naturellement, Abdoul-Hassan, le jeune loubard amerloque n'était pas là pour m'accueillir, assis sur son tabouret dans la boutique vide. Je traversai celle-ci en deux ou trois foulées et, d'un geste, arrachai le rideau qui pendait tout au fond. Il n'y avait personne non plus dans l'arrière-boutique. Je traversai en hâte la pénombre entre les piles de caisses en bois et sortis par la lourde porte blindée donnant sur l'impasse. Il y avait une autre porte identique dans l'immeuble juste en face ; derrière celle-ci, la pièce dans laquelle j'étais allé marchander pour Nikki cette liberté dont elle avait si peu joui. Je m'y dirigeai et frappai violemment sur le panneau. Pas de réponse. Je frappai derechef. Finalement, une petite voix lança quelque chose en anglais.

« Hassan », m'écriai-je.

La petite voix répondit indistinctement, s'éloigna quelques secondes, puis cria encore autre chose. Je me promis que si je survivais à cette histoire, j'offrirais à ce gosse un papie d'arabe sans peine. Je sortis l'enveloppe pleine de billets et la brandis en gueulant : « Hassan ! Hassan ! »

Au bout de quelques secondes, une mince ouverture apparut. Je sortis un

billet de mille kiams, le glissai dans la main du gamin, lui montrai tout le reste de la liasse et répétai : « Hassan ! Hassan ! » La porte se referma en chuintant et mes mille kiams disparurent.

Un instant plus tard, elle se rouvrit, mais cette fois j'étais prêt. J'en saisis le bord et tirai le battant, l'arrachant des mains du gosse. Déséquilibré, il poussa un cri mais lâcha bientôt prise. J'ouvris la porte à la volée, puis me pliai en deux lorsqu'il me décocha de toutes ses forces un coup de pied. Il était de trop petite taille pour m'avoir atteint là où il visait, n'empêche qu'il m'avait fait sacrément mal. Je l'empoignai par le devant de la chemise et lui envoyai deux ou trois claques puis lui cognai l'arrière du crâne contre le mur et le laissai s'affaler parmi les détritrus de la ruelle. Je pris le temps de retrouver mon souffle ; les papies faisaient un sacré bon boulot, j'avais le cœur qui palpitait comme si j'étais en train de me taper une séance d'Illuztéria, et non pas de jouer ma vie pour de bon. Je soufflai juste le temps de me pencher pour récupérer le billet de mille que le Ricain tenait encore dans la main. « Compte toujours tes fiqs », ma maman me disait toujours.

Il n'y avait qu'une pièce au rez-de-chaussée. J'envisageai tout d'abord de claquer et verrouiller derrière moi la porte blindée, pour éviter que l'Amerloque ou un perdreau quelconque ne se faufile en douce à l'intérieur, à mon insu, mais décidai finalement que j'aurais plutôt intérêt à me réserver une sortie de secours rapide. Je m'approchai sans bruit, à pas lents et prudents, de l'escalier situé contre le mur à gauche. Sans les papies, j'aurais été ailleurs, à susurrer à l'oreille d'une belle étrangère dans quelque langue romantique. Je sortis ma panoplie de périphériques et les considérai. Les deux implants corymbiques n'étaient pas chargés à bloc ; je pouvais encore m'en enficher trois mais je portais déjà tout ce qui me paraissait nécessaire en cas de crise. À vrai dire, je les avais tous, sauf un : restait encore le modèle pirate spécial qui se raccordait directement à mon système punitif. Celui-là, je n'avais pas l'impression que je l'utiliserais de mon plein gré ; mais si jamais je devais affronter à nouveau l'équivalent de Xarghis Moghédhîl Khan sans autre arme qu'un couteau à beurre, autant me muer en bête vicieuse et grondante que rester un être humain raisonnable et gémissant. Tenant le papier pirate dans la main gauche, je gravis l'escalier.

Dans la pièce à l'étage, il y avait deux personnes. Hassan, un vague sourire aux lèvres et l'air juste un rien distrait, se tenait dans un coin en se frottant les yeux. Il paraissait assoupi. « Audran, mon neveu, s'écria-t-il.

— Hassan, répondis-je.

— Le garçon t'a laissé entrer ?

— Je lui ai filé un billet de mille et lui ai ôté la décision des mains. Et le billet de mille, par la même occasion. »

Hassan me servit son petit rire patelin. « J'aime bien ce garçon, comme tu le sais, mais c'est un Américain. » Je ne suis pas sûr de ce qu'il insinuait par là : « C'est un Américain, alors il est un peu stupide » ou bien « C'est un Américain, il y en a des tas d'autres. »

« Il ne nous dérangerait plus.

— Bien, ô excellent ami », dit Hassan. Ses yeux glissèrent furtivement vers le lieutenant Okking qui gisait écartelé sur le sol, pieds et poings liés par des cordelettes en nylon à des anneaux métalliques ancrés dans les murs. Il était manifeste qu'Hassan n'en était pas à son coup d'essai avec lui ; loin de là. Okking avait le dos, les jambes, les bras, la tête, marqués de brûlures de cigarettes et sillonnés de longues traînées écarlates de sang. S'il hurlait encore, je ne le remarquai pas, car les papiers polarisaient tous mes sens sur Hassan. Okking était encore en vie, toutefois. Ça, je pouvais au moins le constater.

« T'as fini par coincer le flic. Ça t'embête qu'il n'ait pas le cerveau câblé ? T'aimes bien te servir de ce mamie de contrebande, pas vrai ? »

Hassan haussa un sourcil. « Oui, quel dommage, n'est-ce pas... Mais bien sûr, en revanche, ton implant suffira. C'est d'ailleurs un plaisir que j'attends avec impatience. Je te dois des remerciements, mon neveu, pour m'avoir suggéré le policier. Personnellement, j'avais toujours cru que mon hôte, ici présent, était le parfait abruti qu'il prétendait être. Tu as soutenu qu'il gardait par-devers lui des informations. Je ne pouvais prendre le risque que tu puisses avoir raison. » Je fronçai les sourcils et contemplai le corps d'Okking qui se tordait sur le sol. Je me promis que plus tard, quand j'aurais recouvré mes esprits, mon esprit, je vomirais.

« Depuis le début », dis-je comme si je discutais simplement du prix des beautés, « j'ai cru qu'il y avait deux tueurs porteurs de mamies. Quelle stupidité : c'était en fait d'un côté effectivement un mamie, et de l'autre un bon vieux fêlé de la cafetière. Je voulais me mesurer à quelque voyou d'envergure internationale, à un génie de la haute technologie quand il ne s'agissait en fait que du vieux cochon du quartier. Quel gâchis de temps, Hassan ! Je devrais avoir honte de piquer l'argent de Papa pour ça... » Sans cesser de parler, bien entendu, je m'approchais de lui, centimètre par centimètre, tout en fixant toujours Okking en hochant la tête : bref, adoptant le comportement du brave sergent de police dans les films, celui qui essaie d'amadouer le pauvre tordu pour l'empêcher d'enjambrer la balustrade. Eh bien, vous pouvez me croire sur parole : c'est plus dur que ça en a l'air.

« Friedlander bey t'a payé le dernier kiam que tu verras jamais. » Son ton avait l'air sincèrement attristé.

« Peut-être, et peut-être pas... », dis-je, continuant à progresser à pas lents, sans quitter des yeux les doigts épais et boudinés d'Hassan, qui enserraient un poignard arabe tout ordinaire, à lame incurvée. « J'ai été tellement aveugle. Tu travaillais pour les Russes.

— Évidemment, cracha Hassan.

— Et tu as enlevé Nikki. »

Il leva les yeux sur moi, surpris. « Non, mon neveu, c'est Abdoulaye qui l'a fait, pas moi.

— Mais il suivait tes instructions.

— Celles de Bogatyrev.

— Abdoulaye l’a enlevée à la villa de Seipolt. »

Hassan se contenta d’acquiescer.

« Donc, elle était encore en vie la première fois que j’ai questionné Seipolt. Elle se trouvait quelque part chez lui. Il la voulait vivante. Puis, quand je suis retourné exiger de lui des réponses, c’est lui qui était mort. »

Hassan me fixait, en tripotant son couteau.

« Après la mort de Bogatyrev, tu l’as tuée et as fait disparaître son corps. Ensuite tu as tué Abdoulaye et Tami pour te protéger. Qui l’a forcée à écrire ces billets ?

— Seipolt, ô mon astucieux ami.

— Okking est donc le dernier. Le seul à pouvoir encore faire le lien entre toi et les meurtres.

— Avec toi, bien sûr.

— Bien sûr. T’es un sacré bon acteur, Hassan. Tu m’as bien eu. Si je n’avais pas trouvé ton module de contrebande...» (un rictus de surprise révéla ses dents éclatantes) « ...et deux ou trois trucs qui reliaient Nikki à Seipolt, je n’aurais jamais eu la moindre piste. Mais l’assassin des Allemands et toi, vous avez accompli un boulot de première classe. Jamais je ne t’aurais démasqué jusqu’à ce que je comprenne que tous les renseignements importants, sans exception, transitaient par toi. De Papa à moi, et *vice versa*. Je l’avais sous le nez depuis le début ; tout ce qu’il fallait, c’était que j’ouvre les yeux. En fin de compte, la déduction était évidente : c’était toi, toi et tes putains de petits doigts gras et boudinés...» Je n’étais plus qu’à trois mètres de lui, prêt, toujours aussi prudemment, à avancer encore d’un pas, quand il me tira dessus.

Il avait un petit pistolet blanc avec lequel il expédia une rangée d’aiguilles en décrivant dans les airs un grand arc de cercle. Les deux dernières du chargeur me cueillirent au flanc, juste sous le bras gauche. Je les sentis vaguement, presque comme si elles avaient touché quelqu’un d’autre. Je savais que j’allais salement déguster d’ici un petit moment, et une partie de mon esprit, sous les papies, se demandait si les aiguilles étaient empoisonnées ou si ce n’étaient que des bouts de métal acérés destinés à me déchirer la chair. Si elles étaient enduites de drogue ou de poison, je le saurais bien assez tôt. Le temps était au désespoir. J’en oubliai complètement que j’avais le paralysant sur moi ; de toute manière, je n’avais aucune intention de me lancer dans un duel au pistolet avec Hassan. Je saisis le papie de contrebande et l’insérai alors même que je m’effondrais, blessé.

C’était comme... comme si je me retrouvais ligoté sur une table tandis qu’un dentiste me perforait le palais à la roulette. C’était comme de se trouver au bord d’une crise d’épilepsie sans y tomber franchement, en souhaitant soit qu’elle disparaisse, soit qu’elle se déclenche, histoire d’en être enfin débarrassé. C’était comme si les projecteurs les plus éblouissants du monde

me vrillaient les yeux, comme si les bruits les plus tonitruants m'explosaient aux oreilles, comme si des démons m'avaient passé la chair au papier de verre, comme si des odeurs d'une puanteur repoussante m'assaillaient le nez, comme si le fumier le plus répugnant m'obstruait la gorge. J'étais volontiers prêt à mourir sur-le-champ, rien que pour faire cesser ce supplice.

À mourir, ou à tuer.

Je saisis Hassan par les poignets et plantai mes dents dans sa gorge. Je sentis le sang chaud m'éclabousser le visage ; je me souviens d'avoir remarqué quel goût merveilleux il avait. Hassan poussa un hurlement de douleur. Il me frappa la tête mais ne put se libérer de mon étreinte démente, purement bestiale. Il se débattit et nous tombâmes par terre. Il se dégagea, glissa un chargeur neuf dans son pistolet et me tira dessus, encore, et encore, tandis que je lui sautais à la gorge. Je lui déchirai la trachée à belles dents et lui plantai mes doigts dans les yeux. Je sentais le sang me dégouliner aussi le long des bras. Fou de douleur, Hassan poussait des cris horribles mais ils étaient quasiment noyés par mes propres hurlements. Le papie noir continuait à me torturer, brûlant toujours comme de l'acide dans ma tête. Tous mes cris, toute la férocité sauvage et furieuse de mon attaque, ne parvenaient en rien à diminuer mon tourment. Je continuais de griffer, lacérer, déchirer le corps sanglant d'Hassan.

Bien plus tard, je repris mes esprits, abruti de calmants, à l'hôpital. Onze jours avaient passé. J'appris que j'avais mutilé Hassan jusqu'à ce que mort s'ensuive, et même cela ne m'avait pas arrêté. J'avais vengé Nikki et tous les autres, mais en comparaison je faisais passer chacun de ses crimes pour le plus anodin des jeux d'enfants. J'avais mordu, déchiré le corps d'Hassan au point qu'il n'en restait à peine de quoi l'identifier.

Et j'avais fait subir le même sort à Okking.

Ce fut Doc Yeniknani, le doux soufi turc, qui m'autorisa finalement à quitter l'hôpital. Hassan m'avait infligé ma part de blessures mais je n'avais pas souvenance de les avoir reçues, ce dont je suis reconnaissant à Allah. Les blessures par aiguille, lésions et autres lacérations, c'était encore le moins grave : les toubibs n'avaient eu qu'à recoller les morceaux et me badigeonner de gel cicatrisant. Ce coup-ci, mon traitement était suivi par ordinateur, fini les infirmiers acariâtres. Les médecins programmèrent dans la machine une liste de drogues, avec leur quantité et le nombre de prises que j'avais le droit de réclamer. Chaque fois que je voulais m'envoyer en l'air, je n'avais qu'à presser un bouton. Si je le pressais trop souvent, rien ne se produisait. Si j'attendais le délai adéquat, l'ordinateur m'enfilait de la soléine en intraveineuse directement dans le tuyau de perfusion. Je restai hospitalisé presque trois mois ; et à ma sortie j'avais le cul aussi lisse et doux qu'au jour de ma naissance. Un de ces quatre, faudra que je me procure un de ces injecteurs. Voilà qui pourrait révolutionner le commerce des stupés. Oh ! ça en mettra bien quelques-uns au chômage mais que voulez-vous, de tout temps, tel a été le prix du progrès et de la libre entreprise.

La raclée que j'avais prise tandis que je transformais feu Hassan le Chiite en chair à boulettes n'aurait pas suffi à me garder au lit si longtemps. À vrai dire, ces blessures auraient pu être traitées au service des urgences et j'aurais pu me retrouver dehors quelques heures plus tard, prêt à aller dîner et sortir danser. Non, le vrai problème, il était dans ma tête. J'avais vu et fait trop de choses horribles : le Dr Yeniknani et ses collègues avaient estimé que s'ils se contentaient de déconnecter le papie punitif et ceux de blocage, il y avait un risque réel, au moment où tous les faits et les souvenirs reviendraient assaillir ma pauvre cervelle désormais sans défense, que je finisse aussi cinglé qu'une araignée chaussée de patins à glace.

Le jeune Américain m'avait trouvé – nous avait trouvés, plutôt, Hassan, Okking et moi – et il avait aussitôt appelé les flics. On me conduisit à l'hôpital et, apparemment, les spécialistes hautement qualifiés et grassement payés ne voulurent pas de moi. Personne ne voulait risquer sa réputation en assumant la responsabilité de mon cas. « Faut-il laisser les périphériques ? Faut-il les ôter ? Si on les ôte, il risque de devenir définitivement fou. Si on les laisse, ils peuvent finir par le dévorer entièrement. » Et durant toutes ces heures, le papie pirate continuait à me titiller le centre de punition du cerveau. À peine conscient, je plongeais à nouveau, mais ce n'était pas pour rêver de Honey Pilar, ça je peux vous le garantir.

Ils me retirèrent d'abord la puce punitive, mais ne touchèrent pas aux autres, afin de me laisser dans une espèce de coma insensible. Puis on me ramena très progressivement à la conscience normale, en testant

soigneusement chaque étape intermédiaire. Je suis fier de dire que je suis aujourd'hui aussi sain d'esprit que je l'ai jamais été ; j'ai quand même gardé tous mes papiers dans leur boîtier de plastique, au cas où j'aurais un coup de nostalgie.

Cette fois-là non plus, je ne reçus aucune visite à l'hôpital. Je suppose que mes amis avaient bonne mémoire. Je profitai de l'occasion pour me laisser à nouveau pousser la barbe et les cheveux. C'est un mardi matin que le Dr Yeniknani signa mon bon de sortie. « Je prie Allah de ne plus jamais vous revoir ici », me dit-il.

Je haussai les épaules. « À partir d'aujourd'hui, je me trouve un petit boulot peinard de vendeur de fausse monnaie aux touristes. Je veux plus avoir d'emmerdes. »

Le toubib sourit. « Personne ne veut d'emmerdes mais il y en a suffisamment en ce bas monde. Vous ne pouvez pas y échapper. Vous souvenez-vous de la sourate la plus brève du noble Qur'ân ? C'est à vrai dire l'une des premières révélées au Prophète, que la paix et la bénédiction soient sur Son nom.

“Dis : Je me réfugie près du Seigneur des hommes, roi des hommes et Dieu des hommes, contre le mal du tentateur furtif qui susurre au cœur des hommes, vienne-t-il des djinns ou des hommes¹⁵ .”

— Des djinns, des hommes, des fusils et des couteaux...»

Le Dr Yeniknani hocha lentement la tête. « Si tu cherches des fusils, tu trouveras des fusils. Si tu cherches Allah, tu trouveras Allah.

— Eh bien, dans ce cas, dis-je avec lassitude, je n'ai qu'à recommencer une nouvelle vie en sortant d'ici. Changer toutes mes habitudes, changer ma façon de penser et oublier toutes mes années d'expérience.

— Vous vous moquez de moi, observa-t-il avec tristesse, mais un jour, vous prêterez l'oreille à vos propres paroles. Je prie Allah que, lorsque ce jour viendra, vous ayez encore le temps de faire ce que vous dites. » Puis il signa mes papiers et je me retrouvai libre à nouveau, moi-même à nouveau, et sans nulle part où aller.

Je n'avais plus d'appartement. Tout ce que j'avais, c'était un sac de sport bourré d'argent. J'appelai un taxi depuis l'hôpital et me rendis chez Papa. C'était la seconde fois que j'allais débarquer chez lui à l'improviste, mais ce coup-ci j'avais l'excuse de ne pouvoir téléphoner à Hassan pour prendre rendez-vous. Le majordome me reconnut et me gratifia même d'un infime changement d'expression. À l'évidence, j'étais devenu une célébrité. Les politiciens et les sex-stars peuvent vous cajoler, ça ne prouve rien, mais quand les majordomes relèvent votre présence, alors vous vous rendez compte que l'opinion que vous avez de vous-même est en partie justifiée.

On m'épargna même la salle d'attente : l'un des Rocs parlants apparut devant moi, opéra un demi-tour et m'ouvrit la marche. Je lui emboîtai le pas. Nous pénétrâmes dans le bureau de Friedlander bey, et j'avançai de quelques pas vers lui. Il se leva. Son visage de vieillard était tellement plissé en sourires

que je craignis qu'il ne se brise en un million de morceaux. Il se précipita vers moi, me prit le visage entre les mains, m'embrassa. « Ô mon fils ! » s'écria-t-il. Puis il m'embrassa encore. Il ne trouvait pas de mots pour exprimer sa joie.

Pour ma part, j'étais légèrement mal à l'aise. Je ne savais pas si je devais jouer le héros inflexible ou le gamin ahuri qui s'était trouvé être par hasard au bon endroit au bon moment. La vérité, c'est que je n'avais qu'une seule envie : me retrouver au plus tôt très loin d'ici, avec une autre grosse enveloppe en poche, et ne plus rien avoir à faire avec ce vieux fils de pute. De ce côté-là, il ne me facilitait pas la tâche : il n'arrêtait pas de m'embrasser.

Au bout d'un moment, ça commença à bien faire, même pour un potentat arabe à l'ancienne mode comme Friedlander bey. Il me lâcha et battit en retraite derrière le formidable bastion de son bureau. Apparemment, nous n'étions pas partis pour partager un agréable repas ou un thé en échangeant des histoires de corps mutilés tandis qu'il vanterait mes exploits. Il se contenta de me fixer un long moment. L'un des Rocs s'était glissé derrière moi, juste à hauteur de mon épaule droite. Son comparse se posta symétriquement, derrière la gauche. Cela me rappela désagréablement ma première entrevue avec Friedlander bey, dans le motel. À présent, dans ce cadre plus somptueux, j'étais plus ou moins réduit du statut de héros conquérant à celui de vague petit gredin surpris la main dans le sac. Je ne sais pas comment Papa s'était débrouillé, mais cela faisait partie de sa magie. Oh ! Oh ! me dis-je, et je sentis mon estomac se mettre à gargouiller. Je ne savais toujours pas quels mobiles l'avaient animé.

« Tu t'en es fort bien tiré, ô excellent ami », dit Friedlander bey. Le ton était pensif et pas entièrement approbateur.

« J'ai bénéficié de la bonne fortune d'Allah dans Sa grandeur, ainsi que de ta prévoyance. »

Papa acquiesça. Il avait l'habitude d'être ainsi associé à Dieu. « Prends donc, dans ce cas, ce gage de notre gratitude. » L'un des Rocs me poussa une enveloppe contre les côtes. Je la pris.

« Merci, ô cheikh.

— Ne me remercie pas, moi, mais plutôt Allah dans Sa bienveillance.

— Ouais, c'est ça, t'as raison. » Je fourrai l'enveloppe au fond d'une poche. Je me demandais si maintenant je pouvais y aller.

« Nombre de nos amis ont été tués, nota Papa, songeur, et bon nombre de mes précieux associés. Il serait bon d'éviter qu'à l'avenir pareille chose ne se reproduise.

— Oui, ô cheikh.

— J'ai besoin d'amis loyaux à des postes d'autorité, et sur qui je puisse compter. La honte m'envahit quand je songe à la confiance que j'avais placée en Hassan.

— C'était un chiite, ô cheikh. »

Friedlander bey agita la main. « Mais peu importe. Il est temps de réparer les blessures qu'on nous a faites. Ta tâche n'est pas terminée, pas encore, mon

fil. Tu dois m'aider à édifier une nouvelle structure de sécurité.

— Je ferai ce que je peux, ô cheikh. » Je n'aimais pas du tout la tournure que prenait cette histoire mais, une fois encore, j'étais impuissant.

« Le lieutenant Okking est mort et il a rejoint son Paradis, *inchallah*. Son poste sera occupé par le sergent Hadjar, un homme que je connais bien et dont je n'ai à craindre ni les paroles ni les actes. Je songe à créer un département nouveau, d'importance fondamentale – une liaison entre mes amis du Boudayin et les autorités officielles. »

Je ne m'étais jamais senti aussi petit, aussi seul, de toute mon existence.

Friedlander bey poursuivit : « Je t'ai choisi pour administrer cette nouvelle force de supervision.

— Moi, ô cheikh ? demandai-je d'une voix tremblotante. Tu n'y penses pas. »

Il acquiesça. « Qu'il en soit fait ainsi. »

Je sentis alors un sursaut de rage et fis un pas vers son bureau. « Allez au diable, toi et tes plans ! m'écriai-je. Tu restes planté là à tout manipuler – tu regardes mourir mes amis, tu paies tel ou tel mec et tu te contrefous royalement de ce qui peut leur arriver, pourvu que l'argent continue de rentrer. Tiens, ça ne m'étonnerait pas que tu aies été en même temps derrière Okking et les Allemands mais aussi derrière Hassan et les Russes. » Soudain, je la bouclai vite fait. Je n'avais pas pensé assez vite, j'avais simplement laissé échapper ma colère mais je voyais bien, à la brusque raideur au coin des lèvres de mon interlocuteur, que je venais de toucher un point bigrement sensible. « Et c'était bien le cas, n'est-ce pas ? repris-je doucement. Tu te foutais bien de ce qui pouvait nous arriver. Tu jouais sur les deux tableaux. Non pas les deux camps contre le centre. Il n'y en a jamais eu. Mais toi, toi seul, espèce de cadavre ambulante. Tu n'as pas un atome d'humanité en toi. Tu n'aimes pas, tu ne hais pas, tu t'en fous. T'as beau prier et te prosterner, tu es une coque vide. J'ai vu des poignées de sable avec plus de conscience que toi. »

Le plus étrange, c'est que durant toute cette diatribe aucun des Rocs parlants ne fit mine de m'approcher, me bousculer ou me faire rentrer mes paroles dans la bouche. Papa devait leur avoir fait signe de me laisser proférer jusqu'au bout mon petit sermon. J'avancai encore d'un pas, et les coins de sa bouche se relevèrent en une pitoyable tentative de sourire d'ancêtre. Je me figeai, comme si je venais de heurter un mur de verre invisible.

La *baraka*. Ce charme charismatique qui entoure les saints, les tombes, les mosquées et les Bienheureux. J'aurais été incapable de faire le moindre mal à Friedlander bey et il le savait. Il plongea la main dans un tiroir de son bureau et en sortit un boîtier de plastique gris qui venait se loger parfaitement au creux de sa paume. « Sais-tu ce que c'est, mon fils ?

— Non.

— C'est une portion de toi. » Il pressa un bouton et le cauchemar tonitruant qui avait fait de moi une bête furieuse, m'avait poussé à lacérer et

déchirer Okking et Hassan, m'inonda le crâne de toute son irrépressible fureur.

Je me recroquevillai en position fœtale sur le tapis de Papa.

« Et ce n'était que pour quinze secondes », me dit-il calmement.

Je le dévisageai, abattu : « C'est ainsi que tu comptes m'obliger à faire ce que tu veux ? »

Il me servit à nouveau son vague sourire. « Non, mon fils. » Et il lança vers moi le boîtier de commande qui décrivit dans les airs une molle parabole. Je le saisis au vol. Je regardai Papa. « Prends-le, me dit-il. C'est ta coopération aimante que je désire, pas ta frayeur. »

La baraka.

J'empochai le boîtier de télécommande et attendis. Papa hocha la tête. « Qu'il en soit fait ainsi », répéta-t-il. Et voilà, ce n'était pas plus compliqué : j'étais devenu flic. Les Rocs parlants se rapprochèrent de moi. Pour pouvoir simplement respirer, je fus obligé de me glisser en avant d'une cinquantaine de centimètres. Ils me repoussèrent de la sorte jusqu'à l'extérieur du bureau, puis au bout du couloir et finalement hors de la maison de Friedlander bey. Je n'eus pas une autre chance de dire quoi que ce soit. Je me retrouvai dans la rue, bien plus riche. J'étais également devenu une sorte de caricature d'agent des forces de l'ordre, avec Hadjar comme supérieur immédiat. Même dans mes pires cauchemars délirants nés sous l'empire de la drogue, jamais je n'avais concocté quelque chose d'aussi horrible.

Évidemment, la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Tout le monde devait sans doute être au courant avant moi, alors que j'en étais encore à récupérer et jouer au solitaire avec ma soléine. Quand j'entrai au *Palmier d'argent*, Heidi refusa de me servir. Au Réconfort, Jacques, Mahmoud et Saïed fixèrent l'air moite, quinze centimètres au-dessus de mon épaule gauche, en lançant des allusions transparentes sur les diverses manières d'aller à la soupe ; ils ne daignèrent même pas reconnaître ma présence. Je remarquai que Saïed le demi-Hadj avait hérité de la garde du jeune Américain d'Hassan. J'espérai pour eux qu'ils seraient heureux ensemble. Je me rendis finalement chez Frenchy, et Dalia déposa un dessous de verre devant moi. Elle n'avait pas du tout l'air à l'aise. « Où qu' tu vas, là, Marîd ? me demanda-t-elle.

— Moi, ça va très bien... Eh, dis donc, mais tu me causes encore ?

— Bien sûr, Marîd, ça fait quand même un bout de temps qu'on est copains. » Ce qui ne l'empêcha pas, malgré tout, de jeter un long coup d'œil désesparé vers le bout de son comptoir.

Je suivis son regard : Frenchy quittait son tabouret pour venir lentement vers moi. « Je voudrais pas être à ta place, Audran, commença-t-il, bourru.

— Frenchy, après que j'ai capturé Khan, tu m'as dit que je pouvais désormais boire gratis, ici comme ailleurs, jusqu'à la fin de mes jours.

— C'était avant ce que t'as fait à Hassan et Okking. J'en ai jamais rien eu à foutre, de ces deux-là, mais ce que t'as fait... » Il détourna la tête et cracha.

« Mais c'est quand même Hassan qui... »

Il me coupa. Se tourna vers sa barmaid : « Dalia, si jamais tu me sers encore ce salaud, t'es virée. Pigé ? »

— Ouais », répondit-elle, le regard passant nerveusement de moi à Frenchy.

Le gros bonhomme se retourna vers moi : « Maintenant, tire-toi.

— Je peux causer à Yasmin ? »

— Cause-lui et tire-toi. » Sur quoi, Frenchy me tourna le dos et s'éloigna, comme il se serait éloigné d'un truc qu'il ne voulait surtout plus avoir à regarder, sentir ou toucher.

Yasmin était assise dans une stalle en compagnie d'un client. J'allai vers elle, ignorant le mec. « Yasmin, commençai-je, je n'ai...

— Tu ferais mieux de te tirer, Marîd, fit-elle d'une voix glaciale. J'ai appris ce que t'as fait. Je suis au courant pour cette saleté de nouveau job. Tu t'es vendu à Papa. Ça, j' m'y serais attendue de n'importe qui, mais venant de toi, Marîd, au début, j'ai pas pu le croire. Mais tu l'as fait, pas vrai ? Tout ce qu'on raconte ? »

— C'était le papie, Yasmin, tu peux pas savoir l'effet qu'il me faisait. Merde, c'est quand même toi qui voulais que je...

— Je suppose que c'est aussi le papie qui t'a transformé en flic ? »

— Yasmin... » Et je me retrouvais là, moi, l'homme qui se suffisait de sa seule fierté, qui n'avait besoin de rien, n'attendait rien, et qui errait sur les chemins solitaires de par le monde, sans nul étonnement parce qu'il n'y avait plus rien pour le surprendre. Cela faisait combien de temps encore que j'avais cru tout cela, que je m'étais bercé de cette illusion, m'étais imaginé de la sorte ? Et voilà que je la suppliais...

« Va-t'en, Marîd, ou je vais devoir appeler Frenchy. Je bosse.

— Je peux t'appeler plus tard ? »

Elle fit une petite grimace. « Non, Marîd. Non. »

Je m'en allai donc. Je m'étais déjà retrouvé livré à moi-même, mais là, c'était quelque chose de nouveau dans mon expérience. Je suppose que j'aurais dû m'y attendre, mais cela me frappa quand même plus durement que toute la terreur et les horreurs que j'avais traversées. Mes propres amis, mes anciens amis, trouvaient plus simple de tirer un trait sur mon nom, de me rayer de leur existence que d'affronter la vérité. Ils ne voulaient pas reconnaître le danger qu'ils avaient encouru, qu'ils pouvaient encore encourir un jour. Ils voulaient faire comme si le monde était aimable et sain, comme si le monde se conformait à quelques règles simples écrites quelque part par quelqu'un. Ils n'avaient pas besoin de savoir lesquelles, au juste ; simplement qu'elles étaient là, au cas où. J'étais désormais pour eux un rappel constant que de telles règles n'existaient pas, que la folie courait le monde en liberté, que leur propre sécurité, leur propre vie, était menacée. Ils ne voulaient pas y songer, alors ils adoptaient ce simple compromis : j'étais le méchant, j'étais le bouc émissaire, j'endossais tous les honneurs et tous les châtiments.

Qu’Audran le fasse, qu’Audran paie, qu’Audran aille se faire foutre.

Eh bien d’accord, s’il fallait qu’on marche ainsi... Je fonçai chez Chiri et jetai un jeune Noir à bas de mon tabouret habituel. Maribel descendit de son siège au bout du comptoir et tituba vers moi de sa démarche d’ivrogne. « J’ t’attendais, Marîd, fit-elle d’une voix épaisse.

— Pas maintenant, Maribel. J’ suis pas d’humeur. »

Le regard de Chiriga oscilla entre moi et le jeune Noir, qui se tâtait pour déclencher un esclandre. « Gin et bingara ? » demanda-t-elle en haussant les sourcils. Ce fut la seule expression qu’elle se permit. « Ou tendé ? »

Maribel s’assit à côté de moi. « Faut que t’écoutes, Marîd. »

Je regardai Chiri ; c’était une décision délicate. J’optai pour la vodka citron.

« J’ me rappelle qui c’était, dit Maribel ; çui qu’ j’ai ramené chez moi. Avec les cicatrices, çui qu’ tu cherchais. C’était Abdoul-Hassan, le jeune Américain. Tu sais ? C’est Hassan qu’avait dû l’arranger. J’ t’avais bien dit qu’ ça m’ reviendrait. À présent, tu m’ dois des sous. »

Elle était toute fière. Elle essaya de se redresser sur son tabouret.

Je regardai Chiri et elle m’adressa juste l’esquisse d’un sourire.

« Oh, et puis merde, tiens... lançai-je.

— Tu l’as dit », fit-elle.

Le jeune Noir était toujours planté là. Il nous jeta un regard intrigué et sortit de la boîte. Je venais sans doute de lui économiser une petite fortune.

Achevé d’imprimer en février 1989
sur les presses de l’Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)
N° d’édit. 2920.
N° d’imp. 7331.
Dépôt légal : mars 1989
Imprimé en France

4^{eme} de couverture

Dans le monde exotique et décadent du Boudayin, il faut être prêt aux rencontres les plus inattendues.

On y croise aussi bien des avatars de James Bond (sourcil arqué, gin et Walther PPK) que des Levantins adipeux, des disciples enturbannés de Jack l'Éventreur des Sœurs Veuves noires (cuir et couteau) ou un "parrain" bicentenaire.

Il faut dire que dans ce Moyen-Orient du XXII^e siècle, il suffit de s'enficher dans le crâne un module mimétique pour changer de personnalité.

Mais pour Marîd Audran, synthèse islamique de Philip Marlowe et Nero Wolfe, comme pour tous les autres protagonistes de cet additif aux Mille et Une Nuits, le monde a beau se déglinguer le rite du café à la cardamome ou le ramadân, ça reste sacré.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand.

-
1. Cet essai (en anglais : « The simple art of murder ») a été publié en français dans La rousse raffe tout, recueil de trois nouvelles de Raymond Chandler disponible aux éditions Presses Pocket. Traductions de Janine Quet et Jean Sendy revues par Robert Louit. (N.d.E.)
 2. Voici la traduction que proposent Robert Louit et Didier Pernerle dans Écrits et dessins de Bob Dylan, Seghers, 1975 : Quand tu es paumé dans la pluie à Juarez / Et qu'en plus Pâques est là / Quand les lois de ta gravité ne jouent plus / Et que la négativité ne peut plus t'en tirer / Ne prends pas tes grands airs / Quand tu t'échoues Rue Morgue Avenue / Ils ont des femmes qui en veulent là-bas / Et elles peuvent drôlement t'arranger (C'est bien le blues de Tom Pouce). S'autorisant des libertés que George Alec Effinger a prises avec le texte de Dylan pour le titre de son roman, le traducteur, pour des raisons pratiques, s'est permis, à propos du titre en question, de prendre un peu de distance par rapport au travail de Louit et Pernerle. {N.d.E.)
 3. Invocation qui ouvre chaque sourate du Qur'ân. (N.d.T.)
 4. Dans la traduction de l'arabe par Jean Grosjean, Philippe Lebaud, éd., Paris 1979. {N.d.T.)
 5. Sourate V « La table servie ». (N.d.T.)
 6. Petit pain rond à peine cuit qu'on sert chauffé et généralement fourré de crudités. (N.d. T.)
 7. Purée de pois chiches liée à la pâte de sésame : une autre spécialité du Moyen-Orient. (N.d.T.)
 8. En français dans le texte, évidemment. (N.d. T.)
 9. En français dans le texte. (N.d.T.)

10. Pâte de graines de sésame. (N.d.T.)
11. « L'entrée ». (N.dT)
12. En français dans le texte, (N.d.T.).
13. Lutz ? Tu n'es pas encore prêt ? (N.d.T.)
14. Je m'appelle Marîd Audran, mademoiselle. Savez-vous où se trouve Lutz ?
(N.d.T.)
15. Sourate CXIV, la dernière du Qur'ân. (N.d.T.)